



GUSTAVE BARRA, ÉDITEUR.

4745B

E. M.
LA ROCHELLE

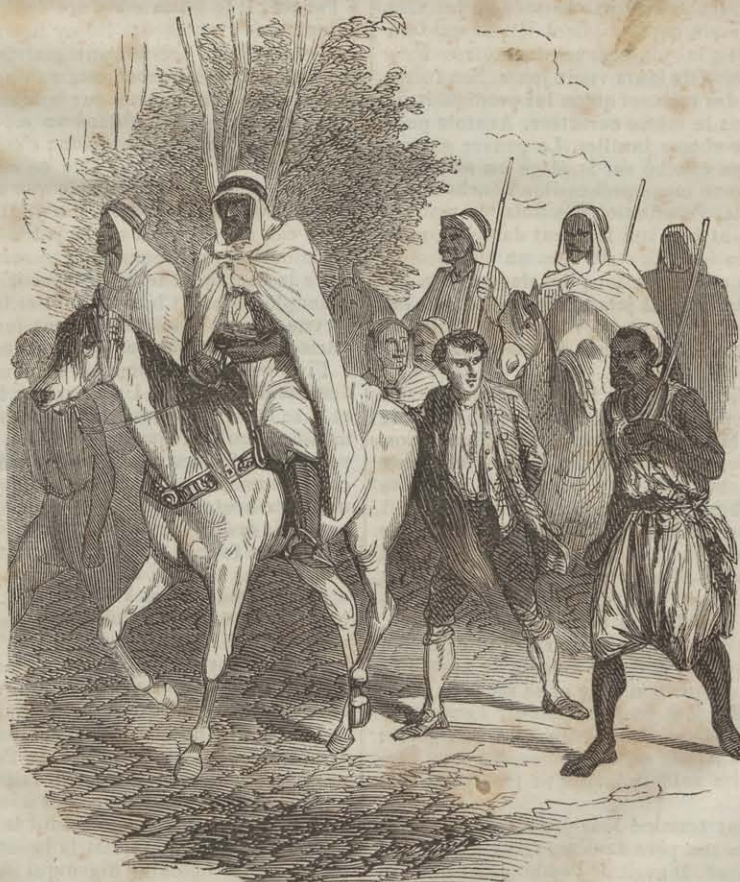
BEST ET HOTELIN, GRAVEURS.

LA TRAITE DES NÈGRES EN AFRIQUE.

PRÉFACE.

Par une singulière coïncidence, tandis que madame Stowe s'occupait, en Amérique, à dépendre le sort des noirs dans ce pays, je dépeignais moi-même leur façon de vivre en Afrique et sur les vaisseaux négriers. Une anecdote que raconte Buxton, et une brochure sur la traite, accompagnée d'une effroyable estampe, m'avaient donné lieu de croire que c'était un sujet des plus intéressants et des plus dramatiques; fort peu me semblaient même capables d'inspirer autant de réflexions utiles. Contraint de faire de grandes recherches pour bien me familiariser avec le mystérieux continent de l'Afrique, avec les mœurs des indigènes et les coutumes des marchands d'esclaves, pour apprendre quels végétaux parent ces contrées lointaines, quels animaux en peuplent les solitudes, quelles formes y affectent les terrains, j'avais lentement, retardé d'ailleurs par de nombreux travaux destinés à la presse périodique.

Si le lecteur trouve dans



Ils me lièrent les mains et m'attachèrent à la queue d'un cheval.

mon récit quelques détails effroyables, qu'il ne s'en prenne pas à moi. J'ai procédé, avec les documents sous les yeux, à la façon des auteurs qui composent un roman historique; je me suis transporté par l'étude en d'autres lieux, comme ils se transportent en d'autres siècles; l'espace a été pour moi ce que le temps est pour eux. Aussi, je l'affirme, la main sur la conscience, pas un seul trait de mœurs dessiné dans la *Traite des Nègres* n'est imaginaire: tous m'ont été fournis par les livres des voyageurs. Si l'on me contestait la vérité du moindre détail, je citerais mes autorités. J'affirme, en outre, que je n'ai point exagéré les vices, les crimes de la race noire; elle a de si horribles coutumes, qu'un certain nombre ne pouvaient être décrites dans une œuvre d'art: la littérature a ses principes et sa délicatesse, qu'il faut absolument respecter. J'avais songé d'abord à faire autant de notes de ces abominables renseignements, exclus de mon texte: ils auraient prouvé que, bien loin de calomnier les nègres, j'ai voilé une partie de leur scélératesse. Mais un roman

n'est pas un livre de science, et j'ai craint de donner à mon ouvrage un air didactique.

Tout mon récit démontrera, en outre, que je n'ai pas eu l'intention de défendre l'esclavage. Non, certes, je ne veux pas soutenir une institution criminelle. Les fautes d'un homme, d'un peuple, n'excusent pas celles que l'on peut commettre envers eux. Les règles morales sont absolues comme celles de la géométrie. Jamais, sous aucun prétexte, il n'est permis de faire le mal; jamais, dans aucune circonstance, le mal ne peut produire le bien. La traite, qui est un crime et déprave les négriers, a augmenté la corruption des Africains, parce qu'elle les excite à mille infamies, ayant pour but d'entretenir leur odieux commerce; elle a multiplié les abominations qui souillaient déjà ce vaste continent. Elle encourage et paye le meurtre, le guet-apens, la trahison. L'esclavage est un autre crime qui dégrade les maîtres comme les serviteurs, et le *Père Tom* de madame Stowe ne laisse aucun doute à cet égard. *L'Esclave Blanc*, de M. Hildreth, le démontre encore mieux; car si cet ouvrage accuse moins de talent littéraire, il contient de plus nombreux détails sur le sort des noirs

en Amérique. « Or, dit admirablement Bernardin de Saint-Pierre, lorsqu'un homme attache l'extrémité d'une chaîne au pied d'un de ses semblables, la Providence lui en rive au cou l'autre extrémité. » Outre cette punition, d'ailleurs, les Etats-Unis en subissent une autre bien remarquable. Voilà un grand peuple discutant avec fureur une question vidée en Europe depuis des siècles, usant dans cette lutte surannée, peu honorable pour lui, les forces de ses meilleurs citoyens, au lieu de les employer à de grandes, de nobles entreprises, qui amélioreraient le présent et jetteraient les bases d'un glorieux avenir. C'est peut-être un siècle ou deux de perdus pour les progrès de l'Union américaine.

Ainsi donc, je ne me suis pas éloigné dans ce livre du grand but de la littérature, qui doit toujours être de faire mieux comprendre la justice ou de la venger quand on l'outrage. Car la justice est comme la poésie, un idéal que très-peu d'hommes sont assez intelligents, assez nobles, pour comprendre et pour aimer. Il faut donc sans cesse offrir aux yeux de la multitude la règle éternelle des actions humaines. Rien d'aussi utile, car rien n'est si important pour le bonheur des peuples que d'observer les lois de l'équité.

LA TRAITE DES NÈGRES EN AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Un homme qui doit réussir.

Le capitaine Firmin Rozoy, du Havre, appartenait à une famille de pêcheurs. Il avait, dès son bas âge, montré beaucoup de sens pratique. Ce n'était pas un de ces enfants qui s'amuse, sur les grèves, à jouer avec les flots, cherchent des coquillages et des plantes marines, escaladent les falaises pour exercer leur adresse, et jouissent de tous les accidents de la nature sans plus réfléchir que l'insecte ou l'oiseau. Chacune de ses actions avait un but. S'il pêchait dans les flaques d'eau que la vague, à l'heure du jusant, laisse au milieu des sables, c'était afin d'y attraper des plies, ce poisson imprévoyant qui ne soupçonne aucun piège. Quand il errait le long de la côte, il y ramassait des moules, des bigorneaux, des crabes, des varechs même, sachant bien que son père les employait à fumer un petit coin de terre où poussaient des légumes. Ses parents étaient charmés de lui voir ces dispositions. « Ce sera un homme sage, disaient-ils, et qui fera son chemin. » Ils plaçaient donc en lui toutes leurs espérances. Firmin devait être l'appui, la consolation de leurs vieux jours. Son frère, Anatole, n'obtenait pas la moitié des caresses qu'on lui prodiguait. Il s'en fallait bien aussi qu'ils eussent le même caractère. Anatole perdait tout son temps à s'occuper de choses inutiles. Le pauvre garçon restait souvent des heures entières couché sur la plage ou assis à la pointe d'un roc, examinant, avec une incompréhensible nonchalance, le vol des mouettes et des pétrels, l'oscillation des flots, le mouvement des nuages, et les voiles lointaines qui fuyaient dans la brume de l'horizon. Quand il rentrait au logis, c'était avec un bouquet de roses naines et d'œillets sauvages cueillis le long des dunes. Sa mère lui arrachait les fleurs des mains, les lui jetait à la figure, en lui disant qu'il serait toujours un paresseux et un vaurien. Il était enchanté lorsqu'elle n'assaisonnait pas ses reproches de quelques vigoureux soufflets.

Les années s'écoulèrent, et Firmin réalisa les promesses de son jeune âge. Aucun adolescent ne pêchait mieux que lui, ne guettait plus obstinément sa proie et ne la saisissait avec plus d'adresse. Son frère, gros garçon aux joues roses, à la chevelure brune, aux yeux foncés, avait de continuelles distractions : lui ne perdait jamais sa tâche de vue. Aussi méprisait-il beaucoup Anatole et ne lui parlait-il que d'un ton de supériorité. Il ne montrait pas moins de talent pour la vente : dès l'âge de quatorze ans son père lui confia le débit de son poisson, quand il ne pouvait aller lui-même au marché. Firmin savait toujours se défaire avantageusement de leur capture. Son visage n'exprimait que les sentiments qu'il voulait bien y laisser paraître. Lui, au contraire, lisait dans la pensée d'autrui, et agissait en conséquence. Les plus fins revendeurs, qui croyaient le duper à cause de son jeune âge, devenaient eux-mêmes ses dupes. Son père et sa mère le comblaient d'éloges en voyant les prix qu'il leur rapportait. Leur satisfaction était plus grande encore s'il avait eu affaire à un bourgeois : rançonner ce genre de pratiques n'était qu'un amusement pour Firmin. Il prenait avec eux des airs naïfs qui eussent trompé la ruse elle-même.

Lorsque les deux frères eurent terminé leur croissance, Anatole resta près de ses parents, et aida son père dans ses travaux : Firmin s'embarqua sur un navire marchand. Il avait de l'ambition et ne voulait pas demeurer simple pêcheur. Dans la marine, il se distingua par son exactitude et par sa soumission envers ses chefs. S'il se livrait au

plaisir pendant les époques de relâche, il le faisait secrètement, à l'insu même de ses camarades. Nul ne saisissait mieux que lui les faibles du patron, ne les flattait avec plus d'adresse, pour obtenir des faveurs continuelles.

Son avancement fut rapide, comme on le pense bien. Il s'éleva au grade de contre-maître dans la moitié de l'espace de temps qui eût été nécessaire à un autre. On comptait déjà qu'il serait, avant peu, capitaine d'un navire marchand; mais il abandonna tout à coup le service du commerce, et monta sur un vaisseau négrier. Le transport des noirs est plus avantageux que celui des ballots : on lui donnait les mêmes fonctions à remplir, et on augmentait sa paye d'un tiers. Dès le premier voyage, il montra toutes les qualités requises pour les diverses opérations de la traite. Son astuce, son imperturbable sang-froid, le rendaient propre à négocier avec les vendeurs d'esclaves. Pendant le trajet de France aux côtes de Guinée, son capitaine avait eu l'occasion d'apprécier plusieurs fois son adresse. Lorsqu'ils furent à l'ancre, il le laissa conclure en son nom cinq ou six marchés : ils furent tous avantageux. Rozoy tirait parti des moindres circonstances, et serrait de près son antagoniste. Dès que les noirs étaient à bord, il les traitait absolument comme une marchandise. Sa seule préoccupation était d'économiser sur leur entretien et d'en faire tenir le plus grand nombre possible dans un espace donné. Jamais son œil n'exprimait la moindre compassion : c'était un homme sûr et sans faiblesse. Son long cou éloignait sa tête de son cœur. Toute sa personne avait quelque chose de désagréable que sa finesse pouvait seule atténuer. Des mouvements gauches, des yeux à fleur de tête, une peau raboteuse comme s'il avait eu la petite vérole, des dents irrégulières et malsaines, des cheveux d'une nuance indécise, qui tenaient le milieu entre le châtain et le roux, formaient un ensemble disgracieux. Mais sa souplesse faisait bientôt oublier la fâcheuse impression que causait sa vue. Il exploitait habilement toutes les passions des autres pour atteindre le but que convoitaient les siennes.

Firmin Rozoy ne pouvait manquer d'obtenir bientôt le commandement d'un navire. Un armateur le choisit pour capitaine en 1775, et il se trouva dispensé de toute servitude. Il se fit dès lors dans ses manières un changement complet. Ceux qui l'avaient vu dans une position inférieure ne revenaient pas de leur étonnement. Ils l'avaient connu humble, patient, infatigable, obséquieux; il prit tout à coup un air de hauteur, des intonations brèves et impérieuses. Il fallut exécuter ses ordres sur-le-champ, ne pas lui faire la moindre objection. Actif dans tout ce qui avait rapport à ses intérêts ou à son orgueil, il affecta dans le reste une nonchalance superbe. Il appelait un mousse d'un bout du navire à l'autre pour lui ramasser son mouchoir. Aucune faute, même la plus légère, ne trouvait grâce devant lui. Sa sévérité actuelle égalait sa soumission d'autrefois. On eût dit que la race humaine avait été créée pour le servir. Au lieu de dominer sa position, il était dominé par elle; preuve indubitable que ceux qui obéissent trop bien ne savent pas commander.

Le seul être que Firmin honorât de quelque familiarité, de quelque sympathie, était un gros chien de Terre-Neuve blanc comme la neige, et que l'on appelait pour cette raison Mérimos, car on n'avait pas encore l'habitude d'employer des noms de quadrupèdes à l'idiome britannique. On remarquait en lui la douceur comme la couleur de ce charmant animal; il avait la beauté de formes, la grâce de mouvements, l'air noble et digne qui manquaient à son maître. Dans ses grands yeux, d'un dessin parfait et d'une nuance exquise, brillait une rare intelligence; il vous regardait de manière à faire croire qu'il

comprenait toutes vos paroles. C'était un chien, cependant. Il tenait de sa race la docilité, la patience, la gratitude, le facile oubli des injures qui la distinguent. Il plaisait surtout à Firmin par ces qualités, qui flattaient son orgueil et son esprit de domination ; car il avait un assez médiocre sentiment de la beauté. Il admirait néanmoins le robuste quadrupède lorsqu'il bondissait sur le tillac en secouant sa toison au soleil.

Les trois premières expéditions du capitaine furent heureuses. Il n'épargna aucune ruse, aucun acte de cruauté pour satisfaire l'avarice de son patron. Ses voyages rapportaient un cinquième de plus que les voyages précédents. L'armateur était dans la joie, et la famille du négrier dans l'admiration. — Je l'avais bien prévu, disait le vieux pêcheur, que ce gaillard ferait son chemin. C'est une bénédiction pour des parents que de posséder un fils semblable. Ah ! si Anatole avait les mêmes moyens !... Mais on ne peut obtenir tous les bonheurs à la fois.

Il est juste de dire que Firmin se comportait assez libéralement avec sa famille. La vanité y contribuait sans doute, mais l'affection y avait sa part ; l'amour filial était chez lui un instinct qui l'emportait sur les mauvaises tendances de sa nature.

Il s'embarqua bientôt pour une quatrième expédition. Le navire qu'il montait, la *Gabrielle*, était une corvette solide, aux formes élégantes, à la marche prompte et sûre. Il la dirigeait habilement, car il connaissait à fond la manœuvre et l'art difficile du navigateur, son ambition lui ayant donné le courage de s'instruire avec persévérance. Firmin quitta le Havre par un temps magnifique. Pas un nuage ne voilait le profond azur du ciel. Une brise légère, qui souillait du levant, ridait à peine la surface de l'abîme. La mer était d'un bleu si pâle et si tendre, qu'on n'aurait pu voir une couleur plus délicate. Le regard en traversait les flots comme un limpide éther ; à quarante, à cinquante pieds, on apercevait les formes anguleuses des roches, les soucis de mer aux couleurs brillantes, et les fucus immobiles, droits comme des plantes terrestres. La mère du capitaine l'embrassa, son père et Anatole lui serrèrent la main, puis on leva l'ancre, et la corvette, déployant ses ailes, fendit majestueusement les vagues.

CHAPITRE II.

La côte d'Afrique.

Après une navigation rapide, qu'aucun accident ne troubla, les marins aperçurent les côtes lointaines de l'Afrique. Il était de bonne heure encore, et le soleil teignait d'un beau jaune orangé la cime des montagnes. En face de la proue s'élevait majestueusement l'île de Fernando-Po. Ses rivages escarpés forment des espèces de terrassements prodigieux, qui en exhausent le sol à trois mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Là commence une végétation d'une richesse magique. Le latanier ouvre son éventail, qui ne s'augmente que d'une feuille chaque année ; le pin blanc, aux vastes proportions, dresse sa pyramide près du tamarinier, dont le feuillage horizontal peut mettre à l'abri deux cents personnes ; le plantain, le bananier succombent sous le poids de leurs grappes d'or ; le palmiste élève au-dessus des épais bocages son tronc terminé par un bouquet de verdure comme une colonne surmontée de son chapiteau ; mille lianes grimpent de branche en branche, et l'oranger, le citronnier embauvent ces délicieuses retraites. Le moindre vent qui les agite couvre le sol de fruits et de fleurs. Trois chaînes de collines parallèles traversent Fernando-Po du sud-ouest au nord-est ; elles s'exhausent dans le centre, et forment un cône volcanique d'une très-grande dimension¹. Les forêts escaladent toutes les pentes, arrivent jusqu'au sommet de la montagne, qui se trouve ainsi entièrement couverte de feuillage. Des ravins profonds sillonnent ses flancs, et çà et là une clairière, où tombent en abondance les rayons du jour, se détache des bois par ses teintes dorées.

En face de l'île, le continent n'offre pas un spectacle moins admirable. Les pics des Camerones s'y élancent jusqu'à la région des neiges éternelles. Leurs fronts blancs dominent des montagnes moins hautes échelonnées le long du rivage. Une multitude de promontoires et d'anses charmantes forment ce qu'on appelle la baie de Goderick. Les mangliers y croissent jusque dans les sables de la mer, où leurs branches et leurs racines s'entrelacent et composent un rempart impénétrable. Au moment où le chirurgien sortit de l'entre-pont, le soleil levant projetait sur le golfe l'ombre des Camerones, des hauteurs voisines et des promontoires ; éclatantes ou sombres par endroits, la baie et ses grèves offraient toutes les teintes, toutes les combinaisons possibles de la lumière.

— C'est un paradis que cette terre de l'esclavage et des pleurs ! s'écria Cabanel enthousiasmé.

— Vous n'en voyez que les abords, et ne pouvez juger de sa richesse, lui répliqua le lieutenant, qui se trouvait près de lui. L'Afrique nourrirait sans peine tous les pauvres de l'univers. Le sol en est d'une fertilité inouïe. Ces forêts que vous apercevez là-bas sur la

côte, et dont les nappes verdoient jusqu'à l'extrémité de l'horizon, fournissent pour la marine, l'architecture et la menuiserie des bois excellents ; l'acajou, le tek, l'ébène, le lignum-vitæ, le bois de rose, le figuier, le boabab y grandissent comme par magie. Une graine de papayer, que l'on plante, produit un arbre qui a quinze pieds de hauteur et des fruits déjà mûrs au bout de quinze mois. Les dattes, les oranges, les citrons, les noix de coco, les graves, les tamarins, les bananes, jonchent la terre, où ils pourrissent par millions. La manne de l'écriture n'était rien auprès de celle que laissent choir ces rameaux fertiles. Les graines du caféyer, que nous recherchons tant, qui sont l'objet d'un si grand commerce dans les colonies, servent de nourriture aux singes cantonnés parmi les hautes futaies. Les abeilles y pullulent, mêlent leur bourdonnement au bruit du feuillage, et remplissent d'un miel parfumé le creux des arbres. Le cotonnier, qui pousse là mieux qu'en Amérique, offre des vêtements légers aux populations, et tout autre costume leur est inutile sous un ciel inaltérable. Les plantes herbacées, les petits végétaux, ne sont pas moins prodigieux que les grands. Le riz, le chanvre, le tabac, l'indigo, la pomme de terre, croissent partout, comme en Europe le chiendent et les orties. Un grain de maïs en rapporte deux cents. Le blé s'élève à dix et douze pieds de haut, et se couronne d'épis magnifiques. Les racines, comme le manioc, l'yam, l'arrow-root et le gingembre, forment sous la terre d'autres provisions pour l'usage de l'homme. Les tubercules du yam, presque aussi bon que la patate, pèsent quelquefois quinze et vingt livres. Et notez que le sol africain ne cesse jamais de produire ; comme il n'y a pas d'hiver sous ces chaudes latitudes, on n'y voit point la nature s'endormir : elle groupe constamment les fruits et les fleurs.

— Et voilà le pays où nous portons le désespoir ! Voilà les régions enchantées que nous souillons de nos vices et de nos crimes !

Le lieutenant laissa échapper un sourire.

— Votre indignation me touche et me plaît, dit-il à son camarade de bord. Quelles phrases retentissantes, bon Dieu ! et qu'elles seraient belles si elles étaient vraies !... Quoi ! vous avez passé trente ans, et vous raisonnez ainsi ? Pour que la traite s'établisse avec ce que les esprits faibles nomment ses horreurs, il a fallu que les nègres fussent plus cruels, plus dépravés, plus absurdes que nous.

— Est-ce possible ? demanda Cabanel.

— Vous le verrez, vous en jugerez par vous-même, lui répondit le lieutenant. Ne connaissez-vous point la fable indienne ?

— Quelle fable, je vous prie ?

— Une fable qui a couru le monde, et que vous devriez avoir entendu conter. Un jour une charrette portant des fers de hache passa dans une forêt ; tous les arbres se mirent à trembler en disant : — Nous sommes perdus ! — De quoi vous effrayez-vous ? leur répliqua un vieux chêne. Pour nous frapper, pour nous abattre, ces fers ont besoin de manches. Ne leur en fournissez point, et ils ne sauraient nous faire aucun mal.

— Le chêne avait raison.

— Pas plus que moi lorsque je vous dis : Les nègres sont la cause de tous leurs maux. S'ils ne s'étaient point pourchassés, capturés, amenés à la côte, mutuellement vendus, nous n'aurions pas été les chercher au milieu de leurs solitudes, et si nous avions eu cette audace, nous y serions tous demeurés ensevelis. Comment peut-on plaindre des hommes qui sont victimes de leur méchanceté ?

— On peut plaindre toutes les créatures qui souffrent par leur propre faute ou par celle d'autrui. La pitié n'est point un calcul : c'est une passion généreuse et céleste qui ne songe qu'à guérir les blessures, à calmer les douleurs, qui embrasse le coupable et l'insensé dans les élan de son charitable amour, aussi bien que le juste malheureux et l'homme de génie persécuté. Elle ne porte pas de balance pour peser les vertus et les vices : elle n'a dans les mains qu'un vase rempli d'un baume salutaire, et sur la bouche que des consolations, car ce qu'elle veut, c'est rendre au corps la santé, à l'âme abattue le calme et l'espérance. Un rayon divin éclaire ses traits sublimes, et une larme de compassion brille toujours dans ses yeux d'azur, dont elle augmente l'affectueuse douceur et l'immortel éclat. Les noirs que vous achetez à la côte d'ailleurs ne sont point coupables : ce sont purement et simplement des victimes ; leur innocence, comme leur infortune, les rend dignes d'intérêt.

— Quelle étrange illusion ! Ah ! vous croyez ces hommes vendus par leurs frères de pauvres innocents ! Si vous disiez des vaincus, à la bonne heure. Ce sont en général des prisonniers de guerre. Mais, avant leur défaite, presque tous ont remporté des victoires, privé d'autres nègres de leur indépendance, et les ont livrés aux marchands d'esclaves moyennant rétribution. Puis, le succès leur ayant échappé, ils subissent à leur tour le même sort.

— Mais un certain nombre d'entre eux, comme l'indiquent vos paroles, ne sont point des captifs ; si les autres ont préparé leur malheur, ceux-ci ont des droits sans bornes à notre compassion.

— Nouvelle erreur ! Ces derniers sont souvent les plus coupables de tous. Voici un fait qui eut lieu dans un de nos précédents voyages ; nous avions été charger plus haut, à Badagry. Pendant que nous achetions des noirs, tout l'équipage descendit à la côte pour jouir d'un vent frais sous un ciel voilé : on prit des cartes, on but, on

¹ Il s'élève à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

plaisants, on s'entretint de la France sur ce rivage inculte et inhospitalier. Pendant que nous nous divertissions de la sorte, nous aperçûmes deux nègres qui se dirigeaient vers nous : l'un était dans la force de l'âge, l'autre dans la fleur de la jeunesse. La ressemblance de leurs traits, de toute leur personne donnait lieu de penser qu'on voyait en eux le père et le fils. L'induction était juste : le père venait à la côte avec son fils dans l'intention secrète de nous le vendre. Il me prit sans doute pour le capitaine, et, s'approchant de moi, m'offrit le jeune homme. Mais, pendant la route, celui-ci avait pénétré le dessein abominable de son père, et il avait résolu de le prévenir s'il était possible. Le hasard fit qu'il eut la main heureuse et qu'il s'adressa directement au capitaine : il lui dit qu'il lui amenait un esclave et lui demandait en échange deux bouteilles d'eau-de-vie étendues sur le sable près de Firmin. Ce marché avantageux pour nous fut aussitôt conclu ! le jeune homme prit les deux bouteilles et s'éloigna d'un pas rapide, tandis que le capitaine nous donnait l'ordre de saisir le père et de l'enchaîner : nous l'avons conduit dans les Antilles, d'où il ne reviendra jamais.

— C'est une histoire bien édifiante !

— Tous les négriers vous en raconteront des centaines du même genre, et l'on ne peut douter de leur parole quand ils disent : Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce qui m'est arrivé. Demain nous entrerons dans le fleuve que vous apercevez là-bas et dont l'embouchure coupe la grève : eh bien ! la population qui en occupe les deux bords est une des plus dépravées de toute l'Afrique. Elle forme la nation des Calibongos : il n'y a sorte de crimes, de perfidies, de scélératesses qu'ils ne commettent ; les pères, les maris, les frères vendent leurs enfants, leurs femmes et leurs sœurs. Ils se sont livrés à ce trafic avec tant d'acharnement, que leur territoire est presque désert. Un jour un de nos hommes lavait son linge dans un ruisseau, en présence d'une négresse qui tenait par la main un joli petit garçon d'environ cinq ans. La mère considérait avec surprise la mousse blanche que produisait le frottement, et n'admirait pas moins la rapidité du nettoyage. Tout à coup elle s'approcha du matelot, et comme il n'entendait point son idiome, elle lui fit comprendre qu'elle lui donnerait son enfant pour son morceau de savon si le marché lui convenait. Notre homme accepta, comme vous pensez bien : l'échange eut lieu, et le matelot vendit le petit garçon au capitaine du navire, qui lui en donna un bon prix, car c'était un enfant superbe.

— Tout cela, certes, n'est point de nature à éveiller une grande sympathie pour la race noire ; mais ses crimes et ses fautes ne nous excusent point ; nous n'avons pas le droit d'en profiter, de réduire en esclavage des hommes libres.

— Des hommes libres ! Vous vous figurez donc que les noirs sont libres chez eux ? Quelques-uns, sans doute, jouissent de leur indépendance ; tous les habitants d'un pays ne peuvent être esclaves à la fois ; pour qu'il y ait des serviteurs, il faut qu'il y ait des maîtres. Cela établi, devinez quelle est la proportion des uns et des autres.

— Je ne saurais le dire, puisque j'ignorais même que l'esclavage existât sur le sol de l'Afrique.

— Apprenez alors que, dans cette immense contrée, les hommes libres forment seulement un quart de la population. Ils se nomment *horéas* : on appelle les esclaves des *jongs* ; il y a trois *jongs* pour un *horéa*.

— Comment un si grand nombre d'hommes ont-ils pu tomber dans la servitude ?

— Ce mal a plusieurs racines, dit Marnix ; par suite d'un usage immémorial, les nègres font esclaves tous les captifs qu'ils prennent à la guerre ; mais, avant l'origine de la traite, ils massacraient une grande partie de leurs prisonniers, de peur qu'étant trop nombreux ils ne les missent en danger par leurs révoltes. Maintenant encore, ils tuent sur le rivage presque tous les esclaves qu'on ne leur achète pas. Vous serez probablement témoin d'une de ces boucheries.

— J'espère que cet affreux spectacle me sera épargné.

— N'y comptez pas trop. La législation des noirs renferme deux autres causes de servitude, elle punit presque tous les crimes, même le meurtre, par des amendes ; si le délinquant ne peut payer, il est réduit en esclavage. Cette mesure pénale s'exécute partout, dans l'intérieur des terres aussi bien que sur la côte. Les débiteurs insolubles sont condamnés au même sort, à moins que leurs amis ne les rachètent, et ceux-ci ne les rachètent pas souvent.

— La même loi était en vigueur chez les Grecs et les Romains.

— Ce qui prouve que les Grecs et les Romains touchaient encore à l'état barbare. La dernière cause de servitude en Afrique, dans le centre du pays, loin de toute influence européenne, est la plus odieuse des quatre. Un grand nombre de pères y vendent leurs enfants pour se procurer un objet de luxe, un avantage, un plaisir, et sans même avoir l'excuse de la nécessité, qui en pousse beaucoup d'autres à cet acte infâme.

— Mais c'est donc l'enfer que cette vaste région, cette terre de Cham le maudit ?

— Rien n'en approche davantage, assurément, et c'est pourquoi sans doute ses habitants ont la couleur des démons. Ah ! si vous aviez, comme moi, souffert de leur cruauté ! Si vous aviez trois ans porté la chaîne des esclaves ! Si vous aviez saigné, pendant votre jeunesse,

sous le bâton, sous le fouet de ces noirs despotes, vous n'auriez plus pour eux la moindre miséricorde : tous les maux qu'ils endurent vous paraîtraient un juste châtiment du ciel.

— Vous avez donc été esclave en Afrique ?

— Si je l'ai été, morbleu ! Les cicatrices profondes qui sillonnent mon corps sont là pour le prouver. Que ne m'ont point fait souffrir ces brutes ! Regardez ici, ici encore, et là, et cette autre marque. Ah ! les misérables !

Pendant qu'il articulait ces mots, le lieutenant découvrait ses bras, sa poitrine, son cou, et montrait au chirurgien les traces que des blessures et de cruels traitements y avaient laissées.

Ces deux hommes étaient tous les deux remarquables dans leur genre. Marnix, le lieutenant de la *Gabrielle*, avait cinq pieds six pouces, de larges épaules, une organisation robuste et des mains athlétiques. Cette vigueur corporelle lui avait seule permis de supporter les dures épreuves de sa captivité. Ses yeux fauves étaient ombragés d'épais sourcils qui se joignaient presque et bordaient un front protubérant. A la moindre émotion ils se contractaient avec rapidité, formaient des plis considérables et achevaient de se réunir. La saillie énorme de l'arcade sourcilière augmentait la fermeté du regard, qui semblait jaillir d'une caverne et lançait parfois des éclairs de lion. Marnix avait dans les joues des lignes malheureuses, visibles surtout de profil, qui inspiraient par leur caractère néfaste un sentiment de tristesse. Son front même, quoique haut et large, tournait brusquement vers les tempes, prenant ainsi une forme carrée peu flatteuse à l'œil et d'une expression peu sympathique. Des moustaches roides surmontaient des lèvres droites et mal faites ; un menton anguleux terminait son visage. Marnix n'était pas laid, néanmoins, suivant l'acception rigoureuse du mot ; seulement toute sa physionomie portait les signes distinctifs de créature prédestinée au malheur et les traces de longues souffrances. C'était un homme intelligent, qui avait eu de la sensibilité dans sa première jeunesse, mais qui s'était endurci dans les épreuves de sa rude existence, comme la lave au sortir du volcan où elle a bouillonné des siècles. Il portait à la bouche une pipe courte et noire, baptisée par les fumeurs d'un nom caractéristique, et nul ne savait mieux que lui lancer des jets de salive. Pour ceux qui le connaissaient depuis longtemps, ces jets avaient une signification toute particulière, suivant leur abondance plus ou moins grande, suivant qu'il les dirigeait à gauche, à droite ou devant lui. Quand il avait assez causé, il l'annonçait par une expectoration vive et rapide, secouait sa pipe et gardait un silence opiniâtre.

Marnix, comme tous les hommes qui pensent, avait parfois de bons mouvements et n'était pas à l'abri de la pitié en certaines occasions. Firmin, au contraire, n'éprouvait jamais le moindre attendrissement : il poursuivait son but par tous les moyens avec la régularité implacable d'une machine. Autant aurait valu supplier un canon chargé à mitraille que de lui adresser une prière. Il avait cependant un mérite très-précieux dans toute espèce de relation : il n'était pas chicanier. Il faisait le mal quand il le jugeait nécessaire, mais ne suscitait point aux gens des tracasseries inutiles.

Cabanel, le chirurgien du vaisseau, ne ressemblait d'aucune façon ni à l'un ni à l'autre. Il avait une taille au-dessous de la moyenne, les traits assez réguliers, les lèvres fortes, les yeux d'un gris sombre, le regard vif et rapide, le nez un peu court, ce qui le faisait paraître légèrement retroussé quand on ne l'examinait pas avec attention. Des cheveux touffus, d'un châtain cendré, entouraient son visage ; ils étaient si roides, que le praticien les portait presque ras, n'ayant jamais pu leur imprimer aucune attitude élégante ou même tolérable. Cabanel faisait toujours soigneusement sa barbe, par goût et par habitude. Sa physionomie était franche et ouverte, ses mouvements brusques et décidés. La nature ne le destinait certes pas au commerce de la traite : son cœur n'était pas assez dur, son esprit assez retors pour qu'il fût à l'aise sur un vaisseau négrier. C'était son premier voyage, du reste, et il ne connaissait pas encore tous les désagréments de sa position.

Après avoir fini ses études médicales, il n'avait pu réussir à Paris. Pauvre et sans intrigue, les clients lui avaient toujours manqué. Il ne savait pas dénigrer ses confrères, trahir ses amis, flatter les riches, dédaigner les pauvres ; il n'admettait pas les fausses réputations et jugeait les hommes, les doctrines, avec indépendance. Ce n'était pas non plus un cœur de salons : il trouvait absurde et fatigant de se tenir quatre ou cinq heures enfermé dans une grande pièce avec d'autres individus que l'on connaît peu ou que l'on ne connaît pas, auxquels on n'a rien à dire et qui n'ont rien à vous répondre. Ses grands plaisirs étaient de se promener dans la campagne, de rester chez lui en face de ses livres, d'avoir pour toute compagnie deux ou trois camarades éprouvés. Il ne prenait pas la route de la fortune, comme on voit. Aussi, après bien des tribulations, après des années de douleur, de vaines espérances et de dénuement, il avait fini par monter sur un navire qui partait pour l'Afrique, lui qui aurait fait un excellent médecin de campagne, attentif, honnête et instruit. Hélas ! la destinée de la plupart des individus est comme ces auberges agrandies successivement par l'achat des constructions voisines, au fur et à mesure que le commerce de l'hôte se développait. Il y a des croisées à toutes les hauteurs, les étages ne sont pas de niveau ; il a fallu

bâtir des portions d'escalier pour les mettre en communication. Certaines pièces manquent de jour, d'autres n'ont que des moitiés de fenêtres ou des moitiés de portes. Les diverses parties n'ayant pas été faites l'une pour l'autre, l'ensemble offre un spectacle de désordre, un type d'inconséquence et d'absurdité. Lorsque les événements ne secondent pas nos desseins, ils nous forcent de même à des combinaisons ridicules ou funestes. Nous avons dressé un plan admirable, mais les circonstances nous empêchent de le réaliser. Contraints de changer nos vues, sans autres motifs que des revers, nous formons de nouveaux projets qui ne s'accordent pas avec les premiers. Des obstacles viennent encore gêner l'accomplissement de ceux-là, et nous suivons, malgré nous, une autre direction. Notre existence, à la longue, prend l'air d'une œuvre insensée, dont le commencement, le milieu et la fin se renient mutuellement. C'est que le sort y joue le rôle d'architecte; notre volonté, notre activité, celui de manœuvres.

CHAPITRE III.

Un blanc esclave en Afrique.

En voyant les nombreuses et profondes cicatrices du lieutenant, Cabanel avait été ému de pitié : ses gestes et sa physionomie expriment ce qu'il ressentait.

— Oui, s'écria Marnix, voilà les souvenirs que m'ont laissés les Africains! voilà les traces de leur cruauté envers un malheureux jeune homme de dix-huit ans, car j'avais dix-huit ans lorsque je tombai entre leurs mains, et c'est par la douleur que j'ai fait l'apprentissage de la vie! Comment pourrais-je oublier les tortures dont j'ai été accablé dans un âge si tendre, à une époque où l'esprit, le cœur, les organes ont toute leur sensibilité? Les misérables! jamais je n'ai remarqué sur leur visage le moindre signe de compassion! Ils ont toujours été infâmes envers moi depuis le moment où ils me prirent, contre toutes les lois divines et humaines, jusqu'à celui où je leur échappai. Une tempête affreuse nous poussa à la côte après une lutte de vingt heures, nous espérions trouver du secours dans notre infortune; mais, bien loin de nous venir en aide, une population perverse fond sur nous, tue les uns, blesse les autres, nous dépouille tous et traite comme des captifs de guerre ceux qui sont restés vivants.

— Quoi! c'est ainsi que vous êtes devenu esclave?

— Sans doute; je servais sur le *Champion* en qualité de pilotin ou aspirant-officier. Nous allions au Sénégal charger de la gomme dans les établissements français, lorsque nous fûmes assaillis par un vent d'ouest irrésistible. Mes parents m'avaient fait donner de l'éducation et voulaient que j'entrasse dans l'ordre judiciaire : mais le besoin d'activité qui me tourmentait ne me permit point de leur obéir, et je préférai la marine. J'étudiai rapidement tout ce qu'il m'était nécessaire de connaître pour remplir les fonctions de pilotin, puis je m'embarquai. Notre premier voyage fut heureux : le second débuta de la même manière; nous étions déjà à la hauteur des îles Sauvages, et nous apercevions dans le lointain le pic de Ténériffe, qui dressait au-dessus des vagues, comme une mitre d'argent, son cône blanchi par des neiges éternelles, lorsque la rafale nous assaillit, pour ainsi dire, à l'improviste. Aucun symptôme ne nous l'avait annoncée, ni dans le ciel ni sur la mer. Des tourbillons de vent précédaient les nuages, qui se montrèrent bientôt et joignirent le grondement du tonnerre au bruit des lames, au sifflement des agrès. Je ne veux point vous ennuyer de la description d'une tempête. Sachez seulement que nous ne tardâmes point à nous trouver parmi les récifs et en vue de la côte. Nous jetâmes la sonde : elle ne nous accusa que six brasses de profondeur. Le navire toucha presque aussitôt sur un écueil, vogua quelque temps et donna un nouveau coup de talon. Prévoyant que nous allions faire naufrage et espérant obtenir du secours, le capitaine ordonna de tirer le canon d'alarme. Devant nous s'élevaient de grandes dunes sablonneuses et entièrement désertes, où croissaient, pour toute végétation, quelques broussailles éparses. Aucune aide ne semblait à proximité, mais le capitaine pensait que derrière les collines devaient habiter des populations mahométanes, qui accourraient sur la grève et s'efforceraient de nous être utiles. Le canon tirait depuis une heure, et notre situation devenait de plus en plus dangereuse, lorsque nous vîmes apparaître au sommet des dunes sept ou huit cents cavaliers portant le burnous arabe. Notre vaisseau finit par s'entr'ouvrir; trente hommes sur quatre-vingts furent engloutis dans les flots; les autres, à demi morts de lassitude, gagnèrent péniblement le rivage.

Alors commença une des scènes les plus tragiques dont la férocité humaine puisse se rendre coupable. Tandis que, ruisselants, meurtris, n'ayant plus que des lambeaux de costumes, nous nous traînions sur la grève, les Marocains en observation quittent leur poste au milieu des torrents de pluie, des vents déchainés, des éclairs et du tonnerre : ils s'élancent vers nous à fond de train, comme vers des ennemis, frappent, assassinent des malheureux sans armes, qui imploraient leur secours et que les flots venaient d'épargner. Le sabre, la lance, le pistolet, le fusil, le yatagan, tout leur sert pour nous donner la

mort. Nos signaux de détresse ne leur avaient fait naître que des idées de meurtre et de pillage. Tel fut le premier événement qui, bien jeune encore, me montra ce que c'est que la charité humaine.

Quelques-uns d'entre nous, accablés de douleur, se laissèrent égorgés comme des moutons; d'autres essayèrent vainement de résister : ils n'avaient pour se défendre que des pierres et du sable. Quant à moi, ayant vu massacrer sous mes yeux notre capitaine, je fus pris d'un accès de rage. Puisqu'il fallait mourir, je voulus au moins faire à nos ennemis tout le mal que je pourrais. Je leur labourai les jambes avec un silex aigu, j'en précipitai trois dans la mer en soulevant leur étrier; mais bientôt, percé d'un coup de lance, les épaules et les bras taillés par des coups de sabre, atteint d'une balle au mollet, je tombai sans connaissance et fus laissé pour mort sur la grève. Comme la nuit approchait, je suppose que la troupe mi-partie d'Arabes et de noirs, qui nous avait si bien traités, se retira presque aussitôt.

Lorsque je rouvris les yeux, la constellation de la Chèvre occupait le zénith, c'est-à-dire qu'il pouvait être environ deux heures du matin. Les étoiles répandaient une si vive lumière sous la zone torride, que je distinguai parfaitement les cadavres de mes compagnons égorgés. Un autre malheureux, doué probablement d'une constitution robuste, ne pouvait en finir avec la vie et râlait d'une manière affreuse. Je n'entendais que le bruit saccadé de sa respiration pénible, que le gémissement des flots sur le sable de la grève. La tempête avait cessé, l'air était calme; on eût dit que la mer et les vents se reposaient de leur œuvre homicide. Je me traînai jusqu'à un buisson, avec des souffrances inexprimables, dans l'espoir que si les brigands revenaient le lendemain ils ne m'apercevraient pas. Je me proposais de suivre les bords de la mer : « Peut être, me disais-je, un vaisseau me recueillera-t-il un jour et me rendra-t-il ma patrie! »

Mais les barbares étant revenus de grand matin pour chercher des épaves, me découvrirent dans mon hallier. Voyant que je pouvais me tenir sur mes jambes, ils me lièrent les mains et m'attachèrent à la queue d'un cheval. Je marchai ainsi je ne sais combien de temps. D'abord nous gravâmes les dunes, puis nous continuâmes de cheminer dans les sables. Peu à peu la végétation reparut : les lataniers, les cèdres, les mimosas, les palmistes déployèrent devant nous leurs feuillages variés. Nous atteignîmes enfin une sorte de petite ville arabe. Elle avait l'air d'un grand amas de pierres blanches; car on ne voyait pas une seule fenêtre, et tous les murs étaient crépis à la chaux. Parmi ces blocs quadrangulaires s'élevait une masse plus considérable : c'était la résidence du cheik. Tout près de la ville, je remarquai un autre édifice, mais celui-là se distinguait du reste des constructions par ses grandes croisées munies de barreaux en fer. On m'entraîna de ce côté, la porte s'ouvrit; j'étais au milieu d'un bague!

Cinq cents chrétiens y attendaient la mort, car elle seule fait cesser leur esclavage. Les ouragans, les corsaires pourvoient ce lieu maudit. Dans le nombre des prisonniers, je reconnus une vingtaine de mes compagnons, tous plus ou moins couverts de blessures. Des taches de sang rougissaient leurs costumes en lambeaux, leur visage exprimait la souffrance et le désespoir.

Tout le monument ne formait qu'une vaste salle, dont les murs avaient une trentaine de pieds en hauteur et huit au moins d'épaisseur. Un diamètre si considérable et les barreaux de fer très-rapprochés qui garnissaient les fenêtres rendaient le bague obscur. Ces dernières commençaient pourtant à quatre pieds du sol. Le toit, à angle obtus, portait des bardeaux ou planchettes au lieu de tuiles. Un ruisseau, creusé dans le sens de la longueur, séparait les deux côtés de la salle, pavés en pente, et conduisait hors du bâtiment les immondices des esclaves. Dès le seuil, une odeur fade, malade, nauséabonde vous tournait sur le cœur. De la paille servait de lit aux captifs et une pierre leur tenait lieu d'oreiller.

Quand je fus entré dans cette espèce de lazaret, on s'occupa de notre toilette : après nous avoir enlevé tous nos habits et jusqu'à notre chemise, on nous donna de courts jupons de laine qui ne nous abritaient que la moitié des cuisses. Il ne fut pas question de chaussures. On nous attacha ensuite deux à deux au moyen d'une grosse chaîne qui avait dix pieds de long et pesait soixante livres. Elle était fixée à un de nos pieds par un grillet ou cercle de fer que maintenait une cheville du même métal enfoncée à coups de marteau. On eut soin de ne pas réunir les hommes du même pays, de peur qu'ils ne s'entendissent trop bien et ne formassent des complots. J'eus pour compagnon de chaîne un jeune Espagnol de vingt-deux ans. Comme on lui avait attaché son grillet au pied gauche, le mien fut placé autour de mon pied droit. Cette opération terminée, on nous donna de la paille et on nous laissa tranquilles le reste du jour, ce que nos ennemis regardaient sans doute comme une insigne faveur. Mais la plupart d'entre nous auraient été incapables de se mouvoir : trois expirèrent pendant la nuit. Pour moi, j'étais dans une situation déplorable; j'avais le ventre enflé, mes blessures me causaient d'atroces douleurs et une soif brûlante me consumait. Il me fut impossible néanmoins d'obtenir plus de deux tasses d'eau, ration journalière des esclaves; encore cette eau apportée dans des outres de peau de bœuf, qu'on suspendait à la muraille, avait-elle un goût détestable.

Ma surprise fut grande de voir nos gardiens monter le long d'éc-

chelles en fer, assez larges pour porter trois hommes de front. Ils allèrent s'établir sur le haut des murs, dont l'épaisseur formait terrasse, et où se trouvaient quatre guérites qui pouvaient renfermer quinze hommes chacune. Nous n'avions pas en effet moins de soixante surveillants pour nous tenir en respect. Lorsqu'ils furent à leur poste, ils firent jouer une bascule, et les échelles prirent une situation horizontale. Ils nous dominaient de là-haut comme d'une tour; au moindre essai de révolte, ils nous auraient tués à coups de fusil, car ils tenaient toujours leurs armes prêtes et en bon état.

La nuit vint, le bague prit un aspect sinistre. Le croissant de la lune nouvelle, le brasier que les gardes entretiennent constamment pour allumer leurs pipes et avoir sans cesse du café chaud, répandaient seuls dans l'édifice des clartés vagues et mystérieuses. Combien de réflexions traversèrent alors mon esprit! Combien je regrettai de n'avoir pas embrassé la profession à laquelle me destinaient mes parents! Au lieu de lutter contre la fièvre sur la paille d'un bague, j'aurais cette nuit même tranquillement reposé entre deux draps aussi blancs que la neige des Alpes? Qu'allais-je devenir d'ailleurs? A quelle époque sortirais-je de captivité? Mourrais-je entre les mains des scélérats qui avaient abusé de mon malheur pour me réduire en esclavage? Cette affreuse supposition m'accablait de désespoir. Tout à coup des rugissements interrompent mes tristes méditations; je lève les yeux, et j'aperçois contre les barreaux qui ferment les croisées des têtes de lions et de tigres. Dressés sur leurs pattes de derrière, ces animaux sauvages nous considéraient d'un œil avide, et leurs prunelles étincelaient dans l'ombre; d'autres flairaient au bas de la porte. Leurs cris saccadés, furieux, impatients, annonçaient toute l'âpreté de leurs désirs sanguinaires. Une sueur froide humecta mon visage. Mais ni les gardiens ni les captifs d'ancienne date ne semblaient partager mon inquiétude. Presque toutes les nuits en effet la même scène avait lieu. Je m'y habituai à la longue, ainsi que le marin au grondement des flots qui menacent de l'engloutir; les cris des bêtes fauves ne troublèrent plus mon sommeil. Bien mieux, ces hurlements finirent par me bercer comme un chant de nourrice, ou comme la voix monotone de la bise dans les corridors des vieux châteaux.

Je m'étonnai que ces animaux féroces ne m'eussent point dévoré la nuit précédente; mais il est probable que la tempête les avait éloignés de la côte.

Le lendemain, une lueur grise entra à peine dans le bague, quand les cris de nos gardiens nous annoncèrent qu'il fallait partir pour le travail. Essayant de me lever, je me mis sur les genoux; mais les douleurs que me causaient mes blessures étaient trop grandes pour me permettre d'en faire davantage. La tête me tourna, un brouillard passa devant mes yeux, et je tombai sans connaissance. Une moitié de nos gardiens étaient des nègres, car la population qui borde cette frontière du Maroc se compose de Turcs, d'Arabes, de Berbers et de Noirs; mais le nombre de ceux-ci augmente constamment par les achats d'esclaves et par les immigrations des restes de tribus, qui, après une défaite, se sauvent de leur pays pour ne pas être exterminés. Un surveillant noir s'approcha donc de moi, et, voulant me tirer de ma syncope, me donna un coup de pied: il frappa justement sur la plaie qu'une lance m'avait faite, et l'excès de la douleur me rendit le sentiment de moi-même. J'ouvris des yeux égarés.

— Te lèveras-tu, chien? me cria le nègre dans son langage, comme on me l'a expliqué depuis; et il me jetait des regards féroces qui augmentaient sa laideur naturelle.

— Je ne puis quitter ma paille, lui répondis-je; mais il ne me comprit point. Mon camarade de chaîne intercédait pour moi.

— Au nom du ciel! ayez pitié de lui! s'écria le jeune Espagnol. A moins que vous n'ayez résolu sa mort, laissez-lui prendre quelques jours de repos.

— Et tu en profiteras pour fainéanter, n'est-ce pas, mécréant? lui répliqua le nègre. Mais n'importe! je saurai vous faire rattraper le temps perdu.

Et il attacha notre chaîne par le milieu, avec un cadenas, à un piton fixé dans la muraille, trois pieds au-dessus de nous. Cette précaution, négligée la veille, fut depuis lors toujours prise quand nous rentrions au bague.

Ma constitution est si robuste que cinq jours de calme suffirent pour me rendre une partie de mes forces. Nos gardiens ne me donnaient ni soins ni remèdes. Fabio, mon camarade de chaîne, lavait mes blessures avec une portion de l'eau qu'on nous distribuait. Elles ne tardèrent point à se cicatriser. Ce fut d'abord un chagrin pour moi de ne pas comprendre un si bienveillant compagnon; je n'entendais pas un mot d'espagnol, lui, pas un mot de français. Les deux langues néanmoins se ressemblent tellement, elles ont de telles analogies avec le latin, que j'appris facilement son idiome national pendant qu'il apprenait le mien. Nous nous contentâmes d'abord des mots, des locutions indispensables; mais peu à peu notre vocabulaire s'accrut, nous devînmes capables d'exprimer tous nos sentiments, toutes nos idées. Comme la conversation était notre seule joie, nous nous livrâmes à des causeries sans fin. Je connus donc bientôt l'histoire du jeune Espagnol, et j'en fus attendri au delà de toute expression.

Il était le fils d'un négociant d'Almería. Epris d'une personne ravissante, qui lui témoignait un amour égal au sien, il devait l'épouser dans quelques mois. Son père, ayant beaucoup voyagé, ne regardait pas comme un homme fait quiconque n'était jamais sorti de son pays natal. Or, Fabio n'éprouvait aucun désir de voir des régions lointaines, des peuples étrangers, il lui semblait que rien dans le monde ne pouvait être aussi beau que l'Espagne, aussi charmant que Florella.

— De grâce, disait-il à son père, laissez-moi jouir du ciel de ma patrie et de l'enchantement que fait naître dans mon cœur la vue de ma fiancée. Quand elle accourt vers moi d'un air décent, avec des manières, des attitudes modestes, mais aussi avec la joie peinte sur la figure, quand son œil noir me lance timidement des regards passionnés, il me semble que les séraphins eux-mêmes envieront bientôt mon bonheur. Pourquoi voulez-vous que je m'éloigne, que j'aie courir les aventures? Je suis près de vous, près de ma mère et de Florella, qu'ai-je besoin d'autre chose?

— Quel mal peut te faire une petite excursion? lui répondait son père. Elle agrandira tes idées, elle meublera ta mémoire; ta conversation en deviendra plus intéressante; tu raconteras à ta femme, à tes enfants les choses curieuses que tu auras vues. Un brigantin qui est dans le port doit incessamment partir pour le cap de Bonne-Espérance, d'où il reviendra ici après avoir déposé son chargement et pris en échange des denrées tropicales. Fais seulement ce voyage pour me contenter. Tu resteras ensuite tranquille toute ta vie, car, une fois marié, tu seras moins que jamais disposé à t'instruire en voyant du pays.

Fabio céda et fit ses préparatifs de voyage. Florella en fut accablée de douleur. Elle paraissait avoir le pressentiment de la catastrophe qui les menaçait tous deux. Quand il alla prendre congé d'elle, la pauvre enfant le regarda d'un air si triste, qu'il en eut le cœur serré. Ses yeux humides de larmes semblaient lui dire: Cher et malheureux ami, je ne te reverrai jamais! Il s'approcha d'elle pour lui donner le baiser d'adieu: elle tournait alors le dos à son père et à sa mère; au lieu de recevoir son baiser sur la joue, elle lui présenta ses lèvres, et un éclair de joie mélancolique brilla dans ses regards. Près de le quitter pour toujours, elle avait voulu lui accorder cette première et dernière faveur. Dans un moment si tragique, elle était chaste comme celles qu'on accorde aux mourants.

Le brigantin leva l'ancre, Fabio s'éloigna de sa chère Espagne et de tous ceux qu'il aimait. Debout à l'arrière du vaisseau, il regarda, aussi longtemps qu'il put les voir, son père, sa mère et sa fiancée. Les murs, les tours, les hautes flèches de sa ville natale, les blanches coupoles de la Sierra Nevada parurent ensuite fasciner ses yeux. Ces divers objets de son affection s'engloutirent l'un après l'autre dans les flots, et il resta seul, tout seul, au milieu du vaste Océan, car il comptait pour rien des étrangers qui ne disaient rien à son cœur.

Six jours après, des corsaires du Maroc le faisaient prisonnier et l'amenaient dans le bague où il languissait depuis un an. Son obéissance filiale était devenue la cause de son malheur, comme sa résistance aux volontés de ses parents avait produit le mien. Quelque route que l'on choisisse, on peut toujours rencontrer sur ses pas l'infortune.

Si désolante que pût être pour Fabio sa captivité, si horribles que fussent et le séjour du bague, et les mauvais traitements des gardiens, et les labeurs excessifs des champs, ce n'était point là ce qui l'accablait. L'idée du bonheur qu'il avait perdu lui causait de bien autres tortures. L'image de Florella était sans cesse devant ses yeux; il admirait sa beauté, son sourire, sa grâce enchanteresse, comme si elle eût été présente. Il songeait à leur union certaine, à leur mutuel amour, aux longues années qu'ils devaient passer ensemble, et ces souvenirs, ces espérances déjouées lui créaient une sorte d'enfer: on eût dit qu'un feu grégeois brûlait dans ses os. Il ne pleurait pas, il ne gémissait pas; mais si un peintre avait pu rendre l'expression douloureuse de son visage, il aurait fait un chef-d'œuvre immortel.

La régularité de ses traits et leur délicatesse frappaient au premier abord: son front était pur, mais peu développé; ses cheveux, bruns et abondants; ses sourcils, minces et comme tracés à l'aide d'un pinceau. Toute sa figure se composait de lignes tranquilles, nobles, graves et, pour ainsi dire, religieuses, qui faisaient penser aux têtes des saints et des martyrs. Ses joues amaigries, sa peau bistrée, ses yeux noirs, qui brillaient d'un éclat fiévreux, et où la douleur parvenait jusqu'à l'extase, augmentaient la ressemblance. Il y avait des moments où sa vue seule faisait souffrir.

CHAPITRE IV.

La charité humaine.

Voilà le camarade de chaîne que l'on m'avait donné, voilà l'homme qui soignait mes blessures et qui partageait mes travaux dès que je pus sortir. Le premier jour, on nous conduisit à une lieue de la ville

dans un espace de terre qu'on labourait. Nous étions là cent trente captifs : on nous attela comme des quadrupèdes et l'on nous fit traîner des charrues ; quatorze d'entre nous étaient nécessaires pour tirer une de ces machines agricoles et pour la gouverner. Indépendamment de mes souffrances personnelles, indépendamment des efforts qu'exigeait ce rude labeur et du soleil qui nous brûlait la peau, il était désolant de voir tant d'Européens menés à coups de fouet par des créatures très-inférieures sous tous les rapports. S'il était permis d'avilir ainsi notre race, ils eussent mérité bien plus que nous cette humiliation. Je fus accablé de mauvais traitements. Bien loin que mon état maladif inspirât la moindre pitié, on voulait que je marchasse du même pas que les autres, et je sentais à chaque instant les fouets me lacérer la chair. Je tressaillais de douleur et je frémissais de rage. Tantôt c'était un noir et tantôt un Arabe qui exerçait à mes dépens sa brutalité. Ah ! si j'avais pu les anéantir d'un regard ! Quoique tous nos conducteurs fussent méchants, les nègres montraient plus de malignité que les autres. J'eus lieu de faire la même observation tant que je restai au bagne. Les hideux moricauds semblaient jouir de nos tortures. Aussi leur vouai-je une haine implacable ; je pris même en horreur toutes les populations africaines. Si diverses que soient les nuances de leur peau, si différents que soient leurs caractères, je ne puis voir un homme de ce pays sans une secrète animosité.

Trois épis de maïs composèrent notre seule nourriture ; on ne nous donna aucun ustensile pour les broyer, pour accommoder la farine à notre guise. Nous fûmes contraints de les pulvériser entre deux pierres, de détremper le grain moulu avec de l'eau ou de l'avalier tout sec. Il n'y avait pas de quoi entretenir nos forces ; mais, comme nous étions la propriété du cheik, on nous laissait marauder dans les champs que nous traversions. Tant pis pour ceux qui les cultivaient ! Nous attrapions ainsi des légumes, du blé, des fruits et même des moutons, quoique très-rarement. Nous les faisons cuire dans de vieilles marmites que nous louaient nos conducteurs moyennant la partie la plus succulente du butin. Quand nous n'avions pu rien soustraire, la faim nous harcelait tout le jour et interrompait encore notre sommeil.

Pour chaque groupe d'esclaves emmenés au travail, il fallait un même nombre d'hommes armés, qui les défendaient contre les animaux sauvages. On les convoquait le matin avant notre départ, et ils faisaient la garde autour de nous jusqu'à la nuit tombante. Sans cette escorte, nous aurions été dévorés. Plusieurs captifs, ayant profité de l'inattention des gardiens et s'étant éloignés en maraudant, furent victimes de leur audace. Quelquefois un énorme lion qui venait de se repaître sortait de la profondeur des bois, s'asseyait sur la lisière, nous regardait tranquillement, avait l'air de réfléchir et secouait sa crinière par intervalles ou battait ses flancs de sa queue avec une majesté inexprimable. S'il se mettait à rugir, tous les échos de la montagne grondaient au bruit de sa voix.

La longueur et le poids de nos chaînes nous eussent rendu tout labeur impossible, nous eussions même fait de la marche un vrai supplice, qui nous aurait dénudé les os des jambes, si nous n'avions pris soin de les relever, de les attacher à des ceintures de chanvre ou de feuillage, qu'on nous laissait mettre autour de nos reins. Nous nous couvrons aussi la tête de verdure, pour l'abriter contre les flammes d'un soleil intolérable : des barbes démesurées protégeaient la poitrine de ceux qui avaient l'âge d'homme ; mais moi et les plus jeunes nous étions privés de ce faible secours. Le dos de tous les captifs était en quelque sorte rôti par les brûlants rayons, qui nous entraient dans la chair comme des aiguilles de feu.

Jamais nos conducteurs ne nous parlaient sans nous frapper. Les coups nous arrivant de droite et de gauche, notre sang ne tardait pas à jaillir. Nos gardiens, quelle que fût leur race, y trempaient souvent le bout de leur doigt ; puis le portant à leur bouche, s'écriaient avec une intonation railleuse : « Ah ! qu'il est doux le sang des chrétiens ! »

Il me faudrait longtemps pour vous faire connaître toutes les barbaries que l'on exerçait contre nous. Si, dans le bagne, des prisonniers se querellaient ou parlaient trop fort, les gardiens tiraient sur eux, du haut de leur terrasse, avec des fusils chargés de gros sel. Mais ce qui me révoltait le plus, c'était l'affreuse manière dont on se débarrassait des vieillards incapables de travailler et des malades qu'on n'espérait pas voir promptement guéris. Dès qu'un homme ne pouvait plus couper du bois, le porter sur son dos, défricher la terre ou traîner la charrue, soit à cause de son âge avancé, soit à cause de son état languissant, on le tuait d'un coup de fusil devant son camarade de chaîne. Oui, nos féroces conducteurs ne l'éloignaient même pas de notre vue pour le sacrifier ; ils ne nous épargnaient point cet odieux spectacle ! On les expédiait encore d'une autre façon, principalement lorsque les nuits étaient belles et que la lune répandait une vive lumière. On saisissait alors le malheureux chrétien, sans pitié pour sa faiblesse, sans égards pour ses cheveux blancs, et on le poussait dehors par la porte entr'ouverte, au milieu des animaux sauvages réunis autour du bagne. Les lions, les panthères, les ours, les loups et les tigres l'avaient bientôt dévoré : on ne retrouvait le lendemain que son squelette. Nos gardiens se faisaient un divertissement de cette horrible scène. Leur joie était à son comble si les bêtes sangui-

naires se disputaient la victime. Ils manifestaient leur gaieté par des exclamations et des rires : « Voyez-vous, disaient-ils, ce chrétien ? Dieu ne le connaît pas, puisqu'il le laisse dévorer. » Dans la même position, Allah les aurait aussi méconnus ; mais les hommes trouvent toujours moyen de ruser avec leur conscience et de faire partager à Dieu tous leurs crimes.

Ce fut en présence de ces hideux tableaux, de ces barbaries perpétuelles, qu'acheva de se développer mon intelligence, que mes idées sur l'homme, sur le monde et la société se formèrent. Vous nommez cela mon système, et vous le trouvez d'une exagération qui dépasse toutes les bornes. Je ne crois pas que ce petit nombre de principes contiennent les éléments d'une doctrine, mais ils résument très-bien ma façon de voir, de sentir, et en aucun temps je ne les abandonnerai. Plus je vis, plus l'expérience me démontre leur justesse. Vous avez beau dire, le monde n'est qu'une vaste arène où des animaux destructeurs luttent d'activité. La plupart, quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons, anéantissent, pour se nourrir, les végétaux des plaines et des montagnes, des lacs, des fleuves et de la mer. Un certain nombre vit en déchirant les espèces voisines de la leur : le lion, le tigre, la panthère, le loup, le chacal, mangent les mammifères qu'ils peuvent saisir ; l'aigle, le vautour, le condor, le gypaète, le grand-duc, poursuivent les habitants de l'air ; le brochet, le requin, le narval portent partout le carnage au sein des eaux. Les insectes mêmes, ces frères créatures qui sembleraient devoir être inoffensives comme la clémence, exercent le brigandage et savourent le plaisir du meurtre, depuis le cousin venimeux qui boit le sang de ses victimes et laisse un âcre poison dans la blessure jusqu'au fourmi-lion qui guette sa proie du fond de son entonnoir, jusqu'à l'araignée perfide, au vorace ichneumon et au sphère belliqueux. L'homme vient ensuite, ce roi des pirates et des meurtriers ; il extermine selon ses besoins ou ses caprices tous les compagnons que la nature lui a donnés sur le globe. Tant de carnage ne le satisfait point encore : il attaque ses semblables, il les tue de mille manières, avec mille instruments cruels, et met sa principale gloire à joncher les plaines de cadavres. Bien mieux, quand la civilisation n'a pas altéré ses goûts primitifs, le vainqueur fait cuire le vaincu et le mange. Dans tous les pays où l'on a trouvé des peuplades qui n'avaient pas encore substitué des mœurs factices à l'inspiration de la nature, ces peuplades étaient anthropophages ; et si on leur disait que la morale nous défend d'avalier nos frères, elles ne revenaient point de leur surprise.

Depuis que nous avons quitté notre état originel, les apparences seules ont changé : on se fait une guerre hypocrite, où, selon les chances, une partie de la société dévore l'autre. La bête féroce est toujours vivante en nous. Les nations modernes nourrissent à grands frais des troupes d'égorgeurs, dont la seule préoccupation est d'étudier comment on détruit le plus vite possible le plus grand nombre d'hommes. Quant au reste, le moindre dissentiment les transporte d'une rage sanguinaire ; au lieu de raisonner, de s'instruire par la discussion, ils se jettent les uns sur les autres, se fendent le crâne, se percent la poitrine, et s'envoient, au lieu d'arguments, des morceaux de plomb à travers le corps.

Il n'y a donc en ce monde qu'une seule loi, la force, qu'une seule vertu, la force, qu'un seul mérite, le succès ; comme il n'y a qu'un seul crime, la faiblesse. Tant pis pour ceux que leur intelligence débile expose à être dupes, tant pis pour ceux que leur manque de vigueur matérielle empêche de lutter contre la violence. Nul ne les plaint, nul ne les épargne. Et non-seulement on les accable, mais on fabrique des lois qui justifient leur malheur, les tiennent à jamais dans leur position infime, et rendent coupable, damnable et sacrilège l'espoir même d'en sortir.

Voulez-vous être chasseur ou victime, vous mettre en embuscade ou servir de pâture ? voilà toute la question, voilà la vraie morale, car l'autre est un enduit que l'on applique sur les vices, les bassesses et les lâches calculs, pour leur donner une brillante apparence.

— Vous avouerez, lieutenant, dit le chirurgien, que ces maximes ne sont ni belles ni consolantes. Les faits, les douleurs qui vous les ont suggérées, les expliquent sans les rendre plus agréables.

— Il se peut qu'elles ne soient pas belles, répondit Marnix, mais elles sont vraies. Il faut être bien jeune ou avoir bien peu de discernement pour croire à la vertu, à la bonté des hommes ou même à leur modération dans le crime. Non-seulement ils abusent toujours sans pitié de leurs avantages, non-seulement, chez ce qu'on nomme les peuples civilisés, ils poussent toujours à leurs plus affreuses conséquences les droits que la législation leur accorde, mais ils tâchent sans cesse d'en éluder les prescriptions. Elles ne semblent faites que pour aiguïser leur intelligence d'une manière pernicieuse, pour leur donner l'occasion d'altérer le sens des textes, d'y chercher des moyens de fraude, d'en examiner les endroits faibles et de passer au travers. On croirait voir un grand filet, par les mailles duquel tout le monde s'efforce de glisser. La loi ne peut donc supprimer le domaine du mal ; or, du moment qu'elle lui laisse la plus petite place dans la société, il l'a bientôt envahie de fond en comble.

Une circonstance, que j'avais souvent lieu d'observer au bagne, me donnait surtout la plus mauvaise idée de la nature humaine. Les gardiens maltraitaient de préférence ceux d'entre nous qui étaient les

plus délicats et les plus sensibles. Ce qui aurait dû exciter la compassion redoublait l'acharnement de leurs persécuteurs. On aime le succès en toute chose, et les hommes cruels sont charmés de voir qu'ils réussissent à faire souffrir. Ainsi, dans les collèges et pensionnats, les enfants vexent, malmenent et frappent ceux de leurs compagnons qui auraient le plus besoin d'être épargnés. Cette remarque m'inspira l'idée bizarre de chanter quand on me battait, et je détournai ainsi de moi quelques milliers de coups. Cela en valait la peine. Les bâtons d'olivier, durs et pliants, dont se servaient nos gardiens, nous faisaient d'horribles meurtrissures.

— Celui-là est de fer, disaient-ils en parlant de moi, nous perdions notre temps à le frapper.

Ils ne jugeaient point Fabio de la même manière. Le pauvre garçon ne pouvait s'habituer à ces mauvais traitements, qui eussent exaspéré même des animaux. Sa vive sensibilité les lui rendait plus pénibles qu'aux autres forçats, car nous étions des forçats, nous,



La mère considérait avec surprise la mousse blanche que produisait le frottement...

malheureux naufragés, pauvres voyageurs inoffensifs, réduits en servitude malgré le droit des gens. Chaque fois que le bâton d'un gardien l'atteignait, il frémissait de tout son corps, et l'expression de sa figure, de ses yeux mélancoliques, montrait combien sa douleur était profonde. Elle tenait plutôt du désespoir, de la souffrance morale, que de la souffrance matérielle. Les coups semblaient pénétrer jusqu'à son cœur, et la brutalité de l'action le moins émouvoir que son indignité. Aussi, comme nos conducteurs s'acharnaient sur lui ! Outre le fouet et le bâton, ils avaient, pour nous tourmenter, un sac plein de pierres, qu'ils attachaient à la selle de leurs montures quand nous sortions du bague. S'ils ne voulaient pas prendre la peine d'arriver jusqu'à nous, si la disposition du terrain les en empêchait, ils nous lançaient leurs cailloux avec une adresse développée par l'exercice. Quelquefois, il est vrai, le projectile manquait son but et frappait un captif pour un autre ; mais nos bourreaux ne s'en préoccupaient guère, et, afin de réparer leur injustice, administraient au délinquant une double volée. Fabio recevait plus de pierres que ses compagnons d'infortune, comme il recevait plus de coups de bâton ou de fouet. Mais toutes ces brutalités ne lui arrachaient qu'un même cri : « Florella ! Florella ! » disait-il en regardant le ciel, comme soutenu par l'espérance de l'y revoir un jour. Car il n'était pas philosophe : il n'avait pas lu les ouvrages de Voltaire, Diderot, Jean-Jacques et Montesquieu. Aussi avait-il une foule de superstitions ; il croyait à la divinité du Christ, à la résurrection, au jugement dernier. Cela ne me plaisait pas toujours ; mais il était si malheureux, que je ne voulais point troubler sa foi, et le laissais chercher des consolations où il en trouvait. Il gardait sa piété pour lui, d'ailleurs, et ne s'efforçait point de me convertir. Quoiqu'il ne priât jamais tout haut, je voyais bien à ses yeux qu'il invoquait une aide surnaturelle,

et, je puis le dire en conscience, il méritait que Dieu lui accordât sa protection.

Fabio possédait un petit bijou en or qu'il avait su dérober à l'œil avide de nos gardiens. C'était un médaillon qui renfermait des cheveux de Florella. Quelle boucle charmante ! noire comme la nuit et soyeuse comme les fils de la Vierge ! Dès que nos conducteurs ne nous observaient point, Fabio y jetait les yeux et semblait tomber en extase ; on eût dit qu'elle agissait sur son organisation comme un talisman, qu'elle lui rendait la force et le courage. Moi-même je ne pus la voir sans une certaine émotion ; trop jeune pour avoir connu les joies et les chagrins de l'amour, je ne sais quels rêves gracieux fit naître en moi cette simple boucle, qui avait conservé tout l'éclat, toute la fraîcheur de la jeunesse, et donnait la plus suave idée de la tête qu'elle embellissait. Rien qu'en l'examinant, je compris toute la douleur de Fabio.

Un de nos surveillants finit par découvrir le médaillon dans les mains du jeune homme. Nous coupions alors du bois, et, pendant la plus forte chaleur du jour, on nous avait permis de nous asseoir sous un tamarinier. Fabio contemplait son triste et cher souvenir, quand le même nègre qui m'avait frappé le premier, venant par derrière nous, aperçut le joyau. Il exigea que mon compagnon le lui remit à l'instant ; l'Espagnol refusa d'une voix ferme, et le noir se jeta sur lui pour le lui enlever. Mais il aurait fallu couper sa main droite pour en tirer ce gage de tendresse ; toute sa force semblait concentrée dans les muscles de ses doigts ; le gardien furieux ne put lui arracher le médaillon. Se levant alors, et prenant son bâton qu'il avait déposé sur la terre :

— Debout ! chien obstiné ! cria-t-il à Fabio.

Le jeune homme se mit sur ses pieds. Aussitôt le noir l'accabla d'une grêle de coups avec une rage inexprimable. Je sentais l'indignation s'emparer de moi, et j'avais peine à me contenir. La victime ne put endurer patiemment un si cruel supplice.

— Vous êtes bien lâche ! dit l'Espagnol au féroce conducteur.

— Ah ! tu m'insultes ! Ah ! tu te permets de m'outrager ! cria le nègre. Attends, chien, tu vas voir.

Et, rassemblant toutes ses forces, levant son bâton plus haut que d'ordinaire, il en assena un coup terrible sur le dos du malheureux jeune homme : ce coup lui brisa l'épine dorsale. Il poussa un cri navrant, plia les genoux malgré lui, et, dans l'attitude de la prière, levant les yeux au ciel avec une expression angélique : « O Florella ! dit-il, ô mon Dieu ! » et, tombant à la renverse, il expira.

Cette vue me transporta d'une si vive indignation, que je ne fus plus maître de moi.

— Misérable assassin ! m'écriai-je, brute sans pitié ! que ne puis-je te faire subir le châtiment que tu mérites !

Et, sans calculer les suites probables de mon action, je le frappai au visage, puis, le saisissant à la gorge avec un irrésistible fureur, j'allais le terrasser, le fouler aux pieds, lorsque les autres sbires, accourant vers nous, l'arrachèrent de mes mains. Ils firent pleuvoir sur moi un déluge de coups de fouet et de coups de bâton. Revenu de sa frayeur, le nègre, appelé Oki, les pria de le laisser me punir lui-même ; et, prenant tour à tour son fouet et son gourdin, il me broya les membres, il me mit tout en sang. Mais la colère me rendait presque insensible ; je considérais le pauvre Fabio étendu sans vie à l'extrémité de ma chaîne, et je roulais dans ma tête mille plans de vengeance. Ma résolution était prise : je jurai de faire mourir ce nègre s'il ne me tuait pas. Il suspendit ses coups avant d'avoir satisfait sa rage ; si j'avais péri sous sa main, le cheik se fût certainement irrité contre lui ; deux esclaves de moins dans un jour, cela lui eût semblé un acte de mauvaise administration ; et comme la justice, en Afrique, est expéditive au dernier point, il aurait peut-être ordonné de pendre le noir à l'instant même. La crainte arrêta donc le meurtrier. Il se proposait d'ailleurs de me torturer lentement, de me rendre la vie si amère, que je désirerais la mort sans pouvoir l'obtenir.

On détacha le grillet de Fabio et on laissa son corps dans les champs pour y servir de proie aux bêtes féroces. Ce furent là toutes ses obsèques. Le beau jeune homme, qui avait été si près du bonheur, expira loin de sa famille et de celle qu'il chérissait. Pas une larme ne tomba sur son visage glacé par la mort. Lui qu'animait une foi enthousiaste, on ne récitait pour lui aucune prière, on ne lui accorda pas la plus humble sépulture. En vérité, le sort met parfois, dans ses persécutions, des raffinements de barbarie !

Malgré mon état pitoyable, on exigea que je portasse seul ma chaîne jusqu'à la fin du jour, en travaillant comme le reste des esclaves. Si la nature ne m'avait pas donné une constitution d'une force étonnante, je n'aurais pu endurer de semblables épreuves. Mais, quelque vives que fussent mes douleurs, ma santé ne s'altérait pas. J'étais comme ces arbres tenaces que ne peuvent rompre les tempêtes.

Vous vous figurez sans peine quelles furent mes émotions la nuit suivante ; je ne parle point de mes douleurs physiques, mais de la soif de vengeance qui m'obsédait. La grande difficulté du problème à résoudre, c'était de combiner la mort du gardien avec mon évaison. J'étais trop jeune encore pour dédaigner la vie, pour sacrifier sans regret toute espérance de bonheur et de liberté. Je voulais punir le

coupable; mais je voulais revoir mon pays, embrasser mes parents, vider la coupe de l'existence avant de la jeter loin de moi. Que de plans divers je formai l'un après l'autre! Que de projets bizarres je roulai dans ma tête! Pas un seul, je crois, n'était vraiment exécutable. Le hasard me servit mieux que mon imagination. Il fit naître des circonstances que je ne pouvais prévoir, qui adoucirent d'abord ma position et me permirent ensuite de regagner la France à travers mille dangers.

CHAPITRE V.

Une amitié dangereuse.

Si j'avais pour Oki une violente haine, il me détestait du fond de son cœur et pouvait satisfaire son animosité. Il m'accablait sans relâche de vexations et de coups; l'infâme répandait mon eau, et j'étais,

venu semblable aux pauthères et aux lions. Les gardiens m'arrachèrent ma proie et me firent presque périr sous les coups; on décida ensuite que l'on me conduirait devant le cheik, pour qu'il donnât l'ordre de me pendre ou de me décapiter. C'était là ce que je désirais, car j'étais las de tant souffrir.

On me coucha donc sur le dos d'un mulet, en m'attachant les pieds et les mains sous le ventre de l'animal. Conduit de la sorte au grand trot vers le palais du cheik, j'arrive presque sans connaissance. Mon attitude, les secousses d'une rapide allure, la chaleur du soleil et mon état douloureux m'avaient porté le sang à la tête: j'avais le visage tout bleu. On ne m'en détacha pas moins brutalement et on me jeta, comme une botte de maïs, sur le sol de la cour.

Achmet (c'était le nom du prince), ayant été averti, parut bientôt sous les arcades mauresques formant des galeries autour de l'enceinte. C'était un bel homme de haute taille et magnifiquement vêtu. Sa barbe noire, ses traits réguliers, sa noble attitude, son air grave, étaient faits pour imposer. Il me plut, et sa présence me rendit l'espoir.

— Pourquoi, me dit-il d'une voix mélodieuse et d'un ton sévère, as-tu maltraité ainsi ce gardien?

— Au nom du prophète, lui répliquai-je, permets-moi de m'expliquer: tu me feras ensuite trancher la tête, si tu le juges convenable.

— Parle donc, reprit-il, mais garde-toi bien de mentir, car si tu mens, tu mourras.

Je lui contai alors tout ce que le pauvre Espagnol avait souffert, comment mon ennemi l'avait assassiné, quelle indignation m'avait alors saisi, et que de ce jour datait la fureur du gardien contre moi.

— Fabio, poursuivis-je, le suppliait toujours de l'épargner, en invoquant Allah et Mohammed. Il espérait que ces noms vénérés des



Le docteur Cabanel.

jusqu'au lendemain, consumé par la soif; un autre jour il oubliait de me donner ma pitance, de sorte que, sans la pitié de mes camarades, sans ce que nous fournissait la maraude, j'aurais souffert cruellement de la faim; les plus lourds fardeaux étaient pour moi, et le fouet, le bâton, meurtrissaient ma chair à tout propos. Quand il voyait le désespoir se peindre sur ma figure, Oki faisait entendre un rire sauvage, pendant qu'il roulait ses yeux stupides et montrait ses dents d'hyène, qui contrastaient avec sa peau noire. Sa férocité implacable me traita ainsi durant une année entière, sans que je trouvasse aucune occasion de vengeance. L'excès du malheur brisa mon courage; ma santé, jusque-là robuste, s'altéra peu à peu; je devins maigre, débile; je fus affligé de tremblements spasmodiques, mes joues se creusèrent, et un cercle bleuâtre environna mes yeux. Privé désormais de toute force morale, je versais perpétuellement des larmes. Enfin je pris la vie en dégoût, et résolu de la sacrifier pour anéantir mon ennemi. Je prévins mon compagnon de chaîne, celui qui avait succédé à Fabio, de me laisser agir: il ne demanda pas mieux, et se réjouit de voir châtier notre cruel gardien.

Deux jours après nous sortions du bagne, et une centaine d'esclaves avaient déjà franchi la porte, qui est basse, sans avoir été frappés. Le noir se tenait près du seuil; quand vint mon tour de le passer en m'inclinant, un coup si furieux m'atteignit aux reins, que mes genoux fléchirent et que je perdis la respiration. Mais la colère me rendant presque aussitôt ma force, je ramasse une grosse pierre et la lance avec l'énergie du désespoir à la tête de mon persécuteur: elle le frappe à l'œil droit, qu'elle fait sortir de son orbite, et le gardien chancelle éperdu. Alors je me précipite sur lui comme un tigre, je le renverse et, enfonçant mes ongles dans son visage bestial, je le mords à la gorge avec une telle fureur, que j'enlève des morceaux de chair. Traité sans plus de ménagements que les animaux féroces, j'étais de



Cette vue me transporta d'une si vive indignation, que je ne fus plus maître de moi.

croissants lui obtiendraient quelque pitié. Moi aussi j'ai eu parfois recours à cette prière. Mais Oki nous répondait toujours: — Allah lui-même intercèderait pour vous, chiens maudits, que je ne vous ménagerais pas.

Lorsque le cheik entendit ces paroles, ses yeux étincelèrent de fureur. Il était d'une dévotion fanatique, circonstance que j'ignorais, et, en vérité, si je l'eusse connue, je n'aurais pu mieux en tirer parti. Achmet se tourna vers le nègre:

— As-tu blasphémé le nom d'Allah, misérable? s'écria-t-il.

Le gardien confondu n'osa renier ses discours et ne trouva pas un mot pour répondre.

— Ainsi tu avoues ton crime! ajouta le cheik, eh bien! tu vas en recevoir le châtiment. Que l'on fasse tomber sa tête!

Aussitôt deux chaouss qui se trouvaient derrière le prince (ce sont des bourreaux) s'approchèrent de mon persécuteur, le firent mettre à genoux avant qu'il eût le temps de prononcer une parole, et com-

mencèrent leur œuvre : celui qui était à la droite du patient lui donna un coup de lance dans le côté; la douleur força Oki de relever la tête; profitant de cette position favorable, le second exécuteur la lui abattit d'un seul coup. Son damas, ayant rencontré une vertèbre, rendit un son clair comme celui d'une clochette. Ce scélérat m'avait tant fait souffrir, que la vibration du cimenterre me causa un frémissement de joie.

Le cheik tourna ensuite de mon côté sa figure noble et sévère :

— De quelle main as-tu lancé la pierre? me demanda-t-il.

Craignant qu'on ne me coupât la main droite, je répondis sans balancer :

— De la main gauche.

Achmet ordonna de m'attacher la *falaque* : c'est une courroie au moyen de laquelle on fixe la main du condamné, toute grande ouverte, sur une table qui lui vient presque à la hauteur des aisselles : la bande de cuir entoure le poignet, le médus et l'annulaire, de façon que le patient ne puisse fermer les doigts. On attache son autre main à un poteau : il a ainsi l'air d'un homme crucifié.

Dès que je fus dans cette position, les chaouss me frappèrent tour à tour la main avec des baguettes pliantes d'olivier. Je ressentis une douleur affreuse, et si cette torture avait duré longtemps, je crois que j'aurais été estropié pour le reste de mes jours. Mais tout à coup le cheik se ravisa, le caprice étant inséparable du despotisme.

— Sais-tu faire de la poudre? me dit-il.

Quoique la demande me parût singulière, je répliquai aussitôt :

— Personne ne la fait mieux que moi. Dans la banlieue de Marseille, ma ville natale, demeurait un artificier, qui était mon oncle; j'allais souvent passer quelques jours chez lui; au commencement, je le regardais préparer sa poudre et ses pièces d'artifice; bientôt je l'aidai pour me distraire, et je devins presque aussi habile que lui. Revenu chez mon père, je confectionnais pour moi et pour mes camarades de jeux ce que nous nommons en France des pétards, des fusées, des soleils, des chandelles romaines. Nous nous amusions beaucoup à les tirer le soir des grands jours de fête.

— Eh bien! reprit le cheik, si tu veux renier ta foi et embrasser la religion de Mohammed, je te comblerai de dons : tu deviendras puissant et heureux.

Je n'avais pas grande dévotion, mais il me sembla que ce serait une lâcheté d'abjurer le christianisme et de feindre une persuasion que je n'avais pas, que je ne pourrais avoir.

— Celui qui abandonne la croyance de ses pères, lui répondis-je avec fermeté, n'a jamais de conviction réelle.

Cette sentence lui plut, aussi bien que le ton décidé de ma voix pendant que je la proférais; il eût répliqué de la même manière à un prince chrétien : j'avais flatté sans le vouloir son exaltation religieuse.

— Détachez la falaque, dit-il aux chaouss.

On délivra mes deux mains; la gauche était meurtrie, couverte de sang, quoiqu'on ne l'eût frappée qu'environ cinq minutes.

— Retournez au bague et laissez ici le chrétien, reprit Achmet en s'adressant à mes accusateurs.

Ils sortirent silencieusement de la cour.

— On va te donner un logis, me dit-il, des vêtements, de la nourriture et des soins. Tu nous fabriqueras ensuite de la poudre : nous en manquons.

— Je ferai tout ce que Sa Hautesse m'ordonnera.

J'employai par hasard ce mot de Hautesse, réservé aux sultans, faute de savoir quel titre honorifique était en usage pour les cheiks. Ma méprise charma l'orgueil d'Achmet, il sourit et s'éloigna. Pendant toute la séance qui venait de finir, et qui aurait pu se terminer par mon supplice, j'avais eu, il faut en convenir, un bonheur prodigieux. Non-seulement j'avais échappé à la mort, mais j'avais vu périr mon cruel ennemi, et j'étais sur le point d'obtenir des douceurs qui allaient bien changer ma position.

Deux esclaves me prièrent respectueusement de les suivre. Ils me menèrent dans une petite maison propre et commode, où l'on m'apporta des habits mauresques, un grand manteau blanc qu'ils nomment *burnouss*, et une nourriture qui me sembla délicieuse, comparée à celle du bague. Un médecin arabe me pansa la main, et on me laissa seul, quoique je fusse probablement surveillé du dehors. Je m'étendis sur des coussins, je fumai dans une grande pipe, je bus du café vraiment exquis. Je ne revenais pas de ma joie, de mon étonnement, et peu s'en fallait que je ne me crusse transporté dans le paradis de Mahomet. Je me rappelle encore l'indicible plaisir avec lequel je regardais la bleuâtre fumée du tabac tourner en spirale à travers un rayon de soleil. Ce rayon lui-même était si beau, si calme, si doré! Il faisait naître en moi de si doux rêves! C'était, pour ainsi dire, un message de paix et de bonheur. La nuit vint peu à peu, et je m'endormis d'un profond sommeil, qui dura encore bien avant dans la matinée.

Vers dix heures, on vint me dire que le cheik me demandait. Ma main gauche était si malade que je ne pouvais m'en servir, mais je me fis ajuster mon nouveau costume par les esclaves, et je me rendis au palais du prince. On me mena dans une grande salle dont les mu-

raillies étaient ornées de moulures mauresques et de versets du Coran. Assis sur des coussins, le cheik fumait un narguilé.

— Eh bien! me dit-il, feras-tu de la poudre aujourd'hui?

— Je ne pourrai guère travailler moi-même, — et je lui montrai ma main gauche entourée de bandages, — mais si tu veux me donner des esclaves, je me servirai d'eux pour préparer mes matériaux. En nous y prenant ainsi, nous ne perdrons pas de temps.

— Tu auras le nombre d'esclaves que tu demanderas. Sois laborieux, et je te récompenserai dignement; la tribu des Teknas peut payer les services d'un chrétien.

— Sa Hautesse n'aura pas à se plaindre de moi.

Le cheik garda quelques moments le silence, puis il reprit :

— Comment se fait-il que vous autres, barbares et infidèles, vous sachiez fabriquer de la poudre et beaucoup d'autres choses qui nous semblent merveilleuses?

La question était embarrassante au dernier point. Je craignais de ne pouvoir répondre, lorsqu'il me vint une bonne inspiration.

— Allah, lui dis-je, vous a donné la sagesse, la force et la valeur; nous avons reçu en partage la science et l'adresse des mains.

— C'est vrai, dit le prince, et les vaillants se servent des faibles.

Tu es un homme de sens. Jusqu'ici, nous avons acheté notre poudre à des marchands chrétiens, ou nous avons fait usage de celle que nous trouvons sur les vaisseaux capturés. Les naufrages nous en fournissent aussi, car Mohammed nous protège. Mais depuis quelque temps les navires d'Europe nous délaissent, et je ne veux plus être réduit à compter sur eux. Nos fusils, nos pistolets, nos canons, pourraient ainsi nous devenir quelque jour inutiles. Combien te faut-il d'esclaves?

— Quatre me suffiront.

— C'est bien. Retire-toi et exécute tes promesses.

Je saluai le cheik, puis je regagnai mon logis. Au bout de quelques minutes, on vint me dire que les esclaves attendaient mes ordres. Je leur fis prendre des boîtes, des couteaux, des paniers, tous les instruments que je crus nécessaires, et je me mis en route avec eux. Nous allâmes ainsi à la recherche du salpêtre, le long des vieux murs, dans les caveaux, parmi les rochers, sur les terrains qui en contiennent d'ordinaire. Pendant cette exploration, j'appris enfin, d'une manière certaine, où je me trouvais. Isseg, chef-lieu de la tribu des Teknas, est situé à huit lieues de la mer; toute la province, nommée le pays de Djezoula, ne renferme que cette ville et deux petits ports, Infi et Mirelfelt. De ces deux endroits partent des corsaires, que l'exiguïté de leurs vaisseaux contraind à la prudence, et qui s'en tiennent, dans leurs courses, aux moindres bâtiments ou aux navires mal armés. Combien de temps encore les nations de l'Europe permettront-elles que les barbares sans industrie, sans force réelle, sans savoir militaire, sans habileté navale, troublent ainsi le commerce et fassent de l'Océan une grande route infestée par des voleurs? Une escadre suffirait pour détruire toute la marine de ces brigands.

Isseg et les deux ports ne renferment pas ensemble plus de dix mille âmes. Le reste de la population habite sous des tentes qui, par leur réunion, forment des *douars* ou villages nomades. J'en apercevais au loin sur l'*Aït bou Amram*, chaîne de hauteurs qui domine la capitale, si l'on peut employer ce mot pour un si petit endroit. La vallée, où se pressent les unes contre les autres ses maisons blanches, offre d'ailleurs des perspectives magnifiques, avec ses collines chargées de forêts somptueuses, dans lesquelles voltigent des oiseaux d'or, de pourpre et d'azur.

Mes esclaves, obéissants comme des hommes que l'on peut décapter d'une minute à l'autre sans aucune forme de procès, recueillirent, pendant plusieurs jours, du salpêtre sous ma direction. Je les employai ensuite à me broyer du charbon de bois, à pulvériser du soufre. Quand tous mes matériaux furent prêts et que l'état de ma main me permit de travailler, je m'installai dans une salle dont je fermai soigneusement les portes, pour garder les avantages et l'air mystérieux d'un homme qui possède un secret. Enfin je terminai mon grand œuvre, et je présentai plusieurs livres de poudre au cheik. Dans sa joie, il voulut l'essayer immédiatement; il alla donc tirer à la cible, et revint enchanté.

— Jamais, me dit-il, mes balles n'ont porté si loin, ni percé des planches si épaisses. Travaille, Marnix, je te donnerai 2,000 boudjous par an¹.

C'était plus que je n'avais espéré : on me compta cent pièces d'or séance tenante, et je rentra chez moi plein de zèle pour le service d'Achmet. Il sembla, depuis ce jour, me prendre en affection; souvent il m'appelait près de lui, me faisait donner une pipe, et nous fumions de conserve. Il m'interrogeait sur les mœurs, le climat, l'industrie de la France, et les détails que je lui donnais, entremêlés d'anecdotes, l'étonnaient, l'intéressaient au dernier point.

— C'est bien dommage, me disait-il, que vous soyez des infidèles, car vous pourriez vous faire craindre, vivre dans la joie et dans la prospérité; mais Allah ne favorise point ceux qui le renient.

Quand je vis le plaisir avec lequel il me prêtait l'oreille, je lui contai minutieusement mon histoire, celle de mes parents, de mes

¹ Le boudjou est une monnaie d'argent qui vaut 3 fr. 60.

amis; les romans, les pièces de théâtre que je connaissais, devinrent même autant de récits dont je lui garantissais l'exactitude. Après chaque entretien, il me faisait un petit cadeau, et j'aurais vécu heureux si j'avais pu l'être au milieu de ces barbares.

Mais, quoique beau, le pays ne me plaisait point. Ce n'était pas la nature que j'avais vue dans mon enfance; les sites les plus délicieux me produisaient, par moments, l'effet d'une décoration de théâtre qui allait disparaître au signal du machiniste; les bois, les montagnes, les granits, les maisons, me semblaient manquer de réalité. Quand je fermais les yeux, je revois les campagnes de la Provence, le port de Marseille, les flots bleus de la Méditerranée, les blanches cimes des Alpes, et ces images d'une contrée lointaine, qu'embellissaient à la fois le regret et l'espérance, ôtaient leur prestige aux radieux tableaux déployés autour de moi. Les mœurs de la population, qui m'intéressaient d'abord par leur singularité, m'ennuyèrent bientôt par leur monotonie. Comment, d'ailleurs, n'eussé-je pas désiré sans cesse retourner auprès de ma mère, auprès de mon père, que j'avais quittés malgré eux, et que je me représentais accablés de douleur? Depuis plus de deux ans, aucune nouvelle de leur fils ne leur était parvenue; ils me croyaient mort, selon toute vraisemblance, puisque notre bâtiment n'était point rentré au port. Aller les rejoindre et les consoler devint pour moi une idée fixe.

Achmet me témoignait une grande faveur; mais ses bonnes dispositions ne me tranquillisaient point. Je le voyais, sur un soupçon, pour la moindre faute ou même pour dissiper un accès de mauvaise humeur, faire tomber les têtes de ses esclaves et de ses sujets. D'un moment à l'autre il pouvait me traiter de la même façon; je recevais donc ses marques de bienveillance comme des caresses de tigre; j'observais constamment sa figure pendant que nous causions, et si j'y avais aperçu des traces de colère, si j'avais cru que, par suite d'intrigues envieuses ou par tout autre motif, il voulait se défaire de moi, je me serais précipité sur lui et je l'aurais poignardé; car il ne m'inspirait pas, comme à sa peuplade, une vénération fanatique. Or, vivre ainsi dans l'inquiétude, ce n'est pas vivre, et je cherchais toujours un stratagème qui me permit de m'enfuir, de regagner les lieux où j'avais connus les premières joies de l'existence, où je m'étais familiarisé avec la douleur.

CHAPITRE VI.

Évasion.

Une année se passa encore. Un projet, qui me sembla exécutable, me vint à alors à l'esprit. J'avais acheté par occasion, et pour une assez faible somme, un cheval arabe de la plus grande beauté. Il était sobre comme le chameau et rapide comme la gazelle; à une merveilleuse délicatesse de formes il joignait une vigueur incomparable. Ces qualités se trouvent habituellement réunies dans cette précieuse espèce, qui, toujours au soleil, semble nourrie des feux de l'astre vivifiant. Je résolus de mettre à profit, pour m'évader, une si rare monture; j'étais d'ailleurs jeune, robuste et capable de supporter des fatigues extrêmes. Je ne pouvais me dissimuler néanmoins que j'allais faire une entreprise téméraire. Les indigènes ne s'éloignent point des douars ou des villes, ne se hasardent jamais à travers la campagne, sans être au nombre de vingt ou trente hommes armés. Les lions, les tigres, les panthères, les léopards, les troupes de loups énormes, qui rôdent nuit et jour dans les bois, dans les montagnes, rendent cette précaution indispensable. Et moi, j'allais essayer de franchir seul cent vingt ou cent trente lieues de déserts, car je voulais atteindre le port de Salé-R'bat, le plus considérable de tout le Maroc! Là seulement j'étais sûr de trouver le moyen de partir, un vaisseau prêt à faire voile, sans trop éveiller les soupçons. Quel trajet! que de risques effrayants n'allais-je pas courir, surtout si je ne m'orientais pas bien au milieu de ces vastes solitudes!

Je me procurai deux paires d'excellents pistolets, une carabine à double canon, un cimenterre et un yatagan des mieux trempés; je fondis un bon nombre de balles et me préparai la meilleure poudre que je fusse capable de faire. Je m'achetai ensuite un costume neuf très-solide; je mis deux cents pièces d'or dans une ceinture de cuir, que je devais m'attacher autour des reins. Ces apprêts terminés, je conduisis mon nouveau cheval sous la tente d'un Berber auquel j'avais rendu un service éminent auprès du cheik, et ne laissai dans mon écurie que mon ancienne monture. De crainte de donner l'éveil, j'attendis encore huit jours. Le neuvième, enfin, je sortis de chez moi aux premières lueurs de l'aube et me rendis sous la tente du Berber.

— Je vais en promenade, lui dis-je d'un air significatif; personne n'a besoin de le savoir. L'amour exige du mystère.

— Que monseigneur soit heureux et qu'Allah le protège! moi-même j'ignorerais qu'il est parti.

— Tu verras à mon retour que les chrétiens ne sont pas ingrats.

— L'ingrat est un lâche, me répondit le montagnard, et je n'oublie point les services qu'on m'a rendus.

Je sautai en selle, le saluai de la main et m'élançai dans la campagne. Fatigué d'un long repos, mon cheval bondissait comme une

antilope. Je pensais bien qu'on ne me poursuivrait pas, que le cheval laissé dans mon écurie, le seul que l'on me connût, empêcherait de me croire en fuite. J'étais heureux de voir néanmoins avec quelle rapidité je franchissais l'espace. Les oreilles dressées, les naseaux ouverts, l'œil étincelant, Djemmi semblait à peine elle-même le sol. Un génie de l'Orient qui eût pris sa forme pour m'être utile n'aurait pas mieux secondé mes intentions. Rochers, troncs d'arbres gisant sur l'herbe, montées, descentes, ravines, sables, terrains fangeux, aucun obstacle ne l'arrêtait. Le soleil se leva, l'astre immortel épancha sur nous des torrents de flamme; Djemmi ne ralentit point sa course, et pas une goutte de sueur n'humecta sa peau. Ah! ceux qui n'ont pas vu le cheval arabe fendre les airs n'ont aucune idée juste de ce noble quadrupède, bien plus digne que le lion d'être nommé le roi des animaux!

Lorsque le soleil atteignit le haut du firmament, nous avions franchi une vingtaine de lieues pour le moins. Pas une bête féroce ne nous avait encore poursuivis; les Arabes qui m'avaient aperçu de leurs tentes m'avaient regardé de loin avec l'apathie du barbare pour tout ce qui ne l'intéresse pas personnellement. Il était probable que le cheik ne soupçonnait pas encore ma fuite, et, dans tous les cas, non-seulement il ignorait quelle direction j'avais prise, mais j'avais sur ses hommes six ou sept heures d'avance. Grâce à mon incomparable monture, c'était plus qu'il ne m'en fallait. Alors seulement j'éprouvai le bonheur d'être libre, sentiment que l'inguidité étouffait dans mon cœur depuis mon départ. Je poussai un profond soupir, comme un prisonnier qui retrouve le grand air en sortant de son cachot, et, levant les yeux au ciel, je m'écriai de toute la force de mes poumons: — Sauvé! sauvé! Nargue du baigne et vive la France! — Tous les échos des montagnes me renvoyèrent cette joyeuse exclamation.

Je me trouvais en ce moment près d'un ruisseau, dans une vaste forêt de chênes-lièges. Il était temps de faire une collation, et j'arrêtai mon cheval. Je n'avais pris avec moi que des dattes et de la farine; je délayai un peu de cette dernière avec de l'eau dans le creux de ma main, et j'avalai cette frugale préparation. J'avais ainsi vécu au baigne deux années entières, et je ne mangeais pas alors de dattes pour second mets. Djemmi eut sa part de mon festin, et le compléta en broutant l'herbe épaisse qui verdoyait sur le bord du ruisseau. Ma faim se trouvant apaisée, il me fut loisible de promener mes regards autour de moi. Quel spectacle magnifique! Les rameaux des chênes-lièges formaient une voûte presque impénétrable aux rayons du soleil, qui descendait d'étage en étage, mais finissaient par être arrêtés. À peine quelques-uns tombaient-ils dans le lit du ruisseau, où, après avoir traversé le liquide diaphane, ils métamorphosaient en argent ou en or le sable jaune ou blanc, selon les endroits, et faisaient scintiller comme des pierres précieuses les cailloux granitiques et micacés. Il y avait d'ailleurs près de cette eau limpide des fleurs merveilleuses, dont je ne saurais jamais les noms, et qui étalaient avec une sorte de coquetterie majestueuse leurs splendides corolles.

Lorsque Djemmi et moi nous eûmes pris quelque repos, lorsque je sentis la chaleur diminuer, nous continuâmes notre voyage du même train qu'auparavant. Il y a de cela d'admirable, en effet, dans le cheval arabe, qu'il ne semble point se fatiguer, et conserve toujours la souplesse de ses membres, la rapidité de son allure. Vers le soir, j'entendis bien loin, bien loin, le rugissement des lions et les hurlements des loups. C'est une chose étrange que la sympathie naturelle de ces deux espèces d'animaux, sympathie que le lion étend jusqu'au chien: on prétend qu'il n'aime pas la chair du loup et le ménage pour cette raison, même quand il a faim. Quoi qu'il en soit, on les trouve fréquemment ensemble. La halte que j'avais faite au bord du ruisseau les avait mis sur ma trace. Étant descendus des montagnes pour y boire, ils avaient senti les fumées de mon cheval et les miennes, et s'étaient élancés à notre poursuite. Quand leurs cris lointains frappèrent les oreilles de mon coursier, il redoubla de vitesse. Les arbres, les rochers, les buissons paraissaient et disparaissaient comme des ombres. J'apprêtai mes armes, non sans une terreur secrète, mais avec la ferme résolution de ne pas me laisser vaincre par des bêtes féroces, moi qui venais d'échapper aux hommes. La rapidité de mon cheval nous fit gagner du terrain, et, lorsque la nuit arriva, je n'entendais plus ni la voix des lions ni celle des loups. Je ne m'abusais pas cependant; je savais fort bien qu'ils continuaient de galoper sur nos traces, et que bientôt leurs clameurs allaient me parvenir. Connaissant le pays, je n'ignorais point les mesures que je devrais prendre. Aussitôt que l'ombre devint assez épaisse sous le dôme obscur des chênes, je descendis de cheval, et selon la coutume arabe, j'attachai Djemmi par les pieds de devant à des piquets fichés en terre. Formant ensuite un vastes amas de branches mortes, éparses de tous côtés sur le sol, j'allumai quatre grands feux, au centre desquels je me tins avec ma monture. Pendant que j'exécutais ces préparatifs, les rugissements des lions et les hurlements des loups avaient recommencé à se faire entendre, vagues et faibles d'abord, puis de plus en plus distincts, de plus en plus effrayants. Au bout d'une heure, je vis leurs yeux briller dans l'obscurité; mais l'aspect de la flamme les arrêta subitement. On eût dit qu'ils apercevaient un nécromancien environné de son cercle magique. Ils tournèrent quelque temps parmi les arbres comme une sinistre procession, comme les bêtes de l'Apo-

calypse autour de la ville éternelle; ils approchaient, reculaient, grondaient sourdement ou éclataient en cris féroces. C'étaient des assiégeants qui cherchaient le côté faible de la place pour s'y introduire. Mais j'attisais la flamme de mes brasiers, je la nourrissais avec une attention prudente et soutenue. Djemmi, la tête haute, frappait du pied la terre et poussait par intervalle ce cri sonore qui dominerait le bruit de la trompette, comme il dominait le vacarme des lions et des loups; vous savez que ce cri d'angoisse n'a aucun rapport avec le hennissement.

Je ne tardai pas à m'irriter de voir ces animaux stupides rôder ainsi autour de moi. Faisant usage successivement de ma carabine et de mes pistolets, j'en abattis quatre ou cinq. Ce fut alors un fracas, un mélange de cris furieux, de hurlements d'agonie et de clameurs menaçantes, qui était digne de l'enfer et qui aurait pu intimider le cœur le plus brave. Mais, depuis trois ans, je m'étais endurci sous les coups répétés du malheur comme l'enclume sous le marteau du forgeron, et j'éprouvais de l'impatience plutôt que de la crainte. Je savais d'ailleurs que les animaux sauvages n'approchent jamais du feu au delà d'une certaine limite. Prenant donc dans un de mes brasiers un long rameau flamboyant, je l'agitai, le fis tourner au-dessus de ma tête en poussant des cris qui valaient bien ceux de mes auditeurs. Cette dernière manœuvre m'assura la victoire : les monstres s'éloignèrent en grondant, et se perdirent bientôt derrière les broussailles, derrière les troncs énormes des chênes, au milieu d'une obscurité impénétrable.

Vous pensez bien que je ne fermai pas l'œil de la nuit. Je ne me souciais pas de dormir, au surplus, et j'étais assez fort pour combattre le sommeil jusqu'à la fin de mon voyage. Ma seule préoccupation était de maintenir mon cheval en bon état. Je le regardais avec un sentiment d'affection et de reconnaissance; pauvre Djemmi, je lui devrais la liberté, la vie et le bonheur si je pouvais atteindre la France! Après lui avoir donné un peu de farine et des dattes, j'allai lui couper en toute hâte quelques poignées d'herbe pendant l'absence des animaux féroces, et ayant trouvé une petite source, je lui rapportai de l'eau plein mon turban. J'eus la satisfaction de voir bientôt la noble créature s'endormir. Charmé de me dégourdir les jambes tout en soignant mes yeux, j'allai de l'un à l'autre une partie de la nuit. M'asseyant ensuite sur une grosse branche, je pris quelque repos, les yeux à demi fermés. J'apercevais alors vaguement, comme dans un songe, les flammes qui dansaient d'un air joyeux, les imposantes colonnades de la vieille forêt et les immenses dômes de verdure rougis par les lueurs de mes brasiers. Un lion, un tigre, une panthère, une troupe de hyènes me tiraient accidentellement de ma somnolence. J'entendais leurs cris rauques, je voyais leurs yeux briller dans l'ombre, mais ils ne tardaient point à s'éloigner. Je songeais avec une inquiétude très-vive au lendemain; ces animaux sanguinaires, maintenant sur mes traces, allaient, selon toute apparence, me poursuivre en plein jour. La rapidité de mon cheval, le secours de mes armes me permettraient-ils d'échapper à leurs dents avides? Je ne pourrais plus alors faire usage du feu pour les intimider.

Ce ne fut donc pas sans une espèce de regret que je vis, aux premières lueurs du matin, pâlir la flamme de mes brasiers. Djemmi s'éveilla, dressa les oreilles; allumant une longue branche, afin de m'en servir comme d'une torche conservatrice, je sautai sur le dos du généreux animal, et nous partîmes. Je n'abandonnai qu'au grand jour mon rameau flamboyant. C'était un bonheur pour moi que ma course fût dirigée en ligne droite vers le Nord, car les étoiles, le lever, le coucher du soleil, l'ombre des arbres me guidaient avec certitude. Il y avait deux heures environ que Djemmi courait comme un cheval-fée, lorsque nous aperçûmes en face de nous un tigre énorme, les jambes de derrière repliées sous lui, prêt à s'élançer vers nous; la bête féroce nous attendait immobile. Mon azean s'arrêta de lui-même, comme s'il eût compris que c'était maintenant de moi que dépendait son sort, et que je devais lui ouvrir un libre passage.

— Tu ne seras point trompé, brave animal, me dis-je en moi-même pendant que j'abaissais le double canon de mon fusil.

Le tigre voulait faire un mouvement, lorsque ma première balle l'atteignit à l'œil droit : il poussa un cri terrible et tourna sur lui-même dans l'excès de sa douleur. Il n'était pas frappé mortellement néanmoins; aussi ne tarda-t-il point à s'élançer vers nous, mais sans la vigueur habituelle de ce redoutable quadrupède. Nous passions alors sur sa droite, car j'avais lancé Djemmi à fond de train. Ma seconde balle le frappa près de l'oreille, et il tomba roide mort. C'était un double avantage pour moi; je me trouvais débarrassé d'un ennemi terrible, et il allait servir de curée à tous les animaux féroces du voisinage.

Nous eûmes en effet quelque temps de répit. La forêt de chênes-lièges cessa, et j'entrai dans des vallons où se déployaient des arbres de toute espèce. Cela me fut d'un grand secours, attendu que je trouvai des oranges, des bananes, des fruits délicieux qui profitèrent à mon cheval aussi bien qu'à moi. Lorsque j'apercevais au loin quelque ville barbaresque, je me détournais, prenais une vallée latérale et poursuivais ma route. Plusieurs fois des lions me donnèrent la chasse avec opiniâtreté; mais tantôt je gagnais du terrain sur eux, tantôt je leur envoyais un certain nombre de balles, qui me déli-

vraient de leur compagnie. Les panthères me causaient plus d'anxiété que les autres animaux. Telle est la rapidité de leur course, la souplesse de leurs mouvements, qu'elles ne suivaient à quelques pas de distance. Je craignais toujours qu'elles ne tombassent sur moi d'un seul bond, ce qui m'eût rendu inutile la vélocité de mon cheval. Je les tuais à la manière des Parthes, en fuyant le plus vite possible. L'une d'elles me causa une véritable frayeur. Nous ayant vu venir de loin, selon toute apparence d'un endroit où elle était cachée à mes yeux, elle s'embusqua dans des broussailles au sommet d'un roc près duquel je devais passer. J'arrive, elle s'élançait, et me serait justement tombée sur la poitrine si mon admirable cheval, l'ayant aperçue immédiatement, n'avait fait un bond en arrière. La bête fauve étonnée se retourne et allait reprendre son avantage; par bonheur, j'avais eu le temps d'armer deux pistolets, et je lui loge quatre balles dans les poumons. Il n'en fallait pas plus. Mon intrépide Djemmi saute par-dessus son corps, et, redoublant de vitesse, m'emporte loin du champ de bataille.

La seconde nuit se passa comme la première. Enfin le soir du troisième jour, après une foule d'incidents peu agréables que je ne vous raconte pas pour ne point vous fatiguer, je découvris à l'extrémité de l'horizon une grande ligne verdâtre : c'était l'Océan, qui, par l'effet de la perspective, semblait plus élevé que les côtes de l'Afrique. Ai-je besoin de vous dire que cette vue me causa une profonde émotion, une joie sans égale? La mer, la mer lointaine, qui avait d'abord causé mon malheur, était maintenant le but de tous mes vœux, l'emblème de ma délivrance. Je me trouvais alors sous les derniers cèdres d'un vaste massif qui ombrageait une croupe circulaire, un plateau inférieur des montagnes. Je m'arrêtai un moment pour laisser Djemmi prendre haleine et pour m'enivrer du spectacle que j'avais sous les yeux. Des pentes douces et faciles allaient me conduire au port de mon salut. Près de la mer, j'apercevais un minaret blanc, et je ne doutai point que les maisons de Salé R'bat ne fussent groupées à l'entour.

— Encore un effort, brave Djemmi, et nous sommes sauvés, dis-je à mon cheval en flattant de la main son cou souple et nerveux.

Un hennissement répondit à mes caresses, et nous partîmes de plus belle. Après une heure de galop j'atteignis les premières maisons de la ville, et je me dirigeai vers le port. Un vaisseau espagnol y attendait la marée haute pour déployer ses voiles : il était venu charger des dattes, du riz, du café, de la gomme et d'autres productions indigènes. Le pavillon marocain flottait en haut de son grand mât, signe du droit qu'il avait obtenu de trafiquer avec les habitants du pays. Je hélai le capitaine, et lui annonçai mon intention de me rendre en Espagne. Comme je lui parlais arabe, il crut que j'étais un mahométan d'humeur voyageuse, et ni lui ni les autres ne conçurent le moindre soupçon. J'appris alors que je n'étais pas au port de Salé, mais à celui d'Azemour, plus rapproché de vingt lieues. J'aurais dû incliner fortement sur la droite pour attendre le premier havre, mais mon excellente monture avait parcouru cent vingt lieues en trois jours, et c'était encore un bonheur que je me fusse trompé. La vigueur de ses jarrets eût peut-être fléchi avant la fin du voyage.

Le soleil venait de disparaître, les lueurs du crépuscule empourpraient la ville, et j'étais impatient de monter à bord. Il me fallut, bon gré, mal gré, vendre mon libérateur, et le vendre aussi cher que possible, car si je l'avais donné pour une faible somme, l'acquéreur, en ayant mauvaise opinion, ne l'aurait pas soigné comme il le méritait. J'éprouvai un serrement de cœur, une émotion des plus pénibles quand je dus me séparer de lui. La pauvre bête me jeta un regard si affectueux que des larmes me vinrent au bord des paupières. Mais c'est là notre destinée! Les événements nous éloignent de ceux qui nous aiment, de ceux que nous aimons, pour nous réunir à des indifférents, à des cœurs secs ou hostiles. Comment ne pas s'endurcir bientôt?

Mon voyage fut heureux. J'atteignis Marseille après avoir débarqué en Espagne et changé de costume. Ma mère s'évanouit quand elle m'aperçut, mais sa syncope dura peu de temps. Elle me sauta au cou et m'inonda de larmes; je fus choqué, fêté comme un homme sorti du tombeau.

— Et vous avez repris l'existence vagabonde du marin? dit Cabanel.

— Que voulez-vous? les instincts sont plus forts que la raison. L'ennui, un ennui sans bornes, me travailla bientôt comme un poison lent et sûr. Les malheurs que j'avais éprouvés me semblaient la conséquence d'un hasard qui ne pouvait se reproduire. Et, en effet, j'ai depuis lors été heureux dans mes courses.

— Combien de temps allez-vous jaser encore? demanda Firmin, qui s'était approché d'eux. Jamais plus bavardes commères n'ont fait voile pour l'Afrique.

— C'est fini, capitaine; vous êtes arrivé juste au dénouement, répliqua le narrateur.

— Eh bien! à l'œuvre! Vous voyez que nous virons de bord et que nous allons entrer dans l'eau douce. Il faut nous préparer à jeter l'ancre.

— Sur-le-champ, capitaine, sur-le-champ.
Et Firmin s'éloigna.

— Mais, après tout, dit Cabanel à Marnix pendant que celui-ci quittait le banc de quart, vous n'avez pas été réellement esclave des nègres, puisque ce sont les Arabes qui vous ont pris et enfermé dans un bague.

— Je le crois bien, répondit le lieutenant, si j'étais tombé entre les mains des noirs, ils m'auraient sacrifié à leurs fétiches ou mangé en cérémonie, comme tous les missionnaires qu'on leur envoie. Il n'y a pas moyen d'être captif chez eux.

CHAPITRE VII.

Le Rio del Rey.

Pendant que Marnix et le chirurgien terminaient ainsi leur conversation, le bâtiment avait fait une manœuvre : il se dirigeait maintenant vers l'embouchure d'une rivière qui échançait la plage et semblait inviter les marins à fuir l'Océan, à chercher le calme dans ses eaux bleuâtres. C'était le Rio del Rey. Tour à tour lent et rapide, ce fleuve presque ignoré serpente au milieu des montagnes et traverse tantôt des paysages délicieux, tantôt des marais immenses. Poussé par une brise légère, le navire entra dans le courant, puis le remonta pendant une demi-lieue environ. Le capitaine fit jeter l'ancre devant une espèce de bourg nommé Bogava. Il se composait de huttes, de maisons grossières et de constructions basses, où l'on remarquait un petit nombre d'ouvertures en forme de meurtrières. On aurait cru voir des celliers bâtis de façon à protéger le vin contre la chaleur. Des troncs d'arbres, plantés circulairement les uns près des autres, puis recouverts d'une toiture en bambous et en feuilles de palmier, composaient les huttes : elles étaient d'ailleurs peu nombreuses. Les espèces de magasins que nous venons de décrire absorbèrent toute l'attention de Cabanel.

— On vend donc ici autre chose que des noirs ? demanda-t-il au lieutenant, qui était revenu près de lui. Que renferment ces entrepôts de mauvaise mine ?

— Ce sont des parcs à esclaves, lui répondit Marnix. Quand les rois du pays les ont amenés sur la côte, on les verrouille dans ces sortes de caveaux en attendant qu'un acheteur se présente. Ils n'y mènent pas joyeuse vie, je vous assure.

— Je vous crois sans peine ; si leur captivité se prolonge quelque temps, ils doivent y périr d'asphyxie. Vous conviendrez que l'on pourrait les tenir dans des prisons moins malsaines.

— Qui les y presse comme des sardines dans une boîte ? répliqua Marnix. Sont-ce les barbares Européens ou les compatriotes, les frères de ces malheureux ? Attendez avant de juger, que diable ! Mais nous allons faire une tournée ensemble qui changera votre opinion sur la traite. Nous n'achèterons pas de noirs cette fois, ou du moins nous en achèterons fort peu. Un roi du pays nous en doit deux cent cinquante pour des étoffes, des fusils, de la poudre, des colliers que nous lui avons fournis. Je partirai demain dans la chaloupe avec vous et des matelots bien armés ; nous irons demander le prix de nos marchandises, et je pense que nous le recevrons, autrement Katagom perdrait tout son crédit.

Le lendemain, en effet, le capitaine fit mettre à l'eau la grande barque, la pourvut de toutes les provisions nécessaires, et quinze matelots vinrent y prendre place avec Marnix et Cabanel. Chacun d'eux avait un fusil, un sabre, deux pistolets, du plomb et de la poudre en abondance. Ils emportaient même des balles de fer pour les rhinocéros. Deux canons de six, chargés à mitraille, ouvraient leur gueule sur la proue et sur la poupe. Le chirurgien n'oublia ni sa trousse ni sa pharmacie portative.

Le jour venait seulement de paraître, lorsque six avirons, que tenaient des mains robustes, firent glisser la chaloupe en amont du fleuve. La marée la poussait, formant à l'entour des vagues légères qui écumaient par instants. Ils voguèrent ainsi jusqu'à dix heures du matin. Comme on était alors dans le mois de janvier, un des plus brûlants sous les tropiques, ils furent contraints de suspendre leur voyage. Etant descendus sur la rive droite, dont les arbres touffus projetaient une ombre épaisse à travers le courant, ils allumèrent du feu avec des lianes et des branches mortes pour faire cuire les poissons qu'ils avaient pris en chemin. Deux ou trois coups de filet seulement leur en avaient fourni une quantité si grande, qu'ils avaient choisi les plus beaux et rendu la liberté au reste. Leurs formes étaient aussi variées que leurs couleurs, et, sauf les truites, tous appartenaient à des espèces inconnues. Marnix arma son fusil, s'éloigna quelques minutes avec un matelot, et rapporta deux magnifiques poules de Guinée. Le repas fut donc succulent. Une foule de gourmets n'en firent point ce jour-là de meilleur ; aussi, quand la gourde, pleine d'une eau-de-vie exquise, passa de bouche en bouche, la gaieté animait tous les visages. Chacun s'étendit alors sur l'herbe : elle était si molle, si épaisse, si embaumée, que nulle couche n'aurait pu être mise en parallèle.

— Nous n'avons pas besoin de faire le guet, dit le lieutenant, ce n'est pas l'heure où les tigres et les lions descendent à l'aiguade.

— Ne vous y fiez point, dit un homme de la troupe ; quelque rô-

deur affamé pourrait nous surprendre. Que deux d'entre nous montent la garde ; on fume aussi bien debout que couché. Je serai la première vedette : qu'un autre suive mon exemple et se dévoue pour le salut commun.

— Un homme de bonne volonté ! cria le lieutenant.

— Voilà ! voilà ! répondit un matelot trappu qui bourrait sa pipe.

Tous les fusils furent chargés à balle, et les deux sentinelles allèrent se poster à droite, vers le pied des montagnes, qui n'était pas éloigné de cent toises. Cabanel avait pris place sous un gigantesque mimosa, dont les rameaux s'inclinaient de toutes parts comme pour le protéger contre le soleil, et dont les grappes fleuries embaumaient l'air.

— Eh bien, lui dit Marnix, nous voilà en plein désert ! Ce que je vous racontais comme une histoire dramatique et pour passer le temps, est devenu une réalité. Vous allez voir, de vos propres yeux, des lions et des tigres ; si nous n'étions pas en force, ils nous feraient certainement un mauvais parti.

— Ce n'est pas la circonstance la plus agréable de notre excursion.

— Sans doute, mais il faut encore vous en prendre aux nègres. Si une race intelligente peuplait l'Afrique, on détruirait tous ces monstres comme on a détruit les loups en Angleterre. La chasse n'est-elle pas, pour une foule de blancs, une violente passion ? Les animaux sauvages portent-ils des cuirasses à l'épreuve de la balle ou du biscain ? Il y a aussi, sous les tropiques, des rhinocéros, des panthères, des léopards, des hyènes, des chacals, des serpents et des loups ; certains fleuves comme le Niger, qui a un mille ou un tiers de lieue de large, semblent, par endroits, tout pavés de crocodiles et de caïmans. Mais qu'importe ! on en triompherait avec moins de peine qu'on ne triomphe de la misère dans les pays surchargés d'habitants ; on leur résisterait mieux qu'on ne résiste à la cruauté humaine.

— Vous avez raison, mon cher Marnix, dit Cabanel, mais il y a toujours quelque chose d'amer dans vos consolations.

— Quelque chose d'amer ? reprit le lieutenant ; mais est-il possible de songer sans irritation à la stupidité des noirs, qui, au lieu de s'acharner contre les animaux féroces, s'acharment les uns contre les autres, et nourrissent les bêtes fauves de chair humaine ? Leurs guerres, leurs sacrifices, préparent de continuels festins à ces dernières.

— Ils ne s'efforcent donc pas de les détruire ?

— Nullement, ils n'aiment à faire couler que le sang des hommes. On ne saurait être plus naïvement cruel. Le premier acte de la civilisation, c'est de détruire les animaux sauvages. Une nation ne devient jamais policée tant qu'un individu ne peut sortir de chez lui sans craindre de se trouver face à face avec un ours, un tigre ou un léopard. Là où n'existe point la sécurité, l'homme, toujours voisin de la mort, ne fait cas ni de sa vie ni de celle des autres. Les brutes semblent devenir ses modèles, et ses mœurs le rapprochent des bêtes sanguinaires. Les chasseurs courageux et habiles sont, dans toutes les contrées du monde, les pères de la civilisation.

Le dialogue en resta là, et les voyageurs firent la sieste. A quatre heures, on se remit en route. A mesure qu'on avançait, les montagnes devenaient plus hautes, les bois plus touffus, les sites plus variés, plus poétiques. Le chirurgien était dans l'admiration : les arbres surtout l'émerveillaient, car les arbres centenaires, comme ceux des forêts vierges, ont seuls toute la grâce et toute la beauté de leur espèce. Sans parler de ce tronc majestueux qui s'élançait vers les nues, de ces branches qui, en se tordant, prenaient des formes pittoresques, le feuillage s'espace et laisse, entre ses différents étages, des éclaircies, par où l'on découvre l'azur profond du ciel ; la verdure compose des masses d'un aspect floconneux, et les branches surchargées pendent avec une nonchalance magnifique. Ça et là, une cascade sortie des rocs glissait le long de la montagne comme un fantôme, et disparaissait au milieu des bois qu'elle inondait d'une blanche vapeur. Ce qui ne charmait pas moins Cabanel, c'étaient les animaux qu'il apercevait. Quelquefois, sur un plateau bordé de nuages, il voyait brouter paisiblement, ou courir et bondir, des troupeaux immenses d'antilopes : leur nombre était si grand, qu'il ne l'estimait pas à moins de douze et quatorze mille. Des couples d'autruches levaient la tête dans les clairières quand la chaloupe passait au bord, et considéraient sans effroi les voyageurs. L'oiseau des tropiques, avec son plumage royal, avec sa queue étincelante, volait au-dessus du fleuve et des bois d'alentour. Quelques zèbres montraient çà et là leur robe chamarrée, à l'ouverture des gorges ou sur les pentes des montagnes. Enfin des bandes énormes d'éléphants broyaient sous leurs pieds les arbustes, rompaient les branches inférieures des teks, des acacias, des chênes-lièges, et faisaient gronder dans leur poitrine cette voix forte et harmonieuse, qui a tant de similitude avec le bruit de l'orgue dans les cathédrales. Des spectacles si magnifiques impressionnaient même les hommes les plus grossiers de la troupe ; une expression de calme dignité se répandait sur leur figure, correspondant à la tranquille grandeur des paysages.

Mais quand l'ombre du soir monta du fond des vallées, l'inquiétude remplaça l'admiration. Les bêtes fauves quittaient leurs repaires et descendaient vers le fleuve. On entendait au loin l'âpre cri des panthères et des tigres, les formidables rugissements des lions. Marnix ordonna aux rameurs de tenir la chaloupe à égale distance des

deux rives. On alluma des torches de résine, que l'on planta sur la proue et sur la poupe de l'embarcation; le feu épouvante tous les animaux féroces; il était donc probable que pas un de ceux qui allaient venir boire n'oserait se jeter dans le Rio del Rey pour gagner le bateau à la nage. Par surcroît de précautions, néanmoins, tous les matelots s'assurèrent que leurs armes étaient en bon état. Dès que la barque fut arrivée dans un endroit où le fleuve s'élargissait et formait comme un étang, Marnix jeta l'ancre lui-même. C'était là qu'on devait passer la nuit, les uns veillant, les autres dormant au fond de la chaloupe, qui était assez grande pour servir de lit à dix hommes. On venait seulement de fixer le bateau, lorsque des rugissements de plus en plus terribles annoncèrent l'approche d'un lion. Bientôt ses yeux brillèrent dans les ténèbres; mais, au même instant, il aperçut la flamme des torches, et s'arrêta tout court, ainsi qu'un homme frappé d'une crainte superstitieuse à la vue d'un fantôme. Après être resté immobile quelques minutes, il fit un détour et chercha une anse retirée, où la lumière des torches n'arrivât point jusqu'à ses yeux. Enfin il traversa d'épais buissons, cacha sa tête derrière un fragment de roche et apaisa la soif qui le dévorait. Les dernières lueurs du jour et celles de nos brandons éclairaient ses flancs agités.

— Vous allez voir une scène curieuse, dit le lieutenant à Cabanel, et il arma son fusil.

La détonation, qui éveilla tous les échos des montagnes, fut suivie d'un rugissement effroyable. Le lion, frappé dans les reins, se livrait à des transports de rage; il allait, venait en bondissant, s'éloignait, se rapprochait du fleuve, considérait la barque avec des yeux terribles, mais n'osait s'élancer dans l'eau, car la flamme des torches le fascinait. Marnix, cependant, rechargeait le canon de son fusil qui venait de lui servir, pour pouvoir tirer deux coups l'un après l'autre. Enfin il ajusta la bête féroce.

— Allons donc! s'écria-t-il.

Et une seconde balle atteignit à l'épaule le roi du désert. Le cri que poussa le lion tenait cette fois du gémissement; la colère, néanmoins, fut plus forte que la douleur, et il se précipita dans le fleuve. Quand les marins virent la tête énorme de l'animal se diriger vers eux sur les flots, quelques-uns d'entre eux ne purent s'empêcher de frémir. Marnix, lui, observait le mélange de crainte, d'hésitation et de fureur qui se peignait dans les yeux de sa victime. Tout à coup il abaissa de nouveau son arme; le plomb s'enfonça entre les yeux de la bête redoutable, et lui troua le cerveau. Elle fit entendre un sourd grondement, puis ses muscles se relâchèrent. Quelques secondes après, le robuste animal n'était plus qu'un cadavre inerte qui flottait en silence sur les vagues. Un remous le poussa parmi les plantes fluviales groupées en bataillons près du rivage. C'était justement ce que désirait le chef de l'expédition, ce qu'il avait calculé en frappant le terrible quadrupède lorsqu'il était parvenu à un certain endroit. Le lendemain, les matelots l'écorchèrent pour emporter sa peau, qui était magnifique.

Le reste de la nuit se passa tranquillement, sauf le cri des tigres, des panthères, du grand-duc et des hiboux, que l'on entendait par intervalles.

Le matin du quatrième jour, la troupe abandonna le fleuve. Ils tirèrent la chaloupe sur le rivage, la traînèrent dans un épais taillis, et la retournèrent. Ils devaient terminer à pied leur voyage. Le pays, d'ailleurs, n'offrait plus le même aspect. Aux montagnes verdoyantes, aux rochers nus, avaient succédé de grandes prairies entremêlées de bouquets d'arbres. Ça et là erraient des troupeaux de buffles rougeâtres, dont les cornes étaient droites et penchées vers les épaules. Ils s'éloignaient lentement à l'approche des voyageurs, qu'ils ne semblaient pas redouter beaucoup; n'ayant point éprouvé la tyrannie de l'homme, ils ne pouvaient le craindre et fuir sa violence meurtrière. Aussi l'un d'eux fut-il bientôt percé de balles; la caravane en mangea les parties les plus succulentes, et abandonna le reste aux vautours. Quand on blesse ces animaux sans les tuer, ils deviennent fort dangereux; on les voit alors attaquer leur ennemi avec fureur. Aussi les noirs se placent-ils sur des arbres pour les tirer; lorsque le quadrupède tombe, ils descendent, le dépècent et l'emportent.

Le lendemain, les matelots aperçurent les premiers villages du roi Katagoum. Ils se composaient de huttes rondes, comme celles qu'ils avaient déjà vues à l'embouchure du Rio del Rey. Tous étaient environnés d'une haie d'aloès, de nopals et de figuiers d'Inde, ayant pour but de protéger les habitants contre les bêtes féroces. Comme les nègres ne savent point fabriquer de véritables portes suspendues sur des gonds, l'entrée des villes comme des hameaux est fermée le soir au moyen de claies ou de treillis en bois, qu'ils dressent entre deux monceaux de pierre afin de les assujettir. A certaines époques, toutefois, ces remparts semblent insuffisants! on entretient alors des feux toute la nuit. Dans l'après-dînée, les Européens atteignirent Olahu, capitale des Mandavis, peuple gouverné par le noir despote auquel Rozoy avait fait des avances.

La ville offrait une apparence beaucoup moins barbare que les hameaux et les bourgades. Des rues bien alignées venaient aboutir à une grande place couverte d'arbres; un rang de bananiers occupait le milieu de ces rues et y projetait une ombre épaisse qui, dans la chaleur du jour, devait sembler délicieuse. Les maisons quadrangulaires des

riches se distinguaient par une certaine coquetterie; toutes étaient précédées d'une espèce de vestibule que formaient des troncs d'arbres soutenant une toiture de bambous et de feuilles de palmier. Le sol en était d'un pied plus haut que celui de la rue. Dans le petit style, ou chacun a le droit d'entrer, s'ouvraient les portes de petites maisonnettes construites des mêmes matériaux; seulement, les palissades en étaient si serrées, que le regard ne pouvait trouver aucun interstice pour examiner le dedans. Les nègres occupent une ou deux ou plusieurs de ces cabanes, selon l'étendue de leurs moyens et de leur famille. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que toutes sont parfaitement semblables; comme l'abeille qui construit toujours la même alvéole, ces sauvages, ayant inventé une forme d'habitation élégante, ne peuvent en concevoir une autre. Rien ne signalerait la demeure du roi, si elle n'avait de plus grandes dimensions. Le bas peuple en est logé dans les huttes rondes que l'on connaît.

Les portes de ces divers logis sont ordinairement si basses, qu'il faut se plier en deux pour y entrer. Tantôt on les ferme avec des fagots de ronces, tantôt avec de mauvaises planches suspendues à des cordes, au lieu de gonds, et qui s'ouvrent en dedans ou en dehors suivant le caprice du locataire; le plus souvent, ces planches glissent dans une rainure. Mais, d'une manière ou d'une autre, les noirs ont soin de clore l'entrée de leurs cases, pour se préserver des bêtes féroces.

Le chirurgien observa qu'Olahu aurait pu être beaucoup mieux située un quart de lieue plus loin, sur une belle éminence toutes couverte d'arbres majestueux. Il communiqua son observation au lieutenant.

— Les noirs, lui dit Marnix, n'ont aucun égard au charme ou à la commodité des situations. Ils ne paraissent comprendre ni la beauté d'un paysage ni l'agrément d'une promenade. Ils s'établissent sur un sol rude et stérile, lorsqu'ils ont, à peu de distance, des collines admirables, de fraîches vallées pleines d'eaux murmurantes et d'accidents pittoresques. La nature, imposante ou gracieuse, paraît avoir moins de séductions pour eux que pour les animaux, car l'aigle contemple avec joie les hautes montagnes où il suspend son aile, le colibri aime les buissons parfumés où il voltige. Plus stupides assurément, les nègres demeurent plongés dans une indifférence apathique, et regardent sans émotion de merveilleux tableaux.

CHAPITRE VIII.

Olahu.

Cependant, les Européens marchaient en bon ordre et le fusil sur l'épaule vers le logis de Katagoum. Une haie de buissons épineux formait à l'entour une enceinte où verdoyaient des têts, des palmiers, des nittas, des rhamnus lotus et des arbres à encens, que distinguaient leur couleur foncée, leurs épais rameaux, et la forme cylindrique de leur feuillage, qui leur donne l'apparence d'une tour. Une cinquantaine de noirs composaient la garde habituelle du roi; quelques-uns étaient armés de pitoyables fusils, rebut de l'Europe; d'autres portaient des arcs et des flèches empoisonnées avec le fruit d'une espèce de hêtre nommé *ogon*. Leur costume offrait les mélanges les plus bizarres: presque tous avaient des vêtements à l'européenne, mais de formes et de couleurs différentes. Celui-ci se pavait sous un habit de mousquetaire usé, râpé, décousu par endroits, blanchi sur les coutures; celui-là remplissait à moitié un vieux frac de soie, beaucoup trop large pour lui; un autre était vêtu d'un habit marron qui avait orné, le dimanche, le torse de quelque portier pendant ses excursions à la barrière. Le capitaine était à sa poitrine dans un uniforme anglais parsemé de taches d'encre, d'autant plus visibles qu'elles étaient très larges et contrastaient avec le rouge écarlate du drap. Le reste du costume présentait une diversité plus grande encore. Pantalons de drap, pantalons de couil, culottes courtes, pagens de sauvages, caleçons de bain, couvraient en différentes proportions les jambes de ces fiers soldats. L'un d'eux s'était même affublé d'une ancienne jupe de salimbanque, où brillaient ça et là quelques paillettes. Tous avaient la tête nue, sauf trois auxquels on avait donné, sans doute comme marque de distinction, de vieux bonnets carrés, qui produisaient sur leur tête l'effet le plus étrange. Le capitaine portait avec orgueil une casquette de loutre presque sans poil, la visière tournée du côté de son dos et protégeant sa nuque. Autour de son cou, il avait passé un cercle de cuivre qui environnait jadis une boussole, et, pour surcroît de luxe, des boucles de jarretières étaient pendues à ses oreilles par un gros fil. Quant aux chaussures, tous avaient les pieds nus: il aurait été trop difficile, trop coûteux, de les entretenir de bottes et de souliers; leurs larges pattes noires s'étaient donc librement sur le sol.

Marnix, qui connaissait un peu la langue du pays, demanda s'il pouvait parler au roi. Le chef des gardes prit un air superbe, porta la main à sa casquette de loutre pour l'enfoncer davantage, et répondit que le prince n'était pas visible, qu'il soignait une de ses sœurs dangereusement malade.

— J'ai pourtant besoin de causer avec votre maître, dit Marnix; nous avons un compte à régler ensemble, et jusque-là il est indispensable que moi et mes compagnons de route nous soyons logés.

— L'intendant de notre souverain vous fera donner des cabanes, répliqua le guerrier mandavi.

Et, sur son ordre, un de ses moricauds alla prévenir l'intendant, qui remplissait chez Katagoum les fonctions de majordome et celles de premier ministre. Il dirigeait en même temps la cuisine, les finances, et la justice. Nul ne faisait mieux une espèce de sauce piquante, dont les nègres sont très-avides, et qui brûle la bouche des Européens comme de la braise ardente. Un voyageur rapporte qu'une très-petite quantité de cette sauce lui enflamma le visage, en lui portant le sang à la tête, et lui trempa le corps de sueur. Odoumata, sorte de maire du palais, jouissait donc d'une grande autorité. Le prince avait en lui une confiance absolue, et se laissait presque toujours guider par ses avis. Ce personnage important ne tarda pas à se montrer.

Lorsqu'il parut, Cabanel, déjà tenté de rire en voyant les soldats, fut près de perdre connaissance : un regard sévère du lieutenant put seul l'empêcher d'éclater. Le majordome de Katagoum portait un peignoir blanc, un ceinturon de garde-française et un casque de pompier, avec une couronne de fleurs artificielles. Il avait l'air d'un singe prêt à exécuter des tours d'adresse dans un amphithéâtre.

Mais lorsque le chirurgien l'examina de plus près et avec plus d'attention, il le trouva moins comique. La nature avait imprimé sur sa face quelques-uns des traits par lesquels cette mère prévoyante dénonce les scélérats, pour qu'on puisse se garantir de leurs pièges. Tantôt elle sillonne de taches leur figure ou leurs yeux, tantôt elle moule singulièrement une partie de leur visage ou leur visage entier. Souvent encore elle y trace des lignes légères, elle y ménage des accidents presque imperceptibles qui changent toute l'expression de la physionomie. Les observateurs ne s'y trompent point, on s'y trompe rarement. La nature, il est vrai, oublie quelquefois ces marques salutaires ; mais elle n'avait point commis d'inadvertance lorsqu'elle avait créé Odoumata. Son front fuyant, ses yeux rapprochés, ses paupières épaisses, qui, même ouvertes, cachaient une portion de la prunelle, son nez en bec de hibou, ses grosses lèvres, ses dents irrégulières, composaient un ensemble repoussant. Tout y exprimait une bassesse illimitée, jointe à une ambition également sans bornes et à une suffisance monstrueuse. Il y avait en lui un laquais et un despote, qui devait se montrer suivant les occasions. L'hypocrisie et l'impudence, la sensualité et la cruauté se disputaient son regard, sa face entière, où chacun de ses vices paraissait vouloir graver exclusivement son empreinte.

Quand le noir majordome eut adressé au lieutenant quelques paroles, il mena les voyageurs dans une habitation située à l'extrémité de la ville : elle se composait de six cabanes alignées, où les matelots purent s'installer assez commodément ; ils y trouvèrent des lits en feuilles de maïs recouvertes de nattes. Derrière les maisons s'élevait un enclos, ceint d'un haie vive, au milieu duquel s'élevait un gigantesque baobab.

Le lieutenant mena Cabanel dans ce préau.

— Où me conduisez-vous ? demanda le chirurgien.

— A notre logement, répondit le capitaine.

— Par ici ? Je ne vois ni hutte ni maison.

— Laissez-vous faire.

— Quel arbre magnifique ! reprit Cabanel.

Et il admirait le colosse végétal, qui se dressait dans les airs comme un immense édifice de verdure. Le tronc devait avoir au moins cent pieds de circonférence et trente-trois pieds de diamètre. Le feuillage formait un véritable dôme, sous lequel deux ou trois mille personnes auraient pu trouver un abri. De grandes fleurs, larges de six pouces et blanches comme la neige, étoilées cette voûte de leurs corolles embaumées. Une foule d'oiseaux splendides s'y ébattaient joyeusement : c'étaient des rollers au plumage bleu de ciel, des singallis couleur de carmin, des soui-mangas habillés d'or et d'azur. Les rayons du soleil, se jouant dans les rameaux agités par la brise, augmentaient l'éclat et la grâce de l'arbre merveilleux.

Marnix et Cabanel s'avancèrent sous les branches, comme s'ils entraient dans une cathédrale. Le dernier aperçut alors une porte cintrée ouverte au milieu du tronc.

— Voilà notre chambre à coucher, lui dit Marnix.

Et ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'arbre. Cet intérieur formait une vaste chambre circulaire qui avait dix pieds de rayon ; cinquante personnes auraient pu y dormir sans se gêner. Deux baies rondes, agrées fenêtrées, l'éclairaient d'une douce lumière, qui prenait en traversant le feuillage des teintes d'émeraude. Cabanel fut bien surpris de voir les parois de ce rustique salon tapissées d'une écorce plus fine que celle du dehors et sans la moindre gerçure. Il exprima son étonnement à Marnix.

C'est l'effet d'une propriété toute particulière du baobab, lui répondit le lieutenant. La moelle de l'arbre, qui est très-molle, occupe une partie considérable de son intérieur ; les nègres l'en retirent, après qu'ils ont taillé une porte dans cette espèce de tour végétale. Ainsi vidé, l'arbre n'en subsiste pas moins, et le feu que l'on promène sur les parois, pour sécher l'aubier et le carbonisant, paraît même lui communiquer une vigueur nouvelle. Au lieu de s'arrêter sur les bords de l'ouverture, d'y former un bourrelet, comme on l'observe dans nos arbres d'Europe et dans presque tous les végétaux

blessés, l'écorce continue à croître, à s'étendre, et finit par recouvrir entièrement l'intérieur. Vous voyez quelle tenture agréable produit ce phénomène insolite¹.

— Si je demeurais dans le pays, je ne voudrais pas avoir d'autre habitation.

— Les noirs ont le même goût, et disposent de cette façon tous les baobabs qui se trouvent dans leurs villages ou à proximité. Les fleurs que portent ses vastes branches les intéressent beaucoup. Elles se replient tous les soirs sur elles-mêmes, comme si elles s'endormaient, et ne s'ouvrent que le lendemain, aux premiers rayons du soleil. Les nègres, assemblés dès le matin autour de l'arbre, épiant le réveil des fleurs et leur adressent ces mots pour les saluer : « Bonjour, belle dame ! » Quand je viens à Olahu, je ne couche pas ailleurs que dans ce logis champêtre, bien plus frais que les huttes.

Cabanel remarqua qu'on y avait disposé pour eux des litières recouvertes de nattes, comme dans les maisons. Bientôt on leur apporta, ainsi qu'aux hommes de leur suite, des vivres, des pipes, du tabac, tout ce qui leur était nécessaire. Pour nourriture, on leur donna du kankie, sorte de pain fait avec du riz, des patates et d'autres ingrédients ; les yams, les plantains, les bananes, le poisson, la chair de singe et la chair d'éléphant leur furent prodigués.

À peine avaient-ils fini de prendre leur repas, qu'ils entendirent tirer des coups de fusil dans la partie de la ville où se trouvait l'habitation de Katagoum. Des pleureurs, courant à travers les rues, poussèrent des gémissements et des cris effroyables. La sœur du roi venait de mourir.

— Cela ne pouvait arriver plus à propos, dit Marnix ; vous allez voir célébrer une coutume, opérateur sentimental, et je suis curieux de savoir votre opinion sur ce genre de fêtes.

— Qu'est-ce que vous appelez une coutume ?

— Lorsqu'un homme de quelque importance vient à mourir, on tue en grande cérémonie plusieurs de ses esclaves. Ces barbares se figurent qu'après leur décès ils vont dans un autre monde, où ils boivent, mangent, se battent, commettent toutes les abominations qui dépeuplent l'Afrique. Ils ont donc besoin là-bas de serviteurs et de concubines : aussi leur expédie-t-on les hommes, les femmes qu'ils aimaient le mieux, en sorte que leur préférence même est une cause de destruction. Pour une personne de la famille royale, les sacrifices sont nombreux. Quand les esclaves s'enfuient, on leur donne la chasse et on les décapite là où on les trouve.

— Il faut convenir que c'est là une aimable population ! Mais les Grecs, mais des races que l'on vante, pratiquaient cet usage absurde...

— Ce qui prouve que l'homme est le plus féroce des animaux, reprit le lieutenant.

Comme il articulait ces paroles, un bruit sourd gronda tout à coup dans le lointain : c'était un roulement sinistre, qui fit frémir Cabanel.

— Le sang de la première victime coule en ce moment sur le billot, dit Marnix. Le roi n'a pas voulu que sa sœur fût longtemps livrée à elle-même : il va lui envoyer dès ce soir quelques serviteurs.

— Mais ce bruit lugubre, d'où vient-il ? demanda Cabanel frappé d'horreur.

— D'un instrument curieux que vous verrez demain, lui répondit le lieutenant ; on le nomme le tambour de la Mort. C'est un tambour, en effet, de proportions extraordinaires : des mâchoires, des crânes humains entourent la caisse, sous prétexte de décoration, et des caillots, des trainées de sang desséchées en forment la peinture. Chaque fois que le bourreau tranche le cou à un individu, un roulement annonce que le pouvoir vient de se conformer aux traditions de la bêtise publique. De temps en temps on promène une tête coupée au-dessus du tambour, afin d'en raviver le coloris et de satisfaire l'instrument-fétiche. Quand on varie les supplices, on varie les sons de la musique funèbre, et les naturels ont ainsi l'avantage d'apprendre, sans se déranger, comment a péri un de leurs compatriotes.

— Mais c'est horrible, mais c'est infernal ! dit Cabanel.

— Si vous employez ces grands mots dès le commencement, que sera-ce à la fin ? répliqua Marnix. Faites des économies d'indignation, vous en aurez besoin. Allons un peu dans la campagne, si vous voulez ; nous serons mieux qu'ici pour respirer l'air frais du soir.

— J'y consens ; mais nous n'irons pas loin, car je suis fatigué de notre marche d'aujourd'hui.

Les deux interlocuteurs sortirent donc de la ville. Depuis qu'ils étaient sur le territoire du roi Katagoum, le chirurgien n'avait pas encore vu dans les champs un seul travailleur ; il observait néanmoins des espèces de sillons et des traces de rizières. En ce moment encore la campagne était déserte. Cabanel fit part de cette remarque au lieutenant.

— La moisson est terminée, lui répondit Marnix. Dans un sol fertile, sous un ciel toujours pur, les végétaux croissent si rapidement, qu'au bout de trois mois les grains sont bons à recueillir. Je suis fâché

¹ Ceux qui seraient tentés de le mettre en doute n'ont qu'à lire la description du naufrage de la *Méduse* (p. 344-346) et l'*Histoire générale des Voyages*, par M. Walkenaer, t. VII, p. 487 et 488.

² Dyarakio raffet, signar.

que vous n'avez pu voir les nègres cultivant leurs terres, cela vous eût diverti.

— Il me semble que je ne rirai jamais du travail, ce père nourricier du genre humain.

— Quand il le nourrit; mais quand il ne le nourrit pas, l'épithète devient un contre-sens. Or, si la nature bienveillante ne préparait point pour les nègres une multitude de fruits et de légumes excellents qui ne demandent pas de culture, l'Afrique serait bientôt dépeuplée. Toutes les nations du globe ont inventé la charrue les unes après les autres, ou l'ont reçue par tradition; les noirs seuls ne l'ont ni trouvée ni acceptée. Vers la fin de juin ou au commencement de juillet, lorsque la terre a été détrempée par les pluies, les horéas mènent leurs esclaves dans les champs. Ces derniers, s'appuyant sur un genou et tenant un morceau de bois pointu, font dans le sol de petits trous, comme en Europe lorsque nous plantons des pois: ils y mettent trois ou quatre graines, et les recouvrent aussitôt.



La bête feroce nous attendait immobile.

— C'est bien primitif.

— D'autres peuplades ont une méthode plus avancée. Elles font usage de pelles larges comme le main par en bas, et garnies d'un manche qui a jusqu'à douze pieds de long. Avec cet instrument, les noirs creusent un sillon devant eux, à droite et à gauche duquel ils placent leurs pieds. Il n'a guère que deux ou trois pouces de profondeur, et ne demande point grand effort de leur part. On penserait pourtant le contraire, car ils font cent gestes et cent grimaces ridicules. Pendant ce temps, leur pipe ne quitte point leur bouche. De minute en minute, ils s'arrêtent pour jaser, de sorte que, s'ils travaillent une heure, ils en perdent deux à bavarder de la manière la plus puérile.

— Et leurs maîtres ne les pressent pas?

— Leurs maîtres, non moins paresseux, écoutent des guiriots ou bouffons, qui chantent et battent du tambour. Surveiller leurs esclaves fatiguerait leur indolence.

— Leurs moissons ne doivent pas être abondantes avec de pareils procédés.

— Ils récoltent juste ce qui leur est nécessaire pour leurs besoins de l'année. Si, par hasard, leurs champs rapportent moins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, et d'une autre plante nommée *gernotte*, qui a un goût de noix. Ils ne cultivent guère, du reste, que le maïs, le blé d'Inde, le blé de Guinée, le riz et le tabac. Ils coupent les tiges avec des instruments qui ressemblent à nos serpes, et battent les épis avec des cannes de bambou.

— C'est là tout ce qu'ils ont su inventer depuis des siècles?

— Mon Dieu! oui. J'ajouterai qu'ils ne connaissent pas même les moulins à bras. Ils pulvérisent leurs grains dans des mortiers ou entre deux pierres.

— Il est bien singulier que l'on ignore ces détails en Europe. J'ai lu beaucoup de dissertations sur la traite, et je n'y ai jamais vu mentionnés des faits aussi curieux sous tous les rapports.

— N'est-il pas plus commode de faire des phrases vagues que de chercher à s'instruire avant de parler? Il n'y a pas dans le monde de fléau comme l'ignorance et la sottise jointes au babil.

Pendant que les voyageurs causaient de la sorte, ils avaient atteint le haut d'une petite éminence, d'où ils découvraient un paysage magnifique. Partout des arbres centenaires entremêlaient leurs rameaux où brillaient toutes les nuances de la verdure; les pâles mimosas contrastaient avec le sombre feuillage des cèdres. Un fleuve, dont ils ignoraient le nom, coulait à travers ces mystérieux bocages, et montait de loin en loin sa nappe étincelante par une éclaircie de la forêt. Les montagnes de la Lune bornaient l'horizon au nord et un peu vers l'est. Le soleil couchant les peignait d'un jaune foncé, d'un ton d'or bruni, varié çà et là par des teintes d'azur, indiquant les gorges solitaires que les rayons n'atteignaient pas. Et les bengalis chantaient dans le feuillage d'une voix nette et pure, et mille insectes bourdonnaient dans l'air, et les rameaux, agités par la brise du soir, laissaient échapper des modulations confuses. Par instants, Cabanel sentait l'émotion gagner son cœur; mais, chaque fois qu'il allait s'attendrir sur la beauté de la nature, les sons funèbres du tambour de la Mort venaient le glacer et le faire frissonner. Ces roulements lugubres finirent par lui causer une si grande irritation nerveuse, qu'il dit au lieutenant:

— Partons, mon ami, allons nous coucher; je vais dormir, j'espère, et n'entendrai plus ces affreux grondements. Les animaux sauvages sont moins stupides, ils tuent par besoin, non par sottise et par vanité.

Cabanel, en effet, ne tarda point à s'endormir. Une longue marche dans les hautes herbes ou dans les champs de maïs l'avait accablé de fatigue. Quand il s'éveilla, le sommeil lui avait rafraîchi le sang et avait éloigné de lui toute idée sombre. Marnix était déjà debout: il s'appretait à faire une tentative pour pénétrer jusqu'au roi Katagoum.



Le tambour de la Mort.

Pendant que ses hommes s'habillaient et qu'il inspectait leurs armes, l'état des munitions, les hardes peu nombreuses qu'il avait apportées, le chirurgien sortit du baobab pour aller examiner la rue et les passants. Le premier objet qui frappa ses yeux lui donna envie de rentrer. A quelques pas de la porte, le cadavre d'une jeune fille entièrement nue était couché sur le sable. Elle paraissait avoir de dix-huit à vingt ans, et ses belles formes annonçaient une vigueur peu ordinaire. Comme elle servait la sœur du roi, on l'avait mise au nombre des esclaves qui devaient aller rejoindre leur maîtresse. Saisie d'épouvante, elle avait pris la fuite, car elle était aimée et craignait doublement de mourir. Les soldats, courant après elle, l'avaient attrapée devant la maison où dormaient les Européens, et le bourreau, qui les accompagnait, l'avait immédiatement décapitée. On avait ensuite laissé la sa décapitée, le tronc d'un côté, la tête de l'autre.

Quelques grosses buses dévoraient déjà ses chairs sanglantes : une d'elles lui mangeait les yeux et traînait son crâne dans la poussière. La pauvre fille aurait pu vivre encore trente, quarante, soixante ans même, connaître les joies de l'amour et de la maternité, prendre sa part des biens de la vie, et, pour satisfaire le niais orgueil d'un roi-let nègre, pour se conformer à ses idées superstitieuses, on l'avait livrée en pâture aux oiseaux de proie !

Le chirurgien rentra dans la cabane.

— Allons trouver le roi, dit-il au lieutenant, et terminons le plus vite possible cette désagréable expédition. Il y a là devant notre porte une jeune fille décapitée. Les habitants de la ville passent auprès sans la moindre émotion ; ils la regardent avec la même indifférence que si c'était un chien.

— Il faut endurcir votre cœur, ou vous mourrez jeune, lui dit le lieutenant ; le monde n'est pas fait pour les âmes sensibles. Vous avez disséqué d'ailleurs.

— Sans doute, mais c'étaient des personnes mortes de maladie, ce n'étaient pas des gens robustes tués d'une manière non moins sottise que cruelle.

— Mes hommes sont prêts, mettons-nous en route, dit Marnix.

Et le peloton, bien armé, se dirigea vers le palais de Katagoum. Lorsque le lieutenant demanda à parler au prince, on lui fit la même réponse que la veille.

— Sacrebleu ! dit-il, croit-on que je suis venu ici pour perdre mon temps ? Dites à votre roi qu'il est mon débiteur, qu'il m'a promis de me payer quand je me présenterais, et que je réclame l'exécution de sa parole.

Le chef des gardes roula ses gros yeux entre ses paupières noires, qui faisaient ressortir la blancheur de la cornée, puis il entra dans la demeure de l'autocrate.

— Katagoum, dit le lieutenant au chirurgien, est un honnête homme à sa manière : il exécute toujours fidèlement ses conventions. C'est pourquoi nous avons pu lui faire crédit. En lui rappelant sa promesse, je suis sûr qu'il nous recevra.

Au bout de quelques minutes, l'intendant, avec son costume grotesque, vint annoncer aux visiteurs que le roi ne pouvait les admettre en sa présence, mais qu'il leur accorderait une entrevue le soir, après la cérémonie religieuse. Il fallait patienter jusque-là.

— Puisque nous avons du temps à nous, dit Marnix, nous irons voir leur grand arbre-fétiche, celui auquel on sacrifie périodiquement des victimes humaines. La prochaine fois, comme la sœur du monarque vient de mourir, le massacre aura lieu sur une grande échelle.

— Nous sommes arrivés dans une époque de meurtres, à ce qu'il paraît, dit Cabanel. Je n'aurais jamais pensé que l'on pût se jouer ainsi de la vie des hommes.

— C'est effectivement quelque chose de monstrueux : on ne saurait aborder une ville d'Afrique sans trouver les habitants occupés à une œuvre de destruction ; car, outre leurs idées superstitieuses, les nègres ont encore leur justice, ce qu'ils nomment *leur justice*. Cette terre féconde est perpétuellement abreuvée de sang humain.

Le lieutenant laissa dans les cabanes la moitié de ses hommes pour surveiller le bagage, puis s'achemina vers l'arbre-fétiche avec le chirurgien et le reste de la troupe. Il était situé à une demi-lieue environ d'Olahu, sur la lisière d'un bois auquel on arrivait par de grandes prairies. Une odeur infecte leur annonça qu'ils en approchaient ; des nuées de milans et de vautours, qui planaient au-dessus, le leur désignèrent encore mieux. Bientôt ils aperçurent l'arbre lui-même. C'était un micocoulier d'une grosseur et d'une hauteur

peu communes. Il étendait au loin ses rameaux souples, tenaces et vigoureux ; les sombres teintes de sa verdure le rendaient propre à l'usage funèbre auquel il servait. Toutes ses branches pliaient sous le poids des débris de corps humains qu'on y avait attachés, l'habitude du pays étant de couper les victimes par morceaux, le plus souvent par quartiers. Ces fragments de cadavres avaient atteint divers degrés de putréfaction. Les moins corrompus grouillaient d'innombrables vers ; d'autres coulaient en affreuse sanie ; quelques-uns étaient desséchés par l'ardeur du soleil africain. Il y en avait aussi dont les oiseaux de proie avaient dévoré toutes les chairs. Une odeur insupportable s'en exhalait. Clouées contre le tronc, les têtes des morts y formaient une série d'anneaux superposés. Les plus rapprochés du sol étaient déjà blanchies par le temps ; celles qui venaient ensuite offraient encore des restes de muscles, de peau et de cheveux ; les plus élevées couronnaient d'un sombre cordon ce hideux

échafaudage. Leurs yeux ouverts et à moitié pourris contrastaient avec les orbites vides des crânes inférieurs. D'autres têtes étaient amoncelées en pyramides à quelque distance du tronc. Les bouffées de vent qui passaient dans l'arbre faisaient osciller ses rameaux avec une lenteur sinistre. Les vautours, à l'aspect des étrangers, avaient d'abord suspendu leur festin, mais leur inquiétude se dissipa bien vite, et ils fondirent de nouveau sur leur pâture. Ils enlevaient entre leurs griffes des lambeaux de chair, des portions de bras et de jambes, qu'ils allaient dévorer un peu plus loin. Un lugubre silence régnait d'ailleurs dans la campagne. Le cri rauque et ignoble des oiseaux féroces troublait seul par intervalles la paix de la solitude. Sans l'arbre maudit, elle n'aurait inspiré que des sentiments poétiques, elle n'aurait fait naître que des idées pleines de noblesse et de grandeur.

Cabanel ne put supporter cet affreux spectacle, il sentit le cœur lui manquer, un nuage se répandre sur sa vue et ses jambes faiblir ; il n'eut que le temps de tourner la tête, puis de s'élançant au pas de course dans la direction d'Olahu. S'il était resté encore une minute, il se serait trouvé mal, et il craignait d'être alors en butte aux railleries du lieutenant. Ni lui ni ses

hommes n'avaient cependant la moindre envie de faire une longue halte devant le micocoulier : son exécrable panteur les suffoquait ; ils se bouchaient les narines avec maintes grimaces.

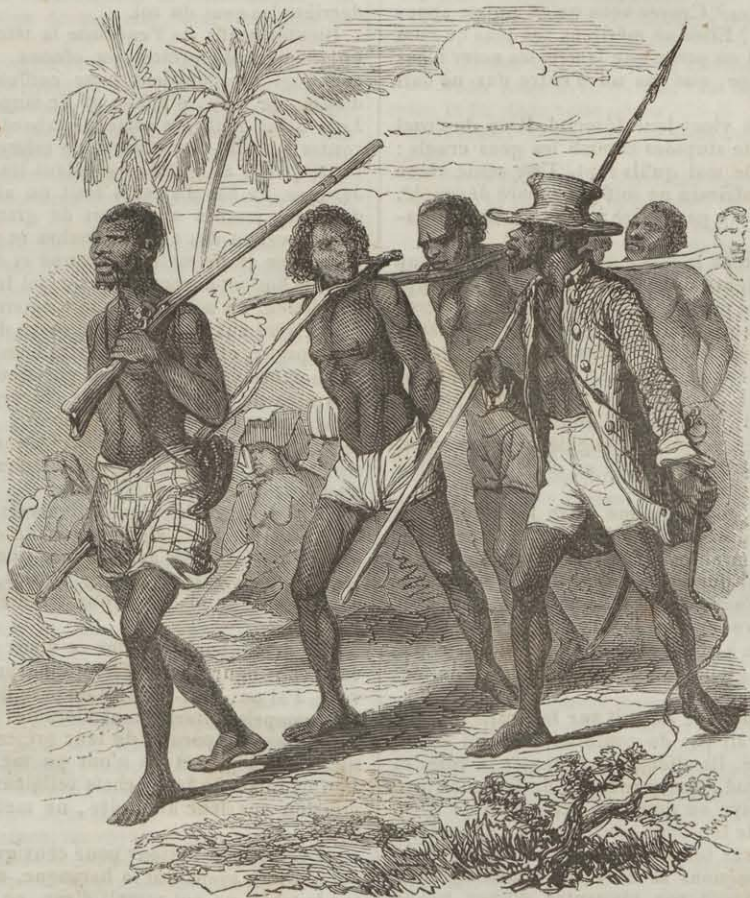
— En route, mille tonnerres ! s'écria Marnix ; ne jetons pas l'ancre ici, nous y attraperions la peste.

La troupe fit donc volte-face et eut bientôt rejoint Cabanel. Tous fumaient avec une sorte de violence pour se désinfecter la poitrine, pour combattre par l'odeur du tabac les miasmes nauséabonds qui les poursuivaient. Marnix aborda son compagnon le sourire à la bouche, mais il ne lui dit pas un mot. Ce fut seulement après avoir marché une demi-heure qu'il rompit le silence.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de la pitié des noirs ?

— Mieux vaudrait qu'ils n'eussent aucune idée religieuse : ce sont là des pratiques abominables.

— Comment vous exprimeriez-vous donc si vous aviez vu la cérémonie du sacrifice ? On conduit les victimes à l'arbre-fétiche, les mains attachées derrière le dos ; des lames de fer leur traversent les joues, percent leurs lèvres, qu'elles tiennent assujetties, et leur donnent la figure d'un 8. Devant chaque malheureux, on porte une de ses oreilles qu'on lui a coupée, l'autre n'adhère plus à la tête que par un fragment de peau. Leur chair est sillonnée de grandes estafilades, et on leur plante des couteaux sous les omoplates. Certains



La marche à la côte.

prêtres ou *ofons*, la tête couverte d'énormes bonnets de peau noire et velue, les conduisent par une corde qui leur traverse le nez pendant que l'on bat du tambour devant eux. Arrivés près de l'arbre, on fait quelques simagrées, puis on leur abat la tête et on coupe leur corps en morceaux. Vous avez vu le résultat de cette belle opération.

— Jamais, dans aucun temps, dans aucun pays, l'on n'a si peu respecté la vie humaine. Or, c'est à l'étendue de ce respect qu'on mesure avec le plus de justesse, avec le plus de certitude les progrès de la civilisation.

— Cela vous explique pourquoi les nègres sont demeurés barbares au milieu d'une si opulente nature et malgré l'ancienneté de leur race. En tous lieux, les hommes se sont élevés, par leur intelligence, par leur adresse, par un travail opiniâtre, au-dessus de l'état grossier dans lequel ils satisfont uniquement leurs instincts animaux, vont d'une manière brutale et directe au but de leurs convoitises charnelles. En Amérique même, sur le plus jeune des continents, les Mexicains, les Péruviens étaient déjà policés ou bien près de l'être quand les Espagnols arrêtaient leur développement. Mais ici, que voyons nous, excepté des sauvages? Croyez-vous qu'on puisse appeler leurs monarchies des sociétés? Elles ne méritent pas plus ce nom que des groupes de singes. Quand on pense que jamais les noirs n'ont pu apprendre à compter leur âge, que pas un d'entre eux ne sait combien de temps il a vécu!

— C'est très-drôle! mais de là vient leur férocité. Rien de cruel comme les gens stupides, rien de stupides comme les gens cruels: ils ne comprennent même pas le mal qu'ils font. Une seule chose m'étonne, c'est que le continent africain ne soit pas encore dépeuplé. Il me semble que la nature ne doit pas suffire à une prodigalité pareille d'existences humaines.

— Tous les voyageurs manifestent la même inquiétude. Beaucoup pensent que cette région mystérieuse devrait être depuis longtemps le domaine exclusif des lions, des panthères, des hyènes et des crocodiles. La violente passion des noirs pour les femmes ne leur paraît point faire équilibre à leurs perpétuels massacres. On est contraint de supposer qu'il y a dans l'intérieur de l'Afrique de grands plateaux fertiles où la race nègre, douée de meilleurs sentiments, pullule avec une extrême abondance, et, comme une source intarissable, entretient par ses émigrations les peuplades sanguinaires des côtes. La nécessité de cette hypothèse est à elle seule un chef d'accusation terrible contre les noirs.

— Tout cela est bien affreux, tout cela me serre le cœur et me dégoûte de vivre. J'ai tant vu de crimes, de bassesses, de perfidies en Europe! Quelque part que l'on aille, faut-il retrouver sans cesse la hideuse image du vice? faut-il que cette importune et révoltante apparition vienne constamment s'asseoir en face de nous et gâte chacun de nos repas? La nature a voulu que les hommes éprouvassent un grand plaisir à estimer comme à aimer leurs semblables, et pourtant nous ne rencontrons sur le globe entier que des causes de mépris, d'indignation et de haine!

Un air de douloureux abattement se peignit sur les traits du chirurgien, et comme Marnix n'avait pas de consolations à lui offrir, tous les deux gardèrent le silence. Ils atteignirent bientôt la ville, et se retirèrent dans l'arbre enchanté pour y prendre de la nourriture et y fumer tranquillement une pipe ou deux. La seule vue de cette coupole aérienne, de ce palais de feuillage, avait égayé Cabanel; la voûte mobile semblait épancher sur son front des idées riantes et de frais sentiments. Les deux compagnons se livrèrent à une agréable causerie. Marnix lui-même finissait par plaisanter d'assez bonne grâce, lorsque la figure astucieuse d'Odoumata parut à l'entrée de la grotte végétale.

— Le roi Katagoum, dit-il, vous prie d'assister aux funérailles de sa sœur; il regardera votre présence comme un signe d'intérêt et d'amitié. Il honore les blancs et désire qu'ils l'honorent à leur tour.

— Quand la cérémonie doit-elle avoir lieu? demanda Marnix.

— Le cortège va se mettre en marche.

— C'est bien, nous allons le rejoindre sur-le-champ.

Le ministre s'éloigna.

— J'ai fort envie de ne pas vous suivre, dit Cabanel, et de rester ici à goûter le frais.

— Impossible! on considérerait votre absence comme un outrage. Il faudrait dire que vous êtes malade, donner des explications fastidieuses. Debout, mon cher, point de paresse!

— Mais si leurs enterrements sont aussi atroces que leurs sacrifices?

— Eh bien! vous apprendrez à les connaître. Il faut tout voir dans ce monde; ce qui n'est pas agréable peut être curieux, ce qui n'est ni curieux ni agréable peut être utile.

— Sans doute, l'ignorance ne sert jamais à rien, pas plus que l'erreur. Mais je ne me soucie nullement de m'instruire par mes propres yeux quand il faut braver, pour atteindre ce but, l'horreur et le dégoût.

Allons donc! s'écria Marnix, vous me feriez croire que vous n'avez point de caractère. Etes-vous un homme? êtes-vous un médecin ou une femmelette? Il y a plusieurs espèces de courages, et quand on est sorti de l'enfance on doit les posséder tous.

Le lieutenant accompagna ces mots d'un regard significatif, où perçait une légère expression de mécontentement. Son air et ses discours n'admettaient point de réplique. Le chirurgien quitta sa natte et suivit Marnix dans les huttes.

— Debout, vous autres! cria le lieutenant. Tout le monde sous les armes! Comportez-vous décemment, je vous prie; nous allons voir ensevelir une moricaude.

— Nous serons graves comme des corbillards, répondit un des matelots.

CHAPITRE IX.

Un Roi nègre.

En quelques minutes la troupe fut prête à partir. Le lieutenant la dirigea vers la demeure du prince. Le convoi s'organisait pour la marche funèbre lorsqu'ils arrivèrent.

— Halte! cria Marnix, laissons-les défilé; nous nous mettrons derrière les gens du roi.

Bientôt sortit de l'enceinte la tête du cortège. Elle se composait uniquement de prêtres ou *ofons*, qui avaient l'apparence la plus comique. Ils portaient pour coiffure ces grands bonnets de peau d'ours, de loup, d'hyène et de singe, dont nous avons déjà parlé. Leur habit était une sorte de tabard en toile grossière, que pressait contre la taille une écharpe de même étoffe parsemée de petits os de poulet, rôtis ou grillés, rappelant les coquilles des pèlerins de Saint-Jacques. Le bas du corps était nu ainsi que les pieds, mais autour de leurs jambes on voyait de grandes jarretières d'écorce. Cette écorce venait des arbres-fétiches et passait pour une précieuse amulette. Une étoffe moins commune et de longues plumes d'ara plantées dans le bonnet du pontife principal le distinguaient de ses inférieurs, qui étaient au nombre d'une vingtaine.

Derrière eux s'avançait le corps de la princesse vêtu de son plus beau pagne, et porté par quatre hommes sur une litère de feuillage. Un nombre égal d'individus portaient le tambour de la Mort sur des traverses de bois d'ébène; le chirurgien ne put voir sans frémir ce hideux instrument, tout barbouillé de sang humain. Le roi et ses femmes venaient ensuite, puis Odoumata et les gardes. Marnix, avec ses hommes, prit place immédiatement après; le peuple ferma le cortège sans observer aucun ordre.

La pompe funèbre s'achemina vers un bocage situé à l'orient de la ville, dont il n'est éloigné que de cinq ou six cents pas. Dans ce massif d'arbres, on avait creusé une fosse large et profonde. Quand les Mandavies furent arrivés auprès, ils se rangèrent alentour. Le grand *ofon* se plaça sur une table couverte d'une natte et harangua l'assemblée.

— Vous entendez parler ce vieux singe, dit Marnix à Cabanel, et vous vous figurez peut-être qu'il exprime quelque chose? Détrompez-vous. J'ai ouï bien des fois de pareilles allocutions, et je n'y ai jamais rien compris. Interrogeant alors des noirs, je leur ai demandé ce que signifiaient les paroles de leur prêtre; l'embaras s'est toujours peint sur leur visage, et ils n'ont pu me donner la moindre explication. J'en déduis que leurs chefs religieux, pour faire une plus vive impression sur leur auditoire, ne mettent aucun sens dans leurs discours.

— C'est bien flatteur pour ceux qui les écoutent; mais regardons.

Le prêtre ayant fini sa harangue, ses acolytes placèrent devant lui, sur la table, un pot rempli d'eau, où ils avaient eu soin de mettre un lézard vivant. Il y trempa ses doigts et aspergea l'assemblée, qui battit des mains en criant de toutes ses forces: *Iou! iou!*

L'*ofon* descendit de son tréteau, et Katagoum s'avança sur le bord de la fosse. C'était un assez bel homme d'une cinquantaine d'années; un pagne de coton à raies bleues et rouges lui couvrait le milieu du corps; il avait sur la tête un chapeau brodé d'argent avec un plumet à la française. Une veste arabe lui tenait lieu d'habit et laissait voir sa poitrine; des souliers de maroquin rouge ornaient ses pieds. Sa barbe grise était tressée en vingt petites boucles et entremêlée de soixante morceaux d'aigris, pierre bleue qui sert aux nègres de monnaie, en sorte que Marnix put calculer immédiatement ce que valait cette parure, c'est-à-dire environ mille écus. De grosses larmes coulaient sur les joues du roi et brillaient dans sa barbe quand il donna l'ordre de confier sa sœur à la terre. Les porteurs la descendirent au fond du trou creusé pour elle, puis on amena une douzaine d'esclaves ou de prisonniers de guerre avec des lames de couteau passées à travers les joues. Chacun d'eux fut conduit séparément au bord de la fosse, où on lui abattit la main droite d'un coup de hache; ensuite on le coucha sur le talus formé par la terre extraite du sol, et on lui coupa, ou plutôt on lui scia lentement la tête. Ces mains et ces têtes précipitées dans la cellule funèbre, constatant qu'elle ne renferme pas un être vulgaire, et doivent l'annoncer aux âges futurs. Tout près de là, au milieu d'un massif d'arbres, on égorgea des femmes, pour ainsi dire, sans les compter. De quel droit auraient-elles vécu, puisque la mort n'avait point épargné une princesse? Ce qu'il y avait de singulier, c'était l'air d'apathie, d'indifférence même avec lequel ces malheureux et ces malheureuses se laissaient faire. Le tambour de la

Mort ne cessa de mugir pendant toute la fête et de célébrer chaque immolation dans son affreux langage. Katagoum, ses femmes, tous les assistants regardaient cette boucherie d'un air de pieuse édification. Mais on ne s'en tint pas là. Un usage immémorial veut que l'on mouille le tombeau, comme disent les nègres, du sang d'un homme libre. Un esclave se glissa donc furtivement derrière un individu de cette condition, et lui assena sur la nuque un violent coup de hache; il tomba mort ou grièvement blessé. On le roula aussitôt dans la fosse, que l'on emplît à l'instant même. Les prêtres vinrent ensuite pétiiner sur l'humus qui la comblait, sans doute pour empêcher les bêtes féroces de déterrer les cadavres. La cérémonie était faite; chacun s'en retourna.

Les Européens avaient pris les devants; Cabanel, exaspéré, n'avait pu attendre la fin de la coutume, et il avait entraîné Marnix, qui sentait lui-même son cœur se lever de dégoût.

— Quelles brutes! quels animaux sauvages! disait le premier en revenant. Quoi! les obsèques d'une personne chérie, un acte pieux qui devrait seulement provoquer des regrets et faire couler des larmes, deviennent ici une occasion de meurtre, une excitation au crime?

— Ne faut-il point que le monarque prouve son attachement pour sa sœur? Par ce que vous avez vu, jugez de ce qui a lieu à la mort des rois. C'est alors un véritable carnage; les noirs n'osent plus sortir de leurs habitations de peur d'être tués, massacrés sur le seuil. Les frères, les fils, les neveux, les gardes du prince, feignant une folie momentanée, s'élançant hors de leurs maisons, le mousquet, le fusil à la main, et tirent au hasard; quiconque se trouve devant eux tombe sous leurs coups.

— Assez, assez, faites-moi grâce du reste! s'écria Cabanel, je ne puis en supporter davantage. Allons voir le chef de ces malheureux aveugles; rappelez-lui ses obligations, sa promesse, et quittons au plus vite son affreux pays.

— Notre départ ne saurait tarder maintenant, répondit Marnix; nous serons reçus aujourd'hui même par Katagoum, et demain matin nous nous mettrons en route.

Peu de temps après leur retour à Olahu, on vint effectivement leur annoncer que le prince les attendait. On leur fit traverser, entre une double haie de noirs soldats, armés de sabres, de fusils et de vieux tromblons, deux cours environnées d'agrestes cabanes. Le plus grand nombre des matelots restèrent dans la seconde; quelques-uns d'entre eux seulement furent introduits avec le lieutenant et le chirurgien dans la salle d'audience, qui avait l'aspect d'une grange. On n'y voyait ni meubles, ni ornements, ni plancher; du sable y tenait lieu de parquet. Le roi seul était placé sur une estrade couverte de peaux de léopards; un grand coffre à clous de cuivre doré lui servait de trône. Il avait acheté ce coffre de voyage au capitaine Firmin dans une de ses précédentes expéditions, et lui avait donné en échange quatre esclaves; or, les noirs valant sur la côte soixante-dix livres en moyenne, cette malle lui coûtait deux cent quatre-vingts francs et en avait rapporté quatre mille à son premier détenteur, car il avait obtenu ce prix de sa marchandise humaine. Le roi, vêtu comme aux obsèques, fumait dans une longue pipe, dont le fourneau, suivant l'usage du pays, était composé d'une terre jaune séchée au soleil, et qui avait pour tuyau une jeune tige de bambou.

À la droite et à la gauche du prince, on voyait assises, sur l'estrade même, deux de ses femmes, complètement nues, sauf les pagnes qui leur enveloppaient le milieu du corps. De grands colliers de verroterie, des brins d'or entremêlés dans leurs cheveux, des bracelets d'argent formaient leur parure. L'une tenait des pipes et un pot plein de tabac, l'autre une tasse de bois et une bouteille d'eau-de-vie.

Derrière l'estrade et sur les côtés, les cabaschirs, ou principaux du royaume, chefs naturels des troupes, étaient rangés debout et en armes. Le premier qu'on apercevait, à droite, se distinguait des autres par une petite pièce d'or bizarrement travaillée, qu'une ficelle tenait suspendue à son cou. C'était Odoumata, le favori de Katagoum; avec sa sagacité habituelle, il avait remarqué le mauvais effet produit sur les blancs par son costume européen, et il avait repris le vêtement national. Jamais son expression de finesse cruelle n'avait été si frappante.

Mais ce qui intéressait le plus vivement Cabanel, c'était un énorme singe, accroupi à gauche, sur un coin de l'estrade. Les nègres appellent *barris* ces oranges-outangs monstrueux. Quelques tribus leur enseignent, pendant leur jeunesse, à marcher droit, à puiser de l'eau dans desalebasses, à l'apporter sur leur tête, à tourner la broche, à écraser le grain entre deux pierres, seule méthode connue d'un grand nombre de peuplades noires. Cabanel, examinant la figure du singe et celle du roi, s'étonnait de leur ressemblance: ils avaient tous les deux le front fuyant, le nez aplati, les yeux à fleur de tête, les pommettes saillantes, les arcades sourcilières comprimées, la même saillie des mâchoires, une bouche également large. Sans la différence de la peau et sans un certain air de dignité que l'habitude du commandement avait donné au prince, le monarque et la bête eussent été complètement pareils¹. Cabanel s'amusait de cette analogie, quand il

¹ La ressemblance entre le singe et le nègre va plus loin encore. Voici ce que

observa que les autres noirs avaient une grande similitude avec le roi, et conséquemment avec le singe.

Il avait, au surplus, le temps de considérer jusqu'aux moindres détails; car, depuis l'entrée des blancs, une troupe de musiciens, placée derrière Katagoum, remplissait l'air d'un bruit infernal qui dura bien dix minutes. C'était quelque chose de merveilleux dans son genre. Les sons des tambours et ceux des trompettes eussent encore été supportables, mais plusieurs individus frappaient avec de grosses tringles sur des tubes de fer creux d'où sortaient les notes les plus sauvages et les plus discordantes. Les nègres écoutaient d'un air de ravissement cet effroyable concert.

Enfin il cessa, et les Européens assourdis en éprouvèrent une joie des plus vives; ils craignaient d'avoir le tympan déchiré.

Katagoum adressa le premier la parole à Marnix.

— Je suis charmé, lui dit-il, de vous revoir dans mes Etats. Vous venez sans doute pour me rappeler ma dette et ma promesse de vous payer quand il vous plairait?

— Nous sommes venus dans cette intention, lui répliqua Marnix: Firmin Rozoy, notre capitaine, a jeté l'ancre à Bogava, où il attend les deux cent cinquante noirs.

Le chef des Mandavits parut contrarié.

— Vous nous avez quittés aux dernières pluies et vous revenez avant la fin de la belle saison, dit-il.

Le dernier voyage de la *Gabrielle* avait été effectivement très-rapide.

— Notre présence embarrasse-t-elle le roi?

— Je n'ai pas pour le moment un seul prisonnier de guerre.

— Le roi est vaillant et sera toujours victorieux.

— Je suis en paix avec mes voisins.

— Il est utile que le roi étende sa domination.

— Et il faut que je tienne ma parole, ajouta Katagoum.

— Le roi me permettra de lui offrir un présent que lui adresse notre capitaine, dit Marnix.

Un sourire égaya le noir visage du prince. Le lieutenant fit signe à deux de ses hommes, qui apportèrent une boîte, d'où il tira six colliers de verroterie pour les femmes du monarque, et un baudrier rouge, avec des ornements d'argent, pour lui-même: acheté quelques livres chez une fripière, ce baudrier avait été remis à neuf. Il produisit un effet magique, aussi bien que les colliers: les femmes quittèrent ce qu'elles avaient dans les mains pour prendre possession de leur nouvelle parure. Katagoum reçut majestueusement le don du capitaine; mais, quand il eut passé en sautoir cette pièce d'équipement guerrier, il fut pris d'une telle joie, qu'il battit des mains, fit craquer ses doigts et se mit à danser sur son estrade. Les femmes ne s'occupaient que d'ajuster leurs colliers; c'est un honneur dans le pays d'en avoir un grand nombre. Le singe, voyant son maître gambader, jugea l'occasion bonne pour en faire autant, et, avec l'instinct d'imitation qui caractérise ces animaux, contrefit tous les mouvements, tous les gestes du roi. Les blancs ne purent garder leur sérieux, et les grimaces du *barris* provoquèrent dans la petite troupe un éclat de rire général. Ce bruit rappela Katagoum à lui-même: ne se doutant point qu'il avait préparé cet accès d'hilarité, il en chercha la cause autour de lui. Le singe lui tournait le dos en ce moment et gesticulait, dansait, grimaçait de plus belle. Le prince lui donna un coup de pied dans les reins, auquel la bête répondit par un grincement de dents et par des cris saccadés. Tous les deux reprirent ensuite leur place.

Les dons des Européens avaient imposé silence aux scrupules de Katagoum et levé les dernières difficultés. Il promit au lieutenant qu'il serait sur la côte avant dix jours, avec les deux cent cinquante noirs, et lui offrit de le jurer par ses *nongs* ou fétiches. Marnix lui répondit que sa parole lui suffisait. Les Européens le saluèrent; il leur rendit leur politesse par un léger mouvement de tête, et les blancs regagnèrent leur logis.

— Vous venez de voir un des rois les plus estimables du continent africain, dit Marnix à Cabanel.

— Un roi qui laisse exécuter des cérémonies comme les funérailles de sa sœur!

— C'est l'usage de son pays, et son intelligence ne lui permet pas de s'élever au-dessus des coutumes nationales. Mais il a, parmi les nègres, la réputation d'un homme de bien, et il la mérite. Jamais il n'a violé sa parole, ni envers les blancs ni envers les noirs. Il observe fidèlement toutes les pratiques de sa religion, et aimerait mieux mourir que de soustraire une seule victime aux sacrifices humains, par lesquels le peuple honore, apaise et se concilie les fétiches; mais il ne commettrait point un acte cruel pour son intérêt particulier. On m'a dit qu'étant tombé malade, et le grand onon lui ayant conseillé

je trouve dans le récit d'un voyage en Afrique: « Le roi de Sabo s'était fait accompagner de deux de ses femmes pendant toute la guerre. Elles l'avaient suivi au fort anglais et, selon l'usage du pays, où l'on n'a pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyaient souvent la tête en public, et prenaient plaisir à manger ses poux. » (Voyage de Thomas Philips Walckenaer, *Histoire générale des Voyages*, tome 8, page 430.) Ce n'est donc pas le singe qui imite l'homme, en Afrique, mais l'homme qui imite le singe.

de faire mettre à mort un de ses enfants, âgé de dix mois, avec la promesse qu'il recouvrerait ainsi la santé, Katagoum refusa de l'acheter à cette condition. Il est sobre d'ailleurs, et quoique vous ayez vu près de lui une femme avec une tasse et une bouteille de sangara, mot par lequel les nègres désignent l'eau-de-vie, jamais il n'en boit plus d'une pinte dans un jour; et pourtant il obtiendrait sans peine des Européens une abondante provision de spiritueux, grâce au commerce des esclaves. Enfin, il passe pour chaste : la polygamie est la seule forme de mariage connue chez les noirs; un homme épouse autant de femmes qu'il peut en nourrir, plusieurs rois en ont ainsi quelques centaines. Le prince mandavi se contenta de douze, et cela lui fit grand bien dans l'opinion publique. Les anciens n'estimaient pas davantage Zénon ou Epictète.

— Je vois qu'ici comme ailleurs, dit Cabanel, on est vertueux quand on a une moindre somme de vices que le reste de l'humanité.

Au moment où le chirurgien articulait ces paroles, les négriers atteignaient leurs demeures. Marnix et Cabanel se retirèrent dans le baobab et y passèrent tranquillement la soirée, afin d'être plus dispos pour la marche du lendemain. Ils contèrent mille histoires d'Europe, auxquelles le souvenir de la patrie donnait un charme insolite et une grâce particulière. Ce ne fut pas sans regret que le praticien abandonna l'arbre magique lorsqu'il fallut se mettre en route. Comme ils descendirent le fleuve au lieu de le remonter, ils employèrent, pour regagner le vaisseau, trent-six heures de moins que pour en venir; durant leur premier trajet, la chaloupe restait immobile toute la nuit, car les matelots ne pouvaient ramer sans cesse; maintenant, au contraire, on la laissait suivre le courant. Un seul homme éveillé la conduisait à la lumière des étoiles, pendant que les buffles mugissaient dans l'ombre, que les singes criaient sur les branches, et que les civettes parfumaient l'air. Aucun bruit n'interrompait le sommeil des navigateurs, habitués de longue main au fracas de l'Océan.

CHAPITRE X.

La chasse aux esclaves.

Quand les Européens furent partis, le roi Katagoum convoqua ses guerriers; trois mille environ accoururent à son appel. Il les rassembla dans la plaine qui entoure la ville, puis les passa en revue, si l'on peut employer ce terme pour des bandes sauvages, groupées d'une façon très-irrégulière. La plupart des simples soldats étaient des esclaves commandés par leurs maîtres; quelques pelotons seulement se composaient d'hommes libres, mais trop pauvres pour posséder des serviteurs; ceux là suivent des chefs qu'ils ont élus et qui sortent de leurs rangs. Pourvu qu'on lui obéisse, le prince ne s'occupe pas de la manière dont ses guerriers s'arrangent entre eux. Ces noirs miliciens portaient tous des pagnes blancs qui formaient une multitude de plis et ne descendaient que jusqu'à la moitié des cuisses : ils avaient la tête et les pieds nus. Les cheveux de presque tous étaient tressés en petites nattes. Dans leurs mains, on voyait des fusils, des sabres, des arcs, des zagaies ou lances, et même des haches dont le fer était enfoncé dans le manche, au rebours des nôtres; les carquois regorgeaient de flèches empoisonnées. Chacun, évidemment, s'était armé comme il avait pu. Une quarantaine montaient des chevaux peu dociles, et se trouvaient mêlés confusément aux piétons. Quelques-uns avaient amené des chameaux, non pour porter les bagages, car les armées nègres n'en ont pas, mais pour le butin qu'ils comptaient faire. On ne remarquait pas un seul éléphant; les noirs, bien plus maladroits que les Indiens, n'ont jamais su apprivoiser ce robuste animal.

Le roi Katagoum avait changé d'habillement : une large tunique de coton blanc, avec des raies de laine rouge, qui lui descendait jusqu'aux genoux, le distinguait de ses soldats, presque entièrement nus; elle était serrée autour des reins par une ceinture écarlate, dont les deux extrémités retombaient sur la hanche droite. Le baudrier qu'il avait reçu la veille suspendait à son côté un vieux sabre de cavalerie; avec son tricorne de jésuite, c'était le seul objet européen de son habillement. Il montait d'ailleurs un vigoureux cheval noir, sans selle et sans étriers. Comme presque tous les chefs sous ses ordres, il portait au bras gauche une targe oblongue en cuir de bœuf, recouverte d'une peau de tigre.

Une trentaine d'individus le suivaient partout, comme une garde d'élite; on voyait, autour de leur cou, plusieurs rangs de chapelets composés de dents humaines. C'étaient les dents des ennemis qu'ils avaient tués, et dont les chefs supérieurs, ou baboumets, avaient constaté la provenance; quiconque se serait paré d'un ornement de cette espèce sans en avoir le droit, aurait été puni de mort. La mine bestialement féroce de ces soldats ne les distinguait pas moins que leur signe honorifique; on appelait cette troupe spéciale le *corps des héros*.

Somme toute, la petite armée formait un ensemble bizarre et pittoresque. Le bruit des tambours et des trompettes, les hennissements des chevaux, les cris et le babil des nègres, les chants des guiriots ou bouffons, qui couraient çà et là, tatoués d'une manière grotesque,

remplissaient l'air d'accords peu mélodieux. Les tambours des noirs se composent d'une pièce de bois creusée d'un seul côté, puis recouverte d'une peau d'oreille d'éléphant assez bien tendue : deux bâtons en forme de marteau, et enveloppés de peau de chèvre, servent de baguettes et produisent des sons étranges. Les trompettes ne sont autre chose que des dents d'éléphants, évidés par un bout, avec une petite ouverture latérale près de l'autre bout, dans laquelle souffle un jeune garçon de douze ou quinze ans; il en sort des notes très-aiguës, mais sans variété, comme celles de nos cornets à bouquin. Voilà quelle musique militaire excite les noirs au milieu des batailles qu'ils se livrent constamment.

Il était quatre heures du matin; le jour naissant tremblait sur les montagnes avec une sorte d'indécision enfantine, comme si le soleil essayait ses premiers pas dans la carrière, lui qui devait bientôt parvenir au plus haut du ciel, et là, le front ceint de rayons éclatants, véritable roi de la nature, laisser traîner son manteau d'or sur les campagnes.

On se mit en marche du côté de l'Orient, où des cimes irrégulières se dessinaient sur le ciel rose du matin. Vers midi, la troupe se reposa dans un vallon plein de lataniers d'une hauteur immense, qui donnaient au paysage un air de profonde solitude, et formaient, avec les accidents du terrain, les tableaux les plus pittoresques. De grands perroquets, aux teintes radieuses, volaient d'un arbre à l'autre en poussant des cris sauvages. La lumière était si abondante, si compacte, pour ainsi dire, qu'elle avait l'air de ruisseler comme un liquide par tous les interstices du feuillage. La nature splendide et tranquille semblait conseiller aux hommes la paix, la concorde et la bonté. Mais les hommes n'écoutent jamais ses avis salutaires. Les soldats, étendus sur l'herbe, attendirent que la chaleur du jour fût diminuée. Ils se levèrent alors comme des bêtes fauves, pour courir à leur proie; elle ne devait point leur opposer grande résistance, car l'expédition était dirigée contre les Yamanes, tribu agricole et entièrement inoffensive. Les guerriers les plus braves aiment les victoires peu coûteuses.

On marcha ainsi pendant deux jours; vers le soir du troisième, on découvrit les premières huttes des Yamanes, dans une plaine que dominaient de hautes collines. Les troupes de Katagoum s'avancèrent en silence au milieu des champs cultivés. C'était l'heure où les Yamanes, fatigués de leurs travaux, prenaient le repas du soir; on voyait une fumée bleuâtre sortir de leurs demeures coniques, et, poussée par la brise, ondoyer en longues banderoles sur le flanc des montagnes. Quoique les agresseurs cherchassent à étouffer le bruit de leurs pas, quelques-unes de leurs victimes les entendirent et montrèrent, aux portes des huttes, des visages étonnés. C'était le moment choisi pour fondre sur le hameau; un roulement de tambour donna le signal, les nègres s'élançèrent tumultueusement vers les cases en brandissant leurs armes de toute espèce et en poussant des cris féroces, qui paraissaient imités des hurlements des hyènes et des panthères. En quelques minutes, le village fut investi; ses trois cent cinquante habitants n'étaient pas assez nombreux pour repousser les agresseurs; mal armés, surpris, peu vaillants, ils se défendirent à peine; ayant bientôt vu, d'ailleurs, qu'ils étaient un contre vingt, le découragement paralysa leurs forces. Ce ne fut point une lutte, mais un massacre. Tous les vieillards, tous les hommes ayant dépassé trente ans furent égorgés; les femmes mères, les petits enfants, subirent le même sort; on écrasa contre le sol la tête des nourrissons. Les jeunes gens, les jeunes filles, les petits garçons d'au moins six ans et les petites filles du même âge furent seuls épargnés pour être vendus. Quelques guerriers mandavis se donnèrent le plaisir d'enfermer dans les huttes un certain nombre de Yamanes vivants, d'y mettre le feu et de danser alentour, aux cris d'angoisse que poussaient leurs victimes. Le reste de l'armée incendia les autres cabanes par esprit d'imitation, et cette plaine, un quart d'heure auparavant si tranquille, n'offrit plus qu'une image de désolation. Les demeures légères, où une tribu pacifique prenait le repas du soir, craquaient et s'éboulaient dans la flamme; des tourbillons de fumée montaient vers le ciel radieux, comme pour se plaindre à lui de la cruauté des hommes; mais la brise dispersait les frères vapeurs, et l'immuable firmament continuait à déployer son profond azur, où les rayons du soleil couchant glissaient comme un sourire sur un visage calme et joyeux.

Des trois cent cinquante habitants du village, les chasseurs d'hommes n'en avaient pas gardé plus de quatre-vingt-dix. On se figure sans peine le désespoir de ces malheureux. Ils avaient vu égorger leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, les amis de leur famille; quelques maris avaient même vu tuer leurs femmes, leurs enfants sous leurs yeux. Les cadavres de ces êtres bien-aimés gisaient là, sur la terre, défigurés par des plaies hideuses et couverts de sang. Les soldats de Katagoum, qui passaient auprès, daignaient à peine y jeter un coup d'œil, et les poussaient du pied comme des choses viles. Les figures des pauvres Yamanes exprimaient toutes les variétés de la douleur humaine. Les femmes sanglotaient, gémissaient ou pleuraient silencieusement; quelques-unes étaient tombées en syncope, d'autres se tordaient dans les convulsions. Parmi les enfants, le plus grand nombre criait et se pressait contre les jeunes femmes, comme pour leur demander secours; mais d'aucuns roulaient, dans leurs

petites têtes noires, de gros yeux effarés; ils ne comprenaient rien au carnage qui venait d'avoir lieu, au spectacle effroyable qui les environnait. Comment l'auraient-ils compris, les pauvres innocents, lorsque les hommes les plus éclairés peuvent à peine concevoir les fureurs sanguinaires de l'espèce humaine ?

Les jeunes prisonniers ne formaient pas un tableau moins dramatique; ceux-ci étaient accablés d'un morne désespoir ou versaient des larmes, ceux-là lançaient à leurs vainqueurs des regards où brillaient toutes les flammes de la haine, de la colère et du mépris. Ce noble et vain désir de châtier les scélérats, qui obsède les victimes, leur faisait éprouver une torture à laquelle nul tourment n'est comparable. Il semble que la violence de votre indignation doit vous donner la force de soulever un monde, de conjurer les éléments et de faire descendre Dieu lui-même de son trône pour accomplir une juste vengeance; mais tout reste immobile autour de vous, et l'ardeur inexprimable de vos souhaits n'a d'autre résultat que de vous brûler comme une flamme infernale. Quelques prisonniers, parvenus aux dernières limites de l'exaspération, ne se contenaient plus, ne cherchaient point à se contenir. Ils se répandaient en insultes amères contre les soldats qui les entouraient :

— Vous des guerriers! leur disaient-ils. Vous êtes plus lâches que l'hyène et plus ignobles que le chacal. Il vous faut des ennemis sans défense et des victoires sans périls; vous auriez peur d'un enfant armé. Vous êtes braves envers les femmes, envers les vieillards, envers les gens endormis, nocturnes égorgés, tremblants assassins, envers des guet-apens, qui triomphent par la ruse, l'embuscade et l'incendie!

Les soldats de Katagoum entendaient ces outrages avec un certain flegme; de temps en temps néanmoins l'un d'eux, plus irritable que ses compagnons, s'approchait du groupe des captifs et tuait à coups de sabre ou de zagaie le malheureux qui n'avait pu calmer son indignation. C'était une victime de plus.

Pendant ce temps, d'autres Mandavis préparaient des instruments de captivité, choisissaient et abattaient les branches convenables pour cet usage. Quand tout fut prêt, on enferma les mains ou plutôt les poignets des prisonniers entre deux pièces de bois clouées ensemble; on leur mit au cou d'énormes fourches, assujetties derrière la nuque au moyen d'une traverse. Si les captifs veulent marcher seuls avec ces entraves, il faut qu'ils soulèvent à chaque pas le bout de la fourche qui donne contre la terre: il leur serait absolument impossible de fuir. Lorsqu'ils s'acheminent vers la côte, on les range en longues files, et chacun d'eux porte sur son épaule l'extrémité de la fourche du malheureux placé derrière lui: un noir de l'escorte se trouve toujours en avant et forme, pour ainsi dire, la tête de ce serpent monstrueux qui ondule comme le terrain. Une corde passée dans le bout de la première fourche, lui permet de le soutenir commodément. Les femmes et les enfants restent libres sous la surveillance de leurs conducteurs.

Après les scènes de cruauté vinrent les scènes de glotonnerie. Les envahisseurs firent main basse sur les troupeaux des vaincus. Les bœufs, les vaches, les moutons à peau rase, les chèvres apprivoisées, tombèrent sous la hache: les débris fumants des cabanes servirent à donner aux viandes le degré de cuisson nécessaire. Chaque Mandavi absorba une quantité effrayante d'aliments avec une bestiale gourmandise. Un certain nombre de guerriers ne se contentèrent pas de la nourriture commune, ils emportèrent dans un massif de gommiers des corps d'adultes et d'enfants. Bientôt une grande flamme empourpra les feuillages, et l'homme primitif, dont Rousseau fait un si pompeux éloge, se livra sans aucune retenue à ses abominables instincts.

Une nuit calme et douce vint fermer les yeux des oppresseurs et des victimes: la lune, qui se levait, comme un bon génie, dans un ciel sans nuages, les éclaira également de sa lumière paisible et caressante; on eût dit qu'elle les regardait avec pitié, les uns parce qu'ils avaient passé si promptement d'une vie heureuse à une vie d'infortunes sans bornes, les autres parce qu'ils étaient si vils et si méchants.

Les tambours et les trompettes donnèrent le signal du départ aux premiers rayons du matin. Katagoum se dirigea vers une autre peuplade moins débonnaire et qui, vraisemblablement, opposerait une vive résistance. Elle se composait d'à peu près quinze cents individus gouvernés par un chef, dont quatre ou cinq cents pouvaient combattre: le site montagneux qu'ils habitaient devait être pour eux un grand avantage; ils connaissaient les moindres accidents du terrain et ne manqueraient pas d'en profiter. Aussi les agresseurs marchèrent-ils avec de certaines précautions: une vingtaine de cavaliers les précédaient pour éclairer le pays: le roi venait ensuite avec un bataillon de choix; les hommes les plus braves se tenaient à l'arrière-garde, comme dans le poste le plus périlleux, en cas de surprise; les captifs, placés au centre, n'auraient pu être délivrés qu'après une destruction totale des forces de Katagoum.

Il était quatre heures de l'après-midi environ lorsque l'armée d'invasion entra sur le territoire des Nimaïas. C'était une tribu qui vivait moitié de chasse, moitié d'agriculture: les travaux sédentaires des champs n'avaient pas encore anéanti chez elle l'instinct guerrier. Soit qu'un Yamane, échappé au désastre des siens, les eût avertis, soit

qu'un chasseur, entraîné fort loin par quelque bête agile, eût entendu le bruit du massacre ou vu les flammes de l'incendie, et fût venu donner l'alarme à ses compatriotes, les Nimaïas se tenaient sur leurs gardes. Dialobé, leur résidence, avait l'étendue et l'aspect d'une petite ville; ses maisonnettes de bois ressemblaient beaucoup à celles d'Olahu. Elle était bâtie sur les premières pentes d'une haute montagne conique, dont les pics aigus s'élevaient au milieu des feuillages et découpaient sur l'outrémer du ciel leurs formes tourmentées, couleur gris de fer, qui luisaient par endroits comme du métal. Ces rochers sombres donnaient au paysage une expression mélancolique. Dans le vallon situé au bas de la ville coulait une petite rivière, qui allait, de solitude en solitude, porter ses eaux à quelque fleuve inconnu. Son bord occidental était bien moins élevé que l'autre, qui formait une espèce de muraille; cette circonstance en rendait le passage plus difficile, et néanmoins les Mandavis allaient être forcés de la franchir, car elle les séparait de Dialobé. Les Nimaïas avaient d'ailleurs détruit les ponts de bois et s'étaient postés en armes sur le haut du rempart naturel. Lorsque le roi Katagoum, faisant halte au sommet des coteaux qui bornaient à l'ouest la vallée, aperçut dans le lointain ces préparatifs, son œil s'anima d'une expression étrange. Dans cette expression très-compiquée dominaient le ressentiment et la soif de la vengeance; oui, de la vengeance, quelque bizarre que ce terme puisse paraître ici. Les apprêts des Nimaïas pour défendre leur vie et leur liberté, celles de leurs femmes et de leurs enfants, irritaient l'envahisseur comme un outrage et une action coupable; il faisait dans son cœur le vœu d'en punir cette innocente tribu par des barbaries insolites. Telle est la malheureuse situation des faibles envers les oppresseurs de tout genre: si on ne leur résiste point, ils abusent sans pitié de leur force; si on leur résiste, leur cruauté redouble, et leur fureur s'exalte jusqu'à une espèce de sanguinaire et atroce démence.

La supériorité numérique des soldats de Katagoum rendant sa victoire infaillible, les Nimaïas ne pouvaient que retarder le moment de son triomphe. Il détacha sur sa droite une bande de quatre cents hommes, et sur sa gauche une troupe de nombre égal: l'une devait suivre en amont, l'autre en aval, le bord de la rivière; toutes deux devaient chercher un gué ou franchir le courant à la nage, s'élançant vers l'ennemi, et faire en sorte de l'envelopper pour que les prisonniers fussent aussi nombreux que possible. Ce double mouvement fut masqué par les bois qui couvraient les hauteurs. A peine les divisions furent-elles parties, que le roi lui-même se mit en marche avec le corps principal, tandis qu'un autre détachement abattait des arbres, dont il équarriait les troncs. Le but du prince nègre était d'occuper les Nimaïas, de les tenir en haleine pendant qu'on les tournerait. Il ne s'approcha point à la portée du fusil, pour ne pas engager une lutte inutile, qui détruirait un grand nombre des hommes qu'il voulait capturer. A cinq cents toises de la rivière il fit halte, et attendit les poutres que préparait son arrière-garde; on y attela des chameaux, des chevaux et des hommes; elles arrivèrent ainsi en labourant le terrain. Ces madriers devaient servir à former des passerelles grossières. On ne tira point un seul coup de feu de part ni d'autre; les noirs, qui se procurèrent de la poudre avec des peines infinies, craignent beaucoup de l'employer sans résultat; ils ne se servent de leurs fusils que lorsqu'ils se croient sûrs de frapper leur but.

Les deux troupes restaient donc dans l'attente, lorsqu'on vit sortir, à droite et à gauche, des bois de telis, de sones et de palmistes, qui couvraient les extrémités du vallon, les détachements expédiés par Katagoum. Ils avançaient au pas de course et en gardant un profond silence; mais lorsque les mouvements de l'ennemi leur donnèrent la certitude qu'on les avait aperçus, ils poussèrent tous à la fois des hurlements sauvages qui durent retentir jusque par delà l'horizon, effrayant les tigres, les hyènes et les gypaètes, étonnés qu'il y eût dans la nature des cris plus hideux que les leurs. Au même instant, avec la même rapidité, Katagoum et sa horde se mirent en marche vers la rivière. Quelques minutes après, les balles et les flèches fendaient l'air, mêlant, pour la destruction de l'homme, les ressources des peuples barbares aux moyens des peuples civilisés.

Quoique très-inférieurs en nombre, quoique cernés de toutes parts, les Nimaïas ne se débandèrent point; ils parurent, au contraire, attendre l'ennemi avec une résolution inébranlable. Tous ceux qui pouvaient porter les armes se trouvaient rassemblés sur le bord de l'eau, depuis le garçon de quatorze ans jusqu'au vieillard septuagénaire. Ils formaient ainsi un effectif de six cent cinquante combattants. Ceux qui n'avaient point de fusils avaient du moins des sabres, des arcs, des haches et des couteaux. Katagoum dirigeait ses troupes avec une certaine habileté, mais était en proie à mille sentiments divers. Ce n'était point par amour de la gloire qu'il avait entrepris cette expédition, puisque l'on a l'habitude d'appeler glorieuse la plus sottise et la plus coupable des actions humaines. La guerre n'était pour lui qu'une affaire de commerce, une chasse aux esclaves. Le désir d'une prompt victoire, celui d'épargner ses adversaires et de colériques emportements se disputaient dans son cœur. Ces sentiments divers changeaient tour à tour l'expression de sa figure, animaient ses yeux d'un éclat sauvage, ou en amortissaient la vivacité quand l'hésitation et l'avarice prenaient le dessus. Tantôt il pressait le feu,

il ordonnait de ne pas épargner les flèches, et tantôt il semblait regretter chaque Nimaïa qui tombait. Cependant il avait fini par dresser les poutres contre le bord ultérieur du Tahuetché, car c'est ainsi que se nommait la petite rivière; elles formaient de la sorte un plan incliné, sur lequel on aurait franchi malaisément le cours d'eau, quand même rien n'aurait troublé l'opération. Mais la tribu attaquée était résolue à se défendre par tous les moyens et avec l'énergie du désespoir. Katagoum eut donc à lutter contre une résistance héroïque.

Le combat fut d'autant plus terrible, que Sandusko, chef des Nimaïas, était dans son genre et pour son pays un homme supérieur; il possédait évidemment ce génie guerrier qui se développe avant tous les autres. Dès qu'il avait vu les deux détachements et le corps d'armée mandavis marcher pour l'assaillir de trois points différents, il avait combiné son plan de défense avec une promptitude et une justesse de coup d'œil vraiment admirables. Disposant ses troupes à l'est, au nord et au sud, en pelotons semi-circulaires, pour qu'ils présentassent un plus grand front de résistance, pour que leurs balles et leurs traits atteignissent par leur divergence un plus grand nombre d'hommes, il plaça au bord du Tahuetché ceux d'entre ses soldats que distinguaient ou leur force, ou leur adresse à manier l'arc et le fusil. Ce qu'il y avait surtout d'important, c'était en effet de ne pas laisser franchir la rivière. Sans cet obstacle, les Nimaïas n'auraient pu tenir tête aux envahisseurs, dont la supériorité numérique était trop accablante. Mais de ce côté, la disposition des lieux facilitait la résistance, et des autres côtés, Sandusko espérait que le courage de ses guerriers, que leur profond ressentiment contre les agresseurs lui donneraient la victoire. Monté sur un cheval bai brun, il se tenait au centre de sa légion; ses traits, comparativement délicats, son air intrépide, ses belles formes, son attitude élégante et martiale, son abondante chevelure frisée, qu'il laissait flotter au vent, lui donnaient l'air du noir démon des batailles; il portait à la main une carabine anglaise à deux coups, au côté un sabre turc, un yatagan dans sa ceinture blanche; son pagnon et sa tunique étaient bleus, couleur qu'il affectionnait sans doute beaucoup. Aussitôt que les détachements avaient jeté leur cri farouche, les tambours, les trompettes, les guirriots des Nimaïas y avaient répondu, et ces sons barbares effrayant les oiseaux de proie établis dans les hautes roches, les pygargues, les écorcheurs, les percnoptères avaient pris leur vol en poussant à leur tour de sinistres clameurs.

Reçus à coups de fusil et de flèches empoisonnées, les détachements avaient fait halte, et, au lieu de se précipiter sur leurs ennemis, les combattants de loin avec les mêmes projectiles. Cependant les Mandavis essayaient de passer la rivière; Sandusko dirigeait presque toute son attention de ce côté. Suivant ses ordres, on laissait les plus courageux, les plus alertes des ennemis s'avancer sur les deux ponts mobiles formés de poutres placées côte à côte; puis, quand ils étaient chargés d'hommes, une fusillade et une volée de flèches précipitaient les assaillants dans les flots écumeux de la rivière. Quelques-uns tombaient tout à coup, d'autres chancelaient, essayaient de se cramponner, mais leurs forces les abandonnaient bien vite, et ils allaient rouler avec ceux qu'emportaient déjà les eaux rapides du Tahuetché. De nouveaux combattants se présentaient et finissaient de la même manière. Au bout d'un quart d'heure, les madriers, couverts de sang, brillaient du plus beau rouge cramoisi; les deux passerelles étaient devenues des chemins glissants, où les agresseurs avaient peine à se tenir debout.

Une dernière attaque fut plus meurtrière encore pour eux que les précédentes. Le roi Katagoum, furieux de ses pertes, avait proposé aux héros mandavis de tenter le passage et de mettre fin à l'expédition. Les nègres belliqueux avaient accepté, puis gravi les ponts d'un pas rapide. *Ayala! ayala!* (Garde à vous! garde à vous!) s'était crié le chef nimaïa, et, armant lui-même sa carabine, il avait dirigé le feu en y prenant part. Une grêle de balles et de traits empoisonnés perça les envahisseurs. La décharge avait été si terrible, qu'ils tombèrent presque tous à la fois, excepté deux frères, qui occupaient la tête d'un pont, et eurent le temps de sauter sur le rivage. Là, ils firent quelques victimes; mais bientôt, accablés par le nombre, percés, hachés, décapités, ils allèrent rejoindre leurs compagnons dans les eaux sanglantes de la rivière.

Après un si brillant fait d'armes, il y eut un moment de repos sur ce point. Les Mandavis découragés n'osaient plus tenter l'escalade. C'était ce qu'avait prévu, ce que désirait Sandusko. Il donna rapidement des ordres, et au bout de quelques secondes commença une fusillade continue et bien nourrie, entremêlée d'une grêle de flèches. Pendant ce temps, les plus robustes des Nimaïas soulevaient l'extrémité des charpentes et les poussaient dans l'abîme, où elles tombaient avec fracas. Le roi mandavi, exaspéré, invoquait ses fétiches, leur promettait des centaines de victimes et commandait à ses pionniers d'aller dans le bois abattre de nouveaux troncs d'arbres; mais c'était une opération qui devait durer deux ou trois heures avant qu'on eût amené les poutres jusqu'au bord de la rivière. Pendant ce temps, le corps d'armée devenait inutile, car les Nimaïas dominant les troupes de Katagoum, y faisaient un affreux ravage, tandis qu'ils étaient protégés par des rocs, par les saillies du terrain et par l'exhaussement

général du sol. Le chef mandavi ordonna donc la retraite et alla se poster à cinq ou six cents toises de la rivière, puis il expédia de nouveaux détachements, qui devaient la franchir comme les premiers et accabler l'ennemi.

Ces mouvements n'échappèrent point à Sandusko; il les avait d'ailleurs regardés comme inévitables et comptait bien en profiter. Dès qu'il vit Katagoum s'éloigner de la rivière, il groupa tous les hommes qu'il avait placés sur le bord, et, se mettant à leur tête, cria d'une voix retentissante : *Amoul danou! amoul danou!* c'est-à-dire : *Point de quartier*. En même temps, il se précipita vers l'est, où les ennemis étaient les plus nombreux, et employant tour à tour la carabine, le sabre et le poignard, porta le carnage dans leurs rangs. Les deux troupes, qui s'étaient jusqu'alors peu à peu rapprochées, s'attaquèrent partout corps à corps avec une rage inexprimable. Les jeunes garçons qui n'étaient pas assez forts pour lutter contre des adultes, les frappaient par derrière, leur coupaient les jarrets, ou, sitôt qu'ils étaient renversés, leur ouvraient la gorge. Les larges blessures, les traînées de sang qui rayaient les corps noirs des sauvages guerriers, formaient un hideux spectacle. Non moins hideuse était l'expression de leurs figures : leurs yeux, qui roulaient au milieu de leurs faces sombres, leurs dents blanches, que laissaient voir leurs lèvres contractées par la fureur, l'implacable haine qui était peinte dans toute leur physiologie, leur donnaient un air vraiment infernal. Deux bandes de démons, acharnés les uns contre les autres, n'eussent pas offert une autre apparence.

Contre l'ordinaire, ce fut la bonne cause qui l'emporta. Les Mandavis ne tardèrent pas à fléchir devant l'implacable héroïsme des Nimaïas. Ils étaient maintenant inférieurs en nombre et reculérent peu à peu, d'abord avec un certain ordre, mais bientôt dans une confusion extrême : ils finirent par prendre ouvertement la fuite. Mais la rapidité de leur course ne leur servit guère; leurs ennemis n'étaient pas moins agiles : quand ils ne les abattaient point à coups de fusil ou à coups de flèches, ils les rejoignaient et les massacraient sans pitié. En quelques minutes, la campagne fut jonchée de corps morts. Sandusko, qui tirait avec une adresse prodigieuse, fit tomber un grand nombre de fuyards sous ses balles. La joie du triomphe éclairait son visage belliqueux, fier et intelligent.

Mais ce triomphe ne pouvait être de longue durée. Il avait sans doute tué ou mis hors de combat environ mille ennemis, résultat immense, puisque c'était le tiers des forces de Katagoum; mais il ne lui restait à lui-même que quatre cent cinquante hommes; encore, un certain nombre souffraient-ils de blessures graves ou légères. La proportion de ses troupes avec celles des agresseurs n'avait donc point changé, ou, si elle avait changé, c'était à son désavantage; pouvait-il espérer que la victoire lui resterait définitivement? Pouvait-il espérer détruire tant d'adversaires? Assurément non. Aussi, avait-il fait conduire les femmes, les enfants, les bestiaux dans la montagne, et transporter dans les cavernes les grains, les provisions de toute espèce; car de fuir à travers le continent, il n'y fallait pas songer : leurs ennemis les rejoindraient infailliblement, puisque tous les barbares possèdent l'agilité du corps et se distinguent par la rapidité de leur course. Les populations qu'ils rencontreraient d'ailleurs chercheraient aussi à les capturer pour les vendre, et il serait partout nécessaire de combattre. Tel est le sort de ce malheureux pays : ses enfants, acharnés les uns contre les autres, n'ont pas une heure de sécurité, ne trouvent pas, dans leurs jours de désolation, une pierre pour reposer leur tête.

Sandusko éprouvait le plus violent désir de fondre sur une des troupes qui marchaient contre lui; mais, comme ces engagements ne finissent pas quand on veut, et que d'ailleurs Katagoum s'était mis en marche pour remonter le cours de la rivière et la passer à gué, quand il avait vu les Nimaïas en quitter le bord, le roi de Dialobé, comprimant son envie, donna le signal de la retraite. Les hommes valides ramassèrent les blessés incapables de se mouvoir, et la petite légion s'achemina du côté de la ville. Dans la crainte que cette résidence commode n'inspirât aux Mandavis le projet de laisser leurs adversaires par un long séjour sur les lieux, Sandusko prit une résolution énergique; suivant son ordre, une quarantaine de guerriers allumèrent des torches de bois de ronde, et mirent le feu aux maisons. Ils n'exécutèrent point cet acte vigoureux sans une émotion pénible, que trahirent également les yeux de leurs compatriotes quand ils virent monter dans les airs la flamme qui dévorait leurs demeures. C'était là qu'ils avaient passé leur enfance, qu'ils avaient aimé, qu'ils avaient souffert, et maintenant, sans aucune provocation de leur part, sans aucun motif plausible, on les mettait dans la nécessité de les détruire eux-mêmes! Ils se retournaient involontairement, le cœur serré, pendant qu'ils gravissaient la montagne, et la brise soufflait par moments vers eux les tourbillons de fumée, qui s'exhalaient de la ville flamboyante.

Cet incendie excita dans le cœur de Katagoum des transports de rage : il comprit bien qu'il annonçait, de la part des Nimaïas, l'inébranlable résolution de ne pas tomber entre ses mains. Et il avait déjà perdu mille hommes robustes, bien portants, dont il aurait pu obtenir un bon prix, car les rois nègres ont le droit de vendre tous

leurs sujets ! et la troupe de Sandusko tout entière ne pouvait lui fournir même la moitié de ce contingent ! Elle n'était pas à sa disposition d'ailleurs ; pour en capturer les débris, une lutte acharnée allait être nécessaire : jamais expédition n'aurait été si désastreuse.

Sandusko s'était retiré à temps, car ses ennemis atteignirent la ville en ruine, une demi-heure seulement après qu'il l'eut quittée. Disparus bientôt dans un profond ravin, sa troupe et lui marchèrent en silence, pour que rien ne trahît la direction qu'ils prenaient. Katagoum avait d'abord conçu l'espoir d'arrêter le progrès des flammes ; mais l'incendie avait couru de maison en maison et eût déjoué tous les efforts. Les Mandavis n'essayèrent donc même pas de le combattre. Au milieu de l'Afrique, d'ailleurs, si un logis est une chose agréable, c'est une chose peu nécessaire ; l'homme repose aussi bien sous le premier arbre venu, ou sous le dôme du ciel, que sous le toit d'une habitation. Katagoum envoya des éclaireurs à la découverte, puis l'on campa, mangea et soigna les blessés. La manière dont on les traite, chez certains peuples barbares de la Polynésie, fait vraiment frémir. Ainsi, quand une flèche, une zagaie, ont pénétré dans une partie du corps, dans la poitrine, par exemple, pour ne pas déchirer les chairs avec les pointes du fer tournées à rebours, les médecins poussent l'arme d'outre en outre et la font sortir par le dos. Un marin français a vu tout récemment le fait que voici : Deux femmes s'étaient battues, et l'une avait assené à l'autre un violent coup de pierre sur la tête. Ses parents inquiets envoyèrent chercher l'empirique, dans lequel la peuplade avait confiance. Il vint avec toute sa famille, et il fallut d'abord assouvir leur glotonnerie : quand ils se furent repus autant que le permettait la capacité de leur estomac, le charlatan examina la contusion de la malade. Il avait apporté de petits morceaux de silex et de coquillages, pointus ou tranchants, qui lui servaient à faire ses opérations. Au bout de quelques secondes, il pensa très-judicieusement que, pour bien traiter la lésion interne, plus grave que celle du dehors, il serait indispensable de la voir. Prenant donc une pierre aiguë, il se mit à percer un trou dans le crâne de la patiente, afin de regarder à l'intérieur. La médecine des Mandavis n'était pas aussi cruelle, mais elle ne valait guère mieux. On barbouilla de diverses couleurs les joues et le front des blessés en l'honneur des fétiches, on frotta leurs plaies avec de la terre ; puis on y appliqua certaines herbes ; on leur fit boire ensuite une potion, dans laquelle dominait la malagouette ou poivre de Guinée. Les plus vigoureux triomphèrent seuls du mal et du remède.

CHAPITRE XI.

Une tribu assiégée.

Cependant les Nimaïas avaient gagné dans la montagne des retraites bien connues : c'étaient de profondes cavernes, ménagées par la nature entre les lames ou couches obliques de la pierre calcaire. La principale s'ouvrait sur un précipice plein de teks, de figuiers, de baobabs et de mimosas ; des lianes escaladaient les troncs, couraient de branche en branche, et formaient des draperies somptueuses qui oscillaient lourdement au souffle de la brise. On montait à la grotte par un étroit sentier, de sorte que l'on pouvait aisément s'y défendre. C'était là qu'on avait logé les femmes et les enfants ; un petit nombre d'hommes furent commis à leur garde. Sandusko et la plupart de ses guerriers occupèrent trois autres grottes, d'un accès plus facile, et qui avaient besoin de leur présence. Toutes, néanmoins, offraient des avantages énormes contre les assaillants : elles dominaient des ravins ou des pentes qu'il était nécessaire de franchir pour en approcher. Le seul inconvénient de ces retraites, c'était le manque d'eau ; pas de sources, ni dans les cavernes, ni aux alentours : il fallait descendre jusqu'au milieu de la montagne pour trouver le liquide salubre. Dans les hautes régions, où étaient creusées les grottes, régnait une sécheresse éternelle. Les deux sources, placées à mi-côte, jaillissaient, du reste, au fond de bassins pierreux, sous des rochers surplombants : un si vaste, si épais massif de grands arbres, de buissons et de lianes les entourait, formant une voûte au-dessus, qu'il fallait en connaître la position pour y arriver, car il était impossible de deviner leur existence. Les Nimaïas comptaient donc s'y aller approvisionner pendant la nuit, et espéraient tenir indéfiniment secrètes ces expéditions clandestines.

Lorsqu'ils furent arrivés dans les grottes, sous la direction des chefs désignés par Sandusko, les Nimaïas adressèrent tous des prières à leurs fétiches. Ils les portaient sur eux, soigneusement cachés et enveloppés. L'un avait choisi pour dieu un morceau de bois jaune ou rouge ; l'autre une dent de chien, de tigre, de civette ou d'éléphant ; ceux-ci un os d'oiseau, une tête de poule ; ceux-là une arête de poisson, l'extrémité d'une corne de bœuf ou de bœuf, une pierre brillante, un paquet de ficelle d'écorce. Ils les prenaient dévotement dans la main et leur parlaient de la sorte : — Puissant fétiche, don-

nez-moi aujourd'hui du riz et des ignames ; donnez-moi de l'or et de l'argis ; donnez-moi des esclaves et des richesses ; donnez-moi la santé, et accordez-moi d'être prompt et actif, Protégez-moi contre mes ennemis, et fournissez-moi l'occasion de les exterminer, s'ils viennent m'assaillir. — Telle est leur prière habituelle¹.

Dans un coin de la grotte où campait le chef des Nimaïas, se trouvaient sa femme et ses deux filles : il n'avait pas voulu se séparer d'elles, et souhaitait avoir la même destinée, bonne ou mauvaise. À l'endroit qu'elles occupaient, la caverne, faisant un brusque détour, formait une espèce de chambre derrière une saillie de rochers. Une vingtaine de femmes esclaves entouraient, servaient humblement leur souveraine et ses héritières. Haïli, princesse des Nimaïas, était âgée d'environ trente-cinq ans ; elle portait, comme ses filles, un pagne bleu, une sorte de casaque blanche, non fermée ; des grains de verre, des morceaux de corail et d'ambre jaune ornaient leurs cheveux. Elles avaient pour chaussures des sandales en peau de tigre, mais leurs jambes étaient complètement nues. On voyait que toutes trois avaient frotté leur peau d'huile de palmier mêlée de charbon, sorte de pommade qui rend l'épiderme luisant et d'un noir d'ébène ; elle l'avaient aussi employée, comme c'est l'habitude des Africains, pour assombrir la nuance de leurs cheveux. Des colliers de verroterie et de grains d'or entouraient leur cou.

Haïli avait dû être fort belle, comme le témoignait encore la régularité de son visage et de ses proportions. Les Nimaïas se rapprochent du type européen : leurs lèvres sont moins épaisses, leur nez moins aplati, leur front moins étroit que ceux d'une foule de tribus nègres. C'était un des motifs qui avaient déterminé Katagoum à diriger son expédition vers leur territoire, sachant bien que les esclaves d'une forme agréable sont mieux accueillis par les marchands. Une figure ovale, des traits délicats, une chevelure abondante, un petit pied, un embonpoint plus modéré que celui qui caractérise habituellement les femmes noires, distinguaient la reine et ses deux filles, avec ces différences que l'âge établit entre des personnes de la même famille et du même sexe. Les traits d'Haïli exprimaient l'orgueil du commandement, la bonne opinion de soi-même, engendrée par le respect des inférieurs et l'illusion d'autrui.

Le visage de Kandiane, la fille aînée de Sandusko, portait plutôt l'empreinte d'une vanité naïve. Elle était fière du rang qu'elle occupait, de sa parure, de ses formes élégantes et robustes ; ses grands yeux, ses dents aussi blanches que la fleur du papayer, excitaient l'admiration de toute la tribu et des tribus voisines. Elle était belle comme une nuit des tropiques, avec son air embaumé, ses astres radieux, les soupirs de ses brises et l'harmonieux murmure de ses forêts immenses. Il n'y avait en elle de majestueux que sa taille ; ce qui dominait dans sa figure, c'était une expression avenante et un air de contentement habituel, signe qu'elle se trouvait heureuse de vivre.

Fitna, sa sœur, avait une autre complexion et un autre caractère. Elle était moins forte et moins grande, quoique aussi bien proportionnée ; dans ses yeux, plus petits, brillait une vive intelligence ; quelquefois seulement la flamme de son regard se voilait sous la langueur des âmes passionnées. Comme toutes les créatures nerveuses, elle déployait par moments une activité extrême, puis tombait dans une sorte de nonchalance contemplative. Elle avait sur les autres femmes de sa tribu la même supériorité que son père sur les hommes ; l'un et l'autre possédaient un génie qui les eût rendus célèbres s'ils eussent vu le jour chez une tribu moins barbare. La nature, en effet, montre partout sa puissance ; partout elle forme des êtres doués de vertus, de mérites exceptionnels, qui leur permettent de rendre à leurs concitoyens d'éminents services, et prouvent la grandeur de la race humaine quand elle atteint tout le développement dont elle est susceptible. Fitna possédait les rudes talents poétiques des nations incultes, dons que les bardes naïfs perdent souvent par l'étude, comme on le voit en Bretagne. Les premiers efforts de l'analyse troublent leur imagination, qui ne s'inspire que de la beauté des scènes champêtres et de l'éloquence naturelle du sentiment. Fitna exprimait ses émotions, ses réflexions, dans des strophes d'un caractère puissant, mais sauvage, et d'une mélodie singulière. On aurait cru entendre la voix des sources, le murmure des feuillages, les soupirs de la brise, le chant du bengali et le roucoulement des tourterelles mêlés au cri de guerre des noirs, au rugissement du tigre, aux clameurs de l'aigle royal, aux imprécations du tonnerre dans les nues orageuses. C'était la nature qui semblait parler en elle, comme les dieux parlaient autrefois sur les lèvres des pythonisses.

Fitna était d'ailleurs aimante et compatissante, car le poète a eu raison de dire :

La bonté, c'est le fond des natures augustes ;
D'une seule vertu Dieu fait l'âme des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

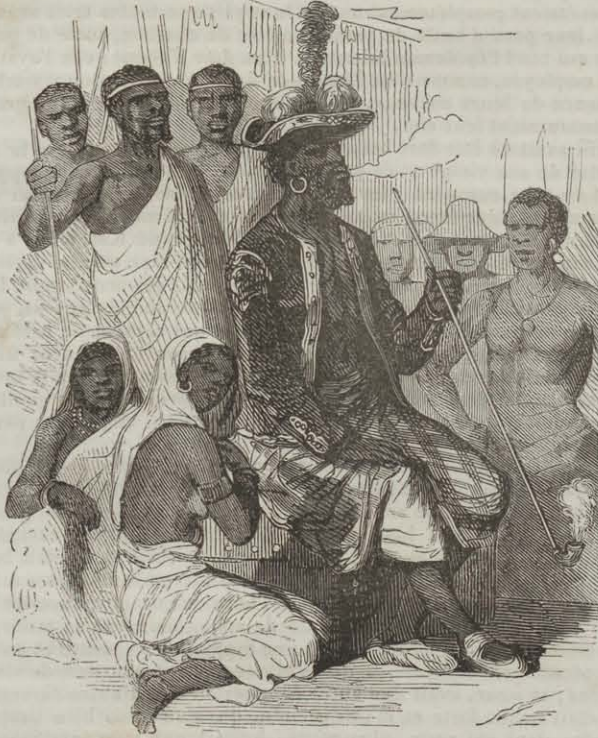
Fitna blâmait donc les cruelles habitudes des Africains, pleurait le sort des victimes, et cherchait à les secourir. Aussi avait-elle obtenu de son père qu'il abolît les sacrifices humains, qu'il ne vendît

¹ Les parents du prince sont seuls exceptés ; mais les souverains nègres font usage de ce droit le moins souvent possible, pour ne pas dépeupler leur territoire.

¹ Loyer, qui parcourut l'Afrique de 1704 à 1703, donne le texte nègre de cette oraison.

pas les prisonniers, mais les employât comme esclaves, et achetât, du produit de leur travail, la poudre, les fusils, les divers objets européens qui lui étaient nécessaires, au lieu de donner les captifs eux-mêmes en échange. Elle avait encore, malgré cela, bien des occasions de s'irriter ou de s'attendrir. Comme tous les êtres supérieurs, qui ont un sentiment de la justice plus pur et plus élevé que celui de la foule, elle marchait sans cesse entre deux génies mécontents, l'indignation et la pitié.

Un missionnaire français allant prêcher l'Évangile par delà les montagnes de la Lune à la grande nation des Mandaras, qui le fit mourir dans les supplices, avait été contraint de s'arrêter deux jours à Dialobé, car il se sentait accablé de fatigue. On lui avait témoigné le respect que les blancs inspirent aux nègres de prime abord. Sandusko l'avait reçu avec beaucoup d'égards, lui avait fait partager sa



Le roi, vêtu comme aux obsèques, fumait dans une longue pipe.

nourriture, permis d'entretenir sa femme et sa fille, malgré la mauvaise humeur des ofnons. Le père Nanteuil, qui avait appris la langue des noirs afin de les convertir, profita de l'occasion : il essaya de gagner au Christ la famille la plus importante de la peuplade. Mais de l'ignorance complète des barbares aux dogmes élevés d'une religion mystique le passage est difficile et demande du temps ; un Dieu mort sur la croix ne saurait être compris d'un peuple enfant pour lequel la force, la victoire et la prospérité constituent les signes de toute grandeur. Les autres idées ne leur échappent pas moins : un créateur immatériel, trois personnes réunies en une seule, l'incarnation, le mystère de la messe, dépassent de beaucoup la portée de leur intelligence. Les discours du père Nanteuil semblèrent donc vagues et obscurs à la famille Sandusko. Elle les écoutait néanmoins avec attention comme une chose toute nouvelle, comme un récit fantastique. L'apôtre courageux entraînait leur esprit dans des régions inconnues. Fitna principalement lui témoignait un vif intérêt. A certains passages, un éclair brillait dans ses yeux, comme si les maximes, les faits exposés par le missionnaire eussent correspondu à des réflexions intérieures qui l'avaient bien des fois préoccupée. Elle n'eut pas le temps de saisir le vrai sens des dogmes évangéliques, des traditions chrétiennes, mais il lui en resta quelques éléments, certaines idées qu'elle associa d'une manière étrange aux superstitions, aux croyances de son pays. Les noirs reconnaissent l'existence d'un dieu supérieur, dont les fétiches, malgré leur pouvoir, ne sont que les agents ; ils ont une notion confuse d'une autre vie, et pensent qu'après leur mort leur esprit va, au centre de la terre, animer une nouvelle forme, puis revient en ce monde, et passe constamment ainsi d'une région dans l'autre. Aussi ne mangent-ils, ne boivent-ils rien sans en jeter une petite portion à terre : ce sont des présents qu'ils croient faire à leurs parents et amis décédés, lesquels ont pour eux les mêmes égards et leur envoient tous les biens dont ils jouissent dans la vie actuelle. Ils sont persuadés, du reste, que le monde ne finira jamais.

Ces notions religieuses, mêlées à celles du christianisme par les auditeurs du père Nanteuil, formèrent le plus bizarre ensemble. Les lumières de l'Évangile s'y égaraient au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Quand le missionnaire parla des anges, des séraphins, l'imagination de Fitna les revêtit d'une peau sombre comme la sienne et les pourvut d'ailes plus noires que celles du corbeau. L'apôtre lui fit don d'une petite croix d'ivoire détachée d'un rosaire. Elle la pendit à son cou avec ses autres ornements, et l'adora depuis comme un fétiche supérieur aux fétiches indigènes, car il venait du pays des blancs, qui savent tant de choses et fabriquent tant d'objets merveilleux. Elle n'avait pu jamais comprendre la véritable signification de ce tragique symbole. Le père Nanteuil d'ailleurs ne parlait pas très-couramment l'idiome des nègres, et c'était un obstacle de plus. Les langues sauvages possèdent, en outre, fort peu de mots abstraits, mots indispensables pour rendre les conceptions élevées.

A partir de ce jour, les Nimaïas trouvèrent la jeune fille plus singulière qu'auparavant : la différence entre ses idées et les leurs s'était agrandie. Comment ne leur eût-elle point paru étrange ? Elle s'étonnait elle-même de ses sentiments, de ses réflexions ; elle les attribuait à l'influence du Dieu supérieur et à celle des génies chrétiens. Le travail intime de sa pensée lui semblait produit par un pouvoir extérieur, illusion de tous les peuples enfants, de tous les génies primitifs. Pour elle-même aussi bien que pour la tribu, il y avait en elle quelque chose de mystérieux, comme dans les eaux profondes qui glissent sous un ciel sans lune avec un indéfinissable murmure et de vagues reflets.

Lorsque Sandusko arriva près de sa femme et de ses filles, le visage de toutes trois prit un air interrogatif.

— Sommes-nous en sûreté, lui demanda la mère, et les Mandavis ne nous poursuivront-ils point jusque dans nos retraites ?

— Vous n'avez rien à craindre en ce moment, mais s'ils découvrent les fontaines, nous sommes perdus. Nous n'avons de l'eau que pour un jour, du vin de palmier que pour deux ou trois, et si nous ne pouvons aller la nuit nous approvisionner aux sources, il nous faudra périr de soif dans la montagne, nous faire tuer en combattant ou nous rendre à discrétion. Notre vie dépend d'une chance.

Et une expression amère passa rapidement sur les traits de Sandusko.

— J'ai bien soif, dit-il ensuite.

— Béana, dit Haïli à une des femmes, servez votre seigneur.

L'esclave rempli de vin de palmier une tasse de bois grossière et l'offrit, avec un respect mêlé de crainte, au chef nimaïa, épuisé de fatigue. Sandusko la vida d'un trait.

— Quel malheur pour nous qu'on soit venu nous attaquer à l'improviste ! dit Kandiane ; nous vivions si heureux, si tranquilles sans nuire à personne et sans inquiéter nos voisins !

— Nos vieillards, continua sa sœur, parlent d'un temps où tout le monde vivait ainsi en Afrique, où l'on ne pensait qu'à travailler et à se réjouir, où le sang des noirs n'abreuvait pas constamment la terre.

— Il doit y avoir bien longtemps, reprit Sandusko. Pour moi, je n'ai jamais entendu parler que de meurtres, de pillages, de surprises nocturnes, d'hommes libres enchaînés pour être vendus à la côte. Jusqu'ici nous avons échappé au sort commun par la protection de nos fétiches. Mais notre heure est enfin venue. Combien de mes braves compagnons j'ai laissés là-bas dans la plaine ! combien d'autres vont périr encore !

— Tangal est revenu avec vous ? demanda d'un air inquiet la plus jeune des deux sœurs.

— Oui, répliqua Sandusko d'un ton particulier, il distribue de la boisson et des vivres ici près dans la grotte.

Une joie douce se peignit sur les traits de Fitna. Sandusko poursuivit ses réflexions.

— Oui, les beaux jours sont passés pour nous comme pour le reste de l'Afrique ! C'est maintenant un sol maudit où règnent le meurtre et la douleur. Depuis que les blancs ont paru sur nos côtes, depuis qu'ils ont offert de donner leurs productions en échange de corps humains, notre pays est devenu un champ de carnage. Avec ces perpétuels massacres, avec ce trafic non interrompu, il finira par se dépeupler entièrement ; le lion et le chacal en resteront les derniers maîtres et le parcourront sans obstacle, ne trouvant sur leur passage que les squelettes blanchis des anciens habitants.

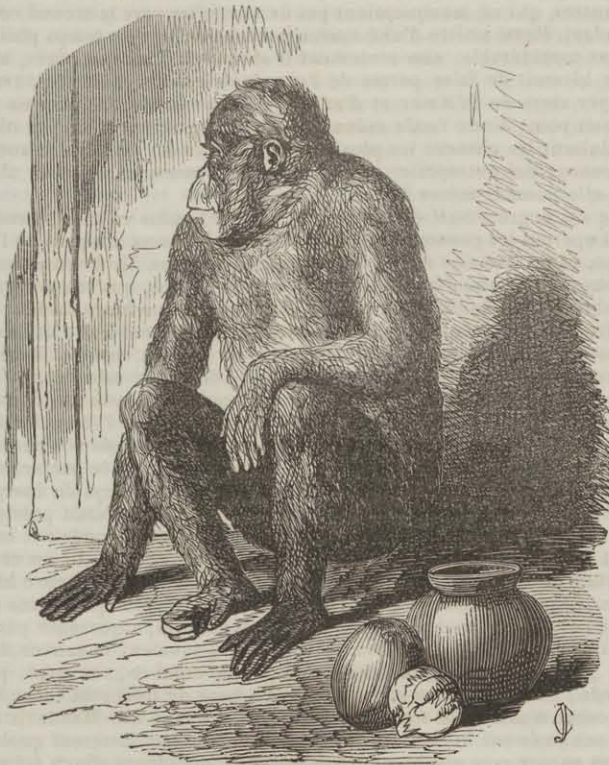
— Je ne voudrais point vous affliger, mon père, répondit Fitna ; mais le malheur qui accable les noirs n'est-il point leur ouvrage ? Ne se faisaient-ils pas sans cesse la guerre pour se capturer mutuellement ? Les vaincus ne devenaient-ils point des esclaves ou des victimes expiatoires qu'on immolait aux fétiches ? Ah ! si les nègres n'avaient pas été les uns pour les autres des bêtes sanguinaires, des ennemis impitoyables, quel mal auraient pu leur faire les blancs ? Seraient-ils venus nous chercher dans nos solitudes, nous donner la chasse dans nos montagnes et nos forêts profondes ? Plût au ciel que nous eussions été unis et qu'ils eussent essayé de nous prendre pour nous emmener sur leurs navires ! Si nombreux, si bien armés qu'eussent pu être leurs soldats, la terre d'Afrique les aurait dévorés ; pas un seul d'entre eux n'eût regagné sa hutte lointaine pour raconter le

désastre de ses frères. Les envahisseurs auraient trouvé la mort où ils croyaient trouver la fortune.

Pendant que Fitna parlait, mille sentiments pénibles déchiraient le cœur de son père. C'est une grande consolation pour les malheureux que d'attribuer leur malheur au destin ou à la méchanceté d'autrui; s'avouer qu'on est la cause de sa propre infortune la rend bien plus cruelle. Des larmes finirent par couler lentement sur les joues de Sandusko : il considérait avec désespoir son avenir, celui de sa famille, de son peuple et celui de sa patrie.

Sa fille devina ses pensées.

— Les héros ne se découragent point, dit-elle. L'honneur et la sécurité sont pour les braves, l'inquiétude et le péril pour les faibles de cœur. L'aigle n'a rien à craindre du vautour; quand celui-ci l'attaque, il le regarde comme une proie qui vient se jeter d'elle-même dans ses serres. Le fétiche du prêtre blanc nous protégera d'ailleurs.



C'était un énorme singe accroupi à gauche dans un coin de l'estrade.

Et elle montra la croix d'ivoire qui brillait sur sa poitrine.

Ces paroles encourageantes ne détruisirent pas complètement l'effet des premières; Sandusko resta aux prises avec les plus pénibles émotions. Tout à coup il se leva pour chasser loin de lui ces douloureux sentiments, secoua la tête, fit de la main un geste héroïque, et, abandonnant les femmes, retourna vers ses guerriers. Leur vue lui rendit toute son ardeur. Il prit avec eux son repas, s'entretint des événements du jour. Les torches de pin et de bois de ronde, qui éclairaient la grotte, jetaient des lueurs étranges sur les noirs soldats groupés dans les attitudes les plus diverses.

— A-t-on porté, selon mes ordres, de la nourriture et de la boisson aux vedettes? demanda Sandusko.

— Elles doivent avoir maintenant apaisé leur soif et leur faim, répondit un des baboumets, car voici les hommes que nous avons chargés des vivres.

Une douzaine de noirs rentraient en ce moment. Le chef se tourna de leur côté :

— Leur avez-vous bien recommandé la vigilance? dit-il. De leurs yeux et de leurs oreilles dépend le sort de toute la tribu.

— Dormir serait un crime, songer à sa femme une trahison, répliqua un des nègres qu'il interrogeait; ils auront l'œil de la chouette, qui voit dans l'ombre, et l'oreille délicate de l'antilope.

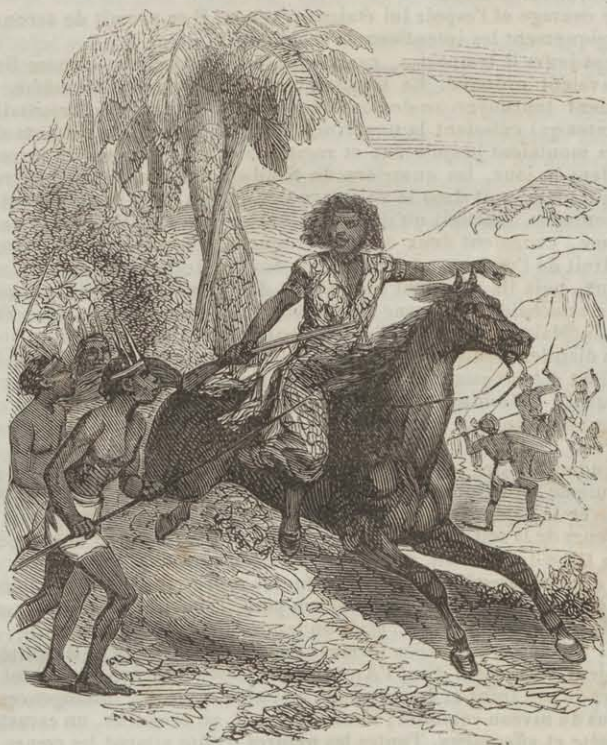
— Nous allons donc pouvoir dormir, délasser nos membres fatigués, reprit Sandusko. Tangal, placez deux hommes à l'entrée de la grotte pour surveiller les alentours; vous les relayerez quatre fois dans la nuit. Quant aux vedettes, elles ont juré sur leurs fétiches qu'elles attendraient le jour à leurs postes sans se trahir par aucun mouvement. Il faudrait être bien fin pour les découvrir.

Tangal exécuta l'ordre du prince nimaïa. Tous les guerriers s'étendirent sur le sable de la caverne, le roi comme les autres, et un pro-

fond sommeil ne tarda pas à fermer leurs paupières. La reine et ses filles dormaient aussi, entourées de leurs esclaves.

Il y avait environ trois heures qu'ils reposaient de cette manière, et la constellation du Bouvier brillait au zénith, lorsque le cri farouche des sentinelles fut répété par les hommes qui veillaient à l'entrée de la grotte : ils avaient eu soin de se tourner vers l'intérieur et de donner à leur voix un son guttural pour qu'elle ne fût pas entendue au loin et ne décelât pas leur retraite. Tous les Nimaïas des différentes grottes se levèrent aussitôt pleins d'anxiété. Quoique des bois, des éminences et des bancs de roches ne permirent d'en voir les ouvertures que de fort près, on ne ralluma point les torches et l'on causa dans l'ombre. Que s'était-il passé? quelle catastrophe allait-on apprendre? Une vingtaine d'hommes sortirent et se glissèrent dans l'ombre vers des postes d'observation plus rapprochés. Les sentinelles qui avaient donné l'alarme firent un mouvement contraire et vinrent annoncer ce qu'elles avaient vu ou entendu. Elles apportaient la plus fâcheuse nouvelle.

Dans la petite armée de Katagoum se trouvaient d'anciens esclaves des Nimaïas qui s'étaient enfuis pour échapper à de justes punitions. Connaissant les fontaines et les grottes, ils révélèrent leur existence et leur position au chef des agresseurs avec cette basse servilité qui ne cherche que le sourire du maître. Le prince noir dressa son plan de campagne d'après ces indications. Il résolut d'occuper les sources, de prendre les Nimaïas par la soif pour en tuer le moins possible et faire un grand nombre de prisonniers. Attendant que la nuit fût profonde, il divisa ses troupes en deux parties et donna l'ordre de marcher vers les eaux secrètes. Les deux hordes cheminèrent silencieusement et avec précaution; elles s'efforçaient même d'amortir le bruit de leurs pas. Mais tous les sauvages ont l'oreille fine et la vue perçante. Il y avait un quart d'heure tout au plus que les chasseurs d'hommes s'étaient mis en route, lorsque les vedettes nimaïas les entendirent et donnèrent l'alarme. Les Mandavis, jugeant toute circonspection inutile désormais, s'élançèrent rapidement vers les



Sandusko.

sources. Les guetteurs continuèrent de les observer jusqu'au moment où ils devinrent eux-mêmes l'objet d'actives recherches. Ils abandonnèrent alors les arbres creux, les épais buissons, les cavités des roches dans lesquels ils s'étaient blottis.

Grande fut la consternation des Nimaïas lorsqu'ils apprirent ce qui se passait.

— Mes prévisions funestes se réalisent. Nous n'avons plus qu'à vendre chèrement notre existence et à mourir comme des braves! s'écria Sandusko. Eh bien! préparons-nous et luttons jusqu'au dernier soupir!

— Attendons du moins que la soif nous pousse hors de notre asile, répondit un cabaschir. Nous avons de l'eau pour un jour, du vin de palmier pour deux ou trois; quelques arbres de cette espèce croissent

sur la montagne et nous permettront d'augmenter notre provision. Peut-être les Mandavis se lasseront-ils ; dans les situations périlleuses il est toujours bon de gagner du temps.

— C'est ainsi que je me proposais d'agir, répondit le chef ; mais, comme nous avons des chances de salut très-faibles, nous devons regarder la mort en face pour que son approche ne nous étonne point et qu'elle nous trouve sans peur.

— Si nous consultations le devin ? demanda Tangal.

— On doit toujours obéir aux fétiches, répondit le prince.

Et il se tourna vers les ofnons, qui étaient peu éloignés.

— Le devin jettera-t-il les sorts ? demanda-t-il au grand prêtre.

— Sans doute, fut la réplique de ce dernier, qui fit signe à un des ministres placés sous ses ordres.

Sandusko, les ofnons et les baboumets se dirigèrent vers le fond de la grotte, où on alluma une petite torche de rondin, dont on ne pouvait apercevoir la lumière au dehors, car les soldats debout en interceptaient les rayons. Le devin, la figure tatouée de la manière la plus étrange, prit neuf courroies parsemées de fétiches, les entortilla les unes dans les autres, puis les jeta sur le sol. Se penchant ensuite, il examina leurs positions relatives et les lignes qu'elles décrivait.

— Qu'ordonnent les nongs ? demanda le grand prêtre.

— Attendre, combattre et espérer.

— Qu'annoncent-ils ?

— Le succès.

La figure de Sandusko exprima l'étonnement. La position de la tribu lui semblait des plus critiques, et il doutait qu'elle pût en sortir autrement que par la mort et l'esclavage. Le principal ofnon, qui l'observait d'un œil attentif, devina sa pensée.

— N'y a-t-il aucun doute sur les promesses des nongs ? demanda-t-il à leur interprète, qui n'était que le sien.

— Nul doute, répondit le devin, ils annoncent la victoire.

La joie brilla dans les yeux de Sandusko.

— Les fétiches sont puissants, dit-il, et ils connaissent mieux l'avenir que les hommes.

Le courage et l'espoir lui étaient revenus. Il se promit de seconder énergiquement les intentions de ses dieux.

Sept jours il temporisa, comme il se l'était promis, comme ils le lui avaient ordonné. La position des assiégés resta la même. Ils voyaient tournoyer au-dessus des arbres la fumée des broussailles ardentes qui cuisaient la nourriture des Mandavis. Leurs chants sauvages montaient jusqu'à eux et remplissaient les femmes de terreur. Pendant le jour, les guerriers de Sandusko allaient à la recherche des palmiers, soit dans le voisinage des grottes, soit dans le haut de la montagne. Aussitôt qu'ils en avaient découvert, ils grimpaient à la cime, coupaient deux ou trois branches, creusaient des trous à l'endroit de l'incision et y mettaient des feuilles roulées en forme de tuyaux, puis ils plaçaient au-dessous des vases de poterie grossière qu'ils attachaient au tronc de l'arbre. Le lendemain, le vase était rempli. Mais les palmiers n'abondaient point dans ces hautes régions, et ils distillaient lentement leur précieux liquide. Un très-grand nombre auraient été nécessaires pour désaltérer une peuplade de douze cent cinquante individus. D'autres Nimaias fabriquaient des flèches empoisonnées afin que les tireurs d'arc ne se trouvassent point au dépourvu.

Pendant quatre jours, tout le monde put boire suffisamment ; le cinquième, il fallut diminuer les portions, le sixième encore davantage, et le septième, les malheureux commencèrent à éprouver les douleurs de la soif. Durant tout ce temps, Fitna semblait le bon génie de la tribu : elle allait, venait, encourageait les uns, donnait aux autres d'utiles conseils, ranimait enfin les esprits et les cœurs. Il était aisé de voir, néanmoins, qu'après son père, Tangal avait la plus grande partie de ses attentions. C'était un jeune homme de haute taille ; ses traits réguliers, ses belles formes, son air de vigueur et d'agilité en faisaient, pour ainsi dire, l'Antinoüs du désert. Ni son regard ni les lignes de son front et de sa bouche ne trahissaient une intelligence au-dessus du niveau commun ; ils annonçaient, en revanche, un caractère honnête et affectueux. Toutes les natures d'élite aiment les cœurs ingénus ; il y a une profonde sympathie entre leur droiture pleine de dévouement et l'élevation, la délicatesse des âmes supérieures. Heureux les simples d'esprit ! s'est écrié le Fils de l'Homme ; et quiconque habite, comme lui, les hautes régions de la pensée, montre une préférence ouverte pour cette naïve rectitude de sentiments, qui correspond et supplée à la force, à la justesse de l'intelligence.

Le penchant de Fitna pour Tangal n'était pas plus vif que celui du jeune homme pour elle. Aucun sacrifice n'eût coûté à son amour ; ces protestations de dévouement que le désir et l'espérance prodiguent chez les peuples civilisés, mais qui n'y sont, la plupart du temps, que de vains mots, sont, chez les peuples barbares, de puissantes réalités ; elles enfantent des actes d'héroïsme. Ni la réflexion, ni le calcul, ni même la prudence ne viennent y arrêter les mouvements du cœur.

Dans l'après-midi du septième jour, Sandusko résolut de ne pas attendre plus longtemps, puisque les Mandavis ne s'éloignaient point et que la tribu entière était menacée de périr par la soif. Il apprêta

ses armes, fit ses adieux à sa famille, et donna l'ordre d'invoquer les fétiches ; tous les hommes en état de combattre avaient été réunis dans la caverne. A l'heure où le soleil approche de l'horizon, ils la quittèrent. Pendant qu'ils suivaient les détours du ravin, Haïli et ses filles, assises à l'entrée de la grotte, les considéraient d'un œil attentif. Des larmes roulaient sous les paupières de la reine et de Fitna ; l'espoir les abandonnait à mesure que s'éloignaient les guerriers ; il leur semblait qu'elles ne devaient plus revoir Sandusko. Fitna tremblait d'ailleurs pour Tangal, dont le courage impétueux lui était bien connu. Des massifs de télis et de benjains ne tardèrent pas à leur cacher la vaillante troupe. Elles n'en restèrent pas moins dans le même endroit, l'oreille attentive et l'esprit inquiet. Les premières détonations les firent tressaillir ; Kandiane fut prise d'une telle peur qu'elle s'alla cacher au fond de la grotte.

Le projet de Sandusko était de se précipiter, avec l'énergie du désespoir, sur une des deux troupes qui gardaient les fontaines, de tuer un grand nombre d'hommes, de mettre en fuite et de décourager les autres, qui ne manqueraient pas de se replier vers le second corps mandavi. Resté maître d'une source pendant un laps de temps plus ou moins considérable, non-seulement il abreuverait ses guerriers, mais il se hâterait de faire porter de l'eau dans les cavernes. Il pourrait essayer alors de décimer et d'expulser l'autre horde. Ce plan ne paraissait point d'une facile exécution, mais la guerre est un jeu où se produisent les chances les plus bizarres. Sandusko avait vu le succès couronner des entreprises aussi hardeuses, pourquoi celle-là n'aurait-elle point la même issue ?

Le roi nègre s'était dirigé vers la source la plus voisine. Aussitôt qu'il aperçut les ennemis campés à l'entour, il donna le signal de l'attaque, et les Nimaias s'élançèrent comme des lions. Ils firent presque à bout portant une décharge de balles et de flèches, qui tua un grand nombre de Mandavis. De leur côté, ils perdirent quelques soldats, car les troupes de Katagoum, qui commandait justement cette division, ripostèrent sur-le-champ. Une mêlée atroce eut lieu ensuite. Tous les moyens de destruction furent employés, depuis le sabre et le fusil jusqu'au poignard et aux dents ; car ceux qui se trouvaient désarmés tâchaient de saisir leur adversaire à la gorge et de l'étrangler à la manière des tigres. La bête féroce, toujours cachée dans l'homme, toujours prête à se montrer dès que les circonstances le permettent, déploya en cette occasion toute sa sanguinaire et impitoyable énergie. Une des premières victimes fut le roi Sandusko. Il s'était précipité sur l'ennemi en tête de sa cohorte et avait fait une trouée : il semblait faucher les hommes avec son cimenterre ; chacun de ses coups abattait un Mandavi, ou lui ouvrait dans les chairs une affreuse blessure. Tous les guerriers qui l'entouraient n'en furent pas moins détruits, et il resta seul au milieu de ses adversaires, à quarante pas de ses troupes. Ni sa force ni son courage ne pouvaient le sauver dans une position pareille ; il fut accablé par le nombre, renversé, poignardé, littéralement mis en pièces. Au bout de quelques secondes, son corps n'avait plus figure humaine, tant la rage des Mandavis s'était acharnée sur le malheureux prince. Ses soldats luttèrent quelque temps encore avec une bravoure désespérée ; mais leurs efforts échouèrent contre la supériorité du nombre, et il leur fallut se retirer précipitamment. Quelques-uns d'entre eux avaient été faits prisonniers, on leur passa immédiatement au cou la fourche des esclaves. Quant aux blessés, les vainqueurs les égorgèrent tous.

CHAPITRE XII.

La capture.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la mort du chef des Nimaias, qui avait jeté la consternation dans la tribu. Les deux tiers seulement de la noire phalange étaient revenus aux grottes. Cette faible troupe commença une guerre de partisans contre les Mandavis. Chaque jour ils sortaient sous la conduite de Tangal, se répandaient dans la campagne, s'embusquaient derrière les arbres, les rochers, les plis de terrain, et tuaient les envahisseurs à coups de flèches et de fusil. Mais les soldats de Katagoum leur donnaient la chasse ; tous les soirs, ils rentraient moins nombreux ; tous les matins, ils sortaient plus découragés que la veille.

La mort de Sandusko avait plongé sa famille dans une violente douleur. Haïli s'était roulée sur la terre avec des cris de désespoir ; Kandiane n'avait pu retenir ses pleurs ; un sombre chagrin obsédait Fitna. Comme pour remplacer les funérailles qui avaient manqué à son père, elle chantait par intervalles des strophes lugubres sur un air étrange :

Qu'es-tu devenu, roi de la montagne ?
 Qu'es-tu devenu, lion du désert ?
 Tu dors à l'abri d'un platane vert,
 Loïn de tes amis, loïn de ta compagne.
 Ton glaive brillait pareil à l'éclair,
 Ton bras foudroyait comme la tempête,
 Tes regards lançaient la flamme, et ta tête
 Semblait un rocher dominant la mer.

Dans ces lieux nouveaux, où l'on doit renaitre,
A ceux qui t'aimaient songes-tu parfois ?
Ah! sous d'autres cieus et sous d'autres lois,
Tu vis seul et pauvre, esclave peut-être!
Peut-être fuis-tu, triste, abandonné,
Livré sans défense aux dents des panthères;
Car on n'a pas mis tes armes si chères
Dans ton dernier lit, d'herbes couronné.

Voilà quel destin menace les hommes!
Nous serons jugés selon notre mort;
Tel subit ailleurs le plus triste sort,
Qui fut le plus grand aux lieux où nous sommes.
Maudits soient-ils donc les envahisseurs,
Qui de sépulture ont privé mon père!
Que sur eux un jour pèse sa colère!
Qu'ils manquent aussi des derniers honneurs!

Cependant la soif torturait et décimait la tribu. Les palmiers ne fournissaient guère que de quoi désaltérer une trentaine de personnes, et l'on réservait cette boisson à l'élite des Nimaïas : les chefs, la reine et ses filles, les plus braves guerriers en avaient la meilleure part. Les petits et les faibles étaient abandonnés à eux-mêmes, et un grand nombre d'entre eux mouraient sans secours. Ils s'efforçaient par tous les moyens d'apaiser la soif qui les accablait, soif vraiment infernale sous ce climat brûlant. On les voyait le matin chercher sur les feuilles quelques gouttes de rosée ; ils suçaient des herbes tendres, ils rongeaient l'écorce des arbres. Mais le peu d'humidité dont ils parvenaient ainsi à rafraîchir leurs lèvres n'empêchait pas leur sang épaissi de se coaguler dans leurs veines. Il est reconnu qu'il n'y a pas de plus affreux supplice. Quelques-uns essayaient de fuir la montagne soigneusement investie, mais les pelotons ennemis, placés de distance en distance, les capturaient ou les tuaient de loin. D'autres marchaient droit vers les sources, en révélant par des signes leurs intentions pacifiques. Ils venaient se livrer eux-mêmes aux chasseurs d'hommes, échangeaient liberté, patrie, famille, espérance, contre une gorgée d'eau. C'était alors un spectacle triste et curieux à la fois que de les voir se précipiter sur le breuvage salutaire avec une frénésie indescriptible. On les aurait crus frappés d'aliénation mentale. Chaque goutte du précieux liquide semblait faire couler en eux des torrents de joie et leur apporter des siècles d'existence.

L'horrible situation des Nimaïas ne pouvait se prolonger indéfiniment. Beaucoup mouraient dans les transports d'une véritable folie. L'excès de la souffrance leur troublait le cerveau, ils croyaient apercevoir au loin d'immenses lacs bordés d'une herbe fraîche et d'arbres majestueux. Comme le soleil dorait les plantes humides du rivage, les îles jointaines et le flot transparent ! Avec quelle émotion les pauvres assésés se penchaient pour boire ! Mais Peau fuyait leurs lèvres embrasées : le songe se dissipait tout à coup, et l'affreuse réalité en prenait la place. Si ces illusions avaient lieu en plein jour, qu'on se figure les accès de joie et les désenchantements du sommeil ! Ce n'était que fleuves limpides, ruisseaux, cascades, fontaines inépuisables dans de gracieux vallons ; mais ces images enchanteresses se dissipaient à leur tour, et le réveil amenait l'agonie ou la mort !

Une nuit, la reine, ses deux filles et Tangal causaient à la lueur d'une torche, qui éclairait la grotte comme un caveau funéraire.

— Je vois bien, dit Haïli, que vos efforts sont inutiles ; chaque jour le nombre des guerriers diminue et notre situation empire. La mort ou l'esclavage, tel est le sort qui nous attend.

— Il nous reste encore cinq charges de poudre, répondit Tangal : nos meilleurs archers n'existent plus. Nous allons être mis hors de combat sans même que l'ennemi nous approche.

— Et voir souffrir tant de pauvres femmes, tant de pauvres enfants ! dit la jeune sœur, oh ! c'est un cruel chagrin ! Aujourd'hui j'étais dans la grande caverne ; j'y portais au fond d'une tasse de bois quelques gouttes de vin de palmier. Une femme toute jeune tenait entre ses bras son nourrisson pendu à sa mamelle desséchée. On eût dit que le feu avait brûlé ses lèvres ; sa peau avait jauni, ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites comme ceux d'un cadavre. Elle allait mourir si on ne venait pas à son aide. Je lui présentai ma tasse, en ayant soin de ne pas la quitter, de peur qu'elle ne répandît le précieux liquide. Elle me jeta un regard où se peignaient l'attendrissement et la reconnaissance ; oh ! ce regard, je ne l'oublierai jamais ! La malheureuse fit ensuite un mouvement pour porter le vase à sa bouche. En ce moment le nourrisson quitta son sein aride et poussa un faible cri. Elle m'ôta doucement la tasse de la main, l'approcha des lèvres de son enfant, et lui fit boire une partie du contenu. Tout à coup le vase lui échappa, sa tête retombe en arrière ; elle était morte, morte victime de son amour maternel ! Oh ! je ne puis supporter de si affreux spectacles !

— Et nous vivons déjà comme des captives, ajouta Kandiane. Et notre père, notre pauvre père, qu'ils ont massacré !

— Que devons-nous désirer maintenant, puisque nous ne pouvons échapper aux soldats de Katagoum ? dit la reine. Ne vaut-il pas mieux mourir que d'être vendus sur la côte, et d'aller bien loin, bien loin, souffrir toutes les douleurs de l'esclavage ?

— On dit que les noirs sont si malheureux sur les vaisseaux ! re-

prit Fitna. O ma mère ! ô ma sœur ! ô Tangal ! qu'allons-nous devenir ? Encore si nous restions ensemble, si nous pouvions mutuellement nous consoler ! Mais on nous séparera peut-être, on nous mettra sur des navires qui nous emporteront dans des contrées différentes ! Voilà, voilà le comble du malheur !

Et elle considérait Tangal avec des yeux plein d'affection et de tristesse.

— Nos fétiches nous abandonnent, continua-t-elle ; celui même du prêtre blanc n'a pas pitié de nous ! J'avais bien confiance en lui cependant !

Comme elle articulait ces mots, une larme tomba de ses yeux sur la croix d'ivoire et y demeura suspendue ; c'était, pour ainsi dire, le muet emblème du reproche qu'elle lui adressait.

— Soyons à nous-mêmes nos fétiches, répliqua Tangal ; ne comptons que sur nous, et tirons des circonstances le meilleur parti possible. Nous vivrons plusieurs fois, après tout, et dans les corps que nous devons habiter prochainement, nous serons sans doute heureux.

Il allait continuer, lorsqu'une détonation et des cris d'angoisse lui fermèrent la bouche. Katagoum avait enfin résolu d'attaquer les grottes cette nuit même. Ses éclaireurs ayant à la longue découvert les postes cachés où se logeaient les sentinelles des Nimaïas, on leur avait dressé des embûches et on les avait tués, avant qu'il leur fut possible de donner l'alarme. Le reste n'a pas besoin d'explication. D'adroits tireurs s'étaient glissés parmi les broussailles, vers l'embouchure des grottes, puis avaient commencé le feu contre les soldats qui les gardaient. Plusieurs de ceux-ci, atteints par les balles, n'avaient pu retener un cri de douleur, soit qu'ils eussent reçu un coup mortel, soit qu'ils fussent seulement blessés.

Au bruit de la détonation, Tangal se leva et se précipita vers l'orifice de l'ancre ; une seconde décharge l'accueillit, et une balle elleura sa tête de si près, qu'elle siffla dans sa chevelure. Au même instant, des hommes s'approchèrent avec des fagots qui commençaient à flamboyer sur des fourches, et les jetèrent à l'entrée de la grotte en criant :

— Si vous ne vous rendez pas, nous vous enfumons, et vous périrez tous.

Tangal voulait résister, faire une sortie ; mais la reine, ses filles, ses femmes l'environnèrent ; elles frémirent à l'idée de mourir étouffées dans la caverne. Le jeune homme céda.

— Nous nous rendons, puisqu'il le faut, dit-il d'une voix sourde.

Aussitôt les Mandavis, allumant des torches, s'élançèrent dans la caverne. Ils désarmèrent les guerriers, leur attachèrent les mains avec des lanières de peau de bœuf tordues en forme de cordes, et les poussèrent devant eux. D'autres soldats emmenaient les femmes. La même opération eut lieu simultanément dans les diverses grottes. Les vieillards, les matrones, les petits enfants furent mis à mort : le sabre, le couteau et la hache n'épargnèrent que ce qui pouvait être vendu. Dans quelques jours, il ne devait plus rester en Afrique un seul individu de cette peuplade tranquille et prospère.

Les différents corps des Mandavis se réunirent au signal des tambours et des trompettes : les provisions d'ignames, de riz, de maïs et de dattes, trouvées dans les grottes, leur fournirent de quoi préparer un festin barbare. Ils allumèrent des feux pour cuire leurs aliments, puis dansèrent alentour avec une joie frénétique. Tous les échos de la montagne répétaient leurs chants sauvages et leurs cris de victoire. Ces démonstrations insultantes augmentaient l'affliction des vaincus. Telle est néanmoins la faiblesse humaine qu'un certain nombre d'entre eux ressentaient uniquement le bien-être que leur avait procuré une boisson abondante après les tortures d'une longue soif. Bientôt, agresseurs et captifs s'endormirent, sauf la garde qui veillait sur les Nimaïas, sauf quelques mères ulcérées par le chagrin, sauf Tangal et Fitna, éloignés l'un de l'autre, mais considérant avec une égale douleur l'abîme d'infortune dans lequel ils étaient tombés. Une consolation leur restait cependant : ils vivaient tous deux, ils pourraient se revoir. Cette espérance, pleine de doutes, de craintes et d'angoisses, brillait à travers leur esprit comme un pâle rayon de lune à travers les arbres des tombeaux.

CHAPITRE XIII.

La Marche à la côte.

Le lendemain, on forma la *colle*, c'est-à-dire qu'on arrangea et groupa les prisonniers en caravane pour les mener à la côte. On passa des fourches au cou de tous les guerriers nimaïas, leurs mains furent enfermées entre des pièces de bois cloués ensemble : on laissa libres celles des femmes, quoique l'usage soit de les attacher avec des lanières. Quand on s'approcha de Tangal pour lui mettre sur les épaules le signe de l'esclavage, il eut un moment d'effroyable désespoir et une violente envie de se faire tuer plutôt que de subir un pareil outrage. L'idée de la famille Sandusko le retint : il pouvait encore leur être utile, soit pendant le trajet, soit sur le bâtiment négrier. Il courba donc la tête et dévora son chagrin. Katagoum aurait pu employer ces précautions dès la veille, mais comme c'était un bon roi, il avait voulu

laisser reposer tranquillement ses captifs. Il songeait d'ailleurs qu'ils allaient avoir besoin de leurs forces pour une longue marche, et qu'il en perdrait toujours assez par suite de la fatigue, de la chaleur et des privations.

Il divisa son armée en quatre parties : l'une formait l'avant-garde, la seconde l'arrière-garde, les deux autres des colonnes placées à droite et à gauche, entre le premier corps et le dernier. Au centre marchaient les captifs : de sept hommes en sept hommes, un Mandavi les surveillait, portant un mousquet ou un fusil de la main gauche, et, dans la droite, un long fouet composé de lanières de peau de bœuf. Les femmes, les enfants furent mis pèle-mêle sous la conduite de quelques guerriers, munis du même instrument de correction. Suivant l'habitude des peuples barbares, on plaça sur le dos des femmes les provisions que ne pouvaient porter les chameaux; quelques-unes, dans un état de grossesse avancée, n'en reçurent pas moins une charge pesante. Lorsque les soldats s'approchèrent d'Haïli, avec une peau de vache pleine de dattes et de bananes, l'idée de l'outrage qu'elle allait subir excita une vive indignation dans le cœur de la reine déchue. Elle se redressa fièrement et repoussa de la main le fardeau qu'on voulait lui imposer.

— Souhaitez-vous des coups de fouet? lui dit le conducteur. Allons, obéissez, ou vous allez faire connaissance avec ma lanière.

— Je n'obéirai point et ne me laisserai pas dégrader de la sorte : il y a quelques heures seulement j'étais encore reine, et votre chef devrait avoir des égards pour moi.

— Notre chef veut qu'on porte les provisions; il veut vous faire marcher rapidement à la côte et vous vendre aussi bien que possible.

Pendant qu'il articulait ces mots, le soldat fit une nouvelle tentative pour placer la peau de vache sur les épaules d'Haïli; mais elle l'écarta d'un geste si prompt et si décidé, qu'elle tomba des mains du conducteur : les bananes et les dattes se répandirent sur le sol. Le Mandavi furieux leva son fouet et lui sangla autour des reins un coup terrible.

La reine déchue poussa un grand cri, dans lequel l'expression de la colère se trouvait mêlée à celle de la douleur. Toutes les femmes de la tribu lui répondirent par un gémissement : elles souffraient plus de voir frapper ainsi la femme de leur chef que si on les eût frappées elles-mêmes. Il y a dans le cœur de l'homme un instinct de subordination et de dévouement qui le porte au sacrifice, à l'oubli de ses maux et de sa personnalité; c'est ce généreux sentiment que les scélérats exploitent pour opprimer les nations.

— Ramasse ces fruits épars! s'écria le guerrier mandavi, ou je mets ta chair à nu.

Vingt nègresses se précipitèrent au-devant d'Haïli dans le but de lui épargner cette humiliation; elles ramassèrent les dattes et les bananes avec une extrême promptitude. Pendant qu'elles se livraient à ce travail, Bohon, le guerrier mandavi, se tourna vers Kandiane; il prit un autre fardeau et le plaça sur les épaules de la jeune fille. Kandiane, qui venait de voir maltraiter sa mère, n'essaya point de résister : elle baissa la tête et fondit en larmes; mais comme elle ne fit aucun effort pour retenir l'outrage, elle tomba, et tout le riz qu'elle contenait se répandit sur la terre.

Bohon fut transporté de fureur.

— C'est un complot! s'écria-t-il.

Et, après avoir rejeté son bras fort loin en arrière, il appliqua à la malheureuse jeune fille le coup le plus violent qu'il fût capable de donner. La mèche porta sur le sein gauche de Kandiane, et lui causa une telle douleur qu'elle tomba évanouie.

On aurait peine à décrire ce que sa mère et sa sœur éprouvèrent en ce moment. La figure d'Haïli ressemblait au visage d'une lionne qui voit un chasseur emporter un de ses lionceaux. Les yeux de Fitna lançaient éclairs sur éclairs, et ces flammes menaçantes annonçaient toute la violence de l'orage qui bouleversait son esprit.

— Bête féroce! cria-t-elle à Bohon, ne pouvez-vous avoir quelques ménagements pour des femmes?

— Je vais te montrer comment je les ménage, répondit le brutal conducteur.

Et choisissant le plus lourd des fardeaux qui restaient, il se dirigea vers elle. La noble fille lui jeta un regard de suprême dédain, puis apercevant, à quelque distance le roi Katagoum, elle s'élança de son côté aussi légère qu'une antilope. Elle avait toute la grâce, toute la souplesse, toute la rapidité de cet hôte charmant des solitudes africaines.

— Roi! s'écria-t-elle, laisseras-tu traiter la femme et les filles d'un chef comme les dernières des esclaves? Le grand Noumaya t'en punirait, et les nongs eux-mêmes te feraient éprouver leur colère.

— Qui es-tu? d'où viennent tes plaintes? demanda Katagoum.

— Je suis Fitna, la seconde fille du roi Sandusko; on a voulu charger ma mère et ma sœur comme des bêtes de somme, et on les a frappées sans pitié!

— Où est le coupable? reprit Katagoum.

— Viens, répondit Fitna.

Le roi tourna son cheval du côté qu'elle lui indiquait, et elle suivit la monture aussi facilement qu'une gazelle. Le roi, nous l'avons dit, n'était pas un homme pervers; la nature lui avait donné de bons sen-

timents qui, ailleurs, eussent produit de bonnes actions; mais dans les ténèbres où vivent les peuples barbares de l'Afrique, c'étaient des flèches qui s'éloignaient constamment de leur but. Lorsque Fitna et lui furent arrivés à l'endroit où se trouvaient les femmes, lorsqu'il vit Kandiane étendue par terre sans connaissance, Haïli penchée sur elle avec une expression de morne douleur, les autres nègresses plongées dans la consternation, il ne demanda point de détails, ne se fit point raconter ce qui avait eu lieu, mais poussa vers Bohon, que Fitna lui désignait, et, lui prenant l'oreille droite, il la lui coupa. Le guerrier mandavi poussa un hurlement.

— Eloigne-toi des femmes, et va te mettre à l'arrière-garde, lui dit le noir despote.

Le soldat obéit sans murmures.

Bientôt le signal du départ retentit, et les sombres bataillons se mirent en route. Kandiane avait repris ses sens; les trois femmes marchaient librement, et, à l'occasion, recevaient des autres nègresses mille témoignages d'affection ou d'attachement. La caravane fit un mouvement vers la droite pour aller passer à gué la rivière. L'ordre que nous avons décrit n'était observé qu'en gros; les rocs, les arbres, les inégalités du sol en rompaient à chaque instant la symétrie; les nègres, d'ailleurs, n'ont jamais déployé dans leurs manœuvres la régularité sévère des Européens.

Malgré l'acte de justice barbare qu'il venait d'accomplir, le roi Katagoum était profondément irrité de la longue résistance des Nimaias, des pertes énormes qu'ils lui avaient fait essuyer, du retard qui était la conséquence de leur bravoure. Il tenait beaucoup à sa réputation d'exactitude. Or, les blancs ne devaient-ils pas croire qu'il avait l'intention de les tromper? Ne devaient-ils pas être convaincus qu'il ne se présenterait point sur le rivage? Son orgueil souffrait de l'idée qu'on pût concevoir de lui une pareille opinion. Il donna l'ordre de presser la marche, afin de hâter le moment où il se justifierait en payant sa dette. Pour obtenir plus vite ce résultat, peu lui importait de perdre en chemin une centaine de prisonniers. Il en avait plus de sept cents, et ne devait à Firmin que deux cent cinquante esclaves. Il pouvait donc faire largement les choses, accélérer son voyage, et ne point économiser ses captifs. C'est un usage tellement consacré dans le pays, qu'il ne lui vint pas, à cet égard, le moindre scrupule. Nul peuple sur la terre n'a, d'ailleurs, un sentiment moral plus obtus que les Africains; c'est le seul chez lequel on n'ait pas trouvé le dogme des peines et des récompenses après la mort. Ils croient que tous les individus occupent, dans l'autre monde, le même rang que dans celui-ci : hors des cas très-peu nombreux, les rois, les prêtres, les guerriers, les esclaves ne changent point de condition pendant toute la série de leurs existences successives.

On franchit, durant le premier jour, un espace de terrain équivalent à une douzaine de lieues. C'était beaucoup par l'ardente chaleur qui tombait d'un ciel sans nuages. Les Nimaias souffraient plus que les Mandavis; car leurs fourches pesantes, leurs cepts de bois les gênaient, les fatiguaient, et les tortures d'une longue soif les avaient affaiblis. Les enfants des deux sexes et un grand nombre de prisonniers furent accablés dès le milieu du trajet. Leurs visages crispés, la sueur qui couvrait leur front, leur dos et leur poitrine, leur allure pénible et traînante révélaient combien cette marche forcée était pour eux une dure épreuve. Quelques mères prenaient leurs enfants sur leur dos; mais, faute de vigueur, elles ne pouvaient les porter longtemps, et, après ce surcroît de fatigue, elles se trouvaient bientôt les dernières de la troupe, avec leurs pauvres petits. Comme leur lenteur eût retardé le voyage ou contraint de les abandonner dans le désert, les conducteurs ranimaient leur courage au moyen des fouets. Ils leur en cinglaient des coups sur toutes les parties du corps avec une habileté si cruelle, que les lanières enlevaient des fragments de peau, et que les mères, les enfants, tressaillaient comme par suite d'une commotion électrique. Ils pressaient alors le pas, ils couraient avec l'énergie de la douleur, et on voyait leur sang tracer des filets rouges le long de leur peau noire.

Après le second tiers de la journée, quelques-uns des enfants les plus jeunes se trouvèrent absolument hors d'état de faire mouvoir leurs petites jambes. On les attacha aux selles grossières des cavaliers, ou même à la taille de ceux qui n'avaient point de selles, mais ce fut avec des cordes d'écorce d'arbre si dures, si raboteuses, que les infortunés eurent bientôt les reins et les côtés en sang. Le trot du cheval leur donnait d'ailleurs de terribles secousses qui les meurtrissaient. On eût dit qu'on voulait leur faire subir une vraie torture.

Tant bien que mal, cependant, la caravane guerrière et la collie atteignirent le lieu où elles devaient passer la nuit. C'était un grand plateau couvert d'une herbe touffue, ombragé de télis aux vastes rameaux, de tamacams et de nombreux gommiers, dont les fleurs jaunes, groupées en corambes, parfumaient l'air d'une senteur délicieuse. Les sources abondaient sur cette terrasse dominée par de hautes collines, et l'on entendait leurs flots limpides tomber, avec un doux murmure, dans les vallées adjacentes. Comme les provisions ne manquaient pas, non-seulement les vainqueurs, mais les captifs purent satisfaire leur appétit. Les guerriers les plus agiles et les plus robustes allèrent encore abattre, à coups de fusil, des springbocks, des singes

et des bœufs sauvages, qui formèrent un régal pour eux et les principaux Mandavis. Des feux brillèrent bientôt dans les ténèbres naissantes : ils servirent à la cuisson des viandes et à éloigner les bêtes féroces, dont on entendait les rugissements et les cris sinistres, mêlés au bruit des cascades. La plupart des femmes et presque tous les enfants étaient tombés de lassitude lorsqu'on avait donné le signal du repos. Un certain nombre d'entre elles refusèrent de manger, car l'excès de la fatigue et la chaleur du jour leur avaient donné la fièvre; mais, quel que fût l'état de leur santé, les plus jeunes et les plus belles ne purent dormir que fort tard dans la nuit; jusque-là, elles furent en butte aux violences des vainqueurs. Sans la protection de Katagoum, Haïli et ses deux filles auraient subi les mêmes outrages.

Le second jour de marche, des femmes, des enfants et quelques prisonniers moururent d'épuisement, de chagrin, de diverses maladies contractées pendant la lutte ou depuis leur capture, par suite de privations, de mauvais traitements, de toutes les misères que souffrent les vaincus. Beaucoup d'entre eux restèrent en chemin, faute de pouvoir suivre la cofle, malgré les coups de fouet dont on sillonnait leur corps.

— Tuez-nous, tuez-nous, disaient de pauvres femmes, ou laissez-nous mourir dans le désert, mais ne nous faites point endurer ce cruel supplice!

Et, se couchant par terre devant les conducteurs, elles refusaient absolument de marcher. Après les avoir mises en sang, les Mandavis étaient contraints de les abandonner. La troupe de Katagoum poursuivait son rapide voyage, et les infortunées demeuraient bientôt seules dans des régions inconnues. Elles goûtaient quelques moments la satisfaction de rafraîchir, de délasser sur la terre humide leurs membres épuisés; mais cette triste joie ne durait pas longtemps. Les lions, les tigres, les hyènes, les panthères accouraient du fond des bois; les vautours mêmes s'abattaient sur elles, et hors d'état de résister, elle devenaient toutes vivantes la pâture des animaux féroces.

Le soir du troisième jour, la caravane atteignit Olahu, où elle se ravitailla. Elle n'y fit pas une longue halte, néanmoins. Katagoum était trop religieux pour ne pas sacrifier quelques victimes à son fétiche, qui était un ergot de coq, et au fétiche de la tribu. Le lendemain de son arrivée, on entendit de bonne heure gronder le tambour de la Mort. Trois coups résonnèrent l'un après l'autre : c'étaient les têtes de trois jeunes prisonniers qui tombaient. Une pause eut lieu ensuite, pendant laquelle les ofons récitèrent des prières et accomplirent certains rites. Katagoum baisait dévotement son ergot de coq. Trois autres coups annoncèrent que trois jeunes filles cessaient de vivre. A chaque fois on arrosait le tambour du sang des victimes. L'immolation de trois enfants termina la cérémonie. Deux de ces enfants étaient des petites filles remarquablement gracieuses. Ayant vu décapiter les hommes et les femmes, elles tremblaient de tous leurs membres, comme si leurs os allaient se disloquer. D'une voix naïve et pleine de larmes, avec les gestes charmants de leur âge, elles essayaient d'attendrir leurs bourreaux; mais l'homme ne s'attendrit, en général, que sur ses propres douleurs.

— Oh! ne me coupez pas la tête, disait l'une, je suis trop jeune; ma chair ne vaut rien encore, elle ne plaira pas aux nongs.

Un des sacrificateurs la saisit par les cheveux comme elle prononçait les derniers mots, et lui trancha le cou aussi aisément que si ce cou jeune et frêle eût été la tige d'une fleur.

Quand ces actes pieux furent terminés, le roi monta à cheval, et suivi des ofons, de ses principaux cabaschirs, d'une partie du peuple, il s'achemina vers le micocoulier, pendant que les troupes et les captifs se reposaient. L'hommage offert au nong des Mandavis fut naturellement plus considérable que celui dont le nong du prince avait été l'objet. Six guerriers vaincus, six jeunes femmes, six malheureux petits nègres tombèrent en holocauste. On les tua d'ailleurs avec ces raffinements de barbarie que l'on croit être agréables aux fétiches. Leurs têtes formèrent de nouveaux cercles autour du tronc de l'arbre, et leurs corps, dépecés en quatre morceaux, ornèrent ses branches. Edifiée par cette religieuse boucherie, la population d'Olahu regagna la capitale d'un air grave et en félicitant le roi de sa dévotion. Quelques individus seulement faisaient observer que dans les tribus voisines les sacrifices étaient bien plus abondants, et que cela dénotait un zèle plus méritoire encore.

— On ne saurait montrer, disaient-ils, une trop grande ferveur quand il s'agit du culte des nongs, car Noumaya leur délègue son pouvoir; tous les biens et tous les maux dépendent de leur volonté.

Ce qui signifiait que, pour être heureux, il leur semblait juste de faire mourir dans les tortures un bon nombre de leurs frères.

Le soleil approchait du zénith quand le roi Katagoum donna le signal du départ. Il avait encore chargé Odoumata de gouverner en son absence. Quatre cents guerriers mandavis escortaient le prince pour tenir les vaincus en respect et défendre cette proie contre les peuplades qui voudraient la leur enlever. Car telle est la situation du pays : la lutte y existe sur tous les points et sous toutes les formes; nul habitant n'y vit une heure dans la sécurité. Les uns le ravagent pour faire des captifs, d'autres attaquent les vainqueurs pour s'emparer de leur butin

Vers quatre heures et demie du soir, la cofle atteignit les bords du Rio del Rey, qu'il lui eût été impossible de franchir à l'endroit où le lieutenant avait pris terre. Elle n'y eût point trouvé d'embarcations, et au delà régnaient de vastes marécages qui l'eussent engloutie. Ce sol vaseux, plein de reptiles, d'herbes funestes, rendait les bords du fleuve impraticables pendant des lieues entières. Il n'y avait donc pas moyen de les suivre. Il fallait se servir de bateaux ou traverser les montagnes de Rumby, prolongation des Camerones, plus voisines du Rio que ces dernières. Il existait bien sur la rive droite une autre chaîne de montagnes nommées les Quas; mais des forêts si sauvages, si épaisses y enchevêtraient leurs rameaux, que le trajet en eût été excessivement pénible. C'étaient là les seuls passages qui conduisissent à Bogava, si l'on ne voulait pas faire d'immenses détours dans la solitude.

L'endroit choisi par Katagoum pour franchir la rivière était une petite bourgade nommée Woulli. Toutes les pirogues des habitants furent mises en réquisition; mais comme elles ne tenaient au plus que six hommes, le passage s'effectua d'abord très-lentement. On se vit dans la nécessité de construire des radeaux, que l'on remorqua ou tira d'un bord à l'autre avec les cordes. L'opération entière ne dura pas moins de quatre heures. Les chameaux et les chevaux passèrent à la nage. Enfin on put se mettre en route au moment où le soleil disparaissait derrière les pics neigeux des Camerones, qu'il teignait de la plus belle pourpre, et l'on se hâta de gagner les premières pentes des montagnes. Une abondante végétation les ornait de mille feuillages variés, depuis l'obscur manteau du cèdre jusqu'à la robe légère du tamarix. A mesure que montait la caravane, elle apercevait au loin, par des éclaircies des bois, de magnifiques paysages. C'étaient des océans de verdure, qui eussent inspiré, comme la mer, l'idée de l'infini à des spectateurs moins barbares. Mais ces radieux tableaux n'avaient point d'éloquence pour les sauvages qui les regardaient en ce moment. Les uns n'étaient préoccupés que de leur malheur présent et de leur triste avenir, les autres que de leurs passions, de leurs besoins, de leurs vils calculs. Fitna peut-être la seule qui fût émue par la beauté des scènes merveilleuses déployées devant elle.

Depuis le jour où elle avait été prise, cependant, un grave et périlleux dessein tenait toutes ses facultés en travail. L'idée d'atteindre la côte, d'y être vendue aux blancs, de monter sur un navire qui l'emporterait dans des régions inconnues, dans un éternel exil, la remplissait d'épouvante. Après être tombée si bas, tomber plus bas encore, devenir une marchandise passant de main en main, une servante condamnée à de vils travaux, endurant tous les caprices d'un maître, il y avait de quoi révolter son orgueil et frapper son imagination. Qui lui disait, d'ailleurs, qu'on ne la séparerait point non-seulement de sa tribu, mais d'Haïli, de sa sœur et de Tangal? Il lui faudrait donc passer le reste de sa vie loin de ceux qu'elle aimait, seule, toujours seule, dévorée d'ennui, pleine d'inquiétudes, n'ayant pour distraction que d'amers souvenirs! Elle tenait à sa patrie avec l'attachement profond de l'ignorance; il lui semblait qu'ailleurs la lumière ne devait pas être si belle, les fleurs si odorantes, les fruits si doux, les paysages si magnifiques et les nuits si radieuses, ou même que tout cela ne lui offrirait plus aucun charme, qu'elle se trouverait dans une région morte, où les différents objets, où les créatures humaines lui apparaîtraient comme des ombres dénuées de vie. Elle eût préféré cent fois le désert avec ses périls, ses tourmentes, ses animaux sauvages, ses pluies torrentielles qui durent des mois entiers, ses longues sécheresses et ses vallées fangeuses. Son idée fixe était donc d'échapper aux Mandavis : elle en cherchait les moyens, elle en épiait l'occasion; mais jusqu'alors on l'avait surveillée trop attentivement pour qu'elle pût s'enfuir. Elle ne voulait pas d'ailleurs laisser sa mère, Kandiane et Tangal entre les mains des ennemis. Cela augmentait beaucoup la difficulté de l'entreprise; Haïli et sa sœur étaient près d'elle, mais elle ne communiquait point avec le jeune chef; elle ne pouvait lui faire part de ses projets ni l'avertir du moment favorable pour l'exécution. Il était donc nécessaire, avant tout, qu'elle parvint à l'entretenir, et depuis quatre jours elle n'y avait point réussi. Elle mourait d'impatience, car le temps pressait, et le désir sous le ciel embrasé de l'Afrique est une véritable fièvre. L'aspect des montagnes redoubla en elle le sentiment de la liberté. C'était au pied des montagnes que vivait sa tribu, c'était sur les pentes des hautes terres qu'elle avait joué dans son enfance, c'était au milieu des forêts alpêtres qu'elle avait connu la joie, le calme et toutes les douces émotions du cœur. Elle espérait que leurs abîmes, leurs rocs sourcilieux, leurs cavernes, leurs plateaux lui fourniraient un asile, comme les accidents du passage une occasion de s'enfuir.

A l'entrée de la nuit, on campa dans un vaste massif de cobais, dont les feuilles très-larges et sans échancures entretiennent sous leur ombrage une fraîcheur perpétuelle; les indigènes estiment beaucoup son fruit, gros comme une noisette. On entendait au loin, depuis une heure, une troupe d'éléphants qui devait être considérable, à en juger par le bruit qu'elle faisait. Tantôt la brise du soir apportait à la caravane cet harmonieux grondement qui sort des flancs du monstre comme les notes de l'orgue s'exhalent des murs d'une église; tantôt un cri sonore imitait la voix de la trompette. Des rameaux énormes, de jeunes arbres craquaient en se brisant, au passage des

colosses. Il était manifeste qu'ils approchaient de la caravane. Il y avait dix minutes peut-être que l'on faisait des préparatifs pour la nuit, lorsqu'il devint nécessaire de se mettre en garde contre eux. Katagoum envoya un détachement d'une vingtaine d'hommes pour les faire changer de route, s'ils se dirigeaient vers la colline. Les éclaireurs ne tardèrent point à entrevoir, parmi les lièges, les chênes verts, les palmiers et les baobabs, le troupeau des quadrupèdes géants : ils ne devaient pas être moins de cent cinquante. Les Mandavis leur lancèrent quelques balles ; mais les éléphants qui n'ont jamais été chassés, ne connaissant pas la puissance meurtrière du fusil, ne sont point effrayés par sa détonation ; elle semble éveiller leur curiosité plutôt que leur faire peur. Ils continuèrent donc à marcher droit devant eux, en pressant le pas. Une seconde décharge blessa trois ou quatre de ceux qui précédaient le gros de la troupe, et les rendit furieux. Ils s'élançèrent avec des cris terribles vers les agresseurs. Les Mandavis furent contraints de se retirer précipitamment, pour éviter les lourds et robustes animaux, aussi bien que pour avertir leurs compagnons. Mais, si rapide que fût leur course, les éléphants leur laissaient à peine quelque avance et atteignirent la caravane au moment où elle pliait bagage. Ils foulèrent aux pieds une quinzaine d'individus, dont un bon nombre expirèrent sur-le-champ et parmi lesquels étaient sept Yamanes, alourdis par leurs fourches, qui n'avaient pu fuir assez tôt. Le reste des noirs eut le temps d'échapper au même sort ou d'éviter un combat dangereux en gravissant la montagne : cette retraite s'effectua avec un grand désordre ; mais la confusion n'empêcha point l'escorte de surveiller les captifs, besogne que les entraves de ces derniers rendaient facile. Les énormes quadrupèdes s'enfoncèrent dans une grande vallée où les arbres, les roches, les espaces nus et sablonneux alternaient de la façon la plus pittoresque, et à laquelle les ombres du soir donnaient un caractère mystérieux. Cependant la caravane s'empara de nouveau pour la nuit. Lorsque les vainqueurs se furent abondamment repus, que la colline eut mangé, pour toute nourriture, un peu de farine de maïs délayée avec de l'eau et les fruits que chacun avait trouvés sur son passage, le sommeil s'empara des oppresseurs et des victimes. Quelques Mandavis restèrent seuls éveillés pour entretenir les feux.

Il y avait deux heures que le silence régnait dans le camp, une douce rosée tombait à travers les rameaux épais des cobais, et Tangal dormait enfin, après avoir longtemps songé à Fitna, longtemps considéré l'abîme de son malheur, quand il crut sentir quelque chose de froid toucher son épaule : il s'éveilla en sursaut, avec l'idée que c'était un serpent : il allait pousser un cri peut-être, si une main délicate ne s'était posée sur sa bouche.

— Silence ! lui dit une voix qu'il reconnut aussitôt, quoique ses faibles accents rappelassent le murmure léger de la brise dans un champ de riz. J'ai profité du tumulte pour me soustraire à mes gardiens et attendre le moment où je pourrais vous parler. Il faut que nous nous concertions.

Fitna était couchée dans l'herbe, immobile comme les prisonniers : une peau d'once cachait son pagne bleu de ciel, qui l'aurait fait distinguer au milieu des ténèbres. Tangal se tourna doucement vers la noble fille et lui répondit à voix basse :

— Que voulez-vous entreprendre ? Vous voyez bien que les nongs nous ont abandonnés, sont irrités contre nous : à quoi serviraient nos efforts ?

— Renoncez-vous si vite à l'espoir, à la liberté... à l'amour ? lui dit la jeune négresse. Je vous croyais plus de persévérance et de fermeté. Voulez-vous vivre et mourir dans l'abjection, dans la douleur, ou voulez-vous essayer de fuir, de commencer une existence nouvelle ? Echappons seulement aux guerriers *slatis*¹, et nous retrouverons le bonheur.

— Mais comment leur échapper ? Avec cette fourche au cou, ces entraves aux mains, que puis-je faire ? Mon courage, mon adresse, ma vigueur échoueront, et, à la moindre tentative, les féroces Mandavis me tueront sans pitié. Je ne redoute pas la mort, vous le savez bien ; si j'avais l'espoir d'assurer votre fuite, celle de votre mère et de votre sœur, je me sacrifierais à l'instant : mais périr sans lutter, périr comme un agneau qu'on égorge, c'est une affreuse manière de quitter la vie ! Je n'ai rien pour combattre, pas même une zagaie.

— Toutes ces idées me sont venues comme à vous, dit Fitna : aussi je vous apporte une arme : c'est peu de chose, mais elle suffira pour préparer votre évasion ; car il ne s'agit que de fuir, non de combattre. Pourriez-vous espérer vaincre plusieurs centaines d'hommes ? Ce serait une folie. Ne songeons qu'à gagner le désert. Ah ! si mon père vivait encore, lui, le plus sensé, le plus intrépide des nègres, nous serions sûrs de réussir !

En articulant ces mots, la jeune fille glissa dans la main du prisonnier un couteau-poignard d'origine anglaise, que Sandusko avait possédé autrefois et qu'elle avait eu l'adresse de tenir caché. Tangal le saisit avec joie : la reconnaissance et l'admiration se mêlèrent dans son cœur au sentiment de l'amour.

— Si une occasion favorable se présente, continua la jeune femme, vous pourrez couper la traverse qui retient votre fourche ; affaiblis-

sez-la d'avance, sans qu'il y paraisse. Nous avons encore plusieurs jours de marche. Si Noumaya nous abandonne, le Dieu des blancs nous protège, et il est plus puissant que tous les autres, comme nous l'a dit le prêtre de Nale¹. J'ai vu, la nuit dernière, un de ces esprits qu'il nommait des anges. Il me sembla que j'étais dans un de nos grands marécages : le sol vaseux fléchissait sous mon poids, de sorte que je m'y enfonçais peu à peu. Mille plantes bizarres sortaient de l'eau et de la fange, mille bêtes monstrueuses y rampaient. Des serpents de toutes formes agitaient le boubier ; des crocodiles se traînaient, d'énormes araignées d'eau glissaient à la surface. Ces hideux animaux, se dirigeant de mon côté, formèrent un cercle autour de moi. Ils me regardaient de leurs yeux féroces, qui brillaient comme des charbons ardents ; ils ouvraient leur gueule avide, mais pas un d'eux n'osait me toucher. On eût dit qu'un magicien leur avait jeté un charme. Du reste, je n'avais pas besoin, pour périr, d'être mise en pièces par eux. Enfonçant de plus en plus dans le limon, j'agitais vainement les bras et les pieds ; chaque effort creusait, pour ainsi dire, mon tombeau. La vase infecte m'arriva jusqu'à la ceinture, jusqu'à la poitrine, jusqu'aux épaules ; dans cette boue froide, l'angoisse me couvrait d'une sueur brûlante, que je sentais sortir de ma peau. Déjà la fange atteignait mon menton, et mes yeux dilatés exprimaient toute mon horreur. J'aperçus alors un ange qui, porté par ses ailes noires, décrivait de grands cercles dans le ciel, comme les oiseaux de proie. Il tournait, tournait avec une lenteur majestueuse qui me faisait mourir d'impatience et de crainte. Mais, au moment où la vase touchait ma lèvre, il fondit sur moi aussi rapidement qu'un aigle, me saisit par la chevelure, me tira de l'odieux marécage, à la grande surprise des bêtes féroces, et m'enleva dans les airs. Comme j'étais joyeuse d'avoir échappé à la mort, de flotter parmi les rayons du soleil, entre les bras de mon sauveur ! Je regardai mon corps, il était plus blanc que l'ivoire, et des teintes roses lui donnaient l'apparence d'une fleur. Oh ! que j'étais belle ! avec quel plaisir je me considérais ! Et nous montions, nous montions toujours... Un grand bruit m'éveilla... c'était le tambour de la Mort qui annonçait le commencement des sacrifices. Vous le voyez donc, mon ami, continua-t-elle, les nongs des chrétiens nous sauveront. N'en ai-je pas un d'ailleurs attaché à ma personne ? N'ai-je pas la petite croix blanche que m'a donnée le père Nanteuil, et que m'ont laissée les Mandavis ?

— Si les nongs des blancs nous sauvent, dit Tangal, je briserai le mien et n'adorerai que ceux du prêtre d'Europe. O Fitna ! vous m'avez rendu l'espérance ! Un homme est heureux quand il obtient l'amour d'une femme comme vous ! Non-seulement vous avez la beauté de la gazelle, mais vous êtes plus sage que les onons et plus douce que le mien du désert. Mettez votre main dans la mienne, Fitna, que j'en sente la chaleur délicieuse pénétrer jusqu'au fond de mon cœur ; elle me donnera la force du lion et le courage de trente guerriers.

La jeune négresse ne lui refusa point ce qu'il demandait, et sa main frémit dans celle de Tangal.

— Maintenant, reprit-elle, ayez l'œil aux aguets ; ma mère, ma sœur et moi, nous nous tiendrons toujours le plus près de vous qu'il nous sera possible. Qu'un hasard nous seconde, et nous ne serons point vendus sur la côte.

— Bien des périls nous menaceront encore ; le désert est cruel pour un homme seul avec des femmes. Entendez-vous ces cris ? dit Tangal.

Des glapissements affreux éveillaient tous les échos de la montagne. Une troupe d'hyènes affamées rôdaient autour de la colline et de ses gardiens. L'une d'elles s'étant trop avancée, un noir la blessa mortellement d'un coup de fusil. Elle poussa des cris effroyables jusqu'à ce qu'elle eut cessé de vivre.

— Quand nous devrions nous loger dans les arbres, comme certaines tribus, dit Fitna, mieux vaut lutter contre les bêtes sauvages que de rester entre les mains de nos ennemis.

— Nous lutterons donc, lui répliqua Tangal, et je ne porterai pas du moins le signe dégradant de l'esclavage. Que ne ferais-je point pour vous ? que ne ferais-je point pour recouvrer ma liberté ? Cette fourche seule m'est plus odieuse que la mort.

La jeune femme retira sa main de la sienne, puis, avec l'agilité des sauvages, elle se glissa dans l'ombre, au milieu des broussailles et des herbes, jusqu'à l'endroit où reposaient sa mère et sa sœur.

CHAPITRE XIV.

Le Passage des montagnes.

Le lendemain, au petit jour, la caravane se mit en marche. La nature du sol changea bientôt : les arbres perdaient insensiblement leurs proportions majestueuses, ils s'abaissaient comme le caractère de la plupart des hommes dans l'infortune. Leurs draperies de feuillage, moins épaisses de minute en minute, laissaient voir le ciel rouge du matin, qui avait l'apparence d'une fournaise. C'est que leurs

¹ Nom par lequel les nègres désignent ceux qui vendent des esclaves.

¹ C'est ainsi que les noirs appellent Jésus-Christ.

racines plongeant au milieu d'un terrain sablonneux, où elles se heurtaient çà et là contre le roc. Des buissons, des palmiers nains, des genévriers finirent par succéder aux grands arbres; une mousse noire et des lichens remplacèrent les hautes herbes, puis disparurent à leur tour. La colline marchait dans les vallées stériles et d'un aspect lugubre. Elles étaient formées, à droite et à gauche, par des montagnes de quartz entièrement nues, qui présentaient les configurations les plus diverses. C'étaient d'énormes bastions, des cônes, des polyèdres de toute sorte, de grandes terrasses composées de nombreuses couches, soit horizontales, soit obliques. Une mer agitée par la tempête à moins de lignes onduleuses et surtout des lignes moins variées. Çà et là une crevasse énorme entr'ouvrait ces blocs géants, et le regard y plongeait avec effroi. Du sable, des morceaux de grès plus ou moins étendus remplissaient le fond des vallées. Les dernières traces de végétation qu'aperçut la caravane, ce furent des aloès aux feuilles en lame de glaive, des cactus épineux, comme perdus au milieu de ces âpres solitudes, et une sorte de byssus rose presque imperceptible qui colorait d'une teinte légère certaines faces des montagnes.

A mesure que les noirs avançaient comme une légion de fourmis sur ces blanches nappes de sable, le soleil montait dans le firmament et la chaleur s'accroissait avec rapidité. Katagoum n'ayant traversé que deux fois les Rumbys, et chaque fois pendant la saison pluvieuse, ne concevait pas d'inquiétude relativement à ce pénible trajet. Les cavités des rocs lui avaient toujours offert de grandes masses d'eau; sur les hauteurs, elles formaient des espèces d'étangs, car les nuages répandaient alors de telles averses qu'on les prendrait pour un second déluge. Il avait donc cru montrer un excès de prudence lorsqu'il avait ordonné de mettre sur les chameaux un certain nombre de Calebasses que l'on avait remplies aux dernières sources. La chaleur cependant augmentait toujours, et, à partir de midi, devint réellement affreuse. On eût dit que le soleil irrité, voulant anéantir les malheureux noirs, concentrait ses flammes dans ces vallons sans ombrage. Le sable s'échauffait par degrés. Les flancs des montagnes, tantôt perpendiculaires, tantôt inclinés dans tous les sens, reflétaient dans toutes les directions la lumière de l'astre implacable. C'était, pour ainsi dire, une mêlée de rayons qui s'entre-croisaient. Les défilés se changeaient en fours ardents. La disposition des lieux rendait la température plus insupportable que celle du grand désert de Sahara, puisque les immenses roches agissaient comme autant de miroirs d'Archimède. Quoique habitués dès leur enfance aux excès de leur firmament d'airain, les pauvres nègres ne tardèrent pas à être accablés. Le soleil leur brûlait le corps, le sable étincelant leur cuisait les pieds. Le roi visita en personne les rochers où il avait vu de l'eau dans ses expéditions antérieures. On aurait pu croire que depuis le commencement du monde pas une goutte de pluie n'en avait humecté la surface. Longtemps il poursuivit cette recherche, partout elle lui montra les mêmes effets. Les Calebasses furent vides en quelques heures sans que les prisonniers eussent part à la boisson. La soif, qui tourmentait déjà les captifs, gagna insensiblement l'escorte, mais la chaleur seule eût rendu leur position intolérable. Des femmes, des enfants tombaient suffoqués; on les mettait sur des chameaux en attendant qu'ils reprissent leurs sens. Il fallut donc suspendre la marche.

Profitant d'un coude que faisait la gorge, le roi nègre aubrita son monde derrière une vaste muraille de quartz haute de trois mille pieds dont l'ombre se projetait au loin; mais cette ombre même était plus ardente que le soleil de nos climats. Vainqueurs et vaincus gardaient un profond silence et cherchaient des endroits moins pénétrés que les autres des feux du ciel. Devant eux, au delà d'un terrain plane, le sol, tout inondé de lumière, montait par une pente douce qui semblait se prolonger indéfiniment au milieu de l'éther embrasé. C'était en même temps l'image de la mort et celle de l'enfer. Pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte, pas une tige d'herbe, pas une mousse n'interrompaient la monotonie de cette effrayante solitude.

Fitna et Tangal y promenaient des regards désespérés. Comment fuir, sans être découverts, dans ces espaces nus, où l'on aurait distingué une gerboise à une lieue de distance? comment ne point s'y égarer quand on ne les avait jamais parcourus, et comment ne point y périr si l'on s'égarait? C'étaient des difficultés nouvelles, presque insurmontables, qui venaient contrarier leurs plans. Ils se communiquèrent leurs pensées par un coup d'œil, et tel était leur chagrin, qu'il les empêchait de sentir l'ardeur du jour, la lassitude et la soif.

Tout le monde essaya de manger, mais presque personne n'avait faim, et de la farine sèche de blé ou de maïs n'était pas une nourriture séduisante pour des individus altérés. Ainsi se passèrent quelques heures. Le soleil tomba derrière les montagnes, et le ciel, tout blanc pendant une partie du jour, reprit peu à peu sa couleur de sombre azur. Katagoum donna le signal du départ. Il voulait escalader les plateaux où il avait vu jadis des étangs d'eau pluviale dans l'espoir qu'il en resterait assez pour désaltérer sa troupe; il pensait d'ailleurs avec justice qu'il devait faire moins chaud sur les hauteurs que dans les vallées étouffantes où la caravane se traînait depuis le matin.

On gagna une rampe que son inclinaison modérée permettait de

gravir. Au sommet de la pente se déployait une immense terrasse composée d'un seul bloc de pierre et dont on ne découvrait point l'extrémité. Katagoum pensa qu'il pourrait y continuer sa route sans redescendre dans les basses terres. On marcha donc résolument. Tous les creux, toutes les fentes furent explorés avec soin: on ne trouva de l'eau nulle part. Le roi secouait sa tête grise et roulait ses yeux d'un air d'étonnement. L'inquiétude et la peur commençaient à s'emparer de lui. Pourrait-il sans eau soutenir une marche de trois jours au milieu des montagnes? Ne s'exposait-il point à y périr avec toute sa suite? Et quelle mort affreuse! Ne devait-il point retourner sur ses pas? Mais alors les blancs le jugeraient un homme sans foi ni conscience! Mieux valait pousser en avant.

Ces idées n'avaient pas dans l'esprit de Katagoum la netteté que nous leur donnons, car l'intelligence des noirs est généralement confuse: elle marche à tâtons au milieu des ténèbres comme celle des enfants. Quoi qu'il en soit, il prit la résolution de persévérer, de tenir la promesse qu'il avait faite aux *slatis* d'Europe.

La marche pourtant devenait de plus en plus difficile. Les prisonniers avaient les épaules excochées par les fourches et ralentissaient le pas, malgré les coups de fouet incessants qu'on leur administrait. Ce genre d'exhortation était encore moins efficace avec les femmes et les enfants, qui ne pouvaient presque plus se traîner. Les Mandavis eux-mêmes souffraient beaucoup. Les neiges éternelles des Camerones, dont on apercevait au loin les cimes, augmentaient encore la soif ardente de toute la caravane; elles étaient là comme une tentation, éveillaient un sentiment de fraîcheur, un désir de breuvage glacé, d'air humide, qui doublait les souffrances des esclaves et de leurs gardiens. La nuit arriva sur ces entrefaites avec une rapidité extrême, car sous la zone torride il n'y a, pour ainsi dire, pas de crépuscule. Les voyageurs n'eurent d'autre lit que le rocher nu, encore imprégné de l'ardeur du jour. A peine l'ombre leur procura-t-elle un peu de soulagement. Pas de rosée, pas la moindre brise. La lumière même des étoiles semblait couler sur eux en jets de flamme.

Personne autant que Kandiane ne se laissait accabler par les dures épreuves d'un si cruel trajet. La belle et vigoureuse jeune fille manquait de cette énergie morale, qui aide, plus que la force des muscles, à supporter la fatigue, la douleur physique et le chagrin. En dépit de son organisation robuste, elle se traînait, pour ainsi dire, sur la terre brûlante. On eût dit que les principales souffrances lui étaient réservées. Vingt fois, durant le jour, de grosses larmes avaient humecté sa figure. Elle gémissait, elle se désolait presque sans relâche. Lorsque enfin elle vit qu'il fallait dormir sur la roche ardente, au milieu d'un air embrasé, elle éprouva un accès de désespoir qui éclata en sanglots. Ils navrèrent le cœur d'Haïli, car la pauvre mère supportait avec courage ses propres douleurs; mais les plaintes, l'affliction excessive de Kandiane la mettaient hors d'elle-même: elle s'épuisait à chercher quelque moyen de soulager sa fille, et malheureusement elle ne pouvait lui être d'aucun secours. C'était le seul chagrin capable d'amollir sa fermeté. Dans toutes les autres circonstances, elle n'eût point senti fléchir son âme sous le poids du malheur, car elle possédait toute la constance de peuples barbares et l'orgueil de son rang avait encore développé la force de son caractère.

— Hélas! disait Kandiane, je ne pourrai vivre longtemps ainsi! Bien certainement je ne verrai pas lever le soleil. Il me semble que ma peau brûle ma chair et que ma chair brûle mes os. Quand je respire, l'air entre comme de la flamme dans ma poitrine, et si je retiens mon haleine, je crois étouffer.

— Prends courage, ma fille, prends courage, disait Haïli; tu es plus forte que moi et que ta sœur, tu ne mourras point.

— Ce roc semble avoir été chauffé par un incendie. Pourquoi ne me fait-on point reposer sur des charbons ardents?

— Allons, Kandiane, sois bonne pour ta mère; tu vois bien que tu me déchires le cœur. Espère, ma fille, espère; nous sortirons de ces montagnes, nous sortirons de captivité.

— Oui, nous en sortirons, dit Fitna, ne te désole point, Kandiane, nos maux approchent de leur terme.

Et la pauvre fille ajouta en elle-même: la mort guérit de toutes les douleurs! — Ne voyant plus comment elle pourrait exécuter son projet de fuite, elle était aussi tombée dans le découragement. Par bonheur, l'ombre de la nuit voilait la tristesse empreinte sur sa figure; autrement, sa sœur eût compris le sens caché de ses paroles.

— Personne, personne ne me donnera-t-il une goutte d'eau? s'écria la dernière. Ma bouche est aride comme le sable des vallées. Quel affreux supplice!

En entendant ces paroles, Haïli sentait le vertige la saisir. Que n'eût-elle pas fait pour obtenir une tasse d'eau et la présenter à sa fille! Elle l'aurait abreuvée, au besoin, du sang de ses veines, si une pareille boisson avait pu étancher sa soif.

— Qu'avons-nous fait, reprit Kandiane, pour mériter de semblables tourments? Ou nous avons commis de grands crimes, ou les nongos sont bien cruels!

Cette question éveilla dans l'esprit de la mère une idée barbare, comme le peuple dont elle était reine et comme les pratiques religieuses des Africains.

— Oui, répliqua-t-elle, nous avons commis de grandes fautes.

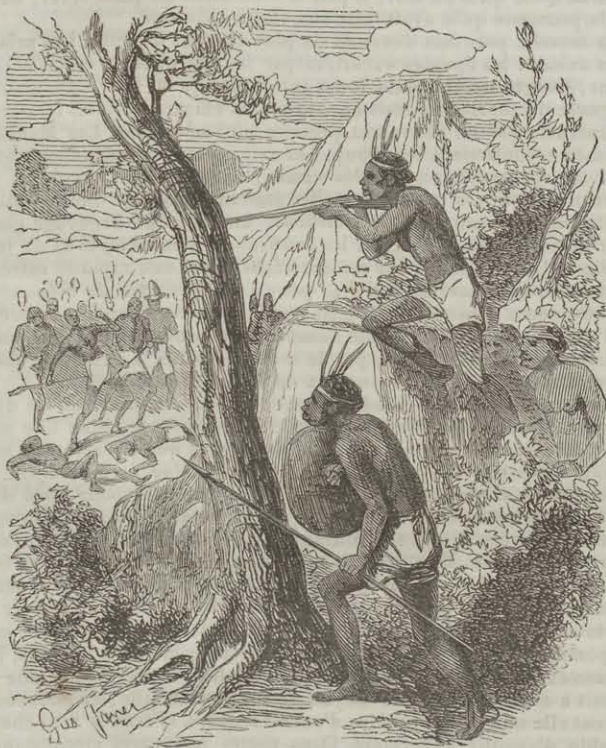
Votre père ne voulait point obéir aux ofnons : il ne sacrifiait pas de victimes humaines pour apaiser la colère des dieux. Ils l'ont laissé périr et se vengent encore sur nous.

C'est ainsi que l'ignorance altère, corrompt tous les sentiments : elle fait germer des plantes empoisonnées dans le sol que la nature destinait à produire des fruits salutaires.

— Les nongs des blancs n'aiment pas ces sacrifices, répondit Fitna, et ils ont plus de pouvoir, plus d'intelligence que les nôtres.

— C'est vrai, lui répliqua sa mère ; et cette observation suffit pour changer le cours de ses idées.

Cependant le sommeil gagnait peu à peu Kandiane : tout en gémissant, tout en soupirant, elle finit par s'endormir, et nul dans la caravane ne goûta un plus profond repos. Haïli ne tarda point à l'imiter.



Chaque jour ils sortaient sous la conduite de Tangal.

Fitna seule resta longtemps sans fermer les yeux ; elle regardait les constellations de l'hémisphère austral, qui étincelaient dans un ciel de saphir ; il lui semblait que ces astres vivants la contemplaient aussi et lui parlaient un mystérieux langage. La vue du firmament lui inspirait, comme à toutes les âmes d'élite, des idées pleines de calme, de noblesse, de pureté ; elle s'élançait, en esprit, vers un monde meilleur, dont elle entrevoyait la confuse image. Ces sentiments délicats furent comme un baume qui assoupit sa douleur ; la majesté de la nature, lui faisant oublier la barbarie des hommes, lui rendait la tranquillité, l'espérance ; ce fut au milieu de ces dispositions favorables qu'elle s'endormit.

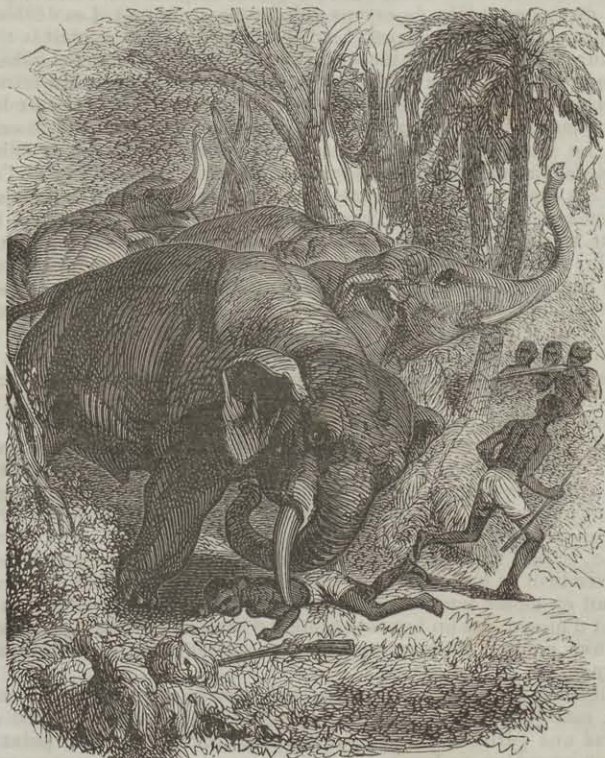
Le lendemain, lorsque les captifs et leur escorte s'éveillèrent, le *harmattan*, ou vent de nord-ouest, leur souffla au visage. C'est un vent sec et torride, qui traverse le grand désert de Sahara. Il est accompagné d'une brume épaisse, au milieu de laquelle le soleil prend des teintes sanglantes. L'herbe se flétrit et meurt sur son passage ; les rivières baissent promptement, et plusieurs sortes d'arbres perdent leur verdure. Il ne produit pourtant, à l'égard de l'homme, que des effets salutaires dans les plaines boisées ; les malades guérissent, ceux qui se portent bien sentent croître leur vigueur. Mais, dans ces arides montagnes, on ne pouvait en attendre qu'un surcroît d'infortune ; prisonniers et gardiens frémirent en sentant la chaude haleine leur effleurer le visage.

Katagoum fit donner le signal du départ ; on chemina deux heures sans nouvel incident. Les noirs étaient tous persuadés que le plateau, sur lequel ils marchaient depuis la veille au soir, formait une arête continue et leur permettrait d'atteindre l'extrémité des montagnes, comme en suivant les vallées. Jusqu'alors, en effet, la terrasse s'était confondue dans le lointain avec la ligne de l'horizon. Mais un vague contour se montra bientôt, à plusieurs lieues de distance, comme une sorte de mirage. Le contour se précisa de plus en plus, et il devint manifeste que le plateau s'élevait au milieu du désert, comme

les écueils au milieu de l'Océan. Cette découverte n'affecta pas beaucoup le roi ; il comptait trouver, sur le bord de la terrasse, une pente plus ou moins roide, plus ou moins commode, pour gagner le sol de vallons. Il ne fit donc point suspendre la marche ; au bout de trois heures, cinq heures après le départ consécutivement, la horde atteignit l'extrémité de la plate-forme : elle s'y arrêta pleine de désespoir. Devant elle, le roc plongeait perpendiculairement dans l'abîme à quatre mille pieds de profondeur. Pas une rampe, pas un gradin n'entamait cette muraille cyclopéenne. Au-dessous, trois vallées formaient une sorte de carrefour gigantesque, dont le *harmattan* soulevait le sable en épais tourbillons. Par delà ce gouffre, d'autres sommets, d'autres cônes, d'autres terrasses se dressaient à perte de vue ; jamais regard humain ne s'était promené sur une plus affreuse scène de désolation.

Katagoum choisit un certain nombre d'hommes agiles, et leur commanda de suivre, à gauche et à droite, les bords du plateau, pour tâcher de découvrir une pente quelconque. Longtemps ils marchèrent, indiquant de loin, par leurs signes, l'inutilité de leur exploration. Pendant ce temps, tous les noirs adressaient des prières à leurs fétiches. Le pauvre Tangal tournait vers Fitna des yeux pleins de tristesse. Quand les éclaireurs furent de retour, il fallut prendre un parti ; Katagoum rassembla ses cabaschirs et tint conseil avec eux. Ils décidèrent qu'ils reviendraient sur leurs pas, en longeant à droite le bord de la terrasse, jusqu'au moment où ils trouveraient un talus, un éboulement, des gradins naturels, un ados sablonneux, quelque moyen de descendre. On se remit en marche : les pieds des noirs étaient enflés, aussi bien que leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou. Les chevaux baissaient la tête ; les chameaux seuls arpentèrent le rocher d'un air tranquille, et sans paraître souffrir.

Au bout de deux heures, une échancre ou, pour mieux dire, une dépression du plateau et des espèces d'étages formés par les couches de la pierre, offrirent à la troupe ce qu'elle cherchait. La



Ils s'élançoèrent avec des cris terribles vers les agresseurs.

descente fut pénible et même dangereuse. Les hommes durent sauter d'une couche à l'autre, puis se passer les femmes, les enfants. Les quadrupèdes donnèrent encore plus d'embaras : presque tous refusèrent de suivre leurs conducteurs, de descendre l'escalier géant. Aussitôt qu'ils apercevaient l'abîme, ils tremblaient, soufflaient dans leurs naseaux ou se roidissaient, et se cabraient. Les menaces, les coups, les exhortations n'y pouvaient rien. Leurs guides furent obligés d'aller trouver la rampe par laquelle ils avaient escaladé le plateau, ce qui entraîna une perte de temps considérable, quoique la marche des animaux seuls fût plus rapide que celle de la coiffe. On atteignit donc avec bien des peines le sol du vallon. Mais alors, tout le monde se trouvant épuisé, il fallut faire halte. La chaleur était si forte, que les soldats ne pouvaient toucher le canon brûlant de leurs fusils. Le

harmattan secondait l'action du soleil et celle des montagnes qui en reflétaient la lumière. Les lèvres des noirs se gerçaient, leurs yeux s'injectaient de sang. Il devint nécessaire de chercher un abri; mais le vallon, dirigé de l'est à l'ouest, n'offrait aucune ombre; un chacal aurait tout au plus trouvé protection contre le soleil derrière quelque bloc de grès. Force fut donc de marcher, de parcourir, dans la gorge, la même étendue de terrain qu'on avait d'abord franchie sur la hauteur. On vit alors se renouveler les affreuses scènes qui avaient signalé le trajet de Dialohé à Olahu. Par moments, un individu tombait frappé d'apoplexie. Des femmes, des enfants, des hommes même refusaient d'avancer, ou pour mieux dire, ne le pouvaient plus. Leur chair semblait être devenue insensible aux coups. On mit sur les charmeaux quelques petits garçons; mais il fallut abandonner le reste. Tantôt un esclave seul, tantôt deux ou trois ensemble demeuraient ainsi en arrière, dans cette solitude homicide, où nul ange ne devait les sauver, comme Agar dans le désert. La plupart moururent au milieu d'atroces souffrances; mais il y en eut qui, après s'être reposés derrière des fragments de roc, eurent la force et le courage de rebrousse chemin; ils atteignirent les épaisses forêts qu'ils avaient quittées la veille, et recouvrèrent ainsi la liberté par l'excès même de l'infortune.

Cependant la coffle allait toujours, enveloppée de brume et de tourbillons de sable; l'arène soulevée pénétrait dans les yeux, dans les narines, dans la bouche, dans les oreilles des noirs, qu'elle fatiguait et exaspérait. Enfin, après deux heures d'une marche accablante, une sorte de baie, creusée au milieu du roc, leur permit de s'arrêter à l'ombre. Katagoum y délibéra de nouveau avec ses chefs. Pour obtenir des nongs qu'ils fissent cesser le harmattan, diminuer la chaleur, qu'ils guidassent la horde errante vers des sources, et, lui montrant le bon chemin, lui procurassent la joie de sortir des montagnes, ils résolurent de sacrifier douze victimes, quatre hommes, quatre femmes et quatre enfants. Le bruit du tambour annonça la pieuse cérémonie. Le prince lui-même alla choisir, parmi les captifs, ceux qui lui semblaient dignes d'être offerts aux dieux. Des individus mal portants n'eussent pas assuré leur faveur à la troupe dans l'angoisse. Quand il passa devant Haïli et ses deux filles, il jeta sur elles un regard où se peignit d'abord l'intention d'immoler ces belles victimes; il parut ensuite hésiter, et changea finalement de dessein. Il avait réfléchi qu'en ne ménageant point une famille royale, il donnerait un mauvais exemple. Sa qualité de chef sauva de même Tangal. Le prince continua sa route, et bientôt douze créatures d'élite furent placées au milieu des traqueurs d'hommes, qui firent cercle autour. Chacun des Mandavis tenait en main son fétiche. Les douze têtes furent dévotement abattues, au son du tambour, et plus d'un guerrier jeta des regards de convoitise sur le sang qui coulait et humectait le sable.

Katagoum et ses noirs attendirent l'effet de leur acte pieux; grande fut leur surprise quand ils virent que le harmattan ne cessait pas, que la chaleur restait la même, que nulle source ne leur offrait ses ondes désirées. Ils regardaient constamment le ciel en poursuivant leur route, dans l'espoir que des signes connus d'eux leur annonceraient le changement de la température. L'implacable firmament continua de les inonder de feu, et nul incident nouveau ne fit diversion à leur supplice jusqu'au lendemain soir. Ils descendaient alors la pente occidentale des Rumbys, et apercevaient déjà, dans le lointain, une lisière de feuillages. Cette vue leur causa des transports de joie inexprimables. C'était le salut, c'était le bonheur; chacun se sentit armé d'une nouvelle force et pressa le pas. Quel délicieux repos on

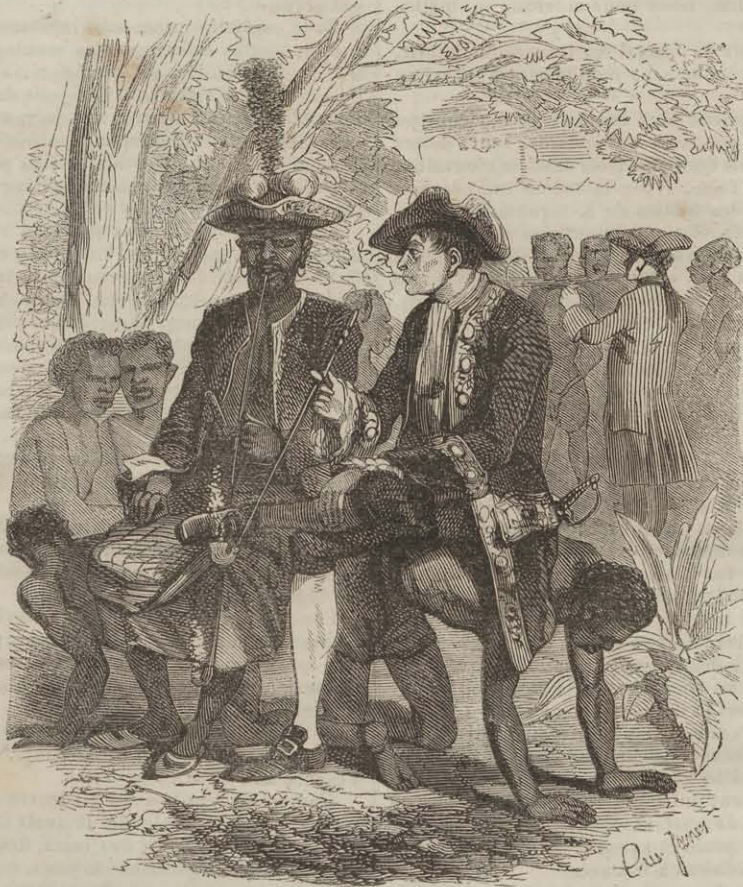
allait goûter sous ces frais ombrages! Comme on allait boire à longs traits l'eau diaphane des petits ruisseaux! comme on allait s'y baigner, s'y coucher, y rester des heures entières! Beaucoup tendaient l'oreille et s'imaginaient en discerner le murmure lointain. Plus de cent cinquante individus étaient morts dans les montagnes, mais on n'y songeait pas; on ne pensait qu'au bonheur de quitter ces régions maudites. Tout à coup, des vociférations épouvantables font retentir les échos: des balles, des flèches empoisonnées pleuvent sur la caravane. Elles sortaient d'une gorge latérale que l'avant-garde était près d'atteindre, et où s'était embusquée une troupe de Biafras, peuplade féroce qui habite les pentes des Camerones et guette les coffles au passage pour enlever les captifs; ils vont ensuite les vendre à leur profit.

Ayant aperçu, quelques heures auparavant, du sommet d'une colline, la troupe de Katagoum cheminant dans une vallée haute, dirigée obliquement du nord-est au sud-ouest, ils étaient venus l'attendre dans un endroit où pas un homme ne pouvait leur échapper par la

fuite, ce qui eût été facile, au contraire, dans un pays boisé. Dès qu'ils eurent fait leur première décharge, ces barbares, le visage tatoué de dessins rouges, bleus et jaunes qui les rendaient affreux, s'élançèrent au pas de course vers leur proie. Un certain nombre d'hommes étaient déjà tombés ou morts, ou blessés plus ou moins grièvement: beaucoup d'autres encore, tout à l'heure si joyeux d'apercevoir une zone de feuillage, ne devaient pas l'atteindre, et allaient joncher de leurs cadavres le sol abhorré du désert.

Cette soudaine agression transporta de fureur les soldats de Katagoum: ils furent exaspérés qu'on vint de la sorte leur disputer le passage et la possession de leurs captifs, au moment où ils comptaient se remettre de leurs souffrances. Aguerriés en outre par leur récente expédition et armés tous de fusils, car le prince avait laissé les tireurs d'arc à Olahu, ils dirigèrent contre les voleurs d'esclaves un feu meurtrier. La plupart des balles portant coup, les Biafras tombaient comme des tamarins au souffle de l'orage. Ils ne se déconcertèrent pas cependant et la mêlée devint affreuse. Quelques détrompeurs de caravanes se précipitaient, le sabre en main, sur les guerriers mandavis, qui les transperçaient et les hachaient.

Ce qu'il y avait de plus déplorable à voir dans cette lutte, c'étaient les malheureux captifs, essayant le feu sans combattre, et mourant, si je puis employer ces termes, sous la surveillance de leurs gardiens. N'avoir le droit ni de se défendre, ni de se sauver, et être contraint de recevoir immobile des flèches et des balles, peut-on rien imaginer d'aussi cruel? Kandiane tremblait comme une feuille, Haïli ne pensait point au péril, et ses yeux brillaient d'une joie sauvage chaque fois qu'un Mandavi tombait mort ou blessé; Fitna, elle, ne cherchait qu'un moyen de fuir. Elle avait, dès le premier instant, fait un signe à Tangal, et recommandé à sa mère, à sa sœur, de se tenir prêtes. Quelque trouble survenu dans la coffle, par suite des blessures que recevaient un grand nombre de captifs, ayant éloigné du jeune chef le gardien le plus rapproché de lui, Tangal brisa les pièces de bois qui retenaient ses mains, tira son poignard et coupa la traverse de sa fourche. Mais comme il allait se retourner pour fuir, un violent coup de crosse, appliqué sur la nuque, l'étendit sans connaissance. Les efforts qu'avait exigés de lui la rupture de ses entraves ayant éveillé l'attention d'un autre gardien, celui-ci, avec l'agilité des noirs, s'était élancé vers le captif rebelle, sans que le bruit de ses pas pût trahir sa course dans le fracas de la bataille, et il avait déjoué par sa promptitude le plan du jeune homme. Fitna, en le voyant tomber, poussa un cri de désespoir: c'était son dernier moyen de salut qui lui échappait.



Le roi nègre et le capitaine, ayant fait mettre deux esclaves sur leurs genoux, s'étaient assis sur leurs dos.

paît. La veuve répondit à sa fille par un cri de douleur : une balle venait de lui percer la hanche et son pagne se teignait de sang. Ces taches de pourpre effrayèrent Kandiane, mais sa sœur eut la force de maîtriser sa double émotion.

— N'avez point que vous êtes blessée, dit-elle à sa mère ; sinon, comme les blancs ne voudraient plus vous acheter, les soldats de Katagoum vous tueraient.

— Ne crains rien, ma fille, je saurai me contenir.

Et elle serra les lèvres, comme une personne qui fait un effort sur elle-même pour dominer une vive douleur.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— J'ai souffert davantage.

— Croyez-vous que la blessure soit dangereuse ?

La mère fit plusieurs pas.

— Non, dit-elle, mes os ne sont pas atteints.

Deux larmes brillèrent dans les yeux de Fitna : jetant ses bras autour du cou d'Haïli :

— O ma mère, s'écria-t-elle, je ne vous perdrai donc point ! Nous vivrons, nous souffrirons ensemble ; nous nous aiderons mutuellement à supporter notre malheur.

Puis, tout d'un coup, le souvenir de Tangal lui traversant l'esprit, elle le chercha des yeux, le vit couché sans mouvement à la même place et fondit en larmes.

Cependant les Biafras ne pouvaient plus soutenir le feu continu des Mandavis. Moins bien armés que leurs adversaires, leurs pertes étaient considérables. De cinq cents hommes, trois cents se trouvaient hors de combat : le reste prit la fuite. Avec la même exaspération qui leur avait assuré la victoire, les soldats de Katagoum massacrèrent ou égorgèrent tous les blessés. Pas un au surplus ne demanda grâce : ils considérèrent leurs ennemis d'un œil fixe et intrépide. On voyait que la mort ne les effrayait pas : même chez ces êtres stupides et barbares, tout signe de la grandeur humaine n'avait point disparu. Ceux qui pouvaient se défendre résistaient encore : ils combattaient sur leur séant, sur leurs genoux, mais cette lutte ne durait guère. Un vieux chef, tatoué d'une manière abominable, para longtemps les coups avec son bras droit, pendant qu'il s'appuyait contre la terre de sa main gauche ; avant de le mettre à mort, il fallut frapper, entailler trente-sept fois du sabre ou du poignard le membre dont il se servait comme d'un bouclier.

Cette grande exécution finie, on s'occupa de la milice victorieuse et des captifs. Une cinquantaine de Mandavis et plus de soixante esclaves, hommes, femmes ou enfants étaient morts. Tant d'une part que de l'autre, il y avait environ cent cinquante blessés, dont beaucoup l'étaient grièvement. Force fut d'abandonner dans la solitude ceux qui ne pouvaient marcher : on leur administra quelques remèdes, puis, malgré leurs prières, malgré la navrante expression de leur physiologie et de leurs regards, on les laissa au milieu du désert. Beaucoup moururent de leurs plaies, des drogues qu'on leur avait fait prendre, de soif, de chaleur, dans les transports de la fièvre, ou furent dévorés par les tigres, les panthères et les hyènes ; car s'ils ne s'aventurent pas fort loin au milieu de ces montagnes infécondes, ils rôdent sur la lisière : les miasmes des cadavres et l'odeur forte des malades en attirèrent des troupes quand le soleil fut couché. Avant même que Katagoum et ses soldats eussent quitté les Rumbys, des nuées de vautours, de buses, de milans, de gerfauts, parurent dans le ciel ; mieux placés pour découvrir une proie et ayant la vue plus perçante que les quadrupèdes, ils les précédaient à la curée.

Tangal n'était pas du nombre des malheureux qui furent abandonnés dans ces régions infernales. Après la victoire, le gardien qui l'avait terrassé voulut voir s'il était mort ; il lui cingla sur les épaules et sur les reins des coups de fouet habilement dirigés. Tangal n'était qu'étourdi ; peu à peu il recouvra ses sens et leva la tête. Au bout de quelques minutes, il parvint à se tenir debout, quoique éprouvant une douleur très-forte dans le cerveau. Quand la coiffe se mit en route, il marcha comme les autres, sans s'inquiéter des vertiges qu'il ressentait par moments. Son chagrin était plus vif que sa douleur.

La caravane atteignit enfin les ombrages désirés, les sources qu'elle appelait de tous ses vœux ; elle se désaltéra, elle se rafraîchit, elle goûta un profond repos, environnée de feux nocturnes qui éloignaient les bêtes féroces. Un dernier jour de fatigue la séparait de Bogava.

CHAPITRE XV.

Le paiement de la dette.

Après son retour à Bogava, le chirurgien était tombé malade ; il eut pendant vingt jours une fièvre ardente, effet inévitable que le climat produit sur les Européens. Beaucoup ne peuvent supporter cette épreuve et laissent leurs os dans les régions meurtrières de l'Afrique, où la nature trop puissante écrase l'homme. Assez bien soigné par le lieutenant et par les matelots, dont sa douceur lui avait gagné l'affection, Cabanel se remit promptement. Le troisième jour de sa convalescence, il pouvait déjà marcher sur le pont. Au bout d'une semaine, il avait repris ses forces, ou peu s'en fallait.

L'époque à laquelle le roi nègre avait promis de payer sa dette en amenant sur la côte deux cent cinquante esclaves était passée sans qu'on eût de ses nouvelles. Rozoy s'impatientait ; le retard se prolongeant, l'impatience fit place à l'inquiétude.

— J'ai eu tort de me fier à ce moricaud, pensait-il : les nègres sont tous dépourvus de conscience. Voler les Européens leur semble une action méritoire : ils se volent les uns les autres d'ailleurs, et voleraient le bon Dieu lui-même s'ils étaient admis dans sa société. Quelle maudite race !

Puis il songea que Katagoum ayant toujours fait preuve d'honnêteté envers lui, sa confiance n'était pas un acte d'irréflexion, un maladresse qu'il pût se reprocher. Cet examen calma son ombrage orgueilleux, qui commençait à prendre l'éveil ; lui, dupe d'un sauvagement cela lui eût semblé vraiment trop fort. Pour dernière consolation, il se souvint que les objets donnés par lui au roi nègre, en échange de deux cent cinquante esclaves, ne valaient pas la centième partie de la somme que ceux-ci devaient lui rapporter. Comment n'eût-il pas risqué un enjeu avec de telles chances ? Tout espoir d'ailleurs n'était pas perdu.

Et le capitaine promenait incessamment ses regards sur le fleuve, sur les pentes lointaines des montagnes, pour voir si son débiteur n'arrivait point. Dès qu'il se figurait apercevoir les premiers individus de la troupe africaine, il dirigeait de ce côté sa lunette d'approche ; mais bientôt, son attente se trouvant déjouée, il remettait dans son étui l'instrument d'optique et murmurait : Allons ! il faut que je m'y résigne : le vieux singe m'a pris au piège.

Et il cherchait dans sa tête s'il ne pourrait pas se venger du noir despote.

Cabanel profita de ces jours de répit pour descendre à terre et examiner la population. Elle ne le charma sous aucun rapport. Les Cabongos sont d'une merveilleuse laideur : on ne peut rien voir de plus bestial que leur figure. Leurs corps, grands et robustes, produiraient un effet moins désagréable, s'ils n'étaient d'une rebutante malpropreté. Leurs cabanes, à l'intérieur, semblent des repaires de bêtes fauves. Ils ne portent d'autre vêtement qu'un pagne de fibres d'écorce, et enduisent leur peau d'un vernis rouge, qui exhale une odeur forte et nauséabonde. Après avoir tracé sur leur front des dessins bizarres, en se coupant des lanières de peau, ils craignent sans doute encore de n'être pas assez hideux ; aussi arrangent-ils leur chevelure d'une manière grotesque et se liment-ils les dents pour leur donner une forme aiguë.

— Si l'homme est ainsi dans l'état de nature, pensait Cabanel, Rouseau a eu bien tort de nous le proposer comme le type de la perfection et de vouloir nous ramener à cet idéal prétendu, car nous serions alors de dégoûtants animaux.

Pendant qu'il faisait cette réflexion, il aperçut un serpent gros comme le bras et long de sept à huit pieds, qui se dirigeait vers lui. Son premier mouvement fut de se garer. Un matelot assis près d'une jeune négresse, sur une souche de *lignum-vitæ*, rassura le praticien.

— N'ayez pas peur de cette bête, lui dit-il, ni de toutes celles du même genre, elles sont inoffensives. Examinez bien les caractères de l'espèce afin de la reconnaître.

Comme le reptile avançait lentement, selon son habitude, Cabanel put le considérer à loisir. Il avait la tête grosse et ronde, les yeux beaux et fort ouverts ; des raies, des taches jaunes, bleues et brunes, chatarraient élégamment sa peau, qui était d'un gris pâle ; une petite queue pointue, d'une belle couleur, terminait son corps. De temps en temps, il ouvrait la gueule et faisait vibrer une langue courte et acérée. Ces animaux sont tellement doux que si l'on marche sur eux par mégarde, ils ne témoignent pas de colère et s'éloignent paisiblement.

Lorsque le reptile fut près du matelot, ce dernier le prit dans ses mains, le caressa, le roula sur ses genoux.

— Ne vous avisez jamais, dit-il à Cabanel, de tuer une de ces bêtes ou de lui faire le moindre mal. Ce sont des serpent-fétiches ; les nègres du pays leur attribuent un pouvoir surnaturel. On les laisse circuler partout, entrer dans les cabanes, prendre les aliments qui leur conviennent. Leur rencontre ou leur visite sont regardées comme de favorables présages. S'ils se nichent parmi les feuilles sèches qui composent le lit d'un noir, il n'a garde de les troubler ; il leur apporte du lait, de la nourriture, va chercher d'autres feuillages pour lui, dort même sur la terre nue près du serpent sacré. On punit de mort les animaux qui les blessent ou les détruisent, ce qui arrive parfois aux porceaux. Les hommes coupables de ce crime ne sont pas mieux traités. Vous voyez ces maisons bâties à la mode européenne, qui n'ont plus ni toit, ni fenêtres, et tombent en ruine ? Ce sont les restes d'un comptoir que les Hollandais avaient établi à Bogava. Le mur d'enceinte est depuis longtemps démoli. Un jour, ils trouvèrent dans leur magasin un serpent-fétiche qui s'y était glissé. Ne connaissant pas les superstitions des Cabongos, ils le tuèrent à coups de sabre et le jetèrent devant leur porte. Quand les naturels virent ainsi leur dieu mutilé, ils poussèrent des cris effroyables. Tous les habitants de la ville se rassemblèrent, firent sur le comptoir et massacrèrent les Hollandais jusqu'au dernier. Ils détruisirent ensuite par

le feu les bâtiments avec les marchandises qu'ils renfermaient. Les Européens n'ont plus fait de tentative, depuis lors, pour s'établir sur la côte. Les noirs les laissent aller et venir tranquillement, néanmoins, pourvu qu'ils respectent les serpents sacrés. Je m'étonne qu'on ne vous ait pas averti, car cela est d'une grande importance. Si vous aviez tué un de ces animaux, tout commerce nous serait devenu impossible avec leurs adorateurs, et nous aurions dû nous estimer heureux d'en être quittes à ce prix.

— Comme j'étais malade et qu'on ne savait pas quand le retour de mes forces me permettrait de quitter le bâtiment, on a négligé de me faire cette recommandation.

— Et vous ignorez sans doute aussi qu'il faut veiller sur vos poches, sur ce qu'elles renferment, sur tout ce qui vous appartient?

— Je l'ignorais complètement. Est-ce que les nègres de la côte sont voleurs?

— Ce sont peut-être les plus habiles voleurs du monde; ils vous voleront en face sans que vous vous en aperceviez. Je vous conseille donc de laisser à bord tous les objets qui sont précieux pour vous. Les noirs se servent aussi habilement de leurs pieds que de leurs mains pour dérober. Comme ils ne portent point de chaussures, leurs orteils ont la même souplesse que leurs doigts. Ils ramassent avec les premiers une épingle à terre. Tout ce qui tombe près d'eux disparaît aussitôt, et ils s'arrangent pour faire tomber les choses qu'ils convoitent. Ils tournent alors le dos à leur proie, vous regardent d'un air tranquille en tenant leurs mains ouvertes, dans le but de vous rassurer. Pendant ce temps, ils saisissent l'objet avec le gros orteil, et, pliant le genou, lèvent le pied par derrière jusqu'à leurs pagnes, où ils cachent le larcin. Les habitants des colonies se plaignent de ce que leurs nègres les volent; je les défie bien de les en empêcher!

— Vous allez me mettre dans l'inquiétude, dit Cabanel; j'ai justement sur moi ma plus belle trousse, un foulard des Indes et une montre à laquelle je tiens beaucoup : c'est un présent de mon père et le seul souvenir qui me reste de lui.

— Eh bien! si vous voulez suivre mon conseil, vous retournerez immédiatement au vaisseau et irez mettre ces objets en sûreté dans votre cabine. Autrement, je vous prédis, sans craindre de me tromper, qu'avant une heure vous ne les aurez plus.

— Ma foi! s'écria le médecin, je ne ferai pas le présomptueux et je me conformerai sur-le-champ à votre avis. Ces diables de moricauds s'égayeraient à mes dépens si je me laissais filouter par eux. Merci, camarade!

Et le praticien se dirigea vers la *Gabrielle*. Rozoy et Marnix étaient sur le tillac; ils ne virent pas sans étonnement le chirurgien s'embarquer dans le canot, pour aller les rejoindre.

— Et d'où venez-vous? lui demanda le capitaine lorsqu'il fut à bord.

— J'ai été faire un tour parmi ces repaires de sauvages. Il me tardait de connaître la ville et ses étranges habitants.

— Vous auriez dû nous avertir : nous avions plusieurs recommandations à vous faire. On ne s'en va pas ainsi, au hasard, dans des pays que l'on ne connaît point. Avez-vous rencontré des serpents?

— J'en ai rencontré un fort gros, avec des taches jaunes, bleues et brunes.

— Et vous lui avez laissé le passage libre, sans doute?

— Au contraire : je l'ai tué, je n'aime pas les reptiles.

— Vous l'avez tué? s'écrièrent Rozoy et Marnix.

— L'affaire n'a pas été longue : je lui ai coupé la tête.

— Que le diable vous emporte! s'écria Firmin. Vous nous avez joué là un beau tour! Lieutenant, faites sonner le rappel : que tous les matelots viennent se réfugier à bord. Dans une demi-heure, la ville entière sera sous les armes. Il ne nous manquait plus que cet accident! Voilà le plus désagréable de mes voyages. Et ce maudit Katagoum qui ne paraît pas!

— Calmez-vous, calmez-vous, dit en souriant le chirurgien. Le mal n'est pas si grand que vous le croyez : j'ai vu un serpent-fétiche, mais avant que l'idée ait pu me venir de le combattre, un matelot m'a mis au courant des superstitions de l'endroit.

— C'est heureux pour vous et pour nous, dit Firmin rassuré.

— Ne trouvez-vous pas singulier, reprit Cabanel, que partout en Afrique l'homme soit soumis à la bête et adore ou ménage les animaux, quand il ménage si peu ses semblables? Les Egyptiens eux-mêmes, la race la plus intelligente de ce continent, ne se prosternaient-ils point devant des quadrupèdes, des oiseaux et des reptiles?

— Je ne m'inquiète guère de ce que faisaient les Egyptiens, répondit le capitaine; mais ici l'on voit la cause du respect des nègres pour leurs serpents sacrés. C'est une espèce utile, car elle détruit tous les serpents venimeux qu'elle rencontre : elle attaque principalement les plus dangereux de tous; ce sont d'énormes vipères noires, longues de huit ou dix pieds, sur un pouce et demi de diamètre, qui ont la tête plate et deux dents crochues; elles vont toujours le front levé, la gueule ouverte, et prennent audacieusement l'offensive; beaucoup de serpents sacrés périssent dans leur lutte avec elles. Si quelqu'une de ces laides bêtes vous approche, ayez soin de vous en garantir. Je voudrais que le roi Katagoum en eût une demi-douzaine autour des jambes.

— Cela ne hâterait point sa venue, dit Marnix; mais j'avoue que je ne m'explique pas son retard.

— Le moricaud s'est mis en tête de nous duper, voilà tout, et, comme des benêts, nous restons ici à l'attendre. Mort de ma vie! jamais les heures ne m'ont semblé si longues.

— Je ne m'amuse pas plus que vous, reprit Marnix. Quel divertissement se donner dans un trou comme Bogava? Mais, à propos, si nous allions voir la consécration des fétiches, qui doit avoir lieu aujourd'hui? C'est une farce religieuse vraiment grotesque.

— Autant aller voir ces bouffonneries que de passer le jour à nous dépit. Les cérémonies pieuses des moricauds sont impayables.

— Et Cabanel viendra sans doute avec nous? demanda le second.

— Si vous le permettez, dit le convalescent, je profiterai de l'occasion pour me distraire.

— En route donc! s'écria Marnix.

Et tous les trois descendirent dans le canot.

Quand ils furent débarqués, ils s'acheminèrent lentement vers une maison quadrilatérale, formée de troncs d'arbres et divisée en deux étages, comme celles du Congo. L'étage supérieur sert d'habitation au prêtre : le rez-de-chaussée compose une sorte de temple, où une porte presque toujours ouverte et deux fenêtres sans clôtures laissent pénétrer le jour. A un bout de la pièce se trouve un baril ou une grande jarre de terre séchée au soleil : des plumes, des coquilles de noix, des cheveux, du crin, des os de mort, des arêtes de poisson, de l'huile, du sang, des morceaux de bois, toute espèce d'ordures en remplissent l'intérieur. Ce vase est le fétiche, le dieu particulier de l'ofonon : s'il veut connaître l'avenir ou si l'on vient le consulter à cet égard, il plonge la main dans ce tas d'immondices et en tire au hasard une poignée; suivant ce qu'il amène, il croit que des événements heureux ou malheureux sont près de s'accomplir.

Un assez grand nombre d'indigènes étaient réunis dans la salle : ils firent place aux trois Européens, car les noirs ont en général une très-haute opinion des blancs. Ils disent qu'à l'origine du monde Dieu créa trois hommes blancs, trois hommes noirs et autant de femmes. Pour qu'ils n'eussent pas le droit de se plaindre par la suite, il résolut de les laisser choisir leur propre destinée. Il mit donc sur la terre une grande boîte et une lettre fermée avec de la cire. — Prenez l'un ou l'autre de ces objets, dit-il aux nègres. — Ceux-ci, croyant la boîte plus avantageuse, s'en emparèrent et l'ouvrirent; mais ils n'y trouvèrent qu'un morceau d'or, un morceau de cuivre et un morceau de fer, métaux qu'ils ne savaient point travailler et dont ils ne connaissaient pas l'usage. Les blancs décachetèrent la lettre, qui leur apprit toutes choses. Dieu laissa les noirs dans les bois, et conduisit les blancs sur les bords de la mer, où chaque nuit il entra en communication avec eux; il leur apprit à construire un petit vaisseau, qui les transporta loin de l'Afrique, dans un plus beau pays; après un laps de temps considérable, ils en revinrent puissants et habiles. Leurs navires contenaient une foule de marchandises, pour lesquelles on leur donna des esclaves, qu'ils emmenèrent par troupeaux dans les lieux qu'ils habitent. Là, ils les engraisent et les mangent. Si les noirs avaient fait un meilleur choix, ils auraient été le peuple d'élite et eussent mangé les blancs, destinée bien préférable.

Firmin et ses deux compagnons se tinrent debout, comme le reste de l'assemblée. Au milieu de la pièce, le prêtre, environné de ses femmes, disposait en forme de cône un tas de cendres; il y planta une branche de kino, puis rangea, le long d'une paroi, les fétiches qu'il devait consacrer. Il y en avait de toute nature, depuis des morceaux d'ivoire jusqu'à des cailloux et à des racines d'arbre. Le prêtre commença par marcher gravement autour de la branche de kino, en prononçant quelques paroles avec force grimaces. Une de ses femmes lui présenta ensuite un bol plein d'eau : il en prit successivement plusieurs gorgées dans sa bouche, qu'il lança l'une après l'autre sur la cendre. Lorsque celle-ci fut assez délayée, il s'en barbouilla tout le visage.

— Quelle vilénie! s'écria Cabanel sans réfléchir au lieu où il se trouvait.

— Taisez-vous donc! lui dit Firmin d'un air sévère.

Le praticien rougit et garda le silence.

Le prêtre tourna encore une fois dans la salle en criant : *Auzy!* Une autre de ses femmes lui offrit alors une calebasse pleine de vin de palmier; il en but, à diverses reprises, une petite quantité, la roula dans sa bouche, puis la cracha sur les fétiches, allant de gauche à droite, et distribuant à chacun d'eux sa portion. Il se mit ensuite sous les aisselles des feuilles de stratiote, les y garda quelques minutes, et, lorsqu'elles furent tièdes, en frotta les divers objets qui allaient devenir autant de dieux. Après quoi, formant une boule des feuilles elles-mêmes, il en composa un autre fétiche, plus vénéré que les précédents. Chacun des fidèles ramassa pieusement sa divinité, ce qui termina la cérémonie. Le prêtre donna la boule à un vieux nègre, qui l'avait retenue en la payant d'avance.

Comme cette dernière partie du mystère s'accomplissait, un matelot se précipita dans la salle.

— Capitaine! capitaine! les esclaves! s'écria-t-il. On les aperçoit sur la montagne.

— Ce n'est pas malheureux! dit Firmin; nous pourrions donc lever

l'ancre ! Allons, messieurs, au vaisseau ! Dans une heure Katagoum sera ici.

Et les blancs coururent au navire. Le capitaine se hâta de prendre sa lunette, pour vérifier, par ses propres yeux, le rapport du matelot. Sur un dernier mouvement de terrain, qui formait comme le piédestal des Rumbys, le marchand d'hommes aperçut la noire légion descendant vers les plaines basses de la côte. Elle dessinait une grande tache sombre au milieu de la verdure.

— Enfin, enfin ! s'écria le négrier, voilà mes deux cent mille livres qui approchent !

C'était la somme qu'il espérait obtenir de ses nouveaux esclaves, en déduisant ceux qui devaient mourir dans la traversée, car il en meurt toujours un bon nombre.

— Sonnez la cloche d'appel, dit-il presque aussitôt ; que tout le monde soit à son poste.

Au bout de quelques minutes, on vit les matelots arriver l'un après l'autre sur la berge. Tandis qu'on les passait dans le canot et dans la chaloupe, Firmin allait et venait de long en large, comme les bêtes fauves des ménageries quand approche le moment où on leur distribue leur repas journalier ; ses gros yeux impudents rayonnaient de joie. Il ne s'écoula pas une demi-heure avant que tous les marins fussent à bord. On prépara les chaînes et les marteaux, les chevilles, les enclumes portatives que l'on emploie pour les river. Les armes furent passées en revue, essuyées, chargées, comme si on allait livrer une bataille. Firmin endossa un beau costume galonné, aussi bien que Marnix ; Cabanel et tous les hommes de l'équipage se mirent en grande tenue. Il s'agissait de faire une impression avantageuse sur les noirs. Quand tous ces apprêts furent terminés, la capitaine descendit, avec le chirurgien et la moitié de son monde, dans la chaloupe ; le lieutenant resta sur la *Gabrielle* avec l'autre moitié, pour présider à l'enchaînement et au placement des noirs.

Le marché aux esclaves était un grand espace vide situé près de la captivité dans laquelle on enfermait les nègres quand les chalands tardaient à paraître. Katagoum, qui connaissait ce lieu, s'y était acheminé directement lorsqu'il avait franchi l'enceinte de nopals, d'aloès et de figuiers d'Inde tracée autour de Bogava. Il était cinq heures du soir, et le soleil, penché vers l'horizon, amoindrissait peu à peu ses torrents de flamme. La caravane, épuisée de fatigue, fut bien aise de prendre quelque repos, même sur la terre nue et crevassée par la chaleur, sans un pouce d'ombre pour rafraîchir les corps brûlants. Le roi des Mandavis dépêcha un de ses guerriers vers les Européens ; mais celui-ci rencontra les blancs, de sorte qu'ils revinrent ensemble. Mérinos bondissait devant eux comme s'il allait en partie de plaisir. Le capitaine salua le prince à la mode française. Katagoum lui rendit sa politesse en inclinant et appuyant son front sur son bras droit plié en demi-cercle.

— Nous avons attendu bien longtemps, dit Firmin.

— J'espère que les blancs n'ont pas douté de ma bonne foi, répondit Katagoum.

Et le prince raconta toutes ses tribulations. Sa figure était curieuse à observer pendant qu'il parlait. Le désappointement, une sourde tristesse, le sentiment caché d'humiliation que laisse après lui tout acte coupable, même lorsque l'individu ne se rend pas bien compte de sa faute, lorsque les ténèbres de sa pensée lui en voilent une partie, se peignaient énergiquement sur ses traits grossiers. Il comprenait d'une manière vague que sacrifier trois mille hommes pour se procurer trois ou quatre cents esclaves était une folie et un crime. Ce malaise moral, toutefois, le troublait si confusément, qu'il ne l'eût point empêché de recommencer. Les avis, les reproches les plus nets de la conscience, n'arrêtaient pas les peuples civilisés sans les menaces de la loi ; comment donc ses bégayements indistincts pourraient-ils détourner du mal des créatures ignorantes et des tribus sauvages ?

Lorsque le nègre eut expliqué son retard, Firmin jeta les yeux sur la caravane et fronça involontairement le sourcil. Jamais plus parfaite image de la désolation ne s'était présentée à sa vue. Les esclaves étaient tous d'une maigreur effrayante, couverts de boue, de sang et de poussière ; on eût dit que le passage des montagnes les avait momifiés. Les hommes avaient le cou et les épaules dénudés par le frottement de leurs fourches ; leur chair à vif dessinait de grandes taches rouges au milieu de leur peau noire. Leurs pagnes, comme ceux des femmes, étaient d'une saleté affreuse ; on y observait des plaques, des raies, des caillots de sang, résultat de la lutte contre les Biafras. Quant aux figures, elles n'exprimaient que l'angoisse et le désespoir.

— Au nom du diable ! s'écria Firmin, quels squelettes m'amenez-vous ?

— Ne faites pas attention à leur mine, lui répondit Katagoum, ce sont des noirs d'une bonne espèce et qui se remettront facilement.

— C'est ce que vous ne pouvez pas savoir, reprit le capitaine de très-mauvaise humeur.

— Ils viennent de subir une épreuve qui le démontre ; s'ils n'étaient pas d'une race bien constituée, ils seraient tous morts en chemin, comme les plus faibles d'entre eux.

— N'importe ! vous n'auriez pas dû m'offrir une semblable marchandise. Je ne vous ferai plus crédit.

— Je m'en passerai alors, répliqua le prince nègre avec une certaine hauteur. J'ai agi pour le mieux et je n'aime point les reproches.

— Et moi, dit Firmin, je n'aime pas embarquer des noirs qui changent ma corvette en hôpital.

Irrité de ce sarcasme, le chef des Mandavis lança au capitaine un regard plein de colère. Ses sourcils contractés, ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient voir ses dents blanches, lui donnaient une physionomie vraiment terrible.

— Combien d'hommes avez-vous amenés ? lui demanda Firmin.

— J'en avais pris beaucoup, mais il ne m'en reste guère que quatre cent trente, répondit le nègre.

— C'est plus qu'il ne m'en faut : mon navire ne peut en renfermer un si grand nombre.

— Vous choisirez, dit Katagoum.

— Choisir parmi ces rebuts ! c'est bien la peine ! répliqua le négrier.

Les traits du roi s'agitèrent convulsivement, et, dans sa fureur, il frappa contre terre la crosse de son fusil :

— Par les nongs ! s'écria-t-il, si vous ajoutez un seul mot, je ne réponds pas de moi. Vous autres blancs, vous en savez plus que nous, mais nous avons, comme vous, le sentiment des injures, et nous manions aussi bien le sabre et le fusil.

Firmin le considéra d'un œil calme, puis, se tournant vers le chirurgien :

— Examinez ces pauvres hères, lui dit-il, et choisissez parmi eux les moins avariés ; il m'en faut trois cent cinquante. Le prince me fera sans doute un rabais extraordinaire sur la centaine que je lui achète pour compléter mon chargement, et que je lui payerai tout à l'heure.

Le roi nègre confirma cette supposition par un signe de tête.

— En les nourrissant mieux que d'habitude, continua le marchand d'hommes, je leur rendrai quelque embonpoint ; s'ils ne me coûtent pas cher, je puis tenter l'aventure. Allons, Cabanel, suivez mes instructions.

Lorsqu'il entendit cet ordre, le chirurgien éprouva un serrement de cœur. Les préparatifs qu'il avait vu faire sur la *Gabrielle* lui avaient déjà causé une sourde tristesse ; la besogne dont on le chargeait n'était pas de nature à la dissiper. Il ne s'agissait de rien moins que de passer en revue, de tâter, d'apprécier des créatures humaines comme les maquignons apprécient les chevaux. Ce travail d'estimation lui paraissait aussi humiliant pour lui que pour les pauvres noirs.

— Faites ôtez les pagnes, dit Katagoum à ses soldats.

Cet ordre fut transmis aux captifs, qui, tant bien que mal, se dépouillèrent de leur dernier vêtement. Les nègres obéirent sans répugnance ; mais les femmes ont un instinct naturel de pudeur, même dans l'état le plus sauvage, et les négresses refusèrent d'abord presque toutes de se mettre nues. On les y força par des menaces et des coups. Haïli, Kandiane et Fitna résistèrent plus longtemps que les autres. Comme elles étaient d'une condition plus relevée, cette brutale exigence les choquait davantage. Le fouet et les injures ne triomphèrent pas de leur répugnance ; elles supportaient avec courage les mauvais traitements, pour ne pas se montrer sans costume devant un si grand nombre de témoins. Les soldats prirent alors le parti de déchirer la toile qui les couvrait, et d'en jeter loin d'elles les lambeaux.

— N'aura-t-on jamais pitié de nous ? dit avec amertume la plus jeune des deux sœurs.

Et une voix secrète lui répondit que, sauf en de rares occasions, la pitié n'a pas accès dans le cœur de l'homme.

Le spectacle que présentait la coflle aurait attendri jusqu'aux larmes toute race miséricordieuse. Les captifs étaient debout, maintenus en files régulières par les fourches qui pesaient sur leurs épaules. A la tête de chaque file, un soldat portait par une corde l'extrémité de la première fourche. Son fusil et son sabre témoignaient du droit qu'il avait de traiter ainsi ses compatriotes. Les femmes et les enfants étaient pressés pèle-mêle dans un espace entouré d'une haie de Mandavis. Des écorchures, des escarres, des filets de sang liquide ou séché, des enflures produites par les coups de fouet, prouvaient combien tous ces malheureux avaient souffert. Les visages exprimaient l'accablement des douleurs extrêmes. Les petits garçons et les petites filles pleuraient en silence, car on leur avait enseigné, pendant le voyage, à étouffer leurs cris. L'innocence et la naïveté peintes dans leurs yeux formaient avec le sentiment de leur précoce infortune le mélange le plus touchant. Ceux qui avaient encore leurs mères leur jetaient par moments des regards pleins d'une tristesse affectueuse et de supplications muettes. Quant aux regards des mères, aucune parole ne put en exprimer la navrante désolation.

Ce fut parmi cette troupe de victimes que Cabanel dut circuler, en les observant, palpant, jugeant avec attention. Un des principaux cabaschirs le suivait pas à pas avec quelques hommes. Au fur et à mesure que le praticien faisait un choix, on séparait l'individu de ses camarades, sans néanmoins lui ôter sa fourche, et on le menait dans un cercle formé par un cordon de Mandavis. Tangal fut de ce nombre. Ceux qui n'obtenaient pas l'approbation du chirurgien à cause de leur extrême maigreur, de leurs plaies, de leur faiblesse, de leur état maladif, lui adressaient des paroles qu'il ne comprenait pas, mais qui

lui semblaient des prières. Cet examen dura plus d'une heure et demie. Pendant ce temps, le roi nègre et le capitaine, ayant fait mettre deux esclaves sur leurs genoux et sur leurs mains, dans la position des quadrupèdes, s'étaient assis sur leur dos comme sur un siège, et buvaient de l'eau-de-vie que le marin avait offerte au despote pour calmer sa mauvaise humeur. Ils fumaient tranquillement leur pipe en devisant de choses et d'autres, quoiqu'il fût aisé de voir qu'ils conservaient tous les deux un fond de ressentiment. Le capitaine ne pouvait pardonner au noir de le payer en si mauvaise marchandise ; le prince gardait rancune à Firmin de ses reproches.

Cependant, Cabanel avait fini de trier les noirs, puis commença l'examen des femmes et des enfants. Là, les prières que lui avaient adressées les hommes devinrent des supplications. Les négresses se jetaient à ses pieds, les mains jointes, et imploraient de lui une faveur dans un langage qu'il n'entendait pas, mais avec des gestes et une expression de figure souverainement pathétiques. Il finit par comprendre qu'elles demandaient à être emmenées avec leurs enfants, qu'elles sollicitaient une place sur le vaisseau négrier. Cette découverte le remplit d'étonnement ; il les croyait folles, car il ne pouvait se rendre compte d'un empressement pareil, d'un goût si effréné pour la servitude. Leurs prières devaient bientôt lui être expliquées d'une façon tragique.

Par un sentiment de pudeur, la reine et ses deux filles s'étaient soustraites aussi longtemps que possible à son examen ; elles furent donc parmi les dernières qui subirent cette offensante évaluation. Haïli avait à la hanche une plaie assez profonde, causée par la balle qui lui avait percé les chairs pendant la lutte avec les Biafras ; elle avait eu le courage de la celer, de comprimer sa douleur jusqu'alors, mais il était impossible d'en faire plus longtemps un mystère. La princesse, d'ailleurs, était trop âgée pour une esclave. Aussi, quand le chirurgien, après avoir accepté ses deux filles, la considéra d'un œil attentif, il la désigna comme devant rester en Afrique. Cette sentence émut les trois femmes aussi vivement qu'un arrêt de mort. Elles se regardèrent avec l'expression du désespoir, tandis qu'elles entrelaçaient leurs bras, résolues évidemment à ne pas se quitter. Les soldats et les matelots s'avançaient pour les séparer, lorsque le médecin attendri leur fit signe d'attendre qu'il eût terminé son choix. Comme il était presque à la fin de sa tâche, ce moment arriva bientôt, et ses acolytes voulurent mettre la reine d'un côté, ses filles de l'autre. Mais ces malheureuses femmes, étroitement unies, résistaient de toutes leurs forces, et suppliaient leurs oppresseurs de les laisser au moins vivre ou mourir ensemble.

— J'ai perdu mon mari, disait la pauvre mère, j'ai vu brûler ma patrie natale, massacrer la plus grande partie de mes sujets. Ceux qui restent sont captifs, et vont être emmenés dans un pays lointain, dans des régions inconnues dont les noirs ne reviennent jamais. Tout ce qui rend la vie douce et précieuse, on me l'a enlevé. J'ai souffert pour venir ici des douleurs atroces ; je suis vieille et blessée : ma dernière, ma seule consolation, est de voir, de sentir mes filles près de moi, d'entendre leur voix chérie me donner des noms affectueux. Oh ! ne nous séparez point ! Ne me laissez pas mourir seule, toute seule, dans les déserts de mon pays ; emmenez-moi, de grâce ! que je sois malheureuse avec mes filles, que je souffre, que je pleure et que je termine ma vie à côté d'elles !

— Oh ! oui, s'écriaient Fitna et Kandiane, laissez notre mère près de nous, si vous ne voulez pas que nous mourions avant d'atteindre le pays des blancs. A quoi vous servirait de nous emmener sans elle ?

Ces prières ne touchaient pas plus les Mandavis que s'ils eussent été sourds, et les matelots ne les comprenaient point. Ils résolurent donc d'employer la force pour séparer la mère et les filles. Elles poussèrent alors de tels cris, de tels gémissements, que le capitaine Firmin et le roi nègre accoururent sur le lieu de la scène. On leur fit part de la résistance des trois femmes, et Cabanel, essayant de leur venir en aide, demanda au commandant de la *Gabrielle* s'il voulait emmener Haïli. Le négrier envisagea quelque temps la reine, observa la plaie de sa hanche, qui saignait en ce moment, et répondit avec un air dédaigneux :

— Moi ! que j'emmené cette vieille peau noire, cette carcasse décharnée ? le ciel m'en préserve ! Pourquoi faire, d'ailleurs ? pour servir d'épouvantail dans les champs ? Que le diable l'emporte, s'il veut !

— Ménagez les deux filles, mais éloignez la mère, dit en conséquence le roi nègre ; le sàti la refuse.

Le cabaschir, homme au visage bestial, aux bras musculeux, saisit la reine pour la conduire parmi les groupes de rebut. Mais Haïli, se cramponnant à ses filles avec l'énergie du désespoir, montra la résolution de ne les abandonner que morte ; elle continuait d'ailleurs à entremêler les cris, les prières et les lamentations.

— Quelle vieille cornemuse ! dit le négrier.

— Finissons-en, s'écria le prince dans un mouvement d'impatiente colère.

Et il fit au cabaschir un signe qui était un arrêt de mort. Le noir démon saisit par sa chevelure la malheureuse mère cramponnée à ses filles, et ne pouvant la détacher d'elles en la tirant de toutes ses forces, il lui inclina la tête en arrière, puis, de son sabre mal affilé, lui

coupa la gorge. Son sang jaillit sur Kandiane et Fitna. La reine déchuë poussa un gémissement sourd, et jeta un dernier regard à ses filles : ses bras, pressés autour d'elles, se relâchèrent ; elle tomba enfin, le visage tourné vers le sol, et expira.

Kandiane demeura frappée d'horreur et d'épouvante. Fitna, exaspérée, bondit comme une jeune lionne, se précipita sur le cabaschir, et eût peut-être vengé sa mère, si on ne s'était emparé d'elle, si on ne l'avait contrainte de rester immobile ; mais tout son corps frémissait de spasmes nerveux entre les mains qui l'avaient saisie et la contenaient par la force.

— Achevez l'opération, puisqu'elle est commencée, dit le roi nègre d'un air de mauvaise humeur.

C'était le signal du massacre, l'habitude constante des princes africains étant de mettre à mort tous les prisonniers qu'on ne leur achète pas ; ils ne veulent ni les nourrir, ni les emmener, ni les laisser vivre, de peur d'éprouver plus tard leur vengeance. On les tue donc régulièrement sur la côte, à moins que l'on n'attende de nouveaux acheteurs, auxquels on espère les vendre bien ou mal. Or, Katagoum n'attendait personne ; il avait hâte de retourner à Olahu après une expédition désastreuse ; il suivit donc l'usage le plus habituel.

Dès que ses guerriers eurent entendu son ordre, une joie féroce se peignit sur leurs traits. Tirant leurs sabres ou leurs poignards, agitant leurs zagaies, armant leurs fusils, quoiqu'ils ne dussent en faire usage qu'à la dernière extrémité, ils commencèrent leur œuvre infernale. Pendant que les uns gardaient les trois cent cinquante prisonniers choisis par Cabanel, les autres exterminaient le reste des captifs. Hommes, femmes, enfants, tout tombait sous leurs coups : des esprits de ténèbres et des vampires n'eussent pas montré plus d'ardeur sanguinaire. Quelques noirs voulurent fuir, chose difficile avec les pièces de bois qui leur serraient les mains et les fourches qui leur tenaient le cou : on les tua par derrière à coup de fusil. D'autres essayèrent de résister : leurs bourreaux s'éloignèrent de dix à douze pas, les mirent en joue, et les étendirent roides morts. Les petits enfants qui sanglotaient, qui se pressaient contre leurs mères, ne furent pas épargnés. Au bout d'une demi-heure, quatre-vingts cadavres jonchaient le sol trempé de sang.

Dès le début de cet horrible carnage, le médecin s'était enfui sur le vaisseau. Il y attendit le capitaine et ses noirs avec un sentiment de violente indignation et de misanthropie amère. Il ne comprenait que trop bien, maintenant, pourquoi les malheureux prisonniers le suppliaient de ne pas les juger indignes de l'esclavage. S'il avait su qu'il choisissait les victimes de cet affreux dénoûment, il eût refusé d'accomplir une tâche aussi abominable. Lui, changé en pourvoyeur de la tombe, en ministre complaisant de la mort ! Cette idée soulevait sa conscience et le plongeait dans le désespoir.

Durant ce temps, Firmin et Katagoum terminaient leurs affaires. On mettait aux esclaves des pagnes neufs apportés du navire, puis on les acheminait successivement par dizaines vers le rivage. Là, on les faisait descendre dans la chaloupe, et on les conduisait au navire. Aussitôt on les délivrait de leur fourche, l'un après l'autre, et on les liait par les pieds, deux à deux, en leur rivant un anneau de fer autour d'une cheville. Aux anneaux tenaient de courtes chaînes. D'autres anneaux, munis également de chaînes, leur serraient un des poignets. Les femmes et les enfants gardaient seuls le libre usage de leurs pieds et de leurs mains. Tous étaient conduits dans un des deux entre-ponts, où on les forçait de se coucher, en files régulières, sur le parquet nu. Ces trois catégories de personnes occupaient, au reste, des compartiments différents, et ne pouvaient même se voir. Tangal, Kandiane et Fitna se trouvèrent logés immédiatement au-dessous du tillac, circonstance avantageuse, car c'était l'endroit où l'on respirait le mieux.

Comme on avait commencé ce travail assez tard, la nuit arriva sans qu'il fût terminé. Il fallut conséquemment l'achever aux flambeaux. Le lieutenant, debout sur le gaillard d'arrière, présidait à l'enchaînement des esclaves ; trois mousses tenaient des torches de résine dont le vent agitait la flamme, et qui produisaient encore plus de fumée que de lumière. Dans le plancher du tillac on avait fixé deux enclumes mobiles, et, sur ces enclumes, deux matelots rivaient les fers des prisonniers, en enfonçant, à coups de marteau, des chevilles dans les grilles avec une adresse développée par l'exercice. Ces groupes d'hommes blancs ou noirs, éclairés de rouges lueurs et environnés des malheureux qu'on semblait préparer pour un sacrifice, composaient un lugubre tableau. Dès qu'on avait attaché les fers de deux esclaves, plusieurs marins les menaient dans les entre-ponts, où brûlaient d'autres torches, dont la funèbre clarté sortait par les écoutilles ; ces ouvertures semblaient des soupiraux de l'enfer, et les blancs, à leur tour, avaient l'apparence de démons qui entraînaient de malheureux pêcheurs vers le lieu des supplices éternels. Les entre-ponts eux-mêmes n'offraient pas un spectacle moins lugubre. Ces longues files d'hommes étendus côte à côte et se dessinant à peine dans l'ombre, sous de mobiles clartés, semblaient attendre le renouvellement de leurs tortures, suspendues par l'absence de leurs bourreaux.

Cependant, Firmin et Katagoum avaient fait allumer des feux sur le marché aux esclaves, et dirigeaient de là les pelotons de noirs vers

le navire. Le roi fumait dans une pipe de terre jaune, le marchand européen dans une belle pipe de Skumer avec un tuyau en cerisier muni d'un bout d'ambre; ils causaient aussi bien que le leur permettaient les idées très-peu nombreuses du chef des Mandavis et le très-petit nombre de mots nègres que le capitaine avait à sa disposition. Après qu'ils eurent parlé de choses diverses, l'Européen aborda la question définitive, celle du prix qu'il devait remettre à Katagoum pour la centaine d'esclaves supplémentaires. Le négrier marcha, plutôt par amusement qu'avec une intention sérieuse; car, dans le fond, il donnait ce qu'il voulait. Si certaines productions industrielles, comme les fusils, la poudre, l'eau-de-vie ou sangara, les indiennes, les grains de verre, la quincaillerie, ont dans ce genre de négoce une valeur fixe, quoique fort exagérée, celle des autres marchandises est tout à fait arbitraire; sur les hardes, les meubles, les objets de luxe, les blancs font des gains monstrueux. Rozoy convint de donner au chef nègre trente fusils, cent livres de poudre, quinze pièces d'indienne, soixante-dix ustensiles de métal, douze barres de fer, une grande quantité de vieux vêtements pour hommes et pour femmes, plus deux poignées de *cauris*: ce sont de petites coquilles luisantes, qui servent de monnaie en Afrique. On les ramasse sur certaines côtes, et les négriers n'y tiennent pas beaucoup. Le marché ainsi conclu, Rozoy fit apporter successivement les objets du vaisseau par les marins qui conduisaient les noirs au rivage, et qui se chargeaient à leur retour des productions européennes. Les détroques de costume formaient un assemblage curieux. Il y avait des perruques poudrées, des chapeaux de toutes les formes, des habits, des vestes, des pourpoints, des jupes à paniers, des robes de moine, des uniformes militaires, de vieilles bottes, des sandales, des souliers hors d'usage, des culottes tachées, des gilets déteints, les restes d'un vestiaire de théâtre, depuis des manteaux de roi en serge cramoisie jusqu'à des couronnes en carton doré. Quand toute cette friperie pleine de vers fut amoncelée devant le noir autocrate, ses yeux rayonnèrent de joie. Ayant encore des provisions de sangara et n'étant pas un buveur furieux, comme la plupart de ses confrères, il n'avait pas demandé de boisson alcoolique.

Enfin, le dernier groupe d'esclaves se mit en marche, le moment de la séparation était arrivé. Firmin, comptant revenir sur cette côte, où il faisait toujours des marchés avantageux, ne voulut laisser aucune impression désagréable dans l'esprit de Katagoum; il lui offrit donc habilement de troquer sa pipe contre la sienne, ce qui enchantait le prince sauvage, et il ordonna aux matelots d'apporter deux barils d'eau-de-vie.

— C'est un souvenir d'amitié que je vous laisse, dit-il au roi barbare.

— Quoi! vraiment! s'écria celui-ci, mais c'est très-bien! Deux cadeaux! Et moi qui n'ai rien à vous offrir! Ah!... j'y pense; je vais vous donner un talisman qui vous préservera du naufrage; le grand onon me l'a vendu un peu cher, mais il m'a dit qu'il garantissait de tous les périls.

Et fouillant dans son pagne, le nègre en tira une grosse fève, qu'il présenta au capitaine d'un air triomphant. Le spéculateur la reçut avec un sérieux imperturbable, témoigna au prince sa gratitude et lui fit ses adieux. Ils burent un dernier verre à la santé l'un de l'autre, puis Rozoy donna le signal du départ, et sa troupe s'achemina en bon ordre vers la *Gabrielle*. Dès qu'il fut dans un endroit où Katagoum ne pouvait plus le voir, il jeta dédaigneusement la fève.

— Ce sont de vrais prodiges que ces nègres, murmura-t-il avec un sourire méprisant; mais je saurai bien rattraper la valeur de mes deux barils.

Dès que le capitaine et ses hommes furent montés sur le vaisseau, on appareilla, en attendant une brise favorable. Des constellations radieuses éclairaient une nuit tiède et limpide: la voie lactée avait l'air d'un grand cintre d'argent qui portait une voûte de saphir; et ce dôme merveilleux se reflétait dans le vaste cours du fleuve, uni comme un lac.

Il y avait trois quarts d'heure à peu près que les Européens étaient sur la *Gabrielle*, lorsque des vociférations, des cris de joie et une lumière très-vive appelèrent leur attention vers le marché aux esclaves. Rozoy et Marnix montèrent dans les haubans pour voir ce qui se passait. De ce poste d'observation, ils découvraient toute l'étendue de la place, car les huttes très-peu élevées ne gênaient point leurs regards. Autour des feux, que l'on avait augmentés, les Mandavis dansaient avec leur roi en poussant des exclamations frénétiques, en chantant à pleins poumons des airs sauvages et en faisant les grimaces, les cabrioles les plus étranges. Leurs corps noirs se détachaient sur la flamme brillante comme ceux des anges maudits sur les brasiers de l'enfer. Par moments, les deux spectateurs distinguaient le tricorne du roi Katagoum, qui semblait le couronner d'un ténébreux diadème. Voici quelle était la cause de ces évolutions grotesques, véhémentes et sinistres.

Après le départ de Firmin, les cabaschirs, lançant des regards de convoitise sur les deux barils, s'étaient approchés de Katagoum et lui avaient demandé s'il comptait les transporter à Olahu. Il leur répondit que c'était son intention. Les nobles chefs lui représentèrent alors qu'ils avaient beaucoup souffert dans le passage des Rumbys, vail-

amment lutté contre les Nimaias et les Biafras, que leur belle conduite méritait, sans le moindre doute, une récompense, et qu'un peu de gaieté leur donnerait du courage pour l'avenir. Ils le prièrent, en conséquence, de leur laisser boire l'eau de-vie. Leur demande parut assez juste au chef barbare, qui d'ailleurs ne tenait pas beaucoup à ce surcroît de provision, attendu qu'il était sobre, comparativement aux autres princes nègres, comme nous avons déjà eu occasion de le dire. Mais il voulut que les simples soldats fussent de la fête, car ils ne lui semblaient pas s'être comportés moins bien que leurs supérieurs. Chaque tonneau renfermait cent vingt pintes ou soixante litres d'eau-de-vie, quantité suffisante pour régaler, pour enivrer même trois cents hommes. Katagoum avait donc percé lui-même le premier baril et commencé la distribution. Ses sujets venaient savourer, les uns après les autres, la liqueur forte, dans des tasses de bois en petit nombre, qui servaient pour tous. L'ordre était difficile à maintenir, chaque Mandavi brûlant d'impatience. Les choses se passèrent assez bien toutefois, pendant qu'on vidait le premier fût; mais quand l'autre eut été mis en perce, le tumulte alla croissant: le visage contracté, les lèvres ouvertes, les yeux étincelants d'une joie stupide, chaque nègre se pressait vers le bienheureux tonneau, d'où s'échappait l'ardent liquide. Enfin, toute suprématie fut méconnue, le roi lui-même ne put se faire obéir: les dernières pintes furent tirées par ses soldats en goguettes, qui se poussaient, frappaient, culbutaient, essayant de boire deux et trois à la même tasse, mordant les bords pour ne point la laisser échapper, mais, au milieu de cette lutte sauvage, répandant presque tout le contenu.

Les barils une fois vides, on les jeta dans le feu, ce qui produisit une grande flamme, et les noirs ivrognes commencèrent à danser autour des brasiers. Des notes barbares, gutturales, discordantes, leur servaient de chants de fête: Katagoum lui-même, qui ne s'était pas oublié pendant la distribution, hurlait d'une voix rauque des paroles indistinctes. Quelques guerriers se prenaient de querelle et s'entre-tuaient comme des animaux féroces, soit à coup de fusil, soit à coups de zagaie ou de poignard. D'assez fréquentes détonations se mêlaient aux clameurs bestiales des noirs pacifiques. Deux soldats, qui avaient perdu leurs armes depuis qu'ils avaient perdu la raison, s'étant injuriés mutuellement, se saisirent aux cheveux et à la gorge, firent tous leurs efforts pour s'étrangler l'un l'autre, chancelèrent, tombèrent dans la flamme et y périrent. C'est ainsi que les vainqueurs célébraient leur triomphe, près des victimes encore chaudes qui ensanglantaient le sol autour d'eux.

— Voilà d'aimables animaux! s'écria le lieutenant.

— Ils sautent comme des gerboises, dit le capitaine, et sont infiniment plus vigoureux que les noirs entassés dans la *Gabrielle*. Ils auraient bien mieux fait mon affaire, si j'avais pu m'en emparer: mais comment y réussir? Je n'ai pas trouvé moyen!

Et les deux marchands d'hommes quittèrent les haubans, où ils s'étaient mis en observation. Firmin entra dans sa cabine; le lieutenant alla présider le quart, et passa près du chirurgien, qui, à sa grande surprise, ne lui adressa pas un mot.

Cabanel était sous l'influence d'une de ces humeurs sombres, pendant lesquelles on ne tient à rien, pas même à la vie, et on prend les résolutions définitives qu'on nomme des coups de tête. La moindre contrariété l'eût mis hors de lui-même. Dans son agitation nerveuse, il marchait à grands pas sur le tillac, ayant soin de n'approcher personne, pour ne pas entrer en conversation. Il était esaspéré de la double scène qu'il avait vue, l'une sur la place du marché, l'autre sur la corvette.

— Que je prenne part à un semblable négoce, pensait-il, moi qui aurais tant aimé la vie patriarcale d'un médecin de province, tour à tour soignant mes malades et consultant mes livres, c'est une cruelle ironie du sort! Me voilà ballotté sur les flots, errant à travers le monde, justement parce que le repos me semblait le premier de tous les biens! Si j'avais été souple, intrigant, audacieux, cupide, si j'avais rampé, menti, couru de porte en porte, inventé mille stratagèmes, si le calme et l'étude m'avaient déplu, j'aurais maintenant une demeure fixe, une position agréable, toutes les ressources qui m'eussent permis de vivre et de m'instruire dans une sécurité profonde: la misère ne m'eût pas forcé à venir, loin de ma patrie, contempler des actes révoltants, des mœurs odieuses. La vie est un combat, dit-on; c'est un combat bien rude, en effet, et, pour surcroît de malheur, on n'y lutte point à armes égales.

Tout homme dans l'angoisse s'accuse tôt ou tard de sa propre détresse: une voix intérieure lui dit que la fortune ne l'a point seule accablé, chose vraie la plupart du temps; qu'il a commis des fautes et en porte la peine. Les idées du chirurgien finirent par prendre cette direction.

— Au bout du compte, pensa-t-il, ai-je le droit de me plaindre? Le sort ne me traite-t-il pas comme je le mérite? Quelle indolence, quelle obstination n'ai-je pas montrées? Puisque je voyais la sottise, les ridicules, les mauvaises passions des hommes, c'était à moi de m'y plier, de m'en servir pour atteindre mon but. J'ai été trop susceptible: je voulais fuir le spectacle du mal, et me voilà spectateur de maux, de vices, de crimes bien plus grands!

Au milieu de ces pénibles réflexions, une légende populaire, qu'on

lui avait plusieurs fois contée pendant son enfance, lui revint en mémoire. Un jour que le Fils de l'Homme, rapporte cette vieille tradition, cheminait dans la campagne avec ses disciples et était près d'atteindre une petite ville, toute blanche de lumière, il aperçut un fer à cheval brisé qui gisait sur la route. — Ayez la complaisance de ramasser ce fer, dit-il au chef des apôtres. — Mais saint Pierre fut scandalisé : il rêvait justement l'empire du monde, chose facile à obtenir dans un rêve. Aussi la trouvaille lui sembla-t-elle des plus mesquines : lui, se baisser pour un morceau de vil métal ! pour une couronne et pour un sceptre, à la bonne heure ! Il fit donc semblant de n'avoir pas entendu et s'éloigna de son maître.

Le Christ, dans sa bonté, ne s'irrita point : il ramassa lui-même le fer à cheval et n'en parla plus. On continua de marcher, bientôt les pieux voyageurs entrèrent dans la ville. S'approchant de la boutique d'un forgeron, le Seigneur vendit son fer à l'artisan pour cinq liards, puis, comme il traversait la place du marché, il y observa de très-belles cerises. Aussitôt il en achète avec la monnaie qu'il a reçue, les met dans sa manche, et poursuit sa route. Ils dépassent les dernières maisons, ils s'avancent au milieu d'une plaine nue et solitaire : pas d'arbres, ni de maisons, rien que des prairies et des champs couverts d'orge ou de blé. Le soleil tombait d'aplomb, et la chaleur était si forte, que l'on eût donné beaucoup d'argent pour un peu d'eau. Une sueur abondante humectait le front de l'apôtre. Jésus, voyant son piteux état, laisse choir une cerise. Dévoré d'une soif ardente, saint Pierre se précipite pour la saisir, comme il eût fait quelques heures auparavant pour un triple diadème. Il la trouve délicieuse. Le Christ chemine de nouveau quelque temps, puis laisse tomber une autre cerise. L'orgueilleux disciple se hâte de la ramasser. Bref, le Sauveur lui fait courber les reins autant de fois qu'il a de cerises dans sa manche, et cette épreuve dure longtemps. Son maître lui dit alors avec un sourire : — Si tu avais agi à propos, tu te serais épargné bien de la peine ; celui qui méprise les petites choses, est un jour contraint de se fatiguer pour de plus petites encore.

— Voilà bien ce qui m'est arrivé ! dit en lui-même Cabanel.

Et le pauvre garçon se reprocha sa droiture, son amour de la science, son désintéressement, sa haine de l'intrigue et son horreur du mensonge, comme autant de dispositions coupables. Telle est l'influence du malheur : quand il ne pousse pas l'homme à faire des actions dignes de blâme, il abaisse du moins le vol de son esprit, comme le plomb qui atteint l'aigle dans les airs, sans le frapper d'une blessure mortelle. Mais l'abattement du chirurgien se dissipa bientôt : le témoignage de sa conscience lui rendit la force et le calme. Il se dit qu'il n'avait pu imiter des gens qu'il méprisait. Par un instinct naturel de notre espèce, chaque fois que nous sommes agités de nobles émotions, il leva les yeux vers le firmament. Toutes les constellations de l'hémisphère austral brillaient dans le limpide azur : l'Hydre y allongait ses têtes éclatantes, la Croix du Sud y faisait rayonner ses escarboucles mystiques. Le parfum des plantes tropicales arrivait d'ailleurs jusqu'à la *Gabrielle*, comme la respiration embaumée du continent. Quoique déiste à la façon de Pope et de Voltaire, le chirurgien eut alors une idée vague que les hommes de son temps concevaient de la manière la plus fautive la nature de l'Être sans bornes ; que le monde immense et radieux devait être soumis à des lois généralement ignorées ; que ces lois, connues un jour, modifieraient tous les principes, toutes les actions, toute l'existence de notre race.

Cependant la brise se mit à soupirer dans les cordages ; les voiles commencèrent à clapoter le long des mâts : elles se gonflèrent insensiblement et le capitaine donna l'ordre de lever l'ancre. *La Gabrielle* descendit le cours du fleuve sous une double impulsion. Elle glissait dans l'ombre avec sa proie, comme le voleur qui s'enfuit avec son larcin dans les ténèbres.

CHAPITRE XVI.

Le vaisseau négrier.

C'était une chose curieuse qu'un vaisseau négrier, avant l'acte de 1788, par lequel l'Angleterre s'efforça de régulariser la traite, n'espérant pas encore pouvoir l'abolir. Comme on ne pourchassait, ne visitait point les bâtiments qui servaient au transport des noirs, les armateurs les faisaient construire à leur guise ; ils ne s'efforçaient nullement de dissimuler leur usage, de les rendre aussi pareils que possible aux navires ordinaires. Ils avaient donc une physionomie toute spéciale, qui révélait immédiatement leur destination.

Une sorte de cuirasse, de rempart en bois, allant d'un bord à l'autre, divisait en deux le tillac. L'arrière formait la résidence de l'équipage : des cabines pour les chefs et les matelots étaient rangées à l'entour. On nommait cette partie le *fort*, et elle méritait qu'on l'appelât ainsi. Des plaques de fer en garnissaient la porte, et deux meurtrières, ouvertes dans l'épaisseur de la courtine, donnaient passage aux gueules de deux canons. Ils n'étaient habituellement chargés que de pois secs, attendu qu'on ménageait les noirs, même lorsqu'on tirait sur eux : on ne voulait pas détruire ni avarier cet objet de commerce. Il fallait de grandes occasions, quelque formidable révolte,

pour que l'on eût recours aux moyens extrêmes, que l'on balayât le pont avec de la mitraille. En quelques minutes, il était alors jonché de cadavres, qui représentaient une perte considérable.

La seconde moitié, la portion antérieure du tillac formait un espace libre, réservé aux manœuvres et à la promenade journalière des noirs, pendant le laps de temps qu'ils passaient hors des entre-ponts.

Dans l'une et l'autre partie s'ouvraient des écoutilles nombreuses ; toutes ces écoutilles, sauf deux, étaient revêtues de grilles de fer appelées caillebotis, ayant pour but d'aérer le premier entre-pont ; les autres, munies d'échelles, servaient à descendre parmi les esclaves. La première, celle de l'avant, menait aux salles des hommes ; la seconde, celle de l'arrière, mettait les Européens en communication avec les femmes et les enfants. Au-dessus de chacune, on aurait pu placer un écriteau portant les paroles du Dante :

C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs,
C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs,
C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite,

Entrez, maudits ! plus d'espérance !

Il faudrait le sombre génie du poète florentin pour décrire l'intérieur du vaisseau. Non-seulement le plancher des deux entre-ponts était couvert de malheureux immobiles, mais d'autres noirs gisaient dans la même posture désagréable sur les plates-formes. C'étaient des tablettes, larges de huit ou neuf pieds, qui faisaient le tour du bâtiment, au milieu de l'espace situé entre les ponts, à deux ou trois pieds de chaque pont. Les esclaves, placés dessus et dessous, la tête tournée vers l'intérieur du bâtiment, pouvaient donc à peine s'accroupir, lorsqu'ils ne restaient pas couchés. Les pieds d'un second rang d'hommes touchaient les têtes du rang inférieur. Dans l'intervalle que ce second rang laissait libre, au milieu du navire, d'autres noirs, en petit nombre, étaient disposés à angle droit, suivant le sens de la longueur. Les individus de ces trois dernières files avaient, au besoin, la faculté de se tenir debout. Les femmes, les enfants étaient agencés de la même manière : il ne leur manquait que les chaînes, qui aggravaient les souffrances, l'humiliation et la captivité des hommes.

Il y avait peu de temps que les Africains étaient pressés au fond de cet Erèbe, quand leur respiration commença à devenir pénible. Avec leurs larges poitrines, jusque-là inondées d'un air vif et pur, ils éprouvaient un sentiment de douloureuse suffocation. L'atmosphère appauvrie ne se renouvelait presque point : une chaleur accablante se développait rapidement. Les noirs logés dans le deuxième entre-pont souffraient plus que tous les autres ; le fluide vital ne descendait jusqu'à eux que par une seule écoutille, celle qui laissait passer l'échelle. Des gémissements sortirent donc bientôt des entrailles du navire, comme des flancs d'un monstre qui aurait englouti des créatures vivantes.

Mais lorsque *la Gabrielle* quitta le Rio del Rey, lorsque les vagues commencèrent à la bercer dans leurs molles ondulations, les plaintes allèrent en augmentant avec le roulis. Le mal de mer saisissait par degrés les pauvres noirs, qui l'éprouvent de la façon la plus violente. Or, les deux tribus dont les restes chargeaient la corvette, ayant leur résidence loin de l'Océan Atlantique, ne connaissaient nullement cette bizarre et cruelle affection. La plupart des Yamanes et des Nimais se crurent empoisonnés, quoiqu'ils n'eussent encore rien pris sur le vaisseau ; les uns, attribuant ce crime au roi Katagoum, pensaient qu'il leur avait administré quelque subsance vénéneuse à leur dernier repas, afin de duper les blancs ; les autres se figuraient être sous l'influence d'une opération magique ; et la terreur se joignant chez tous aux souffrances matérielles qu'ils ressentaient, les malheureux tombèrent dans une consternation profonde.

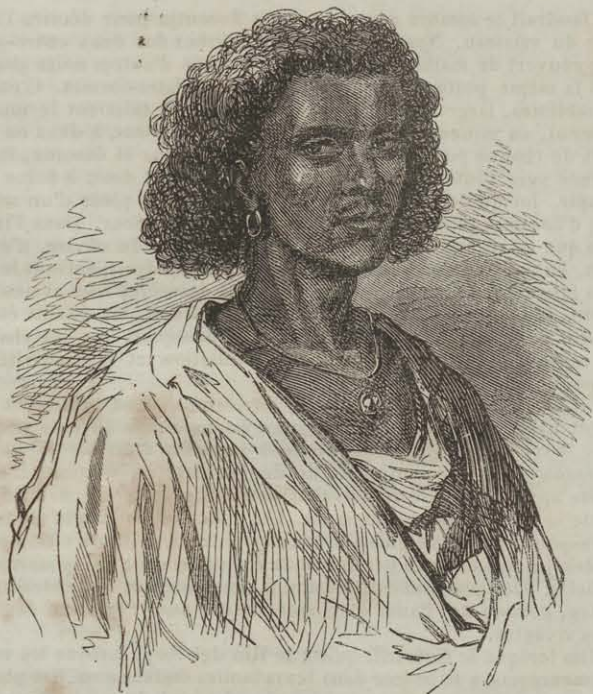
— Hélas ! disait Tangal, si j'avais pu me croire menacé d'une fin tellement misérable, je me serais fait tuer cent fois plutôt que de me laisser prendre ! L'injuste colère des nonges ne s'apaisera-t-elle jamais ? Voilà notre peuple exterminé : combien de nous sont-ils encore vivants ? Faut-il que ce débris malheureux disparaisse d'une façon lamentable ? Brave Sandusko, je t'ai vu périr ; noble Haïli, on t'a égorgé devant moi. Que d'infortunes en peu de jours ! Et la belle Kandiane, et Fitna, éprouvent-elles les mêmes douleurs que nous ? Katagoum a-t-il mêlé le même poison à leur nourriture ? O misère sans bornes ! ô cruelle destinée !

D'autres noirs se plaignaient en d'autres termes, avec toutes les intonations que la souffrance peut communiquer à la voix de l'homme. Ces lamentations et ces gémissements formaient une sorte de lugubre concert. Des sanglots, des cris de désespoir, le bruit rauque des poitrines oppressées, en variaient et assombrissaient encore la tragique harmonie.

À l'arrière du vaisseau, Kandiane, étendue sur les planches, se laissait accabler par la douleur physique et morale, mais surtout par la douleur physique. Une agonisante n'aurait pas montré plus de faiblesse et de consternation. À voir ses formes robustes, sa nature florissante, nul ne se serait imaginé qu'un si grand corps renfermait si peu de courage. Non-seulement il ne lui restait pas assez d'énergie pour mouvoir un de ses membres, mais elle s'abstenait même de

pleurer, car on ne verse pas des larmes sans une espèce d'effort. Elle avait donc plutôt l'air d'une personne morte que d'une créature vivante.

Assise près d'un soupirail, Fitna, le coude appuyé sur son genou, la tête reposant contre sa main droite, se livrait aux plus tristes réflexions. Le mal de mer ne l'avait pas encore atteinte, il était même probable qu'il ne l'atteindrait pas, car une très-vive préoccupation en garantissait souvent. Elle songeait surtout à sa mère, qu'elle venait de voir mourir. Cette affreuse scène lui avait causé une si terrible impression, qu'elle ne sortait pas un moment de sa pensée. Elle voyait toujours le cabaschir la saisissant par les cheveux et lui coupant la gorge; elle la voyait toujours tomber en poussant un dernier sanglot, en jetant à ses filles un dernier regard. Son imagination était comme un théâtre, où le dramatique événement se répétait sans cesse. L'œil fixe, les traits immobiles, les mains crispées, la pauvre orpheline avait l'air d'assister encore à ce hideux spectacle. Dans les intervalles de relâchement qui assoupissent toutes les douleurs, elle levait les



Tangal.

yeux vers le ciel. Par le grillage de l'écouille, elle apercevait les astres d'or rangés au milieu de l'éternel azur, comme des esprits bienheureux sur les gradins d'un immense amphithéâtre. Leurs rayons, qui pénétraient jusqu'à elle, semblaient des regards consolateurs. Mais l'excès de son chagrin ne permettait pas que rien pût l'adoucir. Elle n'était guère frappée que des bruits lugubres qui lui arrivaient de toutes parts : les gémissements des captifs se mêlant aux plaintes de la rafale dans les cordages, les cris de désespoir au bruit des flots insurgés, le craquement des mâts et des charpentes aux clameurs des oiseaux nocturnes, les menaces de l'abîme à la voix du capitaine dirigeant les manœuvres, et le sourd grondement des écueils au rôle des victimes étouffées dans les entre-ponts.

La mer devenait, en effet, de plus en plus mauvaise, sans qu'il y eût précisément un orage; aussi Cabanel entendait-il de plus en plus distinctement, sur le tillac où il se promenait, les lamentations, les sanglots et les prières qui montaient jusqu'à lui, comme les voix des damnés sortant du lieu des supplices éternels. Ne pouvant supporter cette funèbre harmonie, le médecin quitta le pont et se retira dans sa cabine.

Le lendemain, quand il en sortit, le capitaine le fit appeler.

— Vos fonctions sérieuses, lui dit Rozoy, vont commencer maintenant. Jusqu'ici, vous n'avez guère fait qu'un voyage de plaisir. Les noirs vous donneront de la besogne. Tous les matins, vous aurez la complaisance de descendre dans les entre-ponts pour examiner l'état des esclaves. Vous désignerez ceux qui auront cessé de vivre pendant la nuit, afin qu'on les jette à la mer. Vous prescrirez les soins, les remèdes qu'il faudra donner aux malades. Seulement, je vous avertis de ne pas les traiter comme des femmelettes; ne vous préoccupez point des petits accidents, des malaises, des souffrances de second ordre; nous faisons ici de la médecine en grand. Vous ne devez tâcher de guérir que les affections capables de déterminer la mort; les

autres sont de frivoles détails qui ne méritent point votre attention. Vous n'en finiriez jamais, si vous vouliez descendre jusqu'à de pareilles minuties.

Quoique peu édifié de cette exhortation, Cabanel promit de s'y conformer, et alla chercher sa trousse pour faire sa première visite. Deux matelots désignés par Firmin devaient l'escorter.

Lorsqu'il eut commencé à descendre l'échelle qui menait dans les salles des hommes, il fut tenté de rebrousser chemin. Une affreuse puanteur s'exhalait de l'entre-pont. C'était quelque chose de si infernal qu'il n'avait jamais rien senti de pareil. Imprégnant son mouchoir d'eau de mélisse et le tenant contre ses narines, il poursuivit sa route. Une fois parmi les esclaves, son cœur se souleva de dégoût; ses yeux se dilatèrent d'horreur. Que son émotion nous dispense de décrire le spectacle qui s'offrait à sa vue. Il y a des choses que le Dante lui-même n'aurait pas voulu exprimer, quoiqu'il ait écrit ces vers audacieux :

Quivi venimmo, e quindi giù nel fosso
Vidi gente atuffata in uno sterco,
Che dagli uman privati pareo mosso :
E mentre ch'io laggiù con l'occhio cerco,
Vidi un col capo sì di merda lordo,
Che non pareo s'era laico o cherco.

Il nous suffira de dire que, pendant cette première tournée, le chirurgien constata la mort de trois hommes, deux femmes et un enfant. On enleva leurs corps, puis on les jeta à la mer sans autre cérémonie.

Lorsque le praticien, exténué des efforts qu'il avait dû faire pour ne pas marcher sur les captifs, et se sentant le cœur malade, sortit des entre-ponts infectés, sa poitrine s'agitait comme celle d'un homme qui vient d'échapper à l'asphyxie.

On s'occupa aussitôt de distribuer aux esclaves leur premier repas. C'était une bouillie épaisse de farine de maïs, assez consistante pour permettre de la couper en morceaux, ce qui facilitait beaucoup la répartition. Une demi-pinte d'eau complétait ce festin de Lucullus. Dans l'après-midi, les noirs reçurent une autre portion de bouillie avec une tranche de bœuf salé, qu'arrosa encore une demi-pinte du même liquide. Les jours suivants, la nourriture ne changea guère. Quelquefois seulement on substituait de la farine de blé d'Inde à la farine de maïs; la pâte avait alors un goût un peu différent, quoique tout aussi peu délicat. Pour épargner sur cette alimentation primitive, les capitaines de vaisseau achètent leurs denrées en Afrique même; ils salent leur bœuf pendant les jours d'ennui qu'ils passent à attendre leur cargaison humaine.

— Savez-vous, dit le chirurgien à Rozoy, pendant que celui-ci partageait un magnifique ananas pour leur dessert, car ils venaient de déjeuner avec Marnix dans la dunette, savez-vous que de ce train vous perdrez un bon nombre de captifs avant notre arrivée au Brésil? Six morts en un jour, cela fera soixante dans dix jours, et ainsi de suite.

— Croyez-vous que je l'ignore, après avoir traversé une quinzaine de fois l'Atlantique? répondit le négrier. Vous êtes par moments d'une ingénuité rare. Apprenez donc que les décès plus ou moins nombreux des moricauds entrent dans nos calculs. Si la moitié crève en chemin, nous faisons encore une bonne affaire. Si le quart seulement tourne de l'œil, l'opération est excellente; mais si nous en perdons moins, nous courons à la fortune. Ne vous inquiétez donc pas des morts : nous avons une latitude de cent soixante-quinze morts devant nous. C'est plus qu'il n'en faut pour nous rassurer, car nous avons bon vent et nous filons comme des dorades. Avant un quart d'heure, nous aurons dépassé Fernando-Po. Sachez en outre que la mortalité diminuera : ce sont les plus faibles qui succombent d'abord; les autres ne meurent pas si aisément.

Le praticien regarda par la croisée de la dunette. Il aperçut dans le lointain la baie de Clarence, avec son amphithéâtre de roches et de feuillages, avec les nombreux îlots qui lui donnent un aspect si pittoresque; plus près de la *Gabrielle*, la pointe occidentale de cette magnifique terrasse dominait les flots, et la vue de Cabanel errait sur ses pentes couvertes de bois, jusqu'au sommet de l'île enchantée. Firmin avait raison, la corvette allait en doubler le dernier cap. Ce ravissant tableau ne changea pas la direction qu'avaient prise les pensées du chirurgien.

— S'il m'est permis de parler franchement, dit-il, j'avoue que votre calcul ne me semble pas des plus charitables ni des mieux entendus. Puisque vous avez intérêt à la conservation des noirs, vous atteindriez facilement ce but en les traitant avec moins de dureté.

— Avec moins de dureté! s'écria le capitaine pendant que le sang lui montait au visage. Par tous les diables! on voit bien que vous ne connaissez pas notre profession! Vous sauriez, sans cela, que personne ne ménage autant que moi les nègres. Je ne suis pas assez sot pour les gaspiller. Si vous avez quelques doutes à cet égard, demandez au lieutenant, et il vous dira de quelles mesures l'on fait usage sur les autres vaisseaux.

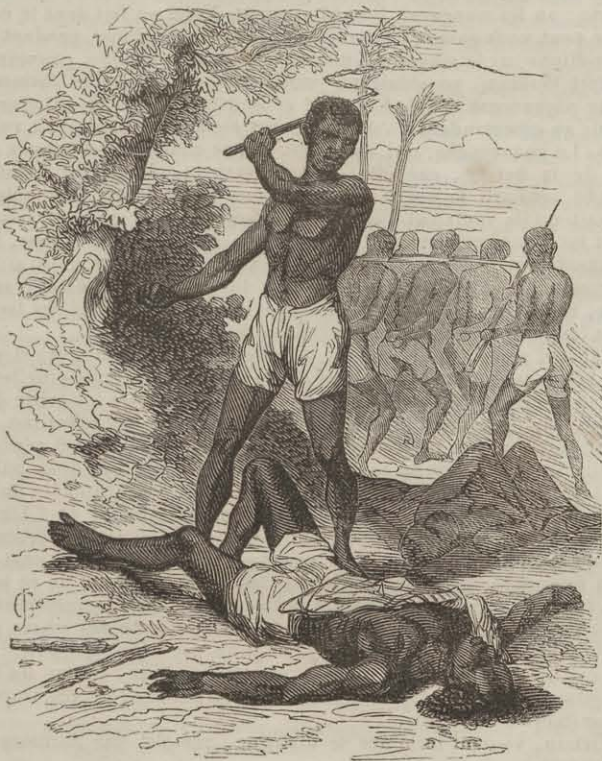
Et Firmin remplit son verre de vin de Xérès, puis le vida d'un seul trait.

Persuadé qu'il avait raison, le praticien crut ne pas devoir abandonner sur-le-champ la partie.

— Mais puisque le manque d'air et d'espace, reprit-il, fait mourir tant de noirs, ne vaudrait-il pas mieux en charger un moins grand nombre ? Le résultat serait le même.

Marnix lança, d'un air impatient, un jet de salive sur sa droite.

— Croyez-vous, dit-il, mon cher Cabanel, que le monde date de votre naissance ? Vous figurez-vous bonnement que cette idée vous est venue à vous seul ? Depuis deux cents ans que l'on pratique la traite, il y a eu parmi les négriers des hommes intelligents, et il me semble que le capitaine et moi nous ne sommes pas des idiots. Eh bien ! l'on a fait depuis longtemps déjà toutes les réflexions qui peuvent se présenter à vous. Mais on a vu, on a expérimenté que pour mettre les noirs à l'aise sur les bâtiments, pour les préserver de la



Le gardien qui l'avait terrassé voulut voir s'il était mort.

mort pendant la traversée, il faudrait en embarquer si peu que le voyage ne rapporterait plus rien. Donc, il serait impossible de continuer ce trafic avantageux.

En cessant de parler, Marnix poussa devant lui un nuage de fumée, comme s'il tirait un coup de canon pour soutenir et compléter ses arguments. Le chirurgien fut près de lui répondre qu'il n'y aurait pas grand mal à supprimer la traite, mais il craignit que cette observation, par sa justesse et par sa force même, n'irritât ses adversaires, et, comme il arrive souvent dans les discussions où l'on a des ménagements à garder, il ne fit point usage de son arme la plus puissante. Firmin, d'ailleurs, ne lui laissa pas le temps de délibérer.

— Savez-vous, lui dit-il, comment les noirs sont traités sur presque tous les navires ? Savez-vous quelle est la différence entre l'emballage à l'aise, l'emballage serré et l'emballage en cuillers ?

Le praticien fut obligé d'avouer son ignorance, non sans une certaine confusion.

— Eh bien ! reprit le capitaine, l'emballage à l'aise est celui que vous avez vu pratiqué sur la *Gabrielle*. L'emballage serré permet d'accroître énormément la charge d'un vaisseau. On fait accroupir une file de noirs, les jambes écartées ; une autre file se place entre leurs jambes. On procède de même pour une seconde rangée, pour une troisième, en suivant cette méthode jusqu'à ce que les deux ponts soient entièrement couverts. J'octroie aux esclaves autant de place que peut en occuper leur corps, dans toute sa longueur et dans toute sa largeur ; l'emballage serré ne leur laisse environ que le tiers de cet espace. Avec un système semblable, ma corvette renfermerait mille esclaves.

— Et vous pensez bien qu'ils n'y trouveraient pas le temps agréable, dit Marnix d'un air victorieux.

— L'emballage en cuillers, reprit Firmin, ne donne qu'une différence de moitié pour la charge d'un bâtiment. Au lieu de coucher les noirs sur le dos, on les couche sur un flanc et on les presse

les uns contre les autres, de manière qu'ils ne puissent ni se retourner ni prendre une autre position. Force leur est de demeurer complètement immobiles. Si l'un d'eux voulait remuer, il sentirait bientôt l'inutilité de ses efforts ; et comme il augmenterait le malaise de ses voisins, ceux-ci ne manqueraient pas de lui adresser des reproches et des coups. Les hommes ainsi disposés ressemblent à des files de cuillers dans la boîte d'un orfèvre. De là vient le nom qu'a reçu la méthode. Elle est, je crois, d'invention anglaise.

— Avec ces deux systèmes, dit Cabanel d'un air inquiet, la mortalité doit être effrayante.

— Vous avez raison, poursuivit le capitaine, elle est trop considérable ; aussi, après en avoir essayé pendant mes premiers voyages, le bon sens m'y a fait renoncer. J'ai aussi changé l'alimentation de mes noirs. Comme un grand nombre de mes confrères, je les nourrissais autrefois avec ces fèves énormes que les marins appellent gourganes, et dont la peau est aussi coriace que du parchemin ; mais cela leur occasionne des maladies. Je préfère, en conséquence, leur donner de la farine de maïs et de la farine de blé d'Inde. Ils sont plus gras et de meilleure délicate quand j'arrive à destination. Vous voyez combien vos reproches étaient injustes. Hier soir encore, vexé du mauvais état de mes esclaves, j'ai prescrit d'augmenter pour eux, jusqu'à nouvel ordre, la ration habituelle. Croyez-vous, d'ailleurs, que sur tous les vaisseaux on leur distribue comme ici des tranches de bœuf salé ? Lorsque je suis seul et que je pense à ma conduite envers les noirs, je me dis parfois que je suis réellement trop bon. Si je n'y trouvais point mon bénéfice, ce serait absurde.

— J'avoue que j'ai parlé trop vite, et sans connaître suffisamment la question, dit l'opérateur avec une noble sincérité ; mais puisque la bienveillance vous a réussi jusqu'à présent, pourquoi laissez-vous les noirs étendus sur les planches, sans litière, sans matelas, sans rien qui preserve leur chair du frottement occasionné par le roulis ? J'en ai vu tout à l'heure un certain nombre qui ont déjà le dos écorché.



Il aperçut un serpent gros comme le bras et long de sept pieds.

Cette question mit Rozoy hors de lui ; ses gros yeux blafards étincelèrent de fureur.

— Au nom du diable ! s'écria-t-il, est-ce un interrogatoire que vous nous faites subir ? On vous donne les meilleures raisons du monde sur un premier point, et au lieu de penser que tout le reste est pour le mieux, vous avez l'air de nous mettre en état de suspicion ! Vous conviendrez que c'est par trop fort. — Vous allez voir, ajouta Firmin en se tournant vers Marnix, qu'il nous faudra expliquer, justifier chacune de nos actions devant monsieur, comme à la barre d'un tribunal. Je veux bien encore lui donner quelques renseignements, mais ce seront les derniers.

— Avez-vous réfléchi, dit-il en se retournant vers le praticien, à la quantité énorme de paille que l'on devrait embarquer, pour fourbir de la litière aux noirs pendant tout le voyage ? On serait obligé

de se faire suivre par des vaisseaux de transport. Quant aux matelas, ils deviendraient bientôt si dégoûtants, si abominables, qu'ils ne vaudraient pas les planches nues et seraient beaucoup moins salubres. Vous voyez que cette fois encore la raison, l'expérience, l'hygiène sont pour nous. Faites-nous grâce à l'avenir de vos observations.

— Ce sera le meilleur système de conduite que vous pourrez adopter, dit à son tour Marnix en lançant au chirurgien un de ces regards de lion, qui donnaient par moments à sa physionomie un caractère si énergique. Vous avez vu de vos propres yeux comment les noirs se traitent dans leur pays. Quel intérêt peuvent donc vous inspirer ces brutes ? Nous sommes plus doux pour eux qu'ils ne le sont les uns pour les autres. Je vous ai conté mon histoire d'ailleurs. Vous connaissez la barbarie des nègres envers moi, pendant mon séjour au bague d'Isseg. Et vous voulez vous porter leur défenseur ? vous semblez les préférer à nous ! Mille tonnerres ! quand je pense que ces misérables me crachaient à la figure en me rouant de coups !

Marnix avait quitté sa pipe ; il était debout, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes, et lorsqu'il prononça les derniers mots, il frappa si violemment le tillac du pied que tout l'arrière du vaisseau en trembla. Cabanel mortifié garda le silence ; il se promit de ne jamais aborder cette question chatouilleuse. S'il avait osé parler, il aurait dit qu'un peuple intelligent ne doit pas se conduire comme un peuple inepte et sauvage ; que les crimes de celui-ci n'autorisent pas les crimes de l'autre. Mais il n'exprima point ces réflexions dangereuses : il se trouvait dans la position fautive de presque tous les soutiens de la justice, contre lesquels on argumente avec frénésie, tout en leur défendant de répondre.

Il y eut un moment d'embarras qui se fût prolongé, si le capitaine, grâce à la force de résolution qu'il avait, dès son enfance, exercée constamment sur lui-même, n'était parvenu à se dominer. Il avait trop de sens pratique pour regarder comme importante une lutte de paroles ; les discussions abstraites le touchaient peu, et il ne s'irritait que de choses plus positives. Cabanel, d'ailleurs, lui agréait assez ; il n'eût pas voulu que des mots jetassent de la froideur entre eux pendant le reste du voyage. Prenant donc une bouteille de vin de Pomard, dans un panier qu'on plaçait toujours près de lui au commencement des repas, il se mit à emplir les verres de ses interlocuteurs. La sombre pourpre du liquide étincelait comme des rubis en fusion. Cabanel aimait les vins fins, et Marnix partageait son goût ; les bienveillantes dispositions du capitaine étaient faites, au surplus, pour les calmer. Leur mauvaise humeur commença donc à s'adoucir, lorsque la généreuse boisson brilla dans le cristal diaphane, entre leurs doigts qui le pressaient. Firmin leva son verre :

— Au succès de notre voyage ! dit-il.

— Au succès de notre voyage ! répétèrent ses commensaux !

Ils trinquèrent et savourèrent le précieux liquide.

— Encore deux ou trois expéditions lucratives, reprit le capitaine, et au lieu de travailler pour des armateurs, j'aurai mon vaisseau à moi.

— Vous éprouverez sans doute une joie bien vive, dit le praticien, lorsque, monté sur le pont de ce bâtiment, vous donnerez pour la première fois l'ordre de lever l'ancre, pendant que la brise gonflera vos voiles et fera ondoyer votre pavillon.

— Il faut convenir, ajouta Marnix, que vous avez été heureux jusqu'à présent ; tout vous a réussi.

— Je me suis donné assez de peine pour obtenir le succès, répondit fièrement le capitaine ; si j'arrive à la fortune, ce sera le travail qui m'y aura conduit. Ma tâche n'aura pas été des plus courtes ni ma besogne des plus faciles. Avant que je puisse me retirer dans une maison de campagne, aux environs de Dieppe ou de Boulogne, j'aurai vendu dix mille nègres, et ce n'est pas une petite affaire, je vous prie de le croire ; aussi j'aurai bien mérité, sans le moindre doute, l'aisance et le repos que j'espère obtenir pour mes vieux jours.

En articulant ces derniers mots, Firmin remplit les verres, et une seconde libation acheva de déridier les figures. L'entretien continua sur le ton le plus amical, allant, venant, faisant mille détours, comme les chemins qui serpentent dans les montagnes. La houle avait cessé, la corvette fendait rapidement les vagues légères, et l'île de Fernando-Po commençait à pâlir dans le lointain.

Au bout d'une demi-heure environ, Marnix crut le moment favorable pour porter le dernier coup aux opinions de Cabanel sur la traite et pour étouffer la sympathie que les esclaves lui inspiraient. Le capitaine et lui ne voulaient pas que le chirurgien prit leur défense, qu'il énonçât la moindre observation en leur faveur ; on lui avait interdit la parole à cet égard, et il semble qu'on n'aurait pas dû soulever derechef la question. Mais justement parce qu'il n'avait plus la faculté de rien dire, le lieutenant éprouva la tentation de lui lancer un argument qui assurerait au parti contraire une victoire définitive. Il prit donc le chirurgien par le bras d'un air de familiarité bienveillante :

— Permettez-moi de vous donner un conseil, lui dit-il ; lorsque l'envie vous prend de vous intéresser à quelqu'un, tâchez d'abord de savoir s'il le mérite. Les noirs que nous avons à bord ont excité votre compassion : c'est un sentiment honorable, que je ne veux ni désapprouver ni railler ; mais il devient une faiblesse ou une injustice

quand il cause de l'attendrissement pour des sclérats. On peut dire sans crainte que tous les noirs embarqués sur notre navire sont des meurtriers, des voleurs, des cannibales. S'il y a au monde un crime qu'ils n'aient pas commis, c'est assurément faute d'occasion. Voulez-vous prostituer votre sympathie à d'ignobles créatures ? Nous les menons dans des pays où on les rendra utiles, où on adoucira leurs mœurs, où on développera leur intelligence, où ils seront indubitablement plus heureux qu'ils n'auraient pu l'être en Afrique, si leurs maîtres par le droit de la force les avaient laissés vivre. Un certain nombre d'entre eux mourront pendant la traversée, mais tous auraient péri de mort violente sur leur sol natal. Plaignez-vous les punaises que l'on écrase ? Non. Eh bien ! les noirs sont la vermine du globe ; et si l'un de nous tombait entre leurs mains, il serait immédiatement dévoré ou décapité. J'ai entendu maintes fois de braves gens, de ces individus qu'on nomme philanthropes, proposer de renvoyer chez eux les nègres d'Amérique. Ce serait les conduire à la bouche : on les mangerait immédiatement. Voici un fait dont le capitaine peut vous garantir l'exactitude. L'année dernière, pendant que nous étions sur la côte des Graines, le chevalier Dunlop, gouverneur du fort William, possédait un jeune noir de très-belles formes et d'une vigoureuse santé. Le grand conseil du roi des Mandingues fit savoir au commandant qu'il désirait cet esclave et l'achèterait volontiers. Le gouverneur, qui souhaitait fort se concilier les bonnes grâces de la nation, car elle est puissante et occupe un territoire étendu, envoya le nègre aux conseillers en don pur et simple. Il croyait qu'ils voulaient s'en servir comme d'une espèce d'huissier ; mais les dignes personnages se réunirent, tuèrent le jeune noir, l'accommodèrent selon l'usage du pays et se régalerent d'un si bon morceau. Le capitaine anglais nous a lui-même raconté cette anecdote, et le pauvre homme, qui aimait son esclave, avait des larmes dans les yeux quand il nous révélait sa fin tragique ¹.

Cabanel porta son verre à ses lèvres et ne dit pas un mot ; il pensait toujours que si un peuple se dégrade par des actions cruelles ou infâmes, cela ne doit point engager un autre peuple à s'avilir de la même manière ; mais il n'eut garde d'exprimer ses réflexions. Un motif péremptoire, qu'il ignorait, fût venu à l'appui de ses généreux sentiments ; s'il avait pu le connaître et l'alléguer. Les deux tribus, dont les restes chargeaient la *Gabrielle*, étaient des peuplades douces et inoffensives, comme il en existait encore sur le sol de l'Afrique pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les nations féroces les ayant exterminées les unes après les autres, on n'en trouverait peut-être plus une seule ; mais les Yamanes et les Nimaïas étaient de ce nombre. La haine et le mépris général de Marnix pour les noirs retombaient donc fort injustement sur ces victimes ; la cruauté des autres peuplades servait mal à propos d'argument au capitaine. C'est ainsi que les calculs inhumains ont souvent une fautive base, et que les proscriptions qui atteignent des catégories, des nations entières, frappent des milliers d'innocents.

Firmin, voulant terminer le dialogue, remplit une dernière fois les verres.

— Assez causé, dit-il ; nous avons maintenant à faire une petite cérémonie agréable et divertissante, qui permettra au chirurgien de déployer toute son affection pour la race noire.

Et il lança un regard d'intelligence à Marnix.

— Allons, Mérinos, viens voir les négresses, ajouta-t-il en se levant.

Le chien, qui était resté près de lui pendant tout le repas et appuyait de temps en temps sa tête sur ses genoux, se mit à bondir vers la porte, quand il entendit l'exhortation de Firmin.

— L'opération doit être achevée, dit le capitaine au lieutenant d'un air jovial, pendant qu'ils traversaient le fort et s'acheminaient du côté de la proue.

— Je le pense, répliqua le second.

Et un sourire glissa, en quelque manière, sur sa figure, comme un rayon de soleil sur un sombre nuage.

Quand ils eurent dépassé la courtine, un spectacle étrange s'offrit aux yeux de Cabanel. Toutes les négresses du bord étaient là, rangées sur le tillac ; on finissait de les arroser d'eau de mer, de les frotter, de les éponger comme des chevaux. Leurs corps noirs luisaient au soleil. Quelques-unes achevaient de mettre les pagnes qu'on venait de leur donner ; d'autres subissaient encore l'opération du nettoyage. Au bout de quelques minutes, tout fut achevé.

¹ Afin de compléter ces renseignements sur les mœurs des noirs, je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques détails donnés par le voyageur Monrad : « Les nègres, dit-il, traitent sans ménagement leurs esclaves achetés. Ils les considèrent moins que des bêtes de somme, et leur coupent la tête quand la vieillesse ou les infirmités les empêchent de rendre aucun service. Les enfants encore à la mamelle sont jetés aux bêtes féroces qui en font leur pâture : on ne veut pas qu'ils amaigrissent leur mère, épuisent leurs forces et les empêchent d'être moins bien vendues. — L'Africain né libre considère toujours un esclave comme étant d'une espèce inférieure à la sienne ; il ne le traite jamais en égal, même s'il est affranchi, même s'il acquiert de grandes richesses ; et le plus pauvre des nègres libres refusera de s'allier avec la famille la plus opulente issue d'un esclave. » (*Gemalde der Kuste von Guinea, von Monrad, uebersetzt aus den dominischen durch Wolff, 1824, in-8°, page 107.*)

— Maintenant, dit le commandant de la *Gabrielle* au praticien nous allons choisir nos femmes.

— Choisir nos femmes? répondit Cabanel avec surprise.

— Sans doute, continua Firmin; vous imaginez-vous que nous resterons vœufs pendant toute la traversée? A quoi cela nous servirait-il, je vous prie? Examinez bien toutes ces moricaudes et prenez celle qui vous plaira le mieux: elle vous tiendra compagnie jusqu'à la fin du voyage. Quand nous aurons fait notre choix, le pilote, le contre-maître, le coq et le charpentier, puis les simples matelots, feront le leur. C'est le seul moyen d'empêcher les disputes: depuis que j'ai inventé ces mariages temporaires, je m'en suis toujours bien trouvé. Auparavant, c'étaient des altercations, des jalousies, des luttes perpétuelles. Maintenant chaque homme a sa femme et tout se passe avec une extrême décence. Quoique je n'affiche pas de grands principes, j'aime l'ordre et la régularité.

Pendant qu'il articulait ces mots, Firmin, suivi de ses deux acolytes, examinait en marchant les jeunes négresses, qui étaient au nombre d'une centaine. Quelques-unes pouvaient réellement passer pour de jolies créatures. Sans leur sombre épiderme, qui n'a point la variété, le charme et les douces transitions des peaux blanches, elles auraient très bien soutenu la comparaison avec les belles filles d'Europe. Plusieurs avaient trop souffert au passage des montagnes, mais d'autres avaient seulement perdu un excès d'embonpoint, très-fréquent chez les négresses. A l'harmonie de leurs formes se joignait une svelte élégance, qu'elles ne possédaient pas habituellement. D'ailleurs, il faut bien le dire, l'attention dirigée vers elles leur inspira une certaine coquetterie; autant que le permettait leur misérable condition, elles laissèrent voir ce désir de plaire qui n'abandonne jamais les femmes. L'amour, dans une foule d'occasions, leur semble un moyen de salut, et les pauvres filles rangées sur le pont de la *Gabrielle* avaient certes besoin d'espoir et de secours. Les plus fières étaient sans doute Kandiane et Fitna, qui n'avaient pas encore perdu la mémoire de leur fortune passée, ni l'orgueil qu'inspirent toutes les distinctions. L'ainée des deux sœurs avait repris quelque sérénité, en voyant resplendir le soleil et en sentant disparaître le mal mystérieux qui l'avait frappée de terreur. Mais rien ne pouvait calmer le chagrin de la plus jeune: son intelligente figure semblait triste comme une nuit d'automne, quand les premières bises de l'hiver gémissent à travers les rameaux et emportent dans l'ombre, avec un sinistre murmure, les feuilles séchées des bois. Toutes deux rappelaient ces déesses de marbre noir, qu'on trouve dans les temples déserts de la haute Egypte et qui unissent à une certaine rudesse barbare la majesté des pieux symboles. Tel est néanmoins le sort de la femme, que ses mérites deviennent pour elle une cause de chute, quand ils ne sont pas un moyen d'élévation. Les belles formes, l'air de dignité ingénue qui caractérisaient Kandiane, fixèrent l'attention de Rozoy; il la prit par la main et la fit sortir des rangs. Marnix venait de se déclarer pour une autre esclave, dont la tendre jeunesse, l'œil vif et l'aimable expression le séduisaient.

— Eh bien! Cabanel, vous ne vous décidez pas? dit le commandant au chirurgien, qui semblait honteux de sa position et peu tenté de suivre l'exemple que lui donnaient ses camarades de bord. Allons, faites votre choix; parmi toutes ces négriïlles, il y en a bien quelques-unes d'assez jolies pour vous plaire.

Le chirurgien remarquait justement la noble tristesse empreinte sur le gracieux visage de Fitna.

— Au bout du compte, se dit-il en lui-même, elle sera plus heureuse avec moi que si je la laisse redescendre dans l'entre-pont; elle paraît souffrir: je lui donnerai des soins et ferai tous mes efforts pour la consoler.

Il s'approcha donc de la jeune fille, qui lui laissa prendre sa main et la suivit d'un air machinal; on voyait bien que sa pensée était ailleurs, que mille réflexions douloureuses se disputaient son esprit.

Le capitaine, le lieutenant et le chirurgien entrèrent dans le fort, pendant que le reste de l'équipage se fiançait de la même manière.

CHAPITRE XVII.

Kandiane et Fitna.

— Vous voyez que le sort ne vous maltraite pas, dit Firmin à Kandiane lorsqu'il se trouva seul avec elle; tout à l'heure vous n'étiez qu'une simple captive, maintenant vous voilà devenue la femme du chef des blancs.

— Sa femme? répliqua la négresse en arrêtant sur lui ses yeux naïfs. Vous voulez donc m'épouser? Vous faites bien, car vous ne m'auriez jamais eue pour maîtresse. Mon père était roi dans nos montagnes, et je sais comment sa fille doit se conduire, afin qu'il ne me repousse pas quand je m'approcherai de lui, dans l'autre monde.

— Ah bah! dit le capitaine en français; voilà un bien beau langage pour une perruche africaine! voyons un peu comment ceci va finir.

— Je n'entends pas votre idiome, continua la belle négresse, et ne puis deviner le sens de vos paroles.

— Je vous disais, reprit le commandant du navire, qu'il serait bien difficile de nous marier.

— Et pourquoi? demanda la jeune fille, dont ce projet d'union flattait l'orgueil.

— Parce qu'il n'y a pas sur le vaisseau de prêtre blanc, dit Firmin.

— Que cet obstacle ne vous trouble, ni ne vous inquiète: nous nous marierons suivant l'usage de mon pays et j'aime mieux cela, répondit Kandiane.

— Et quel est votre motif? demanda le capitaine ravi du tour que prenait l'aventure.

— Parce que si vous me trompiez, si vous m'abandonniez, Moumbo-Joumbo vous punirait cruellement à votre prochain voyage. Il a tué beaucoup d'infidèles. Mais le dieu des blancs, que je ne connais pas, leur est peut-être favorable. Il ne s'intéresserait pas à une fille noire, d'ailleurs.

Le Moumbo-Joumbo est une sorte de grand mannequin, haut de neuf à dix pieds, ayant pour costume une longue robe d'écorce d'arbre, pour tête unealebasse où l'on a grossièrement taillé des yeux, un nez, une bouche, et pour coiffure une toque de paille. Un homme, qui se loge dedans, lui fait dire ce qu'il veut: il pousse des cris rauques, bizarres, effroyables, surtout la nuit, frappant de la sorte l'imagination des noirs, et principalement des négresses. Les onons, les seigneurs, dont il est l'interprète, exécutent ses ordres sur-le-champ. Si l'idole commande d'appliquer à un individu trente coups de fouet, on les lui administre sans désespérer: s'il prononce un arrêt de mort, le bourreau frappe immédiatement la victime. Personne pourtant n'ose fuir, quand le Moumbo-Joumbo l'appelle par son nom. Cet épouvantail est un puissant moyen de gouvernement.

— Si vous voulez suivre les coutumes de votre nation, dit Firmin d'un air de gravité comique, je ne demande pas mieux; je ferai tout ce qui vous plaira, car vous êtes la plus belle fille que mon vaisseau ait jamais portée.

Ces flatteuses paroles enivrèrent de plaisir la jeune étourdie.

— Eh bien! dit-elle, nous allons boire l'eau du serment.

— Je boirai de l'eau, du vin, du sangara, ce que vous voudrez.

— A la bonne heure! On m'assurait que les blancs étaient tous perfides et cruels: je vois bien qu'on m'a trompée.

— On nous a calomniés près de vous d'une manière indigne! s'écria Firmin d'un ton tragique.

— Donnez-moi de l'eau et un vase, reprit la négresse.

Le capitaine prit dans une armoire un beau verre taillé, qu'il remplit à l'aide d'une carafe. Aussitôt Kandiane tira de sa bouche une graine de papayer, c'était son fétiche, qu'elle n'avait pas cru pouvoir cacher en lieu plus sûr et qu'elle avait effectivement conservé de la sorte. Elle demanda ensuite un couteau, et gratta la surface de son amulette, en ayant soin que la poudre tombât dans le verre: elle accompagnait cette opération de mots mystérieux, prononcés à voix basse.

— Vous m'aimez donc assez, dit-elle enfin, pour ne pas craindre de mériter un jour la colère de Moumbo-Joumbo?

— Jamais lui et moi nous n'aurons de démêlés ensemble, répliqua Firmin.

— Vous êtes bien sûr de ne pas regretter plus tard votre détermination?

— Je ne regretterai que de ne pas avoir pu vous obtenir plus tôt. Les yeux de Kandiane étincelèrent de joie. Elle prit le verre, but la moitié du contenu avec une émotion visible et présenta ensuite le reste à Firmin, qui l'avalait sans sourciller, quoique l'eau pure lui inspirât une vive antipathie.

— Maintenant, dit-il, je vais parer ma femme.

Et ouvrant un coffre placé dans un angle de la cabine, il en tira un collier de verroterie, des bracelets de cuivre doré, des boucles d'oreilles de strass, une vieille écharpe et un turban de théâtre.

— Voilà, dit-il, mon cadeau de noce.

La jeune négresse se mit à chanter et à danser de plaisir. Sa mère, sa sœur, toutes les infortunes des jours précédents étaient oubliées. Elle ajusta de son mieux la parure que venait de lui donner Firmin. Ces ornements, quoique peu coûteux et très-simples, reliaussèrent évidemment sa bonne mine, et, depuis lors, Kandiane ne se montra plus sur le vaisseau que dans ce costume. Elle le portait, du reste, avec un naïf orgueil et une certaine dignité.

Pendant que cet accord avait lieu dans la cabine de Rozoy, un autre pacte se concluait dans celle du chirurgien. Mais, pour comprendre la dernière scène, il faut connaître un épisode de la vie de Cabanel, qui avait exercé l'influence la plus décisive sur son esprit et sur sa destinée.

A l'âge de vingt-quatre ans, il habitait la maison d'un riche propriétaire, où il occupait une chambre haute. La Faculté l'avait reçu, mais en lui donnant son diplôme elle ne lui avait pas donné de clientèle; or, il n'était pas assez remuant, assez adroit pour s'en former une. Son intelligence, ses habitudes laborieuses lui avaient cependant permis d'étudier à la fois la médecine et la chirurgie. C'était une double ressource, un double moyen de se tirer d'affaire. Et pourtant l'occupation lui manquait, les malades ne l'envoyaient pas chercher.

Il mangeait, en attendant, un mince héritage que son père et sa mère lui avaient laissé, car il les avait perdus tous les deux. Le pauvre garçon passait bien des jours dans une profonde mélancolie. Ses fenêtres donnaient sur un grand jardin, où il voyait de belles dames se promener sous le feuillage des sycomores, des thuyas et des frênes, en suivant les détours des allées sinueuses. Une d'elles, la plus jolie de toutes, y paraissait plus fréquemment que les autres. C'était une jeune personne d'environ dix-sept ans, qui avait dans la figure quelque chose du type oriental. Son nez, sa bouche, le galbe de son visage étaient dessinés avec une extrême finesse. Une abondante chevelure noire entourait son front de boucles gracieuses, et formait derrière sa tête des nattes multipliées. Des sourcils d'ébène, que l'on aurait crus tracés par un adroit pinceau, couronnaient l'orbite assez profonde de ses yeux, dont les paupières étaient bordées de longs cils. Son regard avait toute l'ingénuité, toute la bienveillance, toute la noble douceur, tout le charme d'une nature affectueuse unie à la beauté, à l'innocence et à la jeunesse. Les lignes élégantes de ses joues, la rare délicatesse de son menton, des dents petites, serrées, blanches comme la fleur de l'aubépine, complétaient le chef-d'œuvre. Son cou svelte, ses épaules fuyantes, sa démarche légère et ses mouvements harmonieux avaient une grâce inexprimable. Sa taille faisait penser aux strophes poétiques de Waller :

« Ce ruban, qui ornait sa taille élancée, deviendra un bandeau pour ma tête joyeuse. Quel monarque ne donnerait sa couronne afin de pouvoir entourer de ses bras ce qu'il pressait naguère ? »

» La ceinture d'une femme si charmante formait pour moi les limites du ciel : mes joies, mes douleurs, mon amour et mes espérances ne quittaient pas cette zone enchantée.

» L'espace était bien petit, sans doute, mais il renfermait ce qu'il y a de plus beau, de plus précieux au monde : accordez-moi ce trésor, et prenez le reste de l'univers. »

Cabanel regardait avec admiration la jeune personne, chaque fois que ses petits pieds effleuraient le sable des avenues. Par une illusion de son esprit, les oiseaux lui semblaient chanter plus mélodieusement à son passage. Il était venu habiter cette demeure au printemps, et l'attrait de la saison nouvelle augmentait sans doute la vivacité du plaisir qu'il éprouvait. Il rencontra bientôt dans l'escalier l'aimable inconnue, montant ou descendant avec sa mère. Elle était plus ravissante encore de près que de loin. Mille nuances, mille détails, la finesse d'une peau soyeuse comme les pétales des fleurs, qui avaient échappé aux regards de Cabanel, les frappaient maintenant. Edmée lut dans ses yeux l'émotion qu'elle lui causait : cet hommage silencieux parut lui plaire et son admirateur lui-même ne pas lui être désagréable. La physionomie honnête, avenante et intelligente du médecin prévenait, au surplus, en sa faveur. Il salua les dames aussi gracieusement qu'il put le faire, et toutes deux répondirent à sa politesse par un léger mouvement de tête. Il prit le jour même des informations : c'étaient la femme et la fille de son propriétaire, ancien fermier des gabelles, homme fier et borné, qui jouait le grand seigneur parce qu'il avait une fortune considérable. On le lui montra bientôt lui-même, et après avoir vu l'héritière de son nom, Cabanel s'étonna de sa large figure, de son œil gris clair, de ses cheveux jaunâtres. Le médecin fut, du reste, charmé de se savoir dans le même logis que la belle promeneuse. Il était sûr qu'elle ne disparaîtrait pas à l'improviste comme ces anges charmants que nous fait rencontrer le hasard, et qui s'éloignent sans retour après avoir séduit nos yeux, ému notre cœur, excité notre imagination aux plus doux rêves. Il continua effectivement à l'apercevoir sous les arbres du jardin, à la rencontrer par intervalles lorsqu'il montait ou descendait l'escalier, un de ces grands escaliers spacieux qui laissent une compagnie entière se déployer processionnellement, et dont la cage formée à elle seule un édifice. Le jeune homme la saluait toujours d'un air ravi, mais n'osait point lui adresser la parole. Elle le considérait pourtant avec cet aimable sourire des jolies femmes, qui ont conscience de leur pouvoir et de l'enchantement qu'elles produisent, conscience innée, indépendante de la réflexion. Cabanel avait besoin qu'un heureux hasard lui donnât la force de vaincre sa timidité.

Un soir, on vint heurter précipitamment à sa porte. Madame Ramon, la femme du propriétaire, se trouvait dans un état qui demandait de prompts secours. Elle avait eu, après dîner, une explication assez violente avec son mari, et comme elle était d'un tempérament très-irritable, il s'en était suivi une crise nerveuse, terminée par un complet évanouissement. Cabanel la fit revenir peu à peu, prescrivit plusieurs remèdes, et lui donna tous les soins dont il était capable. Edmée le secondait de son mieux, tandis que l'ancien fermier des gabelles se promenait dans la chambre d'un air morose. Le jeune homme ne se retira qu'assez tard, lorsque tous les accidents eurent disparu, et cette grave circonstance, son empressement, l'intérêt qu'il avait témoigné à la mère et à la fille établirent, dès le premier jour, une certaine familiarité entre lui et les dames. Le lendemain, il était naturel qu'il fit une visite à madame Ramon pour lui demander si elle se trouvait complètement remise. Depuis lors, quoique le médecin ordinaire de la maison, homme fameux dont on payait très-cher les services, gardât sa position officielle, on consulta bien souvent le jeune

docteur. Il eut le droit d'entrer au jardin ; il y passa plus d'une soirée avec la famille.

La sympathie que les deux jeunes gens avaient tout d'abord éprouvée l'un pour l'autre se changea peu à peu en affection. Que Cabanel s'éprit d'une si charmante personne, cela était tout simple et même inévitable. Elle possédait ce genre de perfection, de grâce idéale auquel nul esprit, nul cœur ne résistent : les yeux, l'imagination, le sentiment moral, l'amour désintéressé du beau, les plus nobles facultés sont séduites avant même que la passion ait frémi. On rêve en présence de ces femmes achevées comme devant le tableau d'un grand maître, comme dans l'enceinte d'un édifice merveilleux comme sous l'influence d'une musique suave et douce. Elles rappellent ce monde supérieur auquel l'homme aspire toujours, qu'il entrevoit dans ses moments d'exaltation et de force, mais dont une infranchissable distance le sépare éternellement. Le chirurgien n'avait certes pas les mêmes dons, n'était pas comme Edmée un chef-d'œuvre, mais il pouvait passer pour un homme agréable ; jeune, instruit, modeste et affectueux, il s'attirait de prime abord la confiance ; l'œil vif, la peau belle, les dents bien rangées, il s'en fallait beaucoup, d'ailleurs, qu'il fût dénué de tout avantage physique. Mademoiselle Ramon le trouva digne d'amour, et peu à peu, sans se douter qu'elle lui livrait son cœur, elle l'aima.

Bien d'autres que lui, néanmoins, avaient remarqué la grâce poétique, le charme entraînant de l'aimable héritière : plusieurs d'entre eux étaient riches et même d'une haute naissance ; mais les parents d'Edmée ne leur permettaient point de lui faire la cour. L'estimant trop jeune pour attacher à son beau front la couronne nuptiale, ils écartaient avec soin tous les prétendants. On surveillait ses lectures, on l'éloignait du théâtre. Pour Cabanel, on ne le suspectait point, on ne se mettait pas en garde contre lui : un jeune homme pauvre, un docteur sans clientèle, qui logeait sous les toits, ne paraissait pas susceptible de devenir jamais un aspirant. C'était un brave garçon, envers lequel les précautions eussent été absurdes, la méfiance ridicule. On le laissa donc causer assez librement avec Edmée. Or, elle était dans un âge où l'on ne se préoccupe guère des vaines distinctions du monde, où l'âme s'ouvre ingénument à l'amour comme la fleur au soleil, comme l'œil du nouveau-né à la lumière du jour.

Que de délicieuses entretiens eurent les jeunes gens, sous le dôme frais des avenues, au bord des pelouses verdoyantes, sur les bancs solitaires ombragés de berceaux ! Madame Ramon ne soupçonnait pas qu'elle était leur naïve complice, qu'elle leur fournissait des occasions de se voir et leur servait de maintien. L'automne arriva, les feuilles tombèrent ; les massifs de thuyas et de pins gardèrent seule leur verdure imposante et pour ainsi dire tragique, comme ces caractères sombres qui supportent le mieux l'infortune parce qu'il y a entre eux et le malheur une secrète analogie. Cabanel, Edmée ne purent désormais se voir qu'au milieu d'un salon, en présence du fermier des gabelles, qui n'était pas toujours de bonne humeur. Un hasard leur vint en aide : ils observèrent que deux personnes placées devant une glace, chacune d'elles regardant l'image de l'autre, peuvent correspondre par les yeux, par l'expression et les mouvements de la figure, comme si elles s'examinaient directement. Ils firent usage de ce moyen facile, praticable à toutes les distances : ni M. Ramon ni sa femme ne découvrirent leur doux manège. Mais ces coïncidences, ces sourires, toute cette pantomime enchantée exaltait la passion de Cabanel, le faisait rêver jour et nuit à obtenir la main de la belle magicienne. Un soir donc, se trouvant seul avec elle pendant quelques minutes, il lui dit :

— Comme le temps nous manque, pardonnez-moi d'aborder brusquement un sujet délicat. Vous savez combien je vous aime ; si je ne craignais de vous offenser, je vous demanderais à votre père.

— Vous ne m'offenseriez nullement, répondit la jeune fille avec émotion... Mais ne me demandez point, ajouta-t-elle d'un air inquiet.

— Que je ne vous demande point ?

— Non, répéta Edmée.

— Mais alors nous ne serons jamais unis ?

Mademoiselle Ramon fixa sur Cabanel des yeux pleins d'une tendresse inexprimable. C'était un spectacle merveilleux que cette charmante figure, ainsi animée par la plus douce et la plus vive des passions.

— Que faire ? dit le jeune homme ravi et incertain.

— Réfléchissez.

Comme l'aimable fille prononçait ce mot en regardant la flamme, sa mère entra. Cabanel attendit plusieurs jours une occasion de renouer le dialogue, mais l'occasion ne se présenta point. Edmée avait un air étrange qui le surprenait et l'embarrassait. Quel sens fallait-il donner à cette expression mystérieuse ?

Réfléchissez, lui avait elle dit. Le médecin réfléchit longtemps, mais ne devina point la pensée de mademoiselle Ramon. Faire avec elle, cet audacieux projet, ce moyen chevaleresque, ne s'offrit pas un moment à son esprit. La confiance que lui témoignaient les parents l'eût d'ailleurs arrêté ; il aurait cru faire une indécatesse en même temps qu'une mauvaise action. Il se fatigua donc la tête sans trouver aucune issue. Enfin, comme tous les hommes maladroits, après de longues méditations, il s'arrêta fermement au parti le plus absurde.

— Edmée a beau dire, songea-t-il, mon unique ressource est d'aller trouver son père. Je ne suis pas riche, sans doute, mais je suis jeune, savant, laborieux et honnête, je puis faire mon chemin, parvenir très-haut, et ne pas laisser de regrets à sa famille. M. Ramon, j'en suis sûr, le comprendra très-bien. Il m'accueille parfaitement, me témoigne de l'estime, et ne va pas tout à coup changer d'opinion sur mon compte ni de procédés envers moi.

Fortifié par ces considérations et par cette espérance, le jeune homme s'habilla en grande tenue et se présenta chez M. Ramon, qui était justement dans son cabinet. Le fermier des gabelles le reçut d'une manière affable, ce qui rassura complètement son futur beau-fils. Après avoir prononcé de part et d'autre un certain nombre de phrases banales, qui servirent d'exorde, Cabanel rassembla tout ce qu'il avait d'énergie, afin d'aborder la question.

— Je suis venu, dit-il au père d'Edmée, pour vous entretenir d'un grave sujet. Vous connaissez peut-être l'affection que m'a inspirée mademoiselle votre fille, et vous avez peut-être aussi remarqué qu'elle ne me voit pas avec déplaisir.

— L'affection que vous a inspirée ma fille ! s'écria M. Ramon. Je ne me doutais pas que vous fussiez épris d'elle !

— O monsieur, je l'aime de toutes les forces de mon âme ! Nuit et jour elle est présente à ma pensée ; la vie n'aurait aucun charme pour moi si je devais la passer loin d'elle. L'obtenir, ou traîner le reste de mes jours dans la douleur, voilà quelle alternative m'offre la destinée. C'est ce qui me donne le courage de vous demander sa main.

— Vous me demandez la main de ma fille, vous, monsieur Cabanel ! dit d'une voix tremblante de colère l'ancien fermier des aides pendant que son visage exprimait l'indignation la plus profonde.

— Ma démarche vous paraît, je crois, audacieuse, reprit le jeune homme troublé ; mais, j'ose dire que mademoiselle votre fille ne la désavouera point.

Le père d'Edmée ne fit aucune réponse ; mais son œil gris lançait des éclairs, toutes les fureurs de l'amour-propre blessé contractaient ses sourcils, agitaient sa figure : il avait l'air d'un souverain pontife lançant l'anathème contre un hérésiarque, et le vouant aux flammes qui ne s'éteignent jamais.

— Ma demande ne paraît pas vous être agréable, dit le médecin confus ; je suis pourtant d'une bonne famille, comme vous pouvez vous en assurer.

Son interlocuteur garda le silence. Ses traits étaient devenus immobiles ; son attitude, roide comme celle d'une statue de marbre. Mais son visage et sa pose exprimaient une colère concentrée, un dédain sans bornes et un orgueil intraitable.

— Je suis un honnête homme, balbutia le malheureux prétendant ; j'ai mené jusqu'ici une conduite exemplaire.

Le collecteur d'impôts le regardait dans les yeux avec une méprisante fixité, avec un ressentiment implacable.

— Je suis médecin, chirurgien ; la carrière de la fortune m'est ouverte... le travail... le succès...

M. Ramon ne fit pas un mouvement, ne quittait pas le médecin du regard, et le jeune homme se troublait de plus en plus.

— Ayez au moins la bonté de me répondre, dit-il enfin.

Le père d'Edmée resta silencieux et immuable. Cabanel se leva d'un air piqué.

— Si je vous ai déplu, monsieur, reprit-il, ce n'est pas une raison pour me traiter avec cette impolitesse.

Le fermier ne sourcilla pas, ne fit pas le plus imperceptible mouvement des lèvres, ne détourna point ses regards des yeux de Cabanel. Le jeune homme quitta la pièce, sans qu'il lui eût donné signe de vie.

— Le misérable ! s'écria enfin M. Ramon lorsque le médecin fut sorti de l'appartement. Le misérable ! m'adresser en face une pareille insulte ! Je vais le chasser de ma maison.

Et il sonna pour appeler un domestique.

Une demi-heure après, Cabanel reçut, par le ministère d'un huissier, l'ordre de vider les lieux dans le plus bref délai : remise lui était faite de son terme. Indigné à son tour, le médecin paya sur-le-champ son loyer, puis déménagea en quelques heures. La colère le soutint jusqu'au soir ; mais alors, songeant qu'il avait perdu pour toujours une femme accomplie, un ange de grâce, de beauté, de douceur, qui répondait à son affection et lui donnait lieu d'espérer qu'il goûterait les joies du ciel sur la terre, il fut pris du plus violent désespoir. Il passa dans l'angoisse une de ces nuits terribles, dont on ne perd jamais le souvenir. Des larmes baignèrent plus d'une fois son oreiller, des sanglots exprimèrent plus d'une fois sa douleur. Sa seule consolation était l'idée qu'il emploierait tous les moyens, qu'il ferait tous ses efforts pour revoir Edmée. Cet énergique dessein calma un peu son affliction, ranimait son courage. Il prit alors la résolution de s'unir avec elle, malgré ses parents. Son malheur n'était donc pas irrévocable, si un jour ou l'autre il parvenait à lui dire quelques mots. Ses tentatives commencèrent dès le lendemain : s'occuper d'elle était déjà pour lui un plaisir, une joie triste et douce, comme celles que l'on goûte au milieu de l'infortune.

Mais sa persévérance échoua contre un obstacle insurmontable.

Edmée n'était plus à Paris : le soir même du jour où il l'avait demandée si maladroitement, son père et sa mère étaient partis avec elle en chaise de poste, sans un seul domestique. Personne ne pouvait donc trahir le secret de leur résidence. Leur fille leur avait-elle avoué son amour, et, après une scène orageuse, avaient-ils voulu lui faire perdre tout espoir ? C'est assez probable. Le jeune homme n'entendit plus parler d'elle, ne put obtenir aucun renseignement sur sa destinée ultérieure. Dix-huit mois s'écoulèrent dans ces ténèbres. Enfin, un soir, une personne inconnue apporta pour lui une petite lettre. Aussitôt que le concierge la lui eut montée, il l'ouvrit d'une main tremblante, avec un serrement de cœur. Voici le peu de lignes qu'elle renfermait :

« Lorsqu'on aime une femme, lorsqu'on est aimé d'elle, c'est un devoir d'assurer le bonheur de deux êtres formés l'un pour l'autre par la nature. Abandonner cette femme, renoncer à elle, la laisser éloigner de soi, c'est un crime contre l'ordre éternel du monde, qui veut que toute société humaine repose sur l'affection. Vous m'avez inspiré l'attachement le plus sincère : vous auriez trouvé en moi une épouse, une sœur, une amante ; mais le courage vous a manqué pour m'obtenir. Quand même vous auriez voulu vous sacrifier personnellement, vous n'avez pas le droit de me sacrifier avec vous ; c'est cependant ce que vous avez fait. Mon père m'a contrainte à accepter un homme de son choix ; mais cet homme, je le déteste ; cet homme, je le maudis du fond de mon cœur, et pourtant je porte dans mon sein le fruit de son amour. Puisse-t-il périr avec moi ! Puisse-t-il me délivrer d'une existence qui m'est odieuse, et ne pas accroître mon supplice en m'offrant l'image de l'être méprisable auquel je suis unie. La tombe, le repos éternel, voilà ma seule espérance ! Adieu, cœur pusillanime, adieu pour toujours !

» EDMÉE. »

Cette lettre produisit sur Cabanel un effet terrible. A peine en avait-il achevé la lecture, que sa vue se troubla, que ses genoux fléchirent. « Pauvre Edmée ! pauvre Edmée ! » s'écria-t-il, et il tomba sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, la grise lumière de l'aube pénétrait dans sa chambre : une dernière étoile scintillait en face de sa croisée, d'un air si triste qu'elle semblait compatir à son malheur. Dès que l'esprit de Cabanel fut redevenu lucide, le chagrin le saisit de nouveau : il crut voir la douce jeune fille, pâle, souffrante, accablée de douleur, sans une amie qui l'aiderait à supporter son infortune : « Pauvre Edmée ! pauvre Edmée ! » dit-il encore, pendant qu'il fondait en larmes.

Depuis ce moment, la lettre ne le quitta plus : elle était toujours près de son cœur, dans un petit portefeuille. Le souvenir du bonheur qu'il avait perdu par sa faute le tourmentait sans relâche ; le désespoir de la charmante femme qui l'avait aimé, le troublait comme un remords. Le vœu de mademoiselle Ramon fut accompli : elle mourut en donnant le jour à son premier enfant ; mais celui-ci vécut, et l'aimable personne, qui eût comblé de joie l'existence d'un héros, d'un artiste ou d'un poète, alla dormir dans une tombe solitaire, avant la fin de sa dix-neuvième année. Cabanel voulut voir la pierre qui recouvrait tant de perfections : il resta jusqu'au soir près de cette couche funèbre, oppressé par une douleur dont le poids eût fait équilibre à celui de l'univers. Sans prononcer de vœu, sans se lier d'une manière positive, il se fiança moralement avec Edmée. Cette aimable et gracieuse créature devint, après sa mort, la femme de son choix, l'épouse de ses rêves et l'ange gardien de son cœur. Jamais on ne vit son œil s'animer en présence des plus belles personnes, jamais il ne leur adressa un mot d'amour. A cet égard, il vivait enfermé dans ses souvenirs, comme l'anachorète dans sa grotte isolée. Les femmes le traitaient de sauvage, et il montrait envers elles une timidité, un embarras qui lui faisaient honneur, car ils étaient produits par ses regrets, par son immuable attachement à une douce et affectueuse victime.

Ce tragique épisode de sa vie antérieure explique l'impression désagréable que fit sur Cabanel l'exhortation du commandant, la répugnance, la lenteur avec lesquelles il lui obéit et les motifs qui déterminèrent son choix. Lorsque Fitna et lui se trouvèrent seuls dans sa cabine, la jeune Africaine parut sortir de sa rêverie : elle promena autour d'elle ses yeux étonnés, puis les leva sur son compagnon d'un air tranquille, mais avec une expression de noble fierté, d'invincible courage. Ce regard ferme et digne eût suffi pour intimider Cabanel, s'il avait eu de mauvaises pensées. Mais la négresse changea de dispositions, quand elle vit peinte sur les traits du docteur une profonde mélancolie. L'espèce d'union que le capitaine l'avait forcé de contracter, lui avait remis en mémoire les liens qui auraient pu l'associer jadis à une femme charmante, cette belle Edmée qu'il n'avait pas eu la hardiesse de conquérir. Sa chère image passait, comme un adorable fantôme, dans son âme contristée. Il la revoyait sous les branches des sycomores et des frênes, avenante, gracieuse, le sourire à la bouche, pendant qu'un rayon du ciel éclairait ses yeux noirs et expressifs. Cabanel laissa échapper un soupir : une larme parut au bord de ses paupières.

— Vous pleurez ? lui dit Fitna dans son langage.

Il ne comprit point la question, mais elle lui rappela où il était et le fit revenir à lui.

— Je n'entends pas votre idiome, lui répliqua-t-il sans songer qu'elle ne devait pas non plus connaître le sien. Puis, remarquant la petite croix d'ivoire, que les Mandavis comme les Européens lui avaient laissée, parce qu'elle était le signe d'une conversion qui l'eût fait mieux vendre, il ajouta avec la même irréflexion :

— Vous êtes chrétienne ?

Mais comme, en disant ces mots, il lui montrait le symbolique ornement, elle comprit à moitié ce qu'il voulait dire. Avec son intelligence supérieure, elle lui expliqua par ses gestes qu'un homme de sa race, un blanc, était venu chez son père et lui avait parlé d'un Dieu charitable, mort autrefois pour sauver les méchants et les vicieux. Elle essaya encore de lui faire entendre que la croix d'ivoire était son fétiche ; mais l'idée spéciale qu'elle attachait à ce pieux emblème ne pouvait être exposée au moyen de signes. Une pareille distinction exigeait les ressources variées, délicates du langage ; il commit donc une méprise et se figura qu'elle était chrétienne. Cette persuasion lui inspira, par contre-coup, le projet de lui donner une occupation tout évangélique : il prit de la vieille toile et des ciseaux, puis tailla des bandes, fit de la charpie, en lui indiquant assez bien leur usage. Il lui témoigna ensuite le désir qu'elle s'efforçât de l'imiter : elle y réussit promptement, grâce à la simplicité d'un pareil travail. Elle eut bientôt l'air d'une sœur de charité, préparant des secours pour les malades. Pendant ce temps, Cabanel cherchait dans ses livres de médecine quelques formules, quelques prescriptions qu'il avait oubliées : l'état de souffrance où il avait vu les pauvres esclaves les lui rendait nécessaires.

CHAPITRE XVIII.

Une révolte à bord.

Cependant le soleil des tropiques dardait sur la corvette sa lumière impitoyable : le pont, les flancs du navire s'échauffaient peu à peu, et la surface éclatante de la mer lui renvoyait une partie des flammes qu'elle recevait. Une température affreuse se développait dans l'intérieur. La *Gabrielle* était comme un four ballotté au milieu des eaux. Chaque oscillation en faisait craquer les planches, et les clous, les ferrures devenaient si brûlants qu'on n'aurait pu les toucher de la main. Les pauvres noirs éprouvaient les tortures de l'enfer. Sur le tillac, les matelots étaient du moins rafraîchis par la brise qui gonflait les voiles, et leurs poumons se dilataient au milieu de cet air vivifiant. Mais les esclaves se sentaient mourir dans les entre-ponts : une atmosphère lourde, immobile, ardente, pesait sur eux ; beaucoup furent dès lors atteints de maladies incurables. La suffocation et la chaleur firent tomber en syncope une douzaine d'individus, hommes ou femmes.

Quand les rayons du soleil, devenus obliques, perdirent un peu de leur âpreté, on laissa enfin la moitié des noirs sortir de leur cage infernale. Un bon nombre d'entre eux se mirent alors à respirer bruyamment, comme si on les tirait d'une machine pneumatique. Leur poitrine se soulevait et s'abaissait par brusques saccades. On les rangea sur le pont, et le commandant, suivi de Marnix, parut à l'entrée du fort. Tous les deux avaient dans la main un fouet de poste et des pistolets chargés dans la ceinture. Ils venaient inspecter les esclaves d'abord, puis surveiller, diriger leur promenade. Ils passèrent devant la triple ligne que formaient les malheureux, en les considérant d'un œil attentif. Le capitaine examinait surtout leur barbe et leurs cheveux. Les marchands d'esclaves trompent en effet les négriers, comme les maquignons dupent leurs pratiques : à l'aide de certains expédients, ils cachent les défauts de leurs articles endommagés. La principale avarie et celle qu'ils déguisent le mieux, est la vieillesse. Pourvu qu'un nègre ait toutes ses dents, quel que soit d'ailleurs son âge, ils le vendent comme un jeune homme. Dans ce but, ils lui frottent le corps d'huile de palmier, à plusieurs reprises, afin de rendre sa peau unie et luisante. Avec de la poudre de charbon et le jus d'une herbe, ils lui teignent les cheveux et la barbe. Ainsi accommodé, le nègre a l'air d'être encore au printemps de la vie ; mais cette aimable illusion se dissipe bientôt. La barbe et les cheveux continuant de pousser, on les voit blanchir par le bas, comme des arbres dont la souche vient à se couvrir de neige pendant la nuit. Quelquefois même, la préparation ayant été mal faite, ils reprennent leur couleur naturelle dans toute leur étendue. Les capitaines s'irritent alors en voyant qu'on leur a livré un nègre faux teint, au lieu d'un nègre de bonne qualité. C'était pour ce motif que le commandant de la *Gabrielle* examinait si soigneusement les esclaves, malgré sa favorable opinion de Katagum. Il renouvela son inspection plusieurs jours de suite, mais il acquit la certitude que le noir pasteur d'hommes n'avait point trahi sa confiance.

Lorsque Rozoy eut terminé sa première revue, il se plaça en face des noirs, et leur adressa d'un ton grave cette allocution touchante :

— Allons, moricauds, prenez de l'air et de l'exercice ; amusez-vous, dégourdissez-vous. On croit dans votre pays que les blancs dévorent les nègres, quand ils les ont transportés au delà des mers. C'est une bêtise et une calomnie. Pas un de vous ne sera mangé. Nous vous

menons chez des gens qui vous soigneront, parce qu'ils vous auront achetés, parce que vous représenterez pour eux une certaine somme. Ils vous apprendront à faire beaucoup de choses, vous instruiront, vous donneront des pages et de la nourriture. Enfin, lorsque vous serez vieux, ils ne vous couperont point la tête, comme c'est l'usage parmi vous. Soyez donc de bonne humeur et comportez-vous bien. Dans toutes les traversées, il y a des noirs d'un mauvais caractère qui prennent de la mélancolie, ne veulent faire aucun mouvement sur le tillac, refusent la nourriture qu'on leur donne, et se jettent même à l'eau, pour nous causer des pertes. Je pense que vous voudrez conduire mieux. Mais si l'un de vous se mettait dans l'esprit de rester immobile, voici un instrument de musique dont on se servirait pour changer sa résolution ; — en prononçant ces derniers mots, le capitaine fit tourner au-dessus de sa tête et claquer son énorme fouet. — Quant aux gueux qui essaieraient de se laisser mourir de faim ou de sauter par-dessus bord, ils seraient fustigés et bâtonnés. Voilà tout ce que j'avais à vous dire : maintenant, prenez votre récréation, égayez-vous et tremoussez-vous.

Après ce beau discours, Rozoy, en manière de péroraison, fit claquer son fouet de toutes ses forces et à plusieurs reprises, comme un écuyer qui, dans un hippodrome, veut animer des chevaux.

Les esclaves se débandèrent, et quelques-uns d'entre eux, éprouvant un besoin de mouvement, après un long et pénible repos, commencèrent avec un plaisir réel à s'agiter, malgré les fers qui les enchaînaient deux à deux. Mais plusieurs étaient si malades qu'ils ne pouvaient bouger de place ; d'autres étaient si sombres qu'ils ne pouvaient pas remuer, et promenaient sur le vaisseau, sur l'équipage, des regards tantôt désolés, tantôt menaçants. Le capitaine, puis Marnix, appliquèrent aux individus de ces deux catégories, des coups de fouet habilement dirigés, qui stimulèrent leur faiblesse ou triomphèrent de leur résolution. Enfin, tous les esclaves marchèrent, soit de gré, soit de force, et leur sinistre promenade fut accompagnée d'un bruit de chaînes assourdissant. Et Firmin appelait ce lugubre exercice une récréation ! Il les avait exhortés à se divertir ! N'était-ce pas comme si Belzébut recommandait aux damnés la joie, la danse et les folles chansons ? Tant que dura cette partie de plaisir, une vingtaine de matelots, le sabre au côté, le fusil sur l'épaule, montèrent la garde à bâbord et à tribord, pour que les esclaves ne pussent approcher des parapets. Cette rigoureuse précaution et les menaces du capitaine, n'empêchèrent pas quatre noirs de se précipiter à l'eau dès le premier jour. Alourdis, gênés par leurs chaînes, les mouvements instinctifs que l'homme fait malgré lui en présence de la mort, ne le soutinrent pas longtemps : au bout de quelques secondes, ils disparurent sous les flots limpides, où ils trouvèrent du moins l'éternel repos. C'était le but de leurs désirs, car, ayant tout perdu, famille, liberté, patrie, espoir, soumis de plus à un régime atroce, ils voulaient en finir avec la douleur.

Quand la première moitié des esclaves eut respiré le grand air pendant deux heures environ, l'autre moitié quitta sa geôle brûlante et les mêmes scènes eurent lieu une seconde fois. Les jours suivants on ne changea rien à cet ordre : le matin, Cabanel faisait sa visite prescrivait, des remèdes, donnait quelques soins, puis on jetait les cadavres par-dessus bord ; les femmes, les enfants sortaient ensuite de leur prison et allaient dégourdir leurs membres sur le gaillard d'avant ; les hommes prenaient leur récréation dans l'après-midi, on la rendait aussi longue que possible, attendu qu'elle était indispensable pour leur santé.

Cependant le nombre des malades augmentait ; les affections les plus bizarres se développaient chez ces pauvres créatures privées d'air toute la nuit et pendant la plus grande portion du jour, accablées de chagrin, souffrant du mal de mer et infectées par les miasmes qui remplissaient l'intérieur du vaisseau. Les noirs perdaient de leur forces et maigrissaient, au lieu de reprendre de l'embonpoint et de la vigueur. Le typhus portait parmi eux le ravage ; beaucoup devenaient pulmoniques ; des éruptions malignes, des ulcères couvraient le corps d'un bon nombre ; la petite vérole frappait les uns, et cruelles ophthalmies aveuglaient les autres. Les entre-ponts eurent bientôt l'air de salles d'hospice ; une atmosphère empoisonnée y croissait, y répandait une véritable peste. Chaque jour les fonctions de médecine devenaient plus pénibles, plus dangereuses ; il avait besoin d'un courage à toute épreuve pour surmonter son dégoût, son horreur, et quand il avait fini sa tournée, il en restait souvent malade jusqu'au soir. Il était clair qu'il ne pourrait braver longtemps de contagions si diverses, et qu'un matin, en sortant de l'Erèbe où gémisaient les noirs, il emporterait dans ses veines un principe de mort. Il continuait cependant à visiter ce séjour de larmes et de douleurs créé par les hommes.

Les négresses et les enfants étaient moins malheureux. Ils ne portaient pas de chaînes d'abord ; puis, comme les femmes choisies par les matelots s'absentaient fréquemment de l'entre-pont, le reste avait plus d'air, plus d'espace pour se mouvoir. Une dizaine de captive néanmoins, sans éprouver d'aussi graves lésions que les noirs, tombèrent dangereusement malades. Sept petits garçons ou petites filles eurent le même sort. Cabanel tâchait de les guérir par tous les moyens que son art lui fournissait, et la généreuse Fitna, aussi émue que lui

peut-être même davantage, l'aidait de son mieux à soigner les enfants et les femmes. Ils descendaient dans les entre-ponts comme deux anges de miséricorde! l'un semblait exilé d'un monde supérieur, l'autre sortie d'une région de ténèbres; mais, assimilés par la noblesse de leur cœur, ils étaient l'un et l'autre une fidèle image du plus divin de tous les sentiments, la compassion.

L'harmonie de leurs natures, leurs constants efforts pour soulager de malheureuses victimes, les unirent l'un à l'autre par une affection douce et fraternelle. Cette tendresse, plus élevée que l'amour, leur faisait éprouver des joies calmes, des émotions pures et intimes comme celles de la poésie. Afin de pouvoir s'entretenir avec son compagnon, la jeune négresse apprenait rapidement les mots français les plus indispensables. Ses yeux animés, ses traits expressifs, sa vive pantomime complétaient d'ailleurs le sens de ses phrases irrégulières, ou même suppléaient aux lacunes de son discours : un geste, un regard tenaient lieu d'un mot. Cabanel et Fitna eurent ainsi des conversations bizarres : l'Européen s'étonnait constamment des idées toutes primitives de la gracieuse Africaine.

Les deux sœurs ne se parlaient point. Kandiane menait joyeuse vie; fière d'être mariée au chef des blancs, elle riait, dansait et chantait comme une écervelée. Firmin s'amusait d'ailleurs à la faire boire. Elle lui avait pris un jour la clef de la malle qui renfermait sa provision de hardes féminines, et, depuis lors, elle passait une partie de son temps à s'accoutrer de la manière la plus grotesque. Elle aimait surtout une perruque poudrée, qui formait avec sa figure noire un violent contraste. On la voyait quelquefois paraître nue jusqu'à la ceinture, sauf une collerette et une guirlande de fleurs en sautoir, pendant qu'une énorme jupe garnie de paniers enveloppait le bas de son corps; elle ne mettait point de chaussures, parce qu'elle les trouvait gênantes. Ainsi affublée, elle se promenait sur le pont avec des airs d'impératrice; la joie la plus naïve, l'orgueil le plus superbe éclataient dans ses yeux.

Tangal éprouvait d'autres sentiments. Toutes les douleurs morales et physiques le torturaient à la fois. Le coup qu'il avait reçu à la nuque, les excoriations de ses épaules, celles que le frottement des planches produisaient en diverses parties de son corps pendant le roulis du navire, les enflures dont les fouets l'avaient sillonné, le manque d'air, sa séparation d'avec Fitna, portaient son désespoir aux dernières limites. Il avait résolu de tout faire pour sortir d'une pareille situation. Le projet le plus conforme à ses goûts, à sa haine pour les blancs, c'était celui d'une lutte acharnée, dans laquelle les esclaves périeraient ou se rendraient maîtres du vaisseau, afin de regagner ensuite leur pays. Chaque jour, pendant la promenade, il observait le petit nombre des Européens, et son envie de les combattre en devenait plus forte. Cent vingt noirs à peu près, quoique souffrants de leur triste position, n'étaient encore affectés d'aucune maladie organique. Le jeune chef sentait lui-même qu'il n'avait pas perdu toute sa vigueur. Mais comment venir à bout des négriers, ou, pour mieux dire, comment essayer même une révolte sans une seule arme, avec les bras et les pieds chargés de fers? Tangal sentait la folie d'une pareille entreprise. Pouvait-il néanmoins se résigner aux douleurs, aux humiliations d'une injuste captivité, au sombre avenir qui le menaçait? Pouvait-il faire taire son cœur avide de vengeance, étouffer en lui le plus impérieux sentiment de la nature humaine, l'amour de la liberté? Ah! qu'on lui donne le moindre couteau, le moindre tronçon de lame, et oubliant tous les conseils de la prudence, tous les avantages de ses oppresseurs, il engagera une lutte mortelle pour reconquérir son indépendance, la dignité originelle de l'homme, l'inappréciable droit de vivre à sa guise, de repousser l'outrage par l'insulte et la violence par la force!

Une heureuse idée brilla tout à coup dans son esprit, comme un rayon de lumière dans un cachot. Plusieurs fois il avait vu Fitna passer au-dessus du grillage qui laissait un peu d'air salubre atteindre ses poumons et les rafraîchir; l'aspect de la jeune fille lui avait rendu plus amer le sentiment de son infortune. Mais bientôt il se dit qu'elle pourrait lui procurer des moyens de délivrance. Lorsqu'il aperçut de nouveau, il se dressa donc afin de se rapprocher d'elle et lui murmura d'une façon très-distincte : — Nous mourons! du fer, du fer! — La négresse reconnut sa voix et tressaillit; l'homme de son cœur était là, sous ses pieds, enseveli tout vivant dans une tombe flottante! Elle résolut de seconder ses projets, de l'aider à rompre ses chaînes; déguisant son émotion, elle continua sa route, mais ne songea plus, dès cette heure, qu'aux paroles du captif. Pour satisfaire son désir, elle laissa de jour en jour tomber dans l'entre-pont, par les ouvertures du caillebotis, des ciseaux, un canif, une lime, un bistouri, un couteau, tous les objets de métal qu'elle put dérober. Elle pensait que les uns et les autres seraient utiles aux noirs d'une manière quelconque. Le chirurgien observa bientôt que plusieurs de ses instruments avaient disparu. Mais sa confiance dans la jeune négresse ne lui permit pas de la soupçonner. Un matin, cependant, il éprouva de l'inquiétude, en s'apercevant qu'une fiole de laudanum lui manquait. Fitna étant alors sur le gaillard d'avant, il entra dans sa cabine, située de près de la sienne, avantage spécial réservé aux femmes du capitaine, du lieutenant et du médecin; il voulait voir si le flacon ne s'y trouvait pas. Tandis qu'il le cherchait inutilement, certaines

questions que Fitna lui avait adressées lui revinrent en mémoire. Elle lui avait demandé, non pas avec une feinte indifférence, mais avec une sorte de curiosité naïve, les propriétés de plusieurs substances pharmaceutiques : le sommeil éternel où fait tomber l'opium, et que précèdent d'agréables songes, l'avait beaucoup frappée. Ces renseignements lui avaient-ils inspiré l'envie de posséder le narcotique, de tenir toujours prêt à la servir ce doux et bienveillant ministre de la mort? Quelles étaient ses intentions? Voulait-elle réellement terminer ses jours par un acte de désespoir? Ces appréhensions tourmentèrent vivement Cabanel; mais que faire? S'il interrogeait Fitna, et qu'elle eût dérobé l'opium, elle ne lui dirait pas la vérité. Il la surveilla quelque temps, puis ses occupations journalières, les soucis qu'elles lui causaient, et une horrible aventure, changèrent le cours de ses pensées.

Dès que Tangal avait eu les instruments libérateurs jetés par Fitna dans l'entre-pont, il s'était mis à l'œuvre. Son premier soin fut de ranimer le courage abattu des noirs. — « Nous avons enfin de quoi briser nos fers, leur dit-il. Secondez-moi, et d'ici à quelques jours nous serons libres. Sans doute, il nous faudra livrer un combat des plus périlleux; mais qui de vous ne se réjouit de lutter contre les blancs, contre ces odieux étrangers, venus d'un pays lointain pour nous accabler d'infortunes? Car, s'ils ne nous avaient pas achetés d'avance, Katagoum nous eût laissés vivre en paix dans nos montagnes. Mais que leur importent nos douleurs? Ils nous considèrent comme du bétail, comme une espèce de récolte vivante, qu'ils ont le droit de tourmenter et de flageller, ainsi que nous battons nos grains après la moisson. Nous témoignent-ils jamais de la pitié? Lorsqu'ils nous forcent à bondir, à nous agiter sur le pont, et que le sang coule de nos chevilles, de nos poignets entamés par nos fers, voyez-vous leur œil s'attendrir? En sillonnent-ils moins notre peau de coups de fouet? Et ce que nous éprouvons ici, dans notre affreux cachot, éveille-t-il leur compassion? Ils enlèvent le matin nos cadavres pour les jeter à la mer, voilà toute leur sollicitude! Que nous reste-t-il à perdre? La mort peut-elle nous effrayer dans l'excès de notre malheur? Nous n'avons plus de patrie, car on nous emporte sur les flots vers des régions mystérieuses; nous n'avons plus de famille, car on a égorgé nos pères, nos mères, nos sœurs, nos enfants; nous n'avons plus aucune des joies de ce monde, car on ne nous laisse pas même respirer l'air du ciel; nous n'avons plus ni liberté, ni espérance, car on nous tient à la chaîne comme des animaux féroces, et l'avenir ne nous promet pas de meilleurs jours. Nous affranchir ou mourir, tel est le seul vœu que chacun de nous doit former, et la mort sera la bienvenue, si nous ne recouvrons pas l'indépendance, et avec elle tout ce qui fait aimer la vie. »

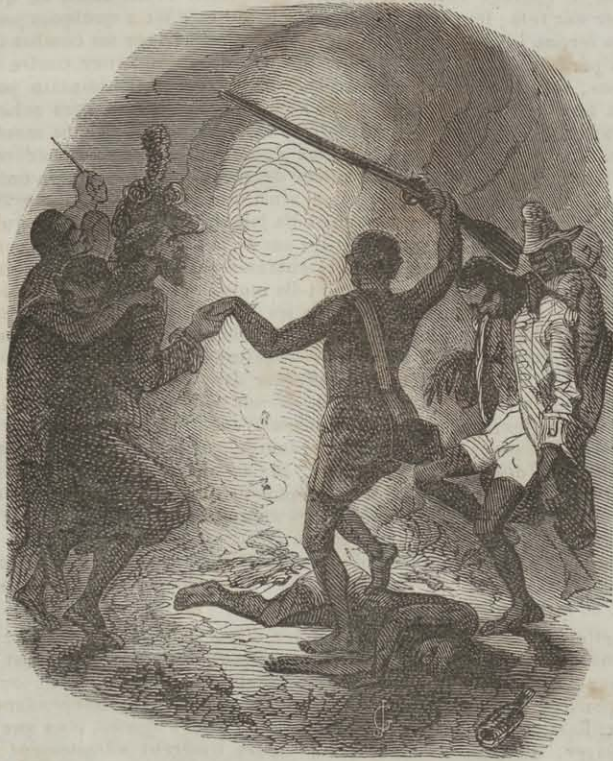
Cette exhortation ne fut pas débitée d'une haleine et en forme de discours, mais par phrases éparées, suivant l'occasion et durant un espace de quelques heures. De si puissants motifs éveillaient toutes les passions des esclaves, ranimèrent leur amour de l'indépendance, les enflammèrent du désir de combattre. Il ne s'agissait plus que de préparer, d'organiser la lutte. Les noirs limèrent adroitement les chevilles de leurs grillets, non pas d'une manière complète, mais de façon qu'un dernier coup d'outil pût remettre en liberté leurs membres souffrants. Les Européens ne découvrirent pas ce travail, fait avec des précautions extrêmes. L'heure de la vaillance et du danger sonna enfin. Une nuit, pendant que tout le monde dormait, sauf les matelots de quart, au nombre de cinq, et deux sentinelles qui veillaient près de l'écouille des noirs, Mérinos se mit à japper, à hurler, pour avertir son maître. Il servait effectivement de chien de garde, quoique d'un naturel très-doux. Firmin n'avait jamais voulu embarquer sur son vaisseau une meute de dogues féroces, dressés à combattre, à dévorer les nègres, comme il s'en trouvait alors sur beaucoup de navires : ces animaux sanguinaires étaient souvent dangereux pour les négriers eux-mêmes et toujours peu commodes, parce qu'on les faisait obéir avec peine. La vigilance de Mérinos, qui allait, trottaillait ou dormait à la belle étoile dans l'intérieur du fort, lui semblait suffisante. Aux cris d'alarme poussés par le terre-neuve, le capitaine s'éveilla; les aboiements redoublèrent; mais avant que Firmin et ses gens eussent pu sortir de leurs hamacs, une scène terrible avait eu lieu de l'autre côté du navire.

Tangal et une vingtaine de noirs avaient silencieusement escaladé les échelles, pendant que le reste se tenait prêt à les suivre. Aux pâles lueurs que projetait le dernier croissant de la lune, les vedettes aperçurent le buste du jeune chef, qui sortait de l'entre-pont. Elles armèrent leurs fusils, mais n'eurent pas le temps d'en faire usage. Avec l'agilité d'un léopard, Tangal se précipita sur l'une d'elles, pendant qu'un de ses compagnons saisissait l'autre par les pieds, la tirait violemment à lui et la faisait choir. Trois esclaves aussi prompts, qui venaient d'atteindre le tillac, leur prêtèrent main-forte : les sentinelles furent désarmées, tuées de leurs propres fusils.

Cependant, les matelots de quart avaient armé leurs espingoles et tiraient sur les noirs, qui étaient déjà au nombre d'une trentaine. Ils en frappèrent mortellement et en blessèrent quelques-uns. Mais, cernés par la troupe grossissante des esclaves, ils ne tardèrent pas à être tous égorgés. Leurs armes à feu, leurs cartouches, leurs sabres et

leurs poignards furent une précieuse conquête pour les Nimaïas, que secondaient quelques Yamanes.

Aux premiers coups de fusil, le commandant du navire s'était élancé hors de sa cabine en criant de toutes ses forces : Aux armes ! aux armes ! puis il était rentré prendre les siennes, pendant que les matelots se préparaient de la même façon, et que Mérinos, bondissant, se dressant contre la courtine, faisait retentir l'air d'aboiements terribles. En quelques secondes tous les hommes se trouvèrent réunis sur le pont de la citadelle, qui, heureusement pour eux, était fermée par une porte garnie de métal. Les noirs essayaient déjà de franchir la barricade, pour pénétrer dans le fort et tuer les blancs au sein de leur même asile. Comme le mur de madriers n'avait guère que trois mètres de haut, ils se faisaient la courte échelle. Plusieurs têtes dépassèrent promptement le sommet du rempart. Feu ! s'écria Firmin, et dix de ses hommes, formant une première ligne, tirèrent à la



Autour des feux, que l'on avait augmentés, les Mandavis dansaient avec leur roi.

fois. Peu de coups atteignirent leur but, parce qu'il était difficile de bien viser les têtes noires des assaillants au milieu d'une nuit à peine éclairée par la lune. Deux Nimaïas tombèrent cependant ; mais leur chef, dont toute la poitrine s'élevait au-dessus de la barricade, ne fut pas touché.

— Misérables ! s'écria-t-il dans son idiome, lâches brigands, qui vous blottissez derrière une fortification pour commettre sans péril vos assassinats !

Et ajustant un marin, il lui envoya une balle au milieu de la poitrine : le matelot tomba roide mort.

— Feu ! feu ! cria Firmin de tous ses poumons, abattez cette brute !

La première file de blancs, après avoir déchargé ses fusils, avait passé derrière la troisième : la seconde se trouvait donc en avant, et exécuta l'ordre du chef. Les projectiles sillèrent dans l'ombre, trouèrent les voiles, frappèrent les mâts et les cordages ; mais Tangal avait sauté lestement sur le tillac. Il poussa un rire moqueur, pendant que les balles se perdaient au milieu de l'espace. Sa tentative audacieuse lui avait suggéré une idée excellente, qu'il jugea devoir aussitôt mettre en œuvre. Il donna quelques ordres à des ex-cabaschirs, devenus les égaux de leurs esclaves, et allait s'éloigner, lorsqu'un jeune nègre accourut en lui montrant une hache. C'était un Yamane. Ayant voulu voir si, par la chaloupe suspendue au flanc du vaisseau, on pourrait dépasser la courtine et sauter dans le fort, il avait trouvé le précieux instrument, que le charpentier avait oublié ou laissé sans inquiétude à la poupe du bateau, après y avoir fait quelques réparations. Tangal fut rempli de joie. Prenant la hache, il la mit entre les mains du plus robuste des Nimaïas, un noir colossal, qui paraissait avoir conservé presque toute sa vigueur. Le jeune chef lui dit de frapper, d'entamer la courtine autour des gonds : s'il parvenait ainsi à les déboîter, les Africains, pouvant pénétrer sans obstacle dans la citadelle, auraient

bientôt vaincu la résistance des blancs, et terminé leurs crimes en les tuant jusqu'au dernier. Le nègre commença immédiatement sa besogne : il fit voler des éclats de bois avec une telle force et une telle énergie, que toute la barricade en trembla.

— Quel est ce bruit ? demanda Firmin au lieutenant d'un ton qui exprimait une certaine inquiétude.

— Je ne le sais pas et ne m'en soucie guère, répondit Marnix : si les moricauds ne veulent pas rester tranquilles, nous emploierons les grands moyens.

Cependant l'assaut recommençait. Tangal en avait laissé la direction aux cabaschirs, et s'était éloigné avec trois Nimaïas. Des têtes de nègres parurent en haut de la courtine, des bras armés de pistolets et de fusils passèrent par-dessus.

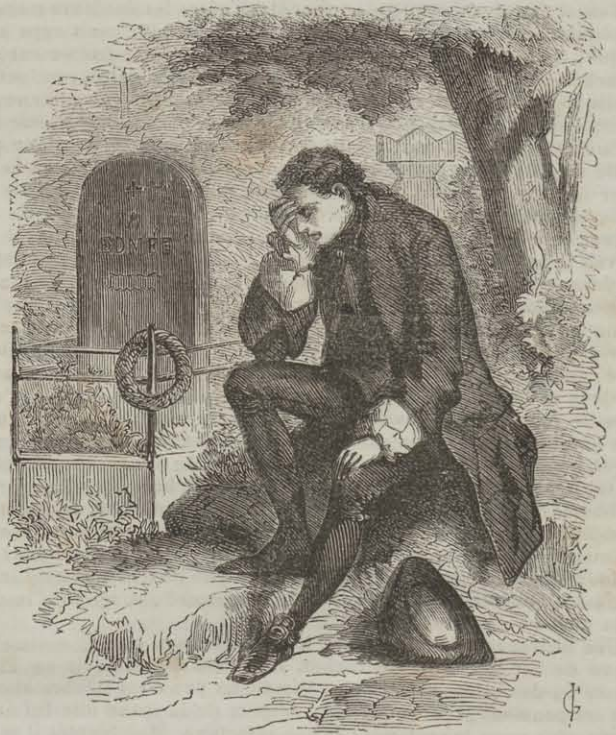
— Feu ! cria le commandant de la Gabrielle.

Et une vingtaine d'éclairs, dissipant les ténèbres, furent suivis d'un nombre égal de détonations. Quelques noirs tombèrent à la renverse sur le tillac, mais trois matelots furent blessés : Marnix lui-même sentit une balle entamer sa peau.

— Sacrebleu ! dit-il, nous ne pouvons laisser les noirs nous décimer plus longtemps.

Il terminait à peine cette phrase que quatre leurs nouvelles brillèrent, quatre explosions retentirent parmi les cordages du grand mât ; des balles, plongeant de haut, s'enfoncèrent dans les planches du pont, hormis une seule qui traversa un marin de l'épaule à la hanche : il expira sur le coup.

Tangal et trois habiles tireurs s'étaient logés dans la grande hune : le jeune chef avait pensé avec raison que ce poste avantageux leur permettrait de diriger contre les blancs un feu meurtrier ; peu satisfaits de leur première décharge, ils apprêtaient leurs fusils, bien persuadés qu'ils tireraient mieux une seconde fois.



Il resta jusqu'au soir près de cette couche funèbre...

— Ces noirs ont le diable au corps ! dit Firmin : en avant, canonniers !

Deux matelots, allumant des mèches à une lanterne, s'approchèrent des canons. Mais, avant qu'ils eussent pu y mettre le feu, les noirs livraient au fort un troisième assaut, plus hardi que les précédents : ils parurent au nombre d'une quinzaine sur la courtine ; les uns tirèrent ; d'autres, armés de sabres, de poignards, et avides de vengeance, furieux de ne pouvoir atteindre les Européens, enivrés par l'odeur de la poudre et le bruit du combat, sautèrent vaillamment dans l'enceinte. Heureusement pour les matelots que les deux tiers d'entre eux avaient toujours leurs fusils chargés : on tua les noirs à bout portant ; mais si rapide que fût cette exécution, les intrépides esclaves eurent le temps de blesser quelques-uns de leurs ennemis. Kéraou, le nègre colossal, frappait toujours la courtine avec une ardeur infatigable et sans se préoccuper de rien.

Telle était la position des deux partis, lorsque la voix majestueuse des canons domina un moment le fracas de la bataille, le bruit de la

hache, les plaintes des mourants, les cris des malheureux qui se sentaient les os rompus, les chairs entr'ouvertes, et les clameurs d'effroi que poussaient dans le navire les femmes et les enfants. La décharge produisit un effet comique et terrible : cinquante noirs, atteints par les poids secs, tombèrent sur le pont : ils n'étaient ni morts ni blessés, mais uniquement meurtris. Un certain nombre de projectiles s'était enfoncé à demi dans leurs muscles. La violence du choc les avait seuls renversés. Ils se crurent d'abord tous anéantis; mais lorsque chacun d'eux, se redressant, vit ses camarades faire de même, ils reprirent courage : cette circonstance leur inspira l'idée folle que les canons étaient moins meurtriers que les fusils. Entendant toujours Kéraou ébranler la porte, et leur jeune chef tirer avec ses compagnons sur les blancs, ils se rapprochèrent du fort; au bout de quelques minutes, l'assaut recommençait. Les Européens, harcelés par Tangal, inquiétés par les coups terribles que le noir gigantesque assenait sur la courtine, et connaissant d'ailleurs l'effet des poids secs, n'avaient point osé risquer une sortie : leur prudence les sauva.

— Maintenant, chargez à mitraille! cria Firmin aux canonniers.

Ceux-ci obéirent avec promptitude, pendant que leurs compagnons soutenaient une nouvelle lutte. Bientôt les deux pièces grondèrent, et une soixantaine de noirs, ou morts ou affreusement mutilés, jonchèrent le tillac.

— Si vous ne rentrez pas dans le vaisseau, cria Mar-nix d'une voix retentissante, vous serez tous exterminés!

Cet avis était à peine nécessaire. Les pauvres diables, que la mitraille avait épargnés, ne se sentaient aucun désir de prolonger le combat. Saisis d'une terreur panique en voyant le carnage produit par la ferraille, et craignant qu'une seconde décharge ne les balayât tous, ils sauvèrent d'eux-mêmes dans l'entre-pont : c'était le meilleur parti, car on bourrait de nouveau les pièces. Kéraou seul poursuivait sa besogne : un gond de la porte venait justement de se démonter. Son chef lui avait donné cette tâche et il voulait l'accomplir; le reste ne lui importait guère, ou, pour mieux nous exprimer, il ne songeait pas à autre chose. Il obéissait avec la régularité d'une mécanique.

Aussitôt que Firmin n'entendit plus derrière le rempart d'autre bruit que les coups de hache et ne vit plus paraître aucun assaillant, il dirigea toute son attention vers la grande hune. Un feu nourri et continu ne pouvait manquer d'abattre les noirs qui s'étaient embusqués dans ce poste. Effectivement, les trois compagnons de Tangal tombèrent morts l'un après l'autre; lui-même, la cuisse percée d'une balle qui lui fractura le fémur, tomba enfin sur leurs cadavres.

Pendant ce temps, un jeune matelot se hissait sur la barricade, et, visant Kéraou absorbé par son ouvrage, lui transperçait l'abdomen. Le noir leva la tête pour voir d'où était parti le coup, essaya encore de frapper la courtine, mais la hache s'échappa de ses mains; il roula les yeux d'un air égaré, s'affaissa sur lui-même et rendit le dernier soupir.

Le combat était fini : malheureusement la victoire avait coûté cher. Quinze blancs étaient morts ou en danger de mourir par suite de leurs blessures. Et quelle perte en fait de noirs! Quelle terrible défalcation sur les produits du voyage!

Aussitôt que le silence et le calme furent rétablis, les négriers ouvrirent la porte de leur citadelle, après avoir allumé des torches, et s'avancèrent en bon ordre vers la proue, comme des assiégés qui font une sortie ou une reconnaissance. Ils n'avaient pourtant plus rien à craindre; personne ne les voulait inquiéter; çà et là seulement

quelques malheureux se tordaient, gémissaient, dans les crispations de l'agonie. Les Européens enjambaient les cadavres, et, pour ne pas faire de chutes, évitaient les flaques de sang que leur montrait la lueur des torches. C'était un spectacle vraiment affreux que le pont du navire ainsi jonché de morts et de mourants, quelques-uns mutilés d'une manière épouvantable! Firmin donna l'ordre de laisser le champ de bataille comme il était, de ne pas diminuer l'horreur de la scène. Il voulait s'en servir pour frapper l'imagination des noirs. Une tâche, qui pouvait être difficile, restait à exécuter : il fallait remettre aux fers tous les esclaves momentanément débarrassés de leurs chaînes. On apporta les enclumes, les marteaux, les boulons, et le travail commença. Firmin et le lieutenant appelaient tour à tour les nègres d'une voix terrible et menaçante, avec injonction de ne sortir que deux à la fois. Les malheureux Africains se pressaient au pied des échelles, attendant les ordres des négriers. Chaque couple devait présenter les grillets munis de chaînes, dont il avait si péniblement limé les

chevilles; selon l'usage, les opprimés mettaient eux-mêmes dans les mains de leurs persécuteurs les instruments de leur servitude. On enfonçait, on rivait des boulons, puis les noirs descendaient et se plaçaient tant bien que mal. Comme une lampe d'argent suspendue à une voûte funèbre, la lune éclairait ce tableau sinistre, mêlant ses doux et calmes rayons aux lueurs vacillantes des torches.

Quand l'opération fut terminée, Rozoy fit jeter par-dessus bord, non-seulement les cadavres, qui se corrompent vite sous ces chaudes latitudes, mais les agonisants; il ordonna ensuite au chirurgien de soigner les autres, d'en sauver le plus qu'il pourrait, non qu'ils méritassent la moindre pitié, disait-il; mais le chargement de la *Gabrielle* se trouvait tellement réduit, qu'il fallait économiser les noirs.

— Et les gredins logés dans la hune? s'écria un matelot d'un ton interrogatif.

— Vous les dénicherez demain avant de laver le pont du bâtiment, répondit le capitaine; si l'un d'eux vivait encore, il pourrait vous jouer quelque tour, et je ne veux pas qu'il vous arrive de mal, mes enfants.

Après cette observation paternelle, où il témoignait pour la première fois de l'intérêt à ses matelots, grâce au danger qui l'avait ému,

Firmin désigna ceux qui devaient faire le quart.

— Surtout, leur dit-il, ayez l'œil aux aguets; défilez-vous de ces maudits noirs, malgré la danse qu'ils ont reçue tout à l'heure; s'ils vous donnent de l'inquiétude, rentrez immédiatement dans le fort, et nous les mitraillerons d'importance.

Cela dit, le capitaine et les hommes qui n'étaient point de service allèrent prendre du repos. La *Gabrielle* fendait paisiblement les vagues, tandis que la lune se couchait dans de molles vapeurs, comme dans un soyeux duvet. Le silence le plus profond régnait sur le bâtiment; personne, à le voir de loin, n'aurait deviné le combat sanglant que venaient de s'y livrer des hommes farouches, au milieu des flots sans bornes qui pouvaient tous les engloutir.

CHAPITRE XIX.

Désespoir.

Dès le commencement de la lutte, Kandiane, après avoir entr'ouvert sa porte pour voir ce qui se passait au dehors, était rentrée dans sa cabine, saisie d'une terreur inexprimable, et s'était blottie derrière



Il aurait certainement fini comme le chirurgien, sans le brave Mérinos, qui ne le lâchait pas.

une caisse, où elle resta immobile pendant toute la bataille. Fitna, au contraire, aida immédiatement Cabanel à soigner les matelots blessés par la première décharge des noirs. La généreuse fille ne semblait, pas plus que le médecin, redouter le péril. En effet, la vie n'était précieuse ni pour l'un ni pour l'autre, et sans l'amour que la jeune négresse portait à un des prisonniers, elle aurait accueilli la mort avec joie, comme une amie et une libératrice. Elle secondait du reste le médecin par habitude, par affection et par un sentiment de pitié involontaire; mais son cœur ne désirait point le triomphe des blancs; sa sympathie, on le croira sans peine, était de l'autre côté du navire. Comme elle frémissait en pensant que chaque coup tiré du fort pouvait tuer le brave Tangal, qui ne se ménageait certainement pas! Lui mort, quelle satisfaction, quel espoir de bonheur lui resterait en ce monde? Elle écoutait donc d'une oreille avide tous les bruits que l'on entendait résonner hors de la citadelle. Plus d'une fois, dans sa distraction, elle donna au chirurgien une paire de ciseaux, quand il lui demandait de la charpie; une bande de toile, quand il lui demandait sa lancette. Aussitôt qu'un homme tombait, ils l'enlevaient tous les deux et le portaient au fond de la dunette, pour qu'une balle ne vint pas le tuer entre leurs mains, tandis qu'ils le pansaient. Ils eurent l'heureuse chance de n'être frappés ni l'un ni l'autre.

Lorsque la lutte fut terminée, et qu'une partie des matelots se reposèrent de leurs fatigues, tandis que le reste, commandé par le contre-maître, veillait sur la marche de la *Gabrielle*, le médecin et la jeune Africaine poursuivirent leur tâche, dont ils n'avaient exécuté que la moindre partie. Une trentaine de noirs attendaient leurs soins. La nuit entière fut employée à mettre des appareils sur leurs blessures, à leur donner de l'eau pour apaiser leur soif ardente. Fitna les examinait tous d'un œil inquiet, aux rayons de sa lanterne; quand elle eut acquis la certitude que Tangal ne se trouvait point parmi eux, elle hésita, pleine d'anxiété, entre deux suppositions contraires. Avait-on livré le jeune homme aux vagues de l'Océan, ou souffrait-il dans les entre-ponts, accablé d'un triste désespoir? Plusieurs fois, durant la nuit, la jeune négresse crut entendre des plaintes, des soupirs au milieu des cordages: ce n'étaient pas le murmure du vent, les notes produites par la vibration des agrès, la voix lamentable des oiseaux de mer; non, c'étaient bien des gémissements, les sons douloureux qu'exhale la poitrine d'un homme luttant contre une mortelle angoisse. Fitna crut que Tangal avait cessé de vivre et que son ombre, planant au-dessus d'elle, lui adressait pour l'appeler ces tristes accents; car les nègres, comme tous les peuples du monde, se figurent qu'il reste quelque chose de nous sur la terre, quand nous passons ailleurs. Elle leva les yeux et promit au jeune chef d'aller bientôt le rejoindre.

L'aube, cependant, ne tarda point à dessiner dans l'est une mince ligne d'opale, qui rasait la surface de la mer. Cabanel et Fitna terminèrent leur tâche aux premiers rayons du jour. La fatigue s'empara d'eux, lorsque Rozoy et Marnix sortirent de leurs cabines: Firmin donna un coup de sifflet pour appeler les matelots, qui se hâtèrent d'accourir. On laissa les blessés sur le pont, attendu que la gangrène les aurait tous fait périr en vingt-quatre heures, si on les avait descendus près de leurs camarades. Les hommes de quart puisèrent de l'eau et se mirent à laver le sang qui couvrait le tillac.

— Maintenant, dit le capitaine, il faut déloger les gaillards qui sont restés dans la hune. Allons, deux ou trois braves de bonne volonté, mais qu'ils prennent garde à eux.

— Si vous le permettez, dit Cabanel, puisqu'il y a des hommes là-haut, j'y monterai moi-même; tous les noirs savent que, quand je m'occupe d'eux, c'est pour leur donner des soins, pour alléger leurs douleurs: je ne pense pas qu'un seul esclave voulût me faire du mal.

— Eh bien! je vous charge de la mission, répondit le capitaine qui approuvait fort cette mesure conciliatrice. Mettez-y de la prudence, néanmoins.

Cabanel, agile encore, fut bientôt dans la hune.

— Qu'apercevez-vous? lui cria Firmin.

— Trois morts et un blessé, fut la réplique du docteur.

— La blessure est-elle grave? demanda le capitaine.

— Je le crois: le patient ne pourra descendre.

— On va l'enlever, dit Rozoy; descendez vous-même.

Deux matelots robustes allèrent prendre sa place: ils lancèrent les cadavres du haut de la hune, comme des balles de coton, puis étendirent le malade sur une planche qu'ils avaient emportée à dessein; après quoi ils l'attachèrent avec des cordes, puis l'enlevèrent au moyen d'une poulie et le firent doucement glisser le long du mât. La négresse suivait des yeux tous leurs mouvements, et son cœur tressaillit, ses yeux se mouillèrent de pleurs, quand elle reconnut Tangal. Mais Firmin le reconnut aussi.

— C'est le jeune chef, dit-il, celui auquel tous les noirs paraissent obéir.

Et une expression funeste anima son visage.

— Examinez sa plaie, dit-il au chirurgien.

— Il a le fémur brisé: c'est une blessure dangereuse.

Telle fut l'opinion du médecin.

— Faudra-t-il longtemps pour la guérir? demanda le capitaine.

Le chirurgien hésita à répondre: il savait combien la cure serait

lente; mais ayant vu d'une autre part jeter les mourants à la mer, il craignait de prononcer une sentence capitale. Et cependant, il avait pour le mensonge un tel dégoût, qu'il n'osa pas commettre une imposture: il se contenta d'employer des termes équivoques.

— Cela dépend des circonstances, répondit-il.

Mais le capitaine, plus fin que lui, avait lu sa pensée dans ses yeux.

— Ah! vraiment, dit-il; eh bien! cette fois, les circonstances ne permettront pas au malade de languir; nous sommes des marchands en gros et ne pouvons nous occuper du détail.

Cabanel lui lança un regard inquiet; Fitna ne comprit point le sens de ses paroles: elle avait d'ailleurs les yeux fixés sur le jeune homme et s'expliquait à elle-même les gémissements, les soupirs qu'elle avait entendus la nuit au milieu des cordages.

— Lieutenant, reprit le capitaine, faites sortir tous les noirs des entre-ponts, hommes et femmes.

Marnix s'occupa d'exécuter cet ordre: bientôt on vit les malheureux esclaves sortir des écuelles et se ranger sur le pont. Tandis que cette manœuvre s'opérait, Firmin adressa la parole au jeune chef.

— As-tu peur de la mort? lui demanda-t-il.

— Je ne crains pas la mort et je ne regrette pas la vie, répliqua Tangal, qui soupçonna les intentions du capitaine; je ne regrette que de ne t'avoir pas brisé la tête, comme à un chien que tu es.

— Ah! ah! des injures! dit le négrier. Ton outrecuidance ne durera pas longtemps.

— Ni la tienne non plus, répondit le malade; tu l'as échappé belle cette nuit, mais tu ne perdras rien pour attendre: quelqu'un te fera sauter la cervelle un de ces jours, et un scélérat de ton espèce ne laissera point de regrets.

— Misérable! s'écria le capitaine transporté de rage en levant la main sur lui.

— Allons, reprit Tangal, menace un mourant; frappe-le, fais le brave: ce sera une prouesse digne de toi!

— Je saurai t'imposer silence, brute africaine, gronda Firmin d'une voix sourde, pendant qu'il s'éloignait.

— Tu ne m'imposeras pas silence, lui cria Tangal; on ne fait pas taire les morts; mais aussi longtemps que je vivrai, tu entendras l'expression de ma haine et de mon mépris.

— Par tous les démons de l'enfer, se dit en lui-même le marchand d'hommes, pendant qu'il frappait du pied le tillac avec une fureur inexprimable, ceci va bientôt finir!

Malgré sa rage, il eut encore la force de ne pas articuler tout haut cette dernière phrase et de rompre ainsi l'entretien.

Tous les noirs des deux sexes étaient maintenant rangés sur le pont. Le capitaine fit fermer la porte de la courtine, derrière laquelle il resta quelques minutes avec six de ses gens; il revint seul, donna des ordres tout bas aux matelots qui avaient descendu Tangal, puis se plaça en face de lui. Les marins passèrent sous les aisselles du jeune chef les cordes des poulies, et l'attachèrent avec d'autres cordes, de façon qu'il ne se pût se dégager des premières: allant ensuite se poster près du mât, l'extrémité des câbles dans la main, ils attendirent les commandements de leur patron.

— Esclaves coupables, dit Rozoy, qui avez voulu vous révolter contre vos maîtres et propriétaires légitimes, vous avez vu quelle sanglante punition vous vous êtes attirée. Mais pour que la leçon soit complète, le machinateur de cette criminelle insurrection va recevoir devant vous le châtiement qui lui est dû.

— Vaillants Africains, dit à son tour le jeune chef en lançant au capitaine des regards dédaigneux et moqueurs, noirs intrépides, qui avez voulu punir vos tyrans, vous avez vu combien vous avez été près de remporter la victoire: n'oubliez pas cette nuit mémorable.

En ce moment, Rozoy ayant fait un geste, Tangal se trouva enlevé dans les airs. Il n'en continua pas moins de parler à ses camarades d'esclavage.

— Pour que votre haine soit complète, dit-il, et votre désir de vengeance éternel, vous allez voir comment un lâche abuse de sa position, de sa puissance illégitime, contre un ennemi souffrant et désarmé.

— Feu! s'écria Firmin.

Six coups de fusil partirent derrière la courtine et six balles percèrent le jeune chef en divers endroits du corps; sa tête, rejetée en arrière avec une expression de défi, retomba sur sa poitrine; un noble cœur avait cessé de battre.

— Qu'il reste là tout le jour, dit Firmin d'un air de cruelle satisfaction: il faut que ses amis aient le temps de le voir!

Pendant le dialogue du capitaine et de Tangal, la fille de Sandusko avait été sous l'influence d'une émotion extraordinaire. Elle frémissait de tout son corps, sentait des larmes lui venir dans les yeux, son cœur battre violemment dans sa poitrine et ses jambes se dérober sous elle. Mais quand l'Européen eut donné l'ordre fatal, quand elle eut vu périr son amant et qu'elle entendit le sarcasme du négrier, son abattement cessa tout à coup. Ses yeux étincelèrent de fureur, un implacable désir de vengeance sembla ranimer ses forces, et elle se précipita sur l'épée de Cabanel, que celui-ci portait toujours, suivant la mode du dix-huitième siècle. Mais avant qu'elle l'eût tirée à

demi du fourreau, le jeune docteur l'arrêta d'une main, puis, entourant sa taille de son autre bras, il la contraignit de rester immobile, malgré ses efforts. Cet incident ne put échapper aux regards du capitaine.

— Que se passe-t-il? demanda le loup de mer en fixant sur les deux personnages un œil sec et scrutateur.

— Rien, rien, murmura Cabanel.

— Une esclave qui cherche à s'emparer d'une arme, vous jugez que ce n'est rien, dans les circonstances actuelles? dit le commandant. Je veux savoir le fond de la chose.

— Mais puisque je vous affirme que cela n'a pas d'importance, répliqua le médecin qui contenait toujours la malheureuse Africaine.

— Pourquoi cette jeune fille a-t-elle saisi votre épée? demanda le négrier d'un ton impératif.

— Elle aimait le chef qui vient de mourir, dit au hasard Cabanel, sans se douter qu'il tombait si juste, et, dans son désespoir, elle a voulu mettre fin à ses jours.

La pitié que Fitna inspira à son compagnon avait vaincu la haine du dernier pour le mensonge.

— Ah! s'écria Firmin, elle a voulu venger son amant! Je ne suis pas fâché de la circonstance. Que l'on garde et surveille cette luronne, poursuivit-il en désignant la négresse à deux matelots.

Ceux-ci la prirent chacun par un bras, et entre leurs mains robustes elle eût essayé vainement de s'échapper.

Firmin promena ensuite sur les esclaves un regard menaçant.

— Vous allez m'apporter à l'instant même, leur dit-il, les limes et instruments quelconques au moyen desquels vous avez ouvert vos grilles. Tout à l'heure, quand vous aurez repris vos places, on fera une perquisition : celui d'entre vous près duquel on trouvera un outil, sera fusillé. Vous avez vu que je ne plaisante pas.

Quelques noirs, plus effrayés que leurs camarades, allèrent chercher les divers objets que la fille de Sandusko avait adroitement laissés tomber dans le premier entre-pont. C'étaient des ciseaux, un bistouri, un canif, une lime et de gros clous.

Firmin, en voyant ces pièces de conviction, devina tout ce qui s'était passé.

— J'en suis fâché pour vous, dit-il au praticien, mais votre belle mérite un châtement; c'était à vous de la mieux surveiller. Allons, Robert, allons, Duval, soixante coups de fouet à cette négrillonne, et bien appliqués, entendez-vous? Je me montrerais plus rigoureux, si je n'avais pas déjà fait tant de pertes dans ce maudit voyage.

Les marins qui tenaient Fitna, l'entraînèrent alors vers un caillebotis, où ils l'étendirent et l'attachèrent par les mains et par les pieds, de façon que ses bras, ses jambes et son corps dessinassent sur le grillage une croix de Saint-André. Elle les laissa faire avec une dignité muette, avec la résignation des martyrs. Kandiane, tremblante d'émotion, les yeux pleins de larmes, s'avança vers le capitaine et l'implora pour sa sœur.

— Tu peux chanter, coqueliner, ma poulette, lui répliqua Firmin; c'est là une affaire sérieuse, et ni tes soupirs, ni tes gémissements, ni tes pleurs ne m'attendriront. Les intérêts avant tout.

Cabanel essaya aussi de le fléchir.

— Épargnez-moi vos observations, lui dit le capitaine avec un geste impérieux : je sais comment je dois me conduire. Étant d'ailleurs le maître, je n'écoute ni prières ni objections.

Le négrier fit signe aux matelots, qui commencèrent leur œuvre barbare, flagellant tour à tour la victime avec une adresse impitoyable. Le sang de la pauvre fille ne tarda pas à couler : ni sa triste position, ni sa jeunesse, ni ses formes gracieuses n'attendrirent le cœur de ses bourreaux. Pas un geste, au surplus, pas un cri ne trahirent sa douleur : elle endura cette cruelle torture avec un silencieux et inflexible courage.

Le lendemain, pendant que Cabanel soignait les blessures de Fitna, elle lui dit d'un air sombre :

— Pourquoi vous occupez-vous d'une malheureuse fille, puisqu'elle doit bientôt mourir?

— Bientôt mourir! s'écria Cabanel. Je ne vous juge pas si près de votre fin.

— Dans quel but continuerais-je de vivre? Pour souffrir? Ce n'est pas la peine. Il ne me reste que ma sœur. Depuis son mariage avec votre chef, elle me parlait rarement et d'un air superbe : l'orgueil lui tournait la tête. À présent elle m'évite, de peur sans doute qu'on ne l'accuse d'être ma complice.

Les paroles de Fitna, rappelant au médecin le flacon de laudanum qu'il avait perdu, il la soupçonna plus que jamais de le lui avoir dérobé. Il le lui demanda, mais ne put lui faire rompre le silence.

— Vous ne voulez pas vous tuer? reprit-il.

La négresse demeura muette.

— C'est un crime que de s'arracher la vie, continua le chirurgien.

— Vous autres blancs, vous parlez ainsi pour nous empêcher de mettre un terme à nos douleurs, dit la jeune fille d'un ton mélancolique. Mais chez nous on regarde le suicide comme un acte de courage; on ensevelit avec des honneurs inaccoutumés ceux qui se débarrassent d'une vie importune.

Suivant nos prêtres, ce genre de mort est puni par des tourments éternels.

— Qu'en savent-ils? dit Fitna. On a l'habitude de mentir dans votre pays.

En ce moment, le chirurgien observa que l'Africaine n'avait plus sa croix d'ivoire : il lui demanda ce qu'elle était devenue.

— Je l'ai brisée, puis jetée dans la mer, répondit-elle. Je ne crois pas au Dieu des blancs, je ne veux point de leurs fétiches. Je n'en veux d'aucune sorte, d'ailleurs.

— Vous paraissiez cependant tenir beaucoup au don du missionnaire.

— Oui, quand j'étais ignorante. Je jugeais les blancs meilleurs que nous, et je pensais que leurs nongs devaient être supérieurs aux nôtres. Mais nos dieux sont cruels comme les noirs, les vôtres sont sans doute féroces comme vous. Hélas! peut-on être si méchant!

— Vous avez tort de croire que le mal réjouisse le Maître suprême, celui que vous appelez Noumaya.

— Oh! il ne saurait être bon, puisqu'il laisse faire tant de choses atroces. Pourquoi n'a-t-il pas sauvé Tangal? Pourquoi n'a-t-il pas empêché Katagoum de nous réduire en esclavage? Pourquoi a-t-il permis que je devinsse orpheline, que je fusse accablée de misère, moi qui n'ai jamais nui à personne, qui ai toujours eu pitié des malheureux?

Et la pauvre fille, ne pouvant plus contenir son chagrin, fondit en larmes. Sa douleur attendrit tellement Cabanel, qu'il eut besoin d'un grand effort pour maîtriser sa propre émotion. Malgré l'inutile essai qu'il venait de faire, il voulut encore chercher à consoler Fitna. Quand son accès de désespoir fut un peu calmé, il lui dit d'une voix sourde et tremblante, qui s'éclaircit graduellement :

— Mais, Fitna, notre existence ne cesse pas avec la vie actuelle : un autre monde nous attend, et là, justice sera faite, Dieu réparera le mal que nous voyons ici.

— Pourquoi donc a-t-il livré la terre aux méchants, s'il veut les punir? Pourquoi donc a-t-il lui-même établi l'empire du mal, s'il veut un jour le renverser? Mieux valait organiser le bien d'abord, sans prendre un si long détour. Vous voyez que tout cela n'est pas vrai, ne peut pas être vrai.

Quoique la négresse ne s'exprimât point dans les termes que nous employons pour traduire sa pensée, quoiqu'elle eût beaucoup de peine à se faire comprendre, une foule de mots français étant inconnus d'elle, ses objections naïves embarrassaient le docteur. Il ne sut trop que répondre à ses dernières paroles : pour changer son point de vue, il aurait été nécessaire d'entrer dans des considérations philosophiques au-dessus de sa portée. La jeune fille venait d'ailleurs de toucher en lui un point douloureux : plusieurs fois déjà, l'isolement, la détresse des cœurs sincères, des âmes nobles et pures, l'avaient fait douter qu'elles eussent un approbateur dans le ciel et un rémunérateur au delà du tombeau. L'immoralité profonde de la nature, son indifférence pour le bien et le mal, troublaient, agitaient son esprit. Les sombres idées du lieutenant l'influençaient d'ailleurs, en dépit de lui-même. Il se disait parfois que ce sentiment de la justice, nécessaire à l'homme pour vivre en société, devait être un phénomène spécial de son organisation, qui, n'ayant aucune réalité en dehors de lui, n'avait pas non plus de sanction extérieure, ni d'autre base que son utilité. Le monde, le grand tout lui paraissait obéir à des lois physiques, chimiques, cosmiques, sans le moindre rapport avec la morale. Enfant du dix-huitième siècle, il se rapprochait alors de Diderot, du baron d'Holbach et du *Système de la nature*. Il eût donc malaisément réfuté la jeune négresse, puisque l'affliction et l'expérience les avaient tous les deux conduits au même point, comme dans un sinistre carrefour. Elle reprit bientôt la parole, d'ailleurs, pendant que ces réflexions traversaient l'esprit du médecin avec la rapidité de l'éclair.

— Que m'importe, au surplus, dit-elle, ce que pensent les Européens ou les noirs? que m'importent mes propres idées? Je souffre cruellement, voilà ce qui est sûr. Je puis m'affranchir de cette douleur, voilà ce qui est encore certain. Après, je verrai. Mais, dans aucun cas, je ne serai plus misérable que maintenant. Ou bien, j'irai revoir mon père, ma mère et Tangal; ou bien je dormirai d'un sommeil éternel, je jouirai d'un repos que nul accident ne troublera.

— Me quitterez-vous donc sans regret? dit Cabanel pour suprême argument.

— Vous êtes bon, lui répliqua-t-elle; je vous estime, je vous aime comme un frère, mais personne ne peut exiger d'un malheureux qu'il prolonge ses tortures.

— Le temps calme toutes les douleurs, reprit le médecin; dans quelques jours, vos idées seront moins sombres. Pour le moment, allons voir nos malades, si vous êtes en état de me seconder comme d'habitude.

Le chirurgien espérait que cette diversion donnerait un autre cours aux pensées de la belle Africaine. Elle lui prêta son aide une partie du jour; mais son regard fixe et désolé annonçait que rien n'était capable d'adoucir la profonde amertume de son cœur, ni de changer sa résolution. Cabanel la surveilla jusqu'à la nuit, quoique bien persuadé qu'elle exécuterait son dessein malgré tous les obsta-

cles, si son désespoir ne se calma pas. Pouvait-on l'empêcher de se précipiter à la mer? Enfin la douleur de ses blessures la contraignit de rentrer dans sa cabine : le médecin lui-même était très-fatigué; vers dix heures, il se coucha et ses yeux se fermèrent promptement. Un lourd sommeil tint son esprit enchaîné jusqu'au milieu de la nuit. Mais alors quelques vagues perceptions diminuèrent l'intensité de son repos : il lui sembla qu'on parlait à peu de distance. Les sons, d'abord assez faibles, devinrent de plus en plus forts. Puis les intonations changèrent : les accents brusques, inégaux, entrecoupés, prirent une allure musicale. Le docteur s'éveilla : on chantait près de sa cabine, et il reconnut sans peine la voix de la jeune négresse. Mais il ne comprit pas le sens des mots qu'elle berçait dans les ondulations d'un rythme sauvage, car ils appartenaient à son idiome natal. Cette mélodie étrange lui rappela l'effet des coups de vent dans les bois, la plainte des torrents dans les vallées désertes, le bruit des flots sur les écueils et les lamentations des oiseaux de tempête. Le caractère s'en adoucit peu à peu : les notes exprimèrent bientôt une joie vive, tendre, surnaturelle : on eût dit le chant des bienheureux, quand les portes du céleste Eden s'ouvrent pour les recevoir. Le docteur prêta quelque temps l'oreille, puis, s'étant levé, il entra dans la cabine de la négresse, une lanterne à la main. Fitna était couchée sur son hamac : son attitude pleine de nonchalance, ses yeux où rayonnait l'extase, frappèrent Cabanel. Un pressentiment funeste s'empara de lui : le flacon de laudanum, tombé à terre et presque vide, confirma ses tristes soupçons. La jeune fille était en proie au délire poétique et meurtrier qu'engendre l'opium : mille rêves gracieux, mille images brillantes, doux avant-coureurs de la mort, passaient devant son esprit. Elle reconnut le médecin.

— Ah! vous voilà! dit-elle. Vous avez raison de venir. On est si bien sous ces épais feuillages! Sandusko, ma mère et Tangal nous y avaient précédés. Oh! que je suis contente de les revoir! Je ne l'espérais pas, mais j'avais tort. Les dieux ne sont pas si méchants que je le croyais : ils m'ont rendu ceux que j'aime, ils vous ont envoyé à moi, vous qui avez bon cœur. Nous allons vivre ensemble, nous allons être heureux, oh! oui, bien heureux, car nous sommes dans un pays charmant. Regardez ces belles collines, ces forêts qui montent jusqu'au ciel; écoutez le chant des oiseaux : ce sont des singalls aux notes mélodieuses. Ah! que j'ai bien fait de mourir, de quitter ce hideux vaisseau! J'y ai tant souffert que cela ne peut se dire. Entendez-vous comme le ruisseau fredonne et murmure! Quelle herbe fraîche sur ses bords! comme ses flots sont brillants et limpides!

Le médecin, frappé de terreur, alla chercher un antidote, pendant que Fitna reprenait son chant joyeux et sinistre. Mais lorsqu'il voulut lui administrer la potion, elle le repoussa énergiquement.

— Non, non, dit-elle, je ne veux pas toucher aux drogues des blancs : tous leurs remèdes sont des poisons. Je le sais bien, moi, car je m'en suis servie pour échapper à l'esclavage, pour me délivrer des souffrances qui me rongeaient le cœur.

Le chirurgien essaya de lui faire prendre de force le breuvage salutaire; mais l'état de surexcitation, où se trouvait la négresse, lui donnait une vigueur prodigieuse, qui rendit tous ses efforts inutiles.

— Laissez-moi, laissez-moi, lui dit-elle; devenez-vous méchant à votre tour? Je veux dormir sur cette belle mousse; comme j'y serai bien pour prendre du repos! car je me sens fatiguée, mais fatiguée à rester là, immobile, plongée dans un doux sommeil, durant des siècles.

Et tournant ses regards vers Cabanel, en signe d'adieu, la jeune fille pencha de son côté son noble et élégant visage, puis ferma les yeux pour toujours. Profitant de sa léthargie, le docteur lui ouvrit la bouche d'une main légère et lui administra, par doses successives, le contre-poison. Mais il était trop tard : l'aimable enfant avait terminé ses dures épreuves, et la souffrance ne pouvait plus l'atteindre. Un paisible sourire flotta quelque temps sur ses lèvres, en signe de calme et de satisfaction. Le médecin attendait l'effet de son remède, lorsque Rozoy ouvrit la porte de la cabine : il avait entendu les chants, les discours de Fitna; mais, dirigeant une manœuvre, il n'avait pu venir plus tôt demander la cause de ce tapage, malgré son étonnement et sa curiosité. Se trouvant libre enfin, il était accouru.

— Que se passe-t-il donc ici? Est-ce que vous dansez une sarabande? Jamais on n'a fait un vacarme pareil sur la corvette.

Tel fut son exorde.

— Fitna s'est empoisonnée avec de l'opium, répondit Cabanel, et je tremble qu'elle n'en revienne pas.

— Encore une affaire désagréable! s'écria le chef de bord. C'est décidément un voyage malheureux! Une espèce que j'aurais vendue quinze cents ou deux mille livres! Que le diable vous emporte! ne pouviez-vous la surveiller? Je crois, Dieu me damne, que vous le faites exprès. Vous mériteriez que je vous retienne le prix de cette drôlesse sur vos appointements.

Le docteur allait répondre; mais le capitaine ferma violemment la porte et retourna parmi les matelots de quart, en jurant, maugréant et gesticulant.

CHAPITRE XX.

La Fin d'un triste voyage.

Tandis que ces malheurs avaient lieu sur la *Gabrielle*, la fortune ne traitait pas Katagoum avec plus de ménagements; que ses prisonniers de guerre, c'est-à-dire ses victimes. Aussitôt après son départ d'Olahu, son ministre avait commencé les manœuvres les plus actives pour empêcher son retour. Il y avait longtemps qu'Odoumata désirait occuper la malle à clous dorés, qui servait de trône à son maître. Rampant et astucieux, il flattait l'homme qu'il voulait détruire et lui témoignait un dévouement sans bornes. Pas un sujet du prince noir n'était plus obséquieux, plus infatigablement docile, plus honnête même en apparence; mais, comme beaucoup d'individus, le majordome n'attendait qu'une occasion pour devenir un scélérat.

Jugeant la promptitude nécessaire, il noua le même jour toutes les intrigues dont il avait besoin, semblable à l'araignée qui enchevêtre autour d'elle son réseau de fils meurtriers. Les ofons l'occupèrent d'abord : il leur dit que la piété de Katagoum était bien froide, bien avare; qu'il économisait les victimes et ne se montrait pas généreux envers les interprètes des nongs; que tôt ou tard ce manque de zèle attirerait sur la nation de grands malheurs; que, s'il espérait y réussir, il ferait tous ses efforts pour les détourner de sa patrie; qu'à la place du roi, il ne compterait ni les hommes sacrifiés aux dieux, ni les présents destinés à leurs ministres; qu'il se regarderait comme l'humble serviteur de Noumaya et de ses infaillobles délégués. Une si louable dévotion émut le cœur des prêtres : ils lui répondirent que, dans l'intérêt du ciel, ils croyaient devoir seconder ses plans, qu'ils se mettaient à sa disposition et l'aideraient de toute leur influence.

Après des guerriers, il employa des arguments d'une autre espèce. Il les rassembla autour du palais de Katagoum, puis tira des celliers du prince quelques tonneaux de spiritueux, que l'on distribua, sans mesurer les parts, aux héros mandavis. Lorsque l'ardente liqueur eut produit son effet, lorsque les soldats se regardèrent l'un l'autre d'un œil hébété, en hurlant, riant et sautant comme des brutes, le conspirateur se présenta devant eux, une bouteille à la main, pour leur montrer qu'il partageait leurs goûts. Ayant fait un signe, le calme se rétablit peu à peu, quoique avec peine.

— Eh bien! mes amis, mes chers compagnons, leur dit-il enfin, vous voyez comment je vous traite. Je ne lésine pas avec vous. Les défenseurs du pays, des hommes qui, d'un moment à l'autre, peuvent sacrifier leur existence pour sauver la nation, ne sauraient être comblés de trop d'honneurs, goûter trop de jouissances. On doit embellir leur vie, menacée d'une fin si prochaine; il serait inique de les rabaisser jusqu'au niveau des citoyens ordinaires. A eux la force, à eux le courage, à eux le respect, à eux le pouvoir! Si Katagoum avait suivi mes conseils, il n'aurait agi que pour votre bonheur; vous auriez passé vos jours dans des fêtes perpétuelles. Le reste de la nation se fût estimé trop heureux de vous servir. Ah! si le hasard mettait entre mes mains l'autorité, comme je réaliserais ce vœu de mon cœur! Mais quel bien attendre d'un monarque sobre et chiche?

Cette allocution transporta les noirs d'enthousiasme. L'orateur fit dîner leurs chefs avec lui, et, pendant le repas, on convint de détrôner Katagoum, ce prince nul, qui n'avait jamais distribué aux soldats la plus faible ration d'eau-de-vie, jamais traité, régalé leurs cabaschirs.

Pour le menu peuple, Odoumata en eut encore plus facilement raison. Il leur promit d'abolir tous les impôts; ensuite, avec l'aide des ofons, il leur persuada que, grâce à la faveur des dieux, attirée sur les Mandavis par sa piété, les champs produiraient désormais sans culture le maïs, le blé d'Inde, le coton, le tabac, les ignames, les patates et autres denrées végétales. S'ils le proclamaient roi, ils s'assureraient donc un avenir de bien-être, de calme et d'oisiveté. La foule, avec des larmes, des soupirs et des cris, le supplia de vouloir bien usurper le plus tôt possible.

Il fut donc résolu que, se plaçant à la tête de l'armée, Odoumata irait au-devant de son seigneur et maître, pour s'emparer de lui et l'amener captif à Olahu, où on le sacrifierait au grand fétiche. L'émajordome envoya aussitôt des coureurs agiles, qui devaient épier Katagoum, voir la route qu'il prendrait et venir en donner avis à son successeur.

Le noir autocrate, plein de confiance dans son ministre, ne soupçonnait point la trahison préparée contre lui. Nous l'avons laissé cabrioler de son mieux à Bogava, sur le marché aux esclaves. Lorsque le monarque et ses sujets eurent bien dansé, chanté, hurlé, un double effet se produisit en eux : les uns tombèrent ivres morts, les autres recouvrèrent leur discernement. Katagoum, qui se trouvait parmi ces derniers, eut la présence d'esprit de réunir, autour des marchandises que lui avait livrées le capitaine, les hommes les moins abrutis par la boisson. La mesure était nécessaire : les Calbongos flairaient déjà cette aubaine, et, si on leur avait laissé le champ libre, ils auraient eu bientôt fait place nette. Moitié dormant, moitié veillant, la troupe de sages attendit l'aube, la pipe à la bouche, et conserva

intact le misérable prix, dont on avait payé le sang, le bonheur, l'indépendance d'un si grand nombre d'hommes.

Enfin le jour parut : de faibles nuages, qui couvraient l'Orient, se levèrent peu à peu, comme la toile d'un théâtre, et le soleil, acteur incomparable, entra sur la scène d'un air majestueux. Les Mandavis sortirent l'un après l'autre de leur brutale ivresse : la peine avec laquelle ils soulevaient à demi leurs paupières, les regards éfarés qu'ils promenaient autour d'eux, auraient fait croire, non pas qu'ils s'éveillaient, mais qu'ils se dégagèrent des liens d'une mort temporaire. L'idée vint alors au rotelet nègre d'inspirer une haute opinion de lui à la peuplade des Calbongos, en déployant un faste inaccoutumé. Il fit donc une répartition générale des habits européens entre tous ses soldats. Montrant un certain goût, il s'attribua le manteau cramoisi bordé de paillon et posa sur sa tête la couronne de carton doré. Aussi bien, il avait perdu son tricorne, tombé dans le feu pendant qu'il exécutait une de ses plus belles gambades. Affublée au hasard de costumes disparates, sa troupe offrit bientôt un spectacle inouï : jamais mascarade si plaisante n'a parcouru nos villes à l'époque bienheureuse des jours gras. Un noir, entre autres, avait reçu des bottes éculées, des jarretières qu'il mit à ses poignets, une camisole blanche et une ancienne perruque de théâtre, qui avait servi pour les pièces de Molière et tombait jusque sur les yeux de son nouveau possesseur. Il faut reconnaître cependant que le prince avait assez bonne tournure sous son manteau rouge, avec sa barbe semée de pierres d'aigris, son baudrier, son sabre et sa carabine. Les chameaux eux-mêmes étaient ornés de quelques étoffes brillantes.

Les noirs se groupèrent, s'alignèrent, puis le bataillon marcha vers la case du boumey, ou gouverneur de l'endroit, car le chef de la nation demeurait dans l'intérieur des terres, usage constant des rois africains ; les villes de la côte, où la pêche forme l'occupation principale des habitants, sont infectées par les débris des poissons, par l'odeur des varechs, par les immondices de tout genre qui salissent les rues, par les miasmes fétides des marécages. Toute la population de Bogava sortit de ses huttes, pour voir défilé les Mandavis, au son des tambours, des trompes d'ivoire et des tubes de fer creux. Ils excitèrent une admiration sans bornes : leur marche triomphale laissa dans la mémoire des spectateurs de brillants souvenirs. Katagoum voulait demander au boumey de lui prêter des pirogues pour traverser le fleuve. Les désastres qu'il avait essayés dans les Rumbys ne l'encourageaient point à suivre une seconde fois cette pénible route. Il se proposait donc de franchir le Rio del Rey et de passer par les Quas, chaînes de montagnes moins hautes, où pousse une abondante végétation. Une faveur sollicitée avec cette pompe insolite ne pouvait manquer d'être obtenue. Le gouverneur accompagna le prince au rivage et mit lui-même tous les canots en réquisition. Ils furent assez nombreux pour transporter d'un seul coup, sur l'autre bord du fleuve, la bande entière de Katagoum. La flottille quitta bientôt la grève et sillonna les eaux bleuâtres. Ces yoles, chargées d'hommes travestis, présentaient le plus singulier coup d'œil : c'était une scène de carnaval au milieu d'un paysage africain. Les chameaux, qui nageaient derrière les barques, d'un air grave et digne, complétaient la singularité du tableau. Les Mandavis poussaient par instants des cris de joie et des hurlements de plaisir. Un des coureurs, qui espionnaient le prince pour le compte de son ministre, observa le passage de la troupe : quittant à la hâte l'éminence dont il occupait la cime dénudée, il s'élança dans la direction d'Olahu.

Les Mandavis débarquèrent bientôt sur la rive occidentale du fleuve ; Katagoum remercia chaleureusement le gouverneur, et, pour lui prouver sa reconnaissance, lui fit don d'un vieux gilet de satin blanc, où le tabac, le vin et les sauces d'Europe avaient dessiné des îles, des continents, de tortueuses péninsules, toute une mappemonde plus variée que celle de notre globe. Le boumey, enchanté que le prince se montrât si généreux, baisa le bord de son manteau, en signe de gratitude, et le monarque, s'éloignant de la berge, prit la route des montagnes.

Quelques heures plus tard, il cheminait dans leurs vallées sinueuses, où la végétation des tropiques déployait toute sa magnificence. Les Quas avaient été jadis habités par la vaillante tribu des Galaôss. Ils avaient soutenu de longues guerres contre la nation des Cricks, établie au milieu des grandes plaines que traverse le Calabar. Toutes sortes de cruautés, de stratagèmes, de chances et de malheurs avaient signalé les diverses phases de cette lutte meurtrière. Plusieurs fois les Galaôss avaient remporté la victoire ; mais, vaincus enfin dans une action décisive, ils s'étaient trouvés à la merci de leurs implacables antagonistes. Leur extermination ne pouvait former l'objet d'un doute. Les Cricks pénétrèrent dans leurs montagnes, brûlèrent et rasèrent leurs cinq villes, détruisirent leurs moindres hameaux, massacrèrent la population, et, telle était leur rage, qu'ils firent à peine quelques prisonniers pour les vendre sur la côte. Depuis lors, les Quas étaient restées désertes : aucune tribu n'avait osé venir remplacer les Galaôss, et les Cricks n'étaient pas assez nombreux pour occuper ce nouveau territoire. Une si grande catastrophe lui avait d'ailleurs donné, dans les environs, une triste renommée : on le considérait comme un lieu de mauvais augure. La solitude régnait donc sans partage dans ces beaux vallons, peu fréquentés des animaux san-

guinaires ; car, chose étrange, mais indubitable, ils évitent ou affectionnent certains cantons. Le petit nombre de routes jadis ouvertes s'étaient bien vite obstruées : les arbres, poussant à leur guise, entrelaçant leurs rameaux, formaient une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Le chasseur n'aurait pu découvrir, atteindre un oiseau, dans cet immense labyrinthe de verdure, où les couches de feuillage se superposaient par centaines. En quelques endroits de la forêt, l'obscurité était si profonde que les chauves-souris y volaient pendant le jour, comme ailleurs à la brune. Ça et là aussi les arbres, les buissons et les lianes composaient d'inextricables fourrés : on ne s'y frayait un chemin qu'avec le secours de la hache, manière de voyager peu expéditive. Pour toutes ces causes réunies, les coffles avaient depuis longtemps renoncé au passage des Quas, trop pénible et trop lent.

Katagoum et ses noirs avancèrent d'abord sans beaucoup de peine, dans les premiers vallons. La beauté des paysages, des accidents pittoresques était si extraordinaire, qu'elle impressionnait même ces barbares, et leur faisait éprouver un plaisir vague, dont ils ne se rendaient pas compte. Les mots ne peuvent décrire les nuances infinies de la verdure, les innombrables fleurs, les attitudes particulières des arbres, qui formaient dans toutes les directions de brillants tableaux. Pas un végétal des tropiques ne manquait à cette réunion. Le cotonnier, le cèdre, le palmier, le baobab, le sanaré, semblable au laurier-rose, le polon, le caroubier enchevêtraient leurs feuillages pâles ou sombres, lisses ou velus, épais ou clair-semés. C'était une abondance, un fouillis magique. D'énormes lézards verts étincelaient comme des émeraudes sur l'écorce brune des lataniers ; des papillons, aussi larges que la main, agitaient ça et là leurs ailes d'or, de pourpre et d'azur, ou, se posant au milieu des fleurs, les éclipsaient de leur faste incomparable. Mille insectes splendides couraient dans le gazon, voltigeaient dans l'air obscur, avec un harmonieux bourdonnement. Au cri rauque et sonore des perroquets, au chant des bengalis, des micols, des rolliers, des toucans, se mêlait la plainte du paresseux, qui se traînait de branche en branche, et Paigre voix des sapajous. De grands oiseaux cherchaient leur pâture dans les buissons et les clairières : les voyageurs apercevaient tantôt l'ibis blanc, que distinguent son bec rouge et ses ailes violettes, tantôt la cigogne d'Afrique, aussi haute qu'un homme et grosse comme un agneau, le flamant, dont les plumes ont la couleur du feu, la demoiselle de Numidie avec son aigrette légère, sa robe chatoyante et sa gracieuse allure. Par moments aussi se déroulaient à leur vue les pittoresques montagnes, qui encadraient et prolongeaient les magnificences des vallées ; quelque ruisseau, quelque étang limpide, où elles se réfléchissaient. Ajoutez encore à ces merveilles les effets de la lumière sous les tropiques, l'ombre couleur d'azur, mille nuances d'iris, d'opale, d'améthyste, flottant dans l'air et enveloppant, glaçant toutes les autres teintes, harmonisant toutes les formes.

Maheureusement, Katagoum et ses sujets atteignirent bientôt un fourré impénétrable. Pour s'ouvrir un passage, il fallut qu'une cinquantaine d'hommes missent le sabre à la main et employassent toute leur vigueur à couper, hacher les lianes, les broussailles, les rameaux inférieurs des arbres. C'était un pénible travail, surtout quand on rencontrait des buissons épineux, qui ensanglantaient les bras et les mains des pionniers. Lorsque les cinquante noirs furent las, ils allèrent se mettre derrière leurs camarades et d'autres soldats prirent leur place. Un nouveau peloton de guerriers leur succéda au bout d'un certain laps de temps : chacun fonctionna ainsi à tour de rôle. Ce fut seulement après deux heures d'efforts soutenus que les nègres sortirent de l'épais massif. Comme ils étaient accablés de fatigue, le prince donna le signal du repos et les Mandavis se couchèrent sur la mousse.

Les vivres ne leur manquèrent point, car non-seulement l'Afrique nourrit une foule d'oiseaux, de quadrupèdes, qui ne vivent pas ailleurs, mais on y voit presque tous les gibiers d'Europe, depuis la bécasse et la perdrix jusqu'à la poule d'eau, depuis le lièvre et le sanglier jusqu'au cerf et au daim. Il suffit d'ouvrir les yeux pour apercevoir quelque bête succulente ; il suffit de l'adresse la plus vulgaire pour en abattre plus qu'on n'en peut manger. Le combustible d'ailleurs ne fait pas faute, et l'on rôtit sa proie au lieu même où on l'a tuée.

Quatre jours les Mandavis marchèrent de la sorte dans des forêts somptueuses. En plusieurs endroits, les traces de la férocité des Cricks frappèrent leurs regards. Au milieu de grandes clairières, où verdoyait le rotin, le bambou, l'ébénier, où mûrissaient les ananas, où les aloès dressaient leurs feuilles épineuses, ils observaient des restes de villes et de bourgades. C'étaient des amas de cendres, quelques pans de murs vitrifiés par l'incendie, un grand nombre d'os et de crânes blanchis par le temps : moins solides, les squelettes des petits noirs tombaient en poudre sur un lit d'herbe et de fleurs. Dans ces brillants déserts, l'homme n'avait pas laissé d'autres souvenirs de son passage : il avait voulu attester, en face d'une nature tranquille et opulente, la faiblesse de sa raison, la cruauté de ses instincts et l'ignominie de son cœur.

Pendant la matinée du cinquième jour, comme la troupe de Katagoum, après avoir suivi les bords d'un petit lac, finissait de parcou-

rir une vallée spacieuse, qui aboutissait à la plaine, grande fut sa surprise de voir s'avancer vers elle tout un corps d'armée. Il sortait d'un massif d'acajous, de rhamnus lotus, et déboucha dans un espace libre. Le prince fit arrêter ses noirs pour examiner les nouveaux venus et délibérer sur le parti à prendre. Les bataillons ennemis continuèrent leur marche. Le vainqueur des Nimaias ne savait que faire. Sa bande n'était pas capable de soutenir une lutte contre deux ou trois mille hommes; et pourtant l'idée de fuir ne lui venait même point, car il était naturellement brave, et son orgueil fortifiait encore sa valeur. Pendant qu'il était en proie à l'incertitude, il fut bien étonné de reconnaître, parmi les troupes qui approchaient rapidement, quelques-uns de ses cabaschirs. Deux minutes après, il lui fut impossible de mettre en doute que son favori commandait cette armée. L'ex-majordome monta un de ses chevaux et portait un de ses meilleurs costumes, un dolman de soie verte qu'il ne mettait que dans certaines occasions. Cela lui parut bizarre; mais comme il se fiait à Odoumata, comme les arrivants portaient leurs fusils, leurs arcs, leurs zagaies sur l'épaule, attitude complètement pacifique, le roi n'eut pas le moindre soupçon. A un signe du conspirateur, la musique entonna un air joyeux, comme pour saluer le monarque et lui souhaiter la bienvenue. Katagoum fit répondre sur le même ton par ses trompettes et ses tambours, puis laissa venir à lui le corps d'armée. Les traites furent bientôt à une demi-portée de fusil. En ce moment, l'usurpateur lâcha la détente de sa carabine anglaise, comme par hasard et sans changer l'arme de position. C'était le signal convenu. Aussitôt les premiers rangs abaissèrent leurs arcs, leurs fusils : une grêle de balles et de flèches assaillit à l'improviste la troupe de Katagoum et y porta le ravage.

— En avant sur ces misérables ! s'écria le prince, dans un accès de fureur bien légitime.

Et sans avoir besoin de longues réflexions pour comprendre que cette perfide attaque devait être le résultat d'un complot, il tira sur les agresseurs les deux coups de sa carabine : le prince ayant l'œil juste, deux de ses anciens sujets tombèrent morts. Ses noirs l'avaient imité, de sorte que cette première décharge fit parmi les assaillants de nombreuses victimes.

— Autant de scélérats de moins sur la terre, dit le monarque, pendant qu'il rechargeait son arme, en courant vers la troupe d'Odoumata.

A une seconde volée de balles et de flèches, il répondit par un feu meurtrier. Puis, profitant de l'épaisse fumée que cette double décharge avait produite, il s'élança, le sabre en main, contre les premiers rangs ennemis. Sa fureur était si grande, que le sang répandu de loin ne pouvait le satisfaire : il voulait frapper, blesser et tuer les rebelles à l'arme blanche, se donner le plaisir de les voir tomber sous ses coups.

— Etes-vous tous des lâches ? s'écriait-il en rugissant. Etes-vous tous des drôles stupides, sans foi ni loi ? Si quelques-uns d'entre vous ont de l'honneur, de la pudeur, qu'ils le prouvent ! qu'ils abandonnent des traites et viennent combattre avec moi.

Cette sommation éloquente produisit un certain effet. Une dizaine de noirs abandonnèrent le parti d'Odoumata et coururent se placer près de leur monarque légitime. Incertains encore, d'autres paraissaient vouloir suivre leur exemple et ne combattaient plus. Effrayé de cette hésitation et du ravage que le prince faisait parmi ses troupes, l'usurpateur tourna les yeux à droite et à gauche, comme un individu tenté de fuir. Mais ses principaux complices, sachant bien quelle terrible punition les attendait, en cas de défaite, résolurent de vaincre ou de mourir. Voyant quelques guerriers suspendre leurs coups et jeter des regards pleins d'intérêt du côté de leur vaillant monarque, ils leur firent sauter la cervelle.

— Quiconque ménagera le tyran et ses défenseurs, quiconque éprouvera le désir de les aller rejoindre, sera traité de la sorte ! s'écrièrent en même temps les cabaschirs.

Cet acte de vigueur rétablit la discipline. Beaucoup d'hommes, attristés de leur position, moururent malgré eux pour la mauvaise cause. La mêlée recommença de plus belle : les chefs se portèrent eux-mêmes en avant et payèrent de leur personne, car ils sentaient combien leur situation était critique. La supériorité du nombre les aidant, ils éclaircirent avec rapidité la troupe de Katagoum : ses noirs tombaient par vingtaines, ou morts ou mourants. La crainte, l'hésitation passèrent de leur côté : plusieurs prirent ouvertement la fuite, d'autres battirent en retraite : ils n'espéraient plus pouvoir l'emporter sur des bataillons si nombreux. Le monarque, tournant à demi la tête, sans suspendre ses coups, fut exaspéré de voir la solitude se faire autour de lui. Une quarantaine d'individus, portant presque tous le chapelet de dents humaines qui distinguait les héros, étaient seuls restés inébranlables.

— Ah ! s'écria le prince, mes soldats m'abandonnent ! L'esprit de trahison gagne mes défenseurs !

Et jetant devant lui, sur la terre, le fourreau de son sabre, il mit son pied gauche dessus.

— Eh bien ! ma résolution est prise ; on ne m'a jamais vu fuir, on ne me verra pas céder au nombre. Ici, à cette place, je lutterai, je punirai les conspirateurs ou je mourrai. Que les braves partagent mon

sort ; que les lâches désertent ma cause et laissent accabler leur roi !

En disant ces mots, il arracha des mains d'un cabaschir une vieille hache de bataille, fabriquée en Europe deux ou trois siècles auparavant, et transportée en Afrique avec des objets de rebut. Doué d'une force et d'une adresse peu communes, cette arme redoutable lui permit d'abattre comme des agneaux tous les rebelles qui l'approchaient. Huit ou dix hommes périrent ainsi en quelques minutes. Sa petite troupe la secondant avec intrépidité, ils firent un véritable carnage.

Lorsque les chefs conjurés virent cet affreux massacre, ils ordonnèrent à leurs soldats de se porter un peu en arrière, de laisser le roi seul au milieu de ses derniers amis. Leur intention était de les fusiller, sans qu'ils pussent même se défendre, car ils n'avaient presque plus de munitions, les cent livres de poudre du capitaine Rozoy se trouvant sur un chameau qui avait pris la fuite. En conséquence, ils firent charger les armes.

— Feu ! s'écria le principal complice du vil Odoumata.

Quelques centaines de balles sifflèrent dans la direction du groupe héroïque. Elles atteignirent et renversèrent la moitié des sujets fidèles. Un projectile effleura l'épaule de Katagoum, qui s'écria d'une voix forte et d'un air de souverain mépris :

— Allons donc, traites sans cœur et sans courage, vous ne savez pas même assassiner de loin votre roi !

Et le monarque promenait autour de lui des regards terribles, qui portaient la crainte dans l'âme des assaillants. Tout à coup, par une inspiration soudaine, il lança violemment sa hache sur les rebelles, voulant frapper encore l'un d'entre eux avant de mourir.

— Ignobles drôles, s'écria-t-il, je vous brave et je vous défie !

L'arme redoutable s'enfonça dans l'épigastre d'un cabaschir, et le fer disparut presque entièrement au milieu des chairs saignantes. Katagoum, le front haut, dans l'attitude du commandement, parut attendre la mort comme il attendait autrefois les hommages.

Les fusils étaient rechargés : au signal des chefs, les armes s'abaissèrent de nouveau et partirent. Cette fois, le prince, percé de balles, sentit la force et l'existence lui échapper ; il essaya encore de rester debout, de braver ses antagonistes : couvert de blessures, inondé de sang, il ne se soutenait que par la grandeur de son courage et l'énergie de sa volonté. Ses efforts pourtant devaient être superflus : il tomba enfin, mais avec une dignité vraiment royale, d'un air superbe et menaçant. Tous ses compagnons étaient morts avant lui, et sa chute terminait le combat.

Les meurtriers attendirent quelques minutes, sans changer de place comme pour bien s'assurer qu'il avait fini de vivre, tant ce lion des solitudes africaines les avait remplis de terreur. Mais lorsque le doute fut impossible, l'ex-majordome, sautant à bas de sa monture, s'approcha du héros inanimé, non sans un reste de circonspection. Quand il le vit immobile, entouré de son manteau comme d'un linceul rouge et baigné dans une mare de sang, un sourire de joie satanique contracta son laid visage. Il appuya son genou sur la poitrine de son ancien maître, et, avec une orgueilleuse lenteur, détacha de sa barbe les pierres d'aigres qui la décoraient.

La troupe victorieuse regagna Olahu, après avoir dépouillé les morts. Katagoum fut abandonné sans sépulture dans la vallée déserte. Les Mandavis célébrèrent leur triomphe avec enthousiasme ; on eût dit qu'une époque de bonheur, un véritable âge d'or commençait pour eux. Les promesses, les contes d'Odoumata les avaient presque tous fascinés. Mais le désenchantement ne tarda pas à venir.

Le premier jour, les soldats eurent de l'eau-de-vie à discrétion. Le lendemain, on leur fit des parts : le troisième jour, on diminua les rations. Odoumata comprit très-bien qu'il ne pourrait supporter longtemps une si énorme dépense. Il choisit enfin, parmi les guerriers, les plus forts de constitution et les plus hauts de taille, puis, avec leur aide, désarma les autres. Comme l'armée avait trahi son souverain légitime, l'usurpateur craignait qu'elle ne le trahît à son tour. Il réserva donc toutes ses faveurs pour ses robustes satellites, les attachant à sa cause par la gourmandise et la cupidité. Le reste de la nation trembla devant lui et devant eux. Les anciens guerriers qui murmurèrent furent mis à mort.

Les ofons eurent des victimes en abondance, pour les immoler aux fétiches. Mais comme le nouveau roi n'était pas belliqueux, il ne fit pas la guerre à ses voisins, dans le but de se procurer des captifs. Il défraya donc les cérémonies du culte, non point avec ses esclaves, mais avec ceux des principaux Mandavis et avec les gens du bas peuple. Du reste, il combla de présents les ministres des dieux ; pour les satisfaire, il ne balança même point à vendre sur la côte un grand nombre de ses sujets.

Les prêtres et les guerriers absorbant une part considérable du revenu public, il fallut augmenter les impôts au lieu de les diminuer. Quand Odoumata se trouvait dans la gêne, il confisquait les biens de quelques riches ; la fortune des individus et celle de la nation diminuèrent promptement. Le peuple, qui croyait vivre dans le bien-être et l'oisiveté, fut surpris de voir qu'on doublait sa tâche, à cause de la misère croissante. Les plus braves se mutinèrent : on leur coupa la tête ou on les vendit aux Européens. Ceux qui se contentèrent de murmurer, de dire qu'on leur avait fait des promesses trompeuses,

furent seulement roués de coups. Depuis lors, on restreignit peu à peu leur nourriture en augmentant leur besogne. Odoumata et les ofons savaient très-bien que les champs ne produiraient pas sans culture des aliments, du tabac, du coton, des épices, comme ils l'avaient annoncé.

A toutes ces causes de malheur se joignirent les vices, les prétentions, la cruauté du despote. La moindre négligence l'irritait, la plus faible opposition le mettait hors de lui. Son orgueil s'effarouchait des objections et des conseils. Il n'y avait pas de jour qu'il ne fit exécuter une ou deux personnes. Ayant vécu si longtemps dans la dépendance, il éprouvait une joie infâme à disposer du sort de ses semblables. Ordonner la mort d'un homme flattait son amour-propre; il se sentait le maître, en exerçant la prérogative la plus redoutable du pouvoir souverain.

Au bout de quelques années, cet état de choses avait porté ses fruits. Odoumata, comme beaucoup de princes noirs, ayant dépeuplé son royaume, se trouva seul dans sa capitale avec une poignée de sujets. La tribu voisine des Mandrous envahit alors son territoire et prit possession d'Olahu. Le monarque fut emmené à la côte et vendu pour l'Amérique. On le transporta près de la Nouvelle-Orléans. Comme il était hideux, son maître le chargea de soigner les pourceaux et de nettoyer les étables; or, le souvenir de sa grandeur passée le rendait hargneux et colére. Tous les deux ou trois jours, il recevait donc une ration de coups de fouet, sans préjudice des soufflets et coups de pied qu'on lui administrait dans l'intervalle. Mais ce qui le faisait le plus souffrir, c'était son abaissement: il se trouvait humilié au delà de toute expression, en se voyant contraint de charrier des immondices. Le misérable ne songeait pas que ces ordures, étant un engrais fertile, contenaient des germes de vie, des espérances de bien-être et des promesses de fortune: dans le cloaque de sa vie antérieure, au contraire, il n'avait remué qu'une fange stérile, que des impuretés funestes, contenant des germes de mort, des principes de ruine, de misère et de dégradation. Ses travaux actuels valaient donc mieux que ses occupations d'autrefois; il s'était élevé moralement, au lieu de descendre, comme il le croyait.

CHAPITRE XXI.

La Nef des aveugles.

Après deux semaines de navigation, la *Gabrielle*, qui avait eu d'abord assez beau temps, fut assaillie par de violentes rafales. Un vent de nord-ouest contrariait la marche du vaisseau et l'inondait de pluies torrentielles. Les averses étaient si abondantes, qu'elles semblaient environner le bâtiment d'un épais rideau et masquaient la vue à une distance de quelques toises. Pour ne pas laisser l'eau du ciel remplir les entre-ponts, il fallut couvrir de nattes les caillottes et même fermer les trappes des écoutilles. La position des noirs se trouva immédiatement aggravée d'une manière affreuse. L'intérieur de la *Gabrielle* devint un étouffoir: l'air s'y corrompit chaque jour davantage et exerça promptement une action meurtrière sur la santé des esclaves. On osa à peine les faire sortir: le grand air, ou, pour mieux dire, le vent déchaîné les saisissait; des pluies soudaines les mouillaient bientôt, et ils rentraient dans leur enfer, trempés, grelottants, beaucoup plus malades.

Entre les affections épidémiques inséparables des vaisseaux négriers, deux fléaux destructeurs prirent peu à peu le dessus. L'un était la fièvre typhoïde; l'autre, une ophthalmie spéciale, qui enflamme le globe de l'œil, injecte la cornée de sang, trouble l'humeur vitreuse, et frappe de cécité en quelques jours, parfois même en trente-six heures. Ces deux maladies, étant contagieuses, aveuglaient ou décimaient les noirs avec une effrayante rapidité. Bientôt leur influence délétère passa des entre-ponts dans le fort. Un matelot fut pris du typhus; Kandiane, à laquelle la mort de sa sœur avait fait éprouver toute l'affliction qu'elle était capable de ressentir, se trouva atteinte par l'ophthalmie. Le capitaine, déjà soucieux, ne put alors se défendre d'une vive inquiétude. Si son équipage tombait malade, que deviendrait la *Gabrielle*? que deviendrait-il lui-même? C'était une perspective effroyable: il recommanda au chirurgien de veiller sur la santé des blancs et de négliger les noirs en leur faveur. Mais Cabanel ne pouvait arrêter une épidémie implacable, et le fléau suivit son cours.

Dès que l'état de Kandiane fut bien positif, et qu'on ne put mettre en doute sa prochaine cécité, Firmin ordonna de la conduire dans le premier entre-pont. Il ne voulait pas qu'une malade, se trouvant si près de lui et de son équipage, augmentât leur péril commun. La jeune négresse, frappée de terreur, essaya de le fléchir.

— Eh quoi! lui dit-elle, vous voulez traiter ainsi votre femme légitime?

— Est-ce ma faute? répondit le capitaine. Pourquoi vos yeux deviennent-ils rouges comme des grenades?

— Mais nous avons bu ensemble l'eau du serment!

— Ne me parlez point de votre eau sale; j'aurais mieux aimé un verre d'alicante ou de malaga.

— Vous devriez redouter la colère de Moumbo-Joumbo.

— Moumbo-Joumbo, ma mignonne, est un mannequin bon pour effrayer des sauvages.

— Il vous punira cruellement! dit la jeune fille.

— Je le chasserai à coups de pied, si jamais il a l'audace de paraître devant moi.

En entendant ces blasphèmes, Kandiane fut saisie d'horreur et d'étonnement. Jamais il ne lui était venu à l'esprit que l'on pût braver Moumbo-Joumbo, encore moins le dédaigner et le menacer. La stupéfaction la rendit muette.

— Adieu, ma belle, tâchez de vous guérir, dit Firmin s'apprêtant à la quitter.

La jeune fille sortit de son trouble, et voulut employer pour l'attendrir un suprême et dernier moyen.

— Vous ne m'aimiez donc pas? lui dit-elle avec émotion.

— Moi, ma tourterelle? Au contraire, je vous adorais! Seulement, il ne fallait pas tomber malade.

— Firmin, Firmin, s'écria la négresse, n'aurez-vous aucune pitié pour moi?

Et la pauvre Kandiane, les yeux humides de larmes, essaya de lui prendre affectueusement la main. Le capitaine la retira.

— Allons, allons, dit-il, je n'aime pas la sensiblerie. Ne me touchez point: vous devez savoir que votre mal se gagne.

La jeune fille atterrée demeura silencieuse et immobile, pendant que Firmin s'éloignait. Elle se laissa ensuite conduire par les matelots, avec un air de profond ressentiment.

Au bout de huit jours, le ciel s'éclaircit, le vent changea: le soleil reparut dans toute sa splendeur, et, comme la *Gabrielle* était alors par le vingtième degré de latitude australe, comme l'humidité avait rafraîchi l'air, la température se trouva beaucoup moins chaude qu'avant les bourrasques. Les nègres en état de marcher purent sortir des entre-ponts. Mais les deux épidémies ne cessèrent point leurs ravages. Le bâtiment trainait avec lui sur les flots une véritable peste: comme Caïn le meurtrier, l'homicide navire semblait emporter dans sa fuite la malédiction du Juge souverain. Presque tous les noirs mouraient ou devenaient aveugles; deux matelots avaient déjà succombé au typhus; un autre ne voyait plus, et trois de ses camarades, atteints par l'ophthalmie, allaient bientôt avoir le même sort.

Firmin était dévoré d'inquiétude: il allait et venait sur le tillac d'un air sombre, paraissant méditer quelque funèbre dessein. Cabanel s'épuisait en efforts inutiles pour limiter les progrès du mal. Un jour enfin le commandant de la *Gabrielle* l'appela dans sa cabine.

— Nous sommes tous en danger de mort, lui dit-il d'une voix sourde, mais d'un ton ferme. Les grands maux veulent de grands remèdes: dans les places assiégées, on se sert de moyens héroïques. Voici quelle est la position de toutes les personnes actuellement sur le vaisseau: les unes, déjà souffrantes, doivent périr d'ici à quelques jours, d'ici à quelques heures, ou, ce qui ne vaut guère mieux, doivent perdre la vue; les autres ne sont pas encore atteintes par la contagion. Que faire en de si graves circonstances? Faut-il laisser le mal se développer, multiplier le nombre de ses victimes? Ne vaudrait-il pas mieux le combattre énergiquement, le détruire d'un seul coup?

— Cela est manifeste, répondit Cabanel; mais je ne vois pas comment nous pourrions obtenir un si désirable effet?

— Je vais vous l'apprendre alors, continua le loup de mer en fixant sur lui un regard plein d'une expression cruelle et sinistre. Envisagez bien la question. Dans une place de guerre, quand on n'a pas assez de vivres, on expulse toutes les bouches inutiles: les faibles sont avec justice sacrifiés aux plus forts, puisque, sans cette mesure, tous périeraient. Or, notre situation ne vaut pas mieux que celle d'une troupe assiégée: il faut choisir entre les malades et les valides. Si nous ménageons les premiers, nous mourrons tous.

— Quel serait donc votre expédient pour sortir d'affaire? demanda le médecin.

Le visage du chef de bord prit un caractère infernal.

— En éloignant tous les malades à la fois, nous supprimons l'épidémie, nous sauvons le reste des noirs et de l'équipage. Vous pouvez accomplir cette bonne action, Cabanel.

— Moi? Je vous répète que j'ignore...

— Vous avez dans votre pharmacie de quoi mettre un terme aux souffrances de ces malheureux. Les uns mangent, les autres prennent des drogues: administrez-leur un viatique pour l'éternité. Quelques jours de plus ou de moins n'ont pas d'importance à leur égard, quelques jours de plus ou de moins peuvent nous sauver ou nous perdre tous.

— Quand je devrais mourir à l'instant même, s'écria Cabanel indigné, je ne consentirais pas à vous servir d'empoisonneur! Est-ce pour ces fonctions que vous m'avez embarqué sur votre corvette? Je suis médecin; je dois soulager les malades et non pas devenir leur bourreau; je dois combattre la mort et non pas la donner.

— Tout cela est bel et bien, dit le capitaine l'œil étincelant de fureur; mais permettez-moi de vous faire observer...

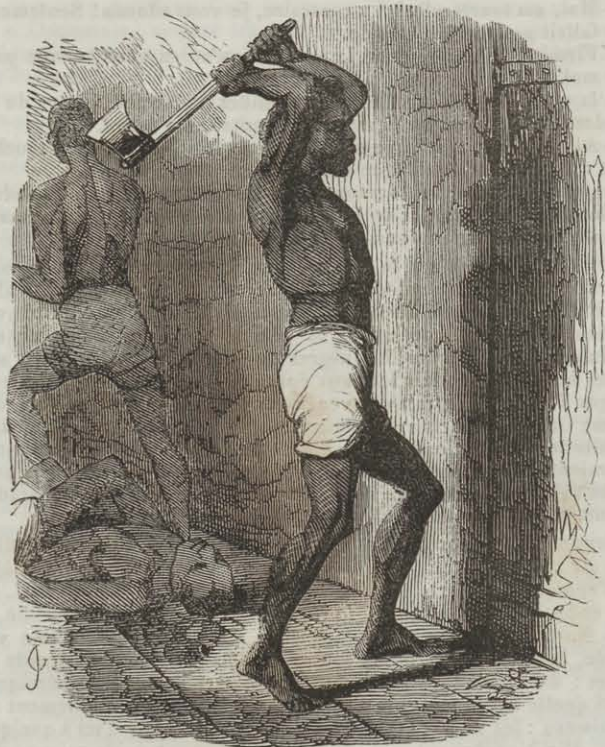
— Je n'écouterai pas un mot de plus, répondit Cabanel; je me croirais coupable si je vous prêtai une plus longue attention: il y a

des projets qu'on ne discute point, il y a des arguments qu'on ne doit pas même réfuter.

Et le médecin, qui avait prononcé debout ces paroles, sortit sur-le-champ de la cabine.

— Le sot nous condamne tous à mort, dit Firmin pendant qu'il s'éloignait. Si quelqu'un de nous en réchappe, il aura du bonheur.

Et il roula dans sa tête un dessein qui lui avait déjà traversé l'esprit : c'était de faire jeter à la mer tous les malades. Mais il craignait que les matelots ne voulussent pas le seconder, attendu que plusieurs d'entre eux seraient au nombre des victimes. Une si terrible exécution, d'ailleurs, ne pourrait avoir lieu sans bruit, sans lutte, sans résistance, et qui sait si le commandant de la *Gabrielle* ne courrait pas alors des dangers ? Ces motifs lui avaient fait adopter l'autre projet, que le médecin avait si énergiquement flétri. Malgré sa colère, force



Kéraou, le nègre colossal, frappait toujours la courtine avec une ardeur infatigable.

lui fut donc d'attendre les événements, de laisser les choses suivre leur cours naturel. Mais comme son plan lui paraissait un chef-d'œuvre qui levait toutes les difficultés, il voua au docteur une haine implacable.

Cependant le nombre des morts et des malades augmentait rapidement. Cabanel lui-même finit par être atteint. Lorsqu'il sentit l'obscurité se répandre sur sa vue, il éprouva une amère douleur.

— Voilà le complément de tous mes chagrins, pensa-t-il. Je me suis traîné de misère en misère pour parvenir à cette infortune suprême.

Tant qu'un faible crépuscule lui permit encore de distinguer les objets, il remplit ses fonctions avec courage. Il allait des nègres aux matelots, des matelots à la cargaison humaine, tâchant d'alléger leurs souffrances, employant d'une manière économique le peu de remèdes que tant de maux lui avaient laissés. Bientôt, enveloppé d'une nuit complète, il lui fut impossible de marcher autrement qu'à tâtons, ce que le mouvement du navire rendait très-difficile. Se couchant alors au pied du mât d'artimon, sur des voiles hors de service, le pauvre diable prescrivit des médicaments et des soins pour les malades qu'il ne pouvait plus voir. Mais là se bornait sa force morale : quoiqu'il essayât de sauver les autres, son seul vœu était de mourir promptement. Il ressemblait au gladiateur qui tombait blessé, désarmé dans l'arène, et tendait la gorge à son adversaire. Fatigué d'une lutte toujours malheureuse, il voulait en finir.

— Mon père et ma mère sont morts, pensait-il ; Edmée, ma chère Edmée, est morte, Fitna aussi ; toutes les personnes que j'aimais ont disparu : pourquoi traîner dans ce monde informe des jours misérables ?

Le médecin gisait donc là, immobile, muet et désolé. Aux ténèbres qui couvraient ses yeux le désespoir ajoutait sa nuit lugubre.

Marnix résista plus longtemps que Cabanel, mais enfin sa cornée s'injecta de sang, un brouillard obscurcit à vue

— Il paraît que je ne dois pas échapper, dit-il d'un ton bourru ; c'est mon dernier voyage, pour le coup ! Allons, je vais devenir un saint homme, demandant la charité à la porte d'une église. Mais quoi ! j'aurais pu tomber à la mer il y a dix ans !

Et cette idée lui paraissant une consolation suffisante, il ne murmura point contre le sort qui l'attendait. Allant, venant, dirigeant encore la manœuvre, il tâchait d'oublier ses souffrances et sa triste position. De temps en temps, il passait la main devant ses yeux, comme pour chasser une vapeur incommode, puis se reprochait son erreur avec une foule d'épithètes injurieuses. Ses actions et ses discours annonçaient une grande fermeté, un stoïcisme rude et sauvage. Il avait vu le mal sous tant de formes, il le considérait tellement comme le principe régulateur du monde, qu'il ne s'étonnait pas d'être enfin sa victime.

Lorsque ses yeux éteints roulèrent vainement dans leurs orbites, il se fit conduire près de Cabanel. Assis sur une vieille caisse, il fuma tout le jour : c'était sa dernière occupation et son dernier plaisir. Le chirurgien essaya d'abord de le distraire et de se distraire en même temps ; il était trop affecté, néanmoins, de leur douloureuse situation, pour que ses efforts pussent réussir. Après quelques digressions, il revint à un sujet qu'ils avaient maintes fois traité ensemble.

— Eh bien ! lui dit-il, ce que je craignais est enfin arrivé. Nous avons fait le mal, sous prétexte que nous ne pouvions pas vivre autrement ; vous m'avez prouvé que nous punissions jusqu'à un certain point des coupables ; mais comme nous agissions dans un but d'intérêt et sans avoir le droit de les châtier, nous sommes devenus tout aussi criminels, et la justice secrète qui gouverne le monde nous frappe à notre tour.

— Vous n'avez peut-être pas tort, répondit le loup de mer. Les crimes et les malheurs naissent les uns des autres. Le pistolet du brigand éclate parfois, et l'instrument homicide tue le meurtrier.



Le roi Katagoum.

Le tigre dévore la panthère, le lion dévore le tigre, mais tous les trois mangent la gazelle, le daim et le chevreuil. Les innocents et les faibles périclitent d'abord ; les violents et les cruels se font ensuite la guerre quand la peur qu'ils s'inspirent mutuellement ne les arrête pas, et très-souvent elle les arrête. Parce qu'un vautour peut mourir d'indigestion, ce n'est pas un motif pour désirer le sort du faisand et du coq de bruyère engloutis dans son estomac. Vos phrases sont des phrases, mon ami ; le monde va comme il doit aller. Me voilà dans une position peu satisfaisante, je l'avoue ; mais combien de pauvres diables sont morts de faim ou ont péri par le suicide, faute de quelques sous, pendant que je me divertissais dans les ports de mer et jetais les pièces d'or sans les compter ! Chacun a son jour et son heure. Laissez-moi donc en paix avec vos réflexions morales ; mieux vaudrait me conter une histoire amusante, si vous en connaissez.

— Vous avez beau dire, répliqua le docteur, nous allons probable-

ment avoir l'un et l'autre une fin atroce, que nous aurions pu éviter en marchant dans une autre voie.

— Parbleu ! reprit le lieutenant, vous n'êtes pas facile à convaincre ; mais regardez notre capitaine, c'est-à-dire prenez-le pour exemple, car vous ne le verrez plus. Il a l'œil sain comme l'étoile polaire. Il échappera, selon toute apparence, au désastre commun, et cependant il ne vaut pas mieux que nous.

Par circonspection, Marnix prononça les derniers mots à voix basse, tandis que son œil sanglant roulait entre ses paupières enflammées, comme s'il eût promené ses regards autour de lui, de crainte que Rozoy ne pût l'entendre.

Ne voulant pas irriter son compagnon d'infortune, Cabanel ne toucha plus cette matière délicate. Il n'eut pas besoin, d'ailleurs, de s'observer longtemps. Le lendemain même du jour où il avait eu avec lui cette conversation, le lieutenant fut pris de la fièvre typhoïde. Comme il était déjà mal disposé, le fléau bouleversa promptement son organisation. Il sentit lui-même qu'il allait mourir.

— Je vais couler bas, dit-il à son compagnon ; je serai mangé par les requins, qui seront mangés à leur tour par d'autres bêtes voraces. Les mâchoires et les estomacs font toujours leur office.



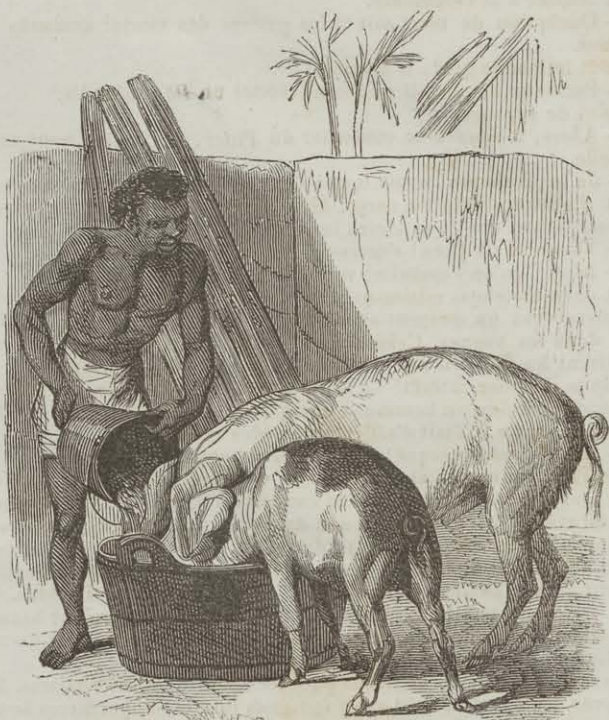
Katagoum, le front haut, dans l'attitude du commandement, parut attendre la mort comme il attendait autrefois les hommages.

— Mais votre âme peut aller dans un monde meilleur ?

— Encore un phrase de sermon ? Vivre une seconde fois, merci ! j'ai bien assez de la première.

Vers le matin du second jour, le délire troubla l'esprit du lieutenant. Cabanel lui avait fait apporter un matelas et des couvertures ; il lui administra quelques remèdes, qui ne produisirent aucun effet. Le mal était si intense, qu'il abattit Marnix dès le commencement et le priva de ses forces. Ce fut une circonstance heureuse pour le chirurgien et pour ceux des matelots qui avaient conservé la vue, car il n'aurait pas été facile de contenir un homme si vigoureux dans les transports d'une fièvre chaude. Mais il pouvait à peine se mettre sur son séant, et retombait aussitôt. Les idées les plus bizarres tourmentaient son imagination ; il se figurait voir les étoiles, transformées en bêtes féroces, se poursuivre à travers l'espace, s'attaquer, se dévorer l'une l'autre ; la mer devenue un lac de sang, et les peuples, agencouillés sur les bords, savourant ses flots de pourpre ; puis la terre s'ouvrait comme une gueule énorme, où tombaient à la fois le rouge océan et les buveurs. Il disait que le soleil et la lune avaient une ophthalmie, qu'une taie noire couvrait peu à peu leur globe, et que notre planète roulerait bientôt dans une nuit sans fin. Par moments, il croyait se promener au milieu d'une forêt sombre et surnaturelle ; des bouches avides terminaient les rameaux de chaque arbre, et, saisissant, mordant, broyant tout ce qui passait à leur portée, mutilaient et coupaient les branches voisines quand un souffle d'air venait à les rapprocher, ou encore, se repliant sur elles-mêmes, elles se déchiraient avec fureur. Le malade exprimait ces visions à l'aide de phrases

saccadées, de mots vagues et sinistres. Il y mêlait des sentences, des exclamations non moins lugubres. — Rien à faire ! des brutes, des brutes ! plus stupides qu'une limace et plus cruels que des vautours.



Odoumata soignait les porceaux de son maître.

Franche canaille ! Et cela veut qu'on l'admire ! Cela croit avoir des âmes ! cela parle d'immortalité ! Pouah !



Le lendemain soir, il expirait à son tour.

Le troisième jour de sa maladie, le lieutenant expira vers quatre heures du soir. On vint annoncer sa mort au capitaine : — C'est bien, répondit-il ; jetez-le à la mer ! — Les cinq matelots qui voyaient

encore, ayant l'imagination frappée des scènes horribles dont ils étaient, depuis si longtemps, ou les acteurs ou les témoins, voulurent faire à Marnix des obsèques. Ils enveloppèrent son corps dans une toile neuve, et le déposèrent sur le bord du navire. Cabanel se leva pour assister à la cérémonie.

— Quelqu'un de nous sait-il les prières des morts? demanda un matelot.

Tout le monde garda le silence.

— Personne ne peut-il au moins réciter un *De profundis*?

Point de réponse.

— Alors, il faudra se contenter du *Pater*, si l'un de nous se le rappelle.

— Je ne crois pas l'avoir tout à fait oublié, dit un autre marin.

Et il s'avança près du corps. Mais à peine eut-il débité quelques phrases latines que la mémoire lui manqua.

— Tonnerre de Dieu! s'écria-t-il, je ne sais plus le reste!

— Alors, qu'on l'emballe! reprit son compagnon.

Et deux matelots, saisissant le cadavre par la tête et par les pieds, le balancèrent un moment au-dessus de l'abîme, puis le précipitèrent dans les vagues. Cabanel frémit involontairement au son que rendirent les flots : il n'y avait plus, sur le navire, personne qui lui portât le moindre intérêt! La solitude, pour un aveugle, est doublement affreuse; qu'un homme si énergique, si bien organisé, eût disparu de la sorte, c'était d'ailleurs une idée accablante!

— Bon! le voilà croqué! dit un des matelots.

En effet, un requin et un marsouin venaient de happer le cadavre presque en même temps et de le couper en deux; ils s'éloignaient, chacun avec sa part; la prédiction du lieutenant se trouvait réalisée. La journée, au surplus, était admirable; à peine quelques nuages marbraient-ils le ciel de leurs vapeurs gracieuses et légères; les eaux étaient bleues comme le firmament, et presque aussi limpides. Un vent frais poussait le navire, dont les cordages soupiraient harmonieusement. Le chirurgien alla de nouveau s'étendre au pied du mât d'artimon, le désespoir dans le cœur.

Le mal, cependant, ne borna point le nombre de ses victimes. Les esclaves, les matelots qu'il avait épargnés jusque-là, perdirent la vue l'un après l'autre. Seul, parmi tant d'hommes robustes, le capitaine Firmin conserva l'usage de ses yeux. Mais ce fut avec une terreur inexprimable qu'il se trouva ainsi livré à lui-même sur un bâtiment plein d'aveugles. Il ne pouvait le manœuvrer sans aide, et quel secours attendre d'individus contraints de marcher à tâtons? Comment déferler, carguer les voiles, prendre des ris, tenir le gouvernail, consulter la boussole, étudier la carte, jeter l'ancre, faire seul, en un mot, tout le travail d'un équipage? Et puis, pour ne pas laisser mourir les survivants, il fallait leur distribuer de la nourriture. Malgré sa haine, Rozoy donna la clef de la soute à Cabanel, de peur que les matelots ne prissent de l'eau-de-vie et ne s'enivrassent pour perdre le sentiment de leur misère. Un certain nombre seraient devenus furieux et eussent augmenté les embarras du capitaine, le danger de tous leurs compagnons. Il fallut bien alors mettre en liberté les cent nègres qui restaient, hommes, femmes ou enfants; il eût été trop pénible de leur porter des vivres. Les malheureux venaient d'eux-mêmes à la distribution, passaient tout le jour, toute la nuit, sur le tillac, savourant le grand air, dont ils avaient été, jusque-là, si douloureusement privés. Un épouvantable malheur avait seul pu leur rendre une partie de leurs droits naturels. Les approches de la mort renouaient, entre les blancs et les noirs, les liens de la fraternité humaine; les victimes et les bourreaux se trouvaient confondus, éprouvaient les mêmes anxiétés, redoutaient la même catastrophe. Ils erraient tous pêle-mêle, en proie à la douleur, au milieu d'une nuit que ne dissipaient ni le lever du jour, ni les rayons de la lune.

Parfois, Cabanel appelait Kandiane, et, se rapprochant d'elle à tâtons, il essayait de consoler, de distraire la pauvre fille, par humanité d'abord, et aussi en mémoire de sa noble, de sa charmante sœur. Mais la négresse était accablée d'un si violent désespoir, qu'il lui ôtait presque l'usage de la raison; elle semblait à peine entendre, elle ne répondait qu'avec effort. Son âme succombait sous le poids de la douleur; la perte de sa vue et la crainte de la mort étaient deux idées fixes, qui ne lui laissaient aucune liberté d'esprit, aucun repos. On l'aurait crue soumise à quelque terrible maléfice.

Le capitaine Rozoy avait trop de sagacité pour ne pas comprendre tout le péril de sa position. Il était contraint de laisser le bâtiment aller à la dérive. Sans doute les voiles étaient tendues comme l'exigeait son itinéraire, sans doute un ciel radieux éclairait, pour l'instant, des flots tranquilles; mais combien durerait le calme des vents et de la mer? Si une tempête bouleversait le firmament et les eaux, pourrait-il la combattre? Le navire serait ballotté comme un jouet par les vagues furieuses, s'engloutirait dans leurs profondeurs ou se briserait contre un écueil.

Par un hasard extraordinaire, le vent conserva la même direction pendant plusieurs jours, et la sérénité du ciel ne fut pas un moment troublée. Le capitaine se félicitait déjà : il voguait rapidement vers les côtes de l'Amérique, et espérait pouvoir atteindre le Brésil. Une vive chaleur qu'il ressentait dans l'orbite des yeux, lui causait quelquefois une sourde anxiété.

— Est-ce que je vais perdre la vue à mon tour? pensait-il. Ce serait une chose affreuse! Un vaisseau en mer sans personne pour le guider, une bière flottante pleine d'aveugles attendant la mort, oh! ce serait épouvantable!

Il essaya de bannir loin de lui cette idée, mais l'ardeur de ses yeux augmentait et son inquiétude suivait la même progression. Elle devint si forte, qu'il entra dans la dunette pour consulter son miroir. Ce qu'il y vit le frappa de terreur. La cornée de ses yeux avait déjà une teinte purpurine; des filets de sang y formaient un réseau de sinistre augure : les paupières mêmes se bordaient d'un rouge vif. Le doute n'était pas possible : le capitaine allait devenir un misérable infirme, plus inutile qu'un enfant, plus déchu qu'un vieillard, et obligé de se faire conduire par son chien.

Cette découverte l'exaspéra : lui auquel tout avait réussi jusqu'alors, qui avait lutté avec une patience opiniâtre pour atteindre le but de son ambition, qui rêvait nuit et jour de nouveaux succès, dont les espérances n'avaient, en quelque sorte, point de bornes, il se trouvait arrêté au milieu de sa carrière, que dis-je, arrêté? une mort affreuse le menaçait et, depuis l'invention de la marine, jamais peut-être navigateur ne s'était trouvé dans une aussi horrible position. Avoir tant travaillé, tant rampé, tant dissimulé pour finir de la sorte, contre toutes les chances ordinaires de la vie, cette réflexion le transportait de rage. Des mouvements convulsifs agitaient ses bras, contractaient sa figure; il allait, venait, frappait du pied, laissait échapper des exclamations de désespoir. Le lutteur inflexible était vaincu, vaincu par la destinée, après une longue suite de triomphes, et l'intervention de ce tout-puissant adversaire l'irritait, l'accablait, le mettait hors de lui, paralysait complètement sa force morale. Oh! que n'eût-il pas donné, à quelles épreuves ne se serait-il pas soumis, pour avoir la certitude qu'il conserverait ses yeux, qu'il atteindrait le port! La prison, la souffrance, le jeûne, des labeurs excessifs, rien ne l'eût découragé, rien ne l'eût affligé! Mais ne voir aucun moyen de salut, mais sentir sa résolution, son intelligence, sa force inutiles, c'était une pensée infernale, une torture sans exemple. Le capitaine fut près d'en perdre la raison : le sang lui jaillit au cerveau, ses idées se brouillèrent; il n'eut que le temps de sortir de la dunette. Une marche rapide sur le pont, le grand air, la vue de l'Océan le calmèrent un peu. Cette crise néanmoins hâta le progrès de son mal : il avait la tête en feu, les tempes lui battaient, les veines de son cou étaient gonflées, ses yeux devinrent cramoisis, et, au bout de quelques heures seulement, son regard se troubla. Ce fut pour lui comme un nouveau coup de poignard qui lui traversait le cœur. Essayant de se faire illusion, de se nier à lui-même ce qu'il éprouvait, le malheureux ouvrait démesurément ses paupières, promenait sa vue de tous côtés, sur les flots, sur les voiles, sur les cordages, sur les objets les plus rapprochés de lui.

— Je les distingue bien, pensait-il. Voilà le beaupré, voilà les écoutes de tribord, voilà les haubans, voilà les focs et le gouvernail; oh! je distingue parfaitement, je n'ai jamais mieux distingué!

Mais il avait beau faire, il ne se persuadait pas. Une voix secrète murmurait dans son cœur : — Tu cherches en vain à l'abuser : il n'y a plus pour toi d'espérance; tu mourras d'une mort abominable, dans toute la force de l'âge, dans toute l'ivresse de l'ambition, sans avoir joui du fruit de tes travaux, de tes calculs, de tes privations et de tes artifices.

Pour surcroît de malheur, Rozoy ne tarda point à remarquer dans le ciel et à l'horizon des signes inquiétants. La brise faiblissait de minute en minute : les voiles se détendaient et finirent par prendre immobiles le long des mâts. Les vagues, qui moutonnaient joyeusement, cessèrent de folâtrer; la mer s'aplanit et devint uniforme comme un désert de sable. Des nues embrouillées, informes, sans contours précis, masquèrent peu à peu le firmament : elles ne venaient d'aucun point, mais semblaient naître, sur place, des vapeurs de l'abîme. Entre ce dais grisâtre et la face de l'Océan, flottait une sorte de brume, à l'aspect louche, à l'odeur ferrugineuse. Un homme aussi expérimenté que Rozoy ne put méconnaître les indices d'un prochain orage. Il en frémit de tout son corps.

— Perdu! perdu sans ressources! Oh! l'enfer tout entier se lève contre moi! s'écria-t-il avec désespoir, tandis que de ses mains crispées il s'arrachait les cheveux; car, ne craignant pas d'être observé, il s'abandonnait sans retenue à son chagrin : Maudit, maudit voyage! si bien commencé pour si mal finir!

Le pauvre Mérinos, que les gestes, l'expression peinte sur les traits de son maître étonnaient, déroutaient depuis quelques heures, le regarda en ce moment. Tant de passions violentes et douloureuses se disputaient son visage, que le chien effrayé recula, cherchant des yeux quelque abri où il pût se glisser.

— Qu'y a-t-il, sotté bête? demanda le capitaine. Vas-tu me fuir, parce que je suis malheureux?

Et sa colère se tournant contre l'innocente créature, il lui allongea un coup de pied terrible. Mérinos poussa un cri d'angoisse, et, par un mouvement instinctif, releva la tête, grinça des dents. Mais son affectueuse docilité l'emporta sur la douleur et sur le sentiment de l'injustice commise à son égard. Il baissa de nouveau la tête, serra sa queue entre ses jambes et s'éloigna lentement.

Le capitaine réfléchit alors qu'il venait de maltraiter son seul ami, de compromettre sa dernière ressource. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, la force et l'attachement du généreux animal pouvaient lui rendre les plus grands services. Firmin l'appela donc d'une voix caressante :

— Eh! bien, Mérinos, est-ce que tu me boudes? Viens ici, mon vieux! Allons, donne-moi la patte et que tout soit oublié.

En entendant la voix de son maître, le chien s'arrêta d'abord, puis revint sur ses pas avec un reste de mauvaise humeur, qui ne put tenir contre les démonstrations amicales de Rozoy; il finit par lécher la main et le visage du capitaine.

Pendant vingt-quatre heures, la *Gabrielle* demeura immobile comme dans un port. L'air était d'une chaleur étouffante. Malgré l'affaiblissement de sa vue, le capitaine put observer toute la nuit un spectacle admirable. La lune cheminait lentement à travers les nuages, comme ces druidesses, qui, la torche en main, pratiquaient au milieu de l'obscurité des opérations magiques. Parfois, on voyait seulement sa trace lumineuse derrière les vapeurs; mais parfois aussi elle montrait à une ouverture son visage mélancolique et inspiré, qui se détachait sur le sombre azur du ciel. La mer, comme si elle eût été jalouse de cet éclat, répandait une lueur phosphorique; le plus léger vent la moirait en ondes de feu, et l'air, plein d'une brume argentée, contribuait pour sa part à la magnificence du tableau.

Cependant l'ophtalmie de Rozoy empirait avec une tragique promptitude; d'heure en heure, son regard devenait plus trouble. Il appliquait sur ses yeux tous les remèdes qui lui venaient à l'esprit, mais aucun ne lui procurait le plus faible soulagement. Il lui semblait avoir entre les paupières deux charbons enflammés. Suivant dans son miroir les progrès du mal, il en trouvait lui-même les symptômes d'une affreuse laideur. Ses yeux rouges étaient plus effrayants que ceux du percnoptère.

Il ne se découragea pas entièrement toutefois. Avec l'aide de deux matelots plus intelligents que les autres, il parvint à carguer la grande voile; après les avoir placés dans l'endroit nécessaire, après leur avoir mis en main les cordages, il saisit lui-même un des câbles et donna le signal; la tentative eut un plein succès. Il prit ensuite des ris aux moindres voiles pour que le navire ne fût point culbuté par la tempête, et fit d'autres dispositions que lui recommandait la prudence. A peine ce travail était-il fini que le vent du sud-ouest arriva en pleine course. La mer fut aussitôt blanche d'écume et le ciel disparut tout à fait sous un voile de nuages lancés à fond de train. La rafale suivant une direction contraire à celle du vaisseau, la *Gabrielle* recula sur sa poupe, telle qu'un cheval fougueux, quand on lui tire brusquement les rênes. Elle chassa quelques minutes dans cette position insolite, les voiles collées contre les mâts, l'arrière plongé très-avant sous l'eau, pendant que la proue se relevait, comme si le navire allait se cabrer. Mais une bouffée de vent, qui le prit à bâbord, changea son attitude: il tourna et s'inclina d'une manière effrayante. Plusieurs des nègres qui se trouvaient sur le pont, n'ayant pas l'habitude des voyages maritimes, furent précipités dans les vagues. Une prompte manœuvre eût alors été nécessaire, mais comment l'exécuter avec des matelots aveugles, qu'il fallait conduire l'un après l'autre à l'endroit voulu, et dont les mouvements trahissaient toute la maladresse de la cécité? Firmin lui-même, d'ailleurs, ne voyait plus distinctement. Il apercevait encore les gros objets, les mâts, les voiles, les fisses, la dunette; mais les cordages se perdaient pour lui dans un vague brouillard. Aussi exprimait-il sa fureur par des imprécations vraiment effroyables. Tout ce que la rage peut inspirer de blasphèmes, d'expressions délirantes, sortait de sa bouche comme une vapeur infernale. Ne montrant aucune résignation, il ne conservait même pas la dignité du malheur.

Et par une coïncidence fatale, plus la tempête augmentait, plus la position du capitaine devenait dangereuse, et plus son regard perdait de lucidité, plus il entrait avant dans les régions de l'ombre éternelle. La bise sifflait à travers les cordages, les vagues furieuses livraient au bâtiment un assaut désespéré; lui, pouvant à peine diriger ses pas, était contraint de rester presque immobile, de se cramponner au cabestan, aux agrès, aux bords du vaisseau, image de l'impuissance et de la douleur atteignant leurs dernières limites. Des larmes finirent par couler sur ses joues, larmes égoïstes sans doute, mais les premières qu'il répandait, car rien jusqu'alors ne l'avait assez ému pour lui faire verser des pleurs. Aussi furent-ils bien amers les sanglots qui soulevaient sa poitrine, aussi furent-elles bien poignantes les réflexions qui traversèrent son esprit. Après avoir fait tant de victimes, sans avoir jamais connu la pitié en face du malheur, il eut une sorte d'attendrissement rétrospectif. Il songea aux souffrances matérielles et morales qu'avaient dû éprouver tous ceux qui étaient morts dans ses entre-ponts, tandis qu'il les emmenait loin de leur sol natal, de leurs vieux parents, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs enfants et de leurs femmes; il se dit qu'il avait été bien cruel. Oui, le marchand d'hommes eut un instant des remords, mais comme les ont ces natures féroces, c'est-à-dire quand il est trop tard pour réparer leurs crimes, quand ils ne peuvent plus en commettre de nouveaux.

CHAPITRE XXII.

Le succès.

Après être restée quelque temps penchée, la *Gabrielle* tourna sur elle-même et se releva. Elle fendit alors les flots avec une rapidité prodigieuse, car elle avait le vent en poupe: les vagues, ondoyant dans le même sens, précipitaient d'ailleurs sa course, à la façon des marées d'équinoxe. Les mâts craquaient, la tempête faisait gémir les cordages, les voiles, tendues outre mesure, semblaient toujours près de se déchirer. Firmin écoutait avec une profonde terreur ces bruits sinistres, mêlés au bruit de l'Océan: un malade qui entendrait creuser sa fosse, ne serait pas plus effrayé. Par moments, il s'inclinait sur la boussole, tâchant avec ses yeux éteints d'apercevoir l'aiguille, pour juger de la direction que le bâtiment suivait. Inutiles efforts! aucune image ne pénétrait plus dans son cerveau! L'idée lui vint alors d'ôter le couvercle de l'instrument et de le questionner avec ses doigts. A force de patience, de tâtonnements délicats et attentifs, le négrier acquit la certitude que le navire rebroussait chemin. Sa colère se changeant presque en démence, il donna, de sa main fermée, un grand coup sur la boussole, la jeta à terre et la foula sous ses pieds, comme si elle avait été la cause du malheur qu'elle lui apprenait.

Et le navire labourait toujours impétueusement les vagues, et la tempête semblait augmenter plutôt que s'affaiblir. Ce vaisseau, livré aux caprices de la mer, c'était l'emblème de la justice, faisant sortir du crime même le châtement du criminel, employant tout, jusqu'à la fureur brutale des éléments, jusqu'au pouvoir fortuit des circonstances, pour venger ses lois méconnues. Instrument d'un horrible trafic, il avait changé de destination: ce n'était plus qu'une prison flottante, un sépulcre anticipé, où les coupables se débattaient contre les angoisses du désespoir, sachant bien qu'ils n'en pouvaient sortir, qu'ils étaient ensevelis tout vivants, et que l'orage déchainé autour d'eux sonnait leur glas mortuaire.

Durant l'après-midi, une voie d'eau se déclara dans la cale. Le chirurgien, qui distribuait des vivres, en eut le premier connaissance. Avec la finesse d'oreille que l'on remarque chez les aveugles, chez les plus intelligents surtout, Cabanel entendit le liquide jaillir, puis clapoter au fond du vaisseau. Il suspendit son travail pour écouter ce bruit funeste, et laissa ensuite échapper une exclamation qu'il avait répétée bien des fois dans les derniers jours: — Mon Dieu! mon Dieu! est-il possible que des créatures soient si malheureuses! — Firmin apprit bientôt ce nouvel accident. Son énergie parut alors lui revenir. Avec ce ton d'autorité qu'il savait si bien prendre naguère, il appela les matelots et les noirs autour de lui: le plus grand nombre arrivèrent, d'un pas mal assuré. Le travail de la pompe n'est pas difficile et compliqué comme celui de la manœuvre. Firmin l'organisa, par une vieille habitude de lutter contre les éléments plutôt que dans l'espoir de sauver la *Gabrielle*. Mais il fallait que la voie d'eau fût considérable, car la pompe avait beau jouer, le niveau du liquide montait peu à peu. La majeure partie des nègres, d'ailleurs, rendait de faibles services. Étenués presque tous par leur cruel emprisonnement, amaigris, découragés, souffrant de maladies pulmonaires, la force et la respiration leur manquaient bientôt.

Les marins seuls travaillaient énergiquement: ils étaient trop peu nombreux, par malheur, et la mer envahissait de plus en plus le navire. A mesure qu'elle gagnait du terrain, tous les hommes sortaient des entre-ponts, même les agonisants, et venaient se réfugier sur le tillac. Quelques-uns ne l'atteignaient que pour y mourir; ne pouvant plus supporter le grand air, ils vomissaient des flots de sang. Lorsque les moins malades comprirent leur position, de nouvelles scènes tragiques eurent lieu. Sept noirs, ne voulant point prolonger leurs douleurs, et ne tenant plus désormais à la vie, se précipitèrent dans les vagues furieuses, avec l'héroïque intrépidité des nations barbares. Un moment, ils surnagèrent au milieu de l'écume blanche et des eaux vertes, puis la mer les engloutit pour toujours. Un plus grand nombre se dirigea vers le magasin, avec l'intention de le piller et de s'enivrer. Cabanel leur résista aussi longtemps que ses forces le lui permirent; une lutte acharnée s'engagea entre ces hommes menacés d'une mort prochaine et atteints du même fléau. Vaincu, meurtri, le pauvre chirurgien dut laisser les noirs satisfaire leur avidité. Par une dernière précaution, néanmoins, il perça quelques tonneaux d'eau-de-vie, pour en répandre le contenu; mais ceux qu'il laissa intacts auraient pu enivrer pendant un mois tous les nègres qui restaient.

Les assaillants donc ne tardèrent pas à boire sans mesure l'ardente liqueur. Après un laps de temps très-court, la plupart avaient perdu la raison. Suivant leurs forces, leur complexion ou l'état de leur santé, le breuvage alcoolique produisait en eux des effets différents. Les uns tombaient dans un abrutissement profond, dans une somnolence léthargique; les autres mouraient dans des crises nerveuses; les derniers, pris d'une ivresse terrible, poussaient des hurlements farouches, sautaient, dansaient, se heurtaient contre les mâts, les plats-bords, les agrès, le cabestan, les parois de la dunette, et n'interrompaient leurs cris que pour entonner des chants sauvages qui faisaient frémir les matelots. A l'aspect de ce désordre, ceux-ci aban-

donnèrent la pompe ; ils sentaient que maintenant tous leurs efforts seraient vains : il ne leur restait plus qu'à mourir.

Le bâtiment sombrait par degrés. La cale était pleine : l'eau monta dans le premier entre-pont, le combla peu à peu, et déborda par les écoutilles. Les vagues néanmoins continuaient à ballotter le navire ainsi qu'un jouet d'enfant. Soulevé dans les airs, il glissait sur le flanc des lames, comme les traîneaux que les Russes précipitent le long des collines glacées. Tout à coup un bruit affreux et une violente secousse annoncèrent la fin de la crise. *La Gabrielle* venait de donner contre un écueil, ou plutôt d'y tomber, car une immense ondulation de la mer, après l'avoir emportée, non pas dans les nuages, suivant l'hyperbole classique, mais à une très-grande hauteur, l'avait laissée choir sur les pointes du récif. La carène était défoncée, l'avant et l'arrière près de se disjoindre. Plusieurs nègres tombèrent dans les flots, précédant de quelques minutes leurs compagnons. Les matelots sacrifiés attendirent leur sort ; Cabanel répéta son exclamation favorite : « Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible que des créatures soient si malheureuses ! » Firmin resta muet : toutes les passions humaines, toutes les tortures de l'enfer déchiraient son cœur : il semblait résigné, mais cette résignation peinte sur son visage, était plus tragique que le désespoir. Mérinos poussait des hurlements lugubres.

Cependant le navire, abandonné par la lame, descendait à sec le long des rochers, qui labouraient ses flancs. Tout le monde fut obligé de se cramponner aux mâts, aux plats-bords, aux cordages, pour ne pas être lancé à la mer. Ce fut un moment d'inexprimable angoisse. Mais le flot vint ressaisir sa proie. Soulevant encore *la Gabrielle* avec sa force colossale, il la laissa retomber sur l'écueil. C'était son coup de grâce : le tillac se brisa, et le vaisseau, mis en pièces, s'écroula, pour ainsi dire, dans la mer. Tout disparut sous les eaux. Kandiane se laissa emporter sans résistance par les lames ; quelques hommes seulement se cramponnèrent aux angles du rescif. Dans le nombre, se trouvait le pauvre Cabanel ; il faisait des efforts inouïs pour grimper au-dessus de l'atteinte des vagues ; mais le flot qui le battait sans relâche, finit par l'épuiser ; il ouvrit les mains et tomba à la renverse dans des tourbillons d'écume, en tournant vers le ciel des yeux pleins de reproches. Le sort ne pouvait plus le persécuter.

Mieux valait d'ailleurs périr dans la tourmente que de prolonger sa vie pour prolonger ses infortunes. L'écueil était un vaste banc de rochers, sans aucune terre végétale. Ça et là seulement se trouvaient quelques nappes de sable, dans la partie la plus élevée, qui formait une sorte de plateau. La circonférence en était délimitée au delà de toute expression : les rocs jetaient dans la mer de longs promontoires, des arêtes aiguës, que séparaient des anses profondes, au milieu desquelles se dressaient encore des pyramides de schiste ardoisé. Cela composait un ensemble pittoresque, mais il était impossible qu'un vaisseau ne se brisât point contre ces parois anguleuses, ne se perdît point sans retour entre ces murailles menaçantes. Les flots, cherchant nuit et jour à les escalader, les environnaient d'une ceinture d'écume : on eût dit qu'ils étaient furieux de ne pouvoir conquérir cet avant-poste du continent, perdu dans la mer sans bornes.

Un seul homme échappa au naufrage. Rozoy avait d'abord été, comme les autres, précipité du tillac ; mais son chien, la seule créature vivante qui eût conservé sur *la Gabrielle* l'usage de ses yeux, s'élança derrière lui. Tous deux plongèrent sous les vagues ; quand ils reparurent, le courageux animal tenait entre ses dents la veste de son maître et l'aider à nager. Ils atteignirent sans peine le récif, contre lequel les lames faillirent plusieurs fois écraser le capitaine. Le visage en sang, la poitrine meurtrie, les mains déchirées, il fut, à diverses reprises, sur le point de perdre connaissance. Il aurait certainement fini comme le chirurgien, sans le brave Mérinos, qui ne le lâchait pas et le tirait de toutes ses forces vers le haut de la falaise. On connaît l'adresse, la vigueur, l'instinct prodigieux du terre-neuve : le chien de Rozoy déployait, pour lutter contre le péril, les étonnantes qualités de sa race. C'était quelque chose de merveilleux que sa souplesse, son courage et sa persévérance : il profitait des saillies, des creux du rocher, des herbes marines, des moindres avantages : la lame fondait sur lui sans pouvoir l'entraîner. Le soleil avait depuis longtemps disparu dans des vapeurs rougeâtres, comme un blessé qui se traîne dans son sang : la nuit arrivait, une nuit sombre et orageuse, mais il y avait encore assez de lumière pour diriger les efforts de Mérinos. Le capitaine, d'ailleurs, avec cet instinct de la conservation qui est souvent plus fort que la volonté, le secondait de son mieux. En quelques minutes, ils arrivèrent au sommet de la falaise et s'y couchèrent, haletants, ruisselants, presque épuisés de lassitude.

Toute la nuit l'ouragan continua, toute la nuit les vagues escadèrent les rochers avec un bruit terrible, toute la nuit de froides averse empêchèrent le capitaine et son sauveur, non-seulement de fermer les yeux, mais encore de se sécher au vent d'orage. Mérinos léchait de temps en temps les mains de Rozoy, comme pour le consoler. Il rôdait ça et là, cherchant un abri ou un lieu plus commode, et finit par entraîner le capitaine vers une de ces nappes de sable qui formaient le terrain de l'île. C'était une couche moins dure que le rocher nu. Mais l'intelligent animal avait beau faire, rien ne pouvait

adoucir la profonde désolation du naufragé. Accroupi, la tête dans ses mains, il écoutait, avec un sombre désespoir, le grondement des flots autour de l'écueil, le fausset moqueur de la bise, les lugubres clameurs des oiseaux de tempête, et le roulement du tonnerre, qui avait fini par mêler sa voix solennelle au fracas de l'orage.

Vers le matin, le ciel se calma et les flots s'assoupirent : on eût dit qu'ils étaient fatigués d'une si longue tourmente. Une chaude brise de l'équateur remplaçait le vent de sud-ouest ; le maître et le chien s'endormirent. Le sommeil du capitaine aurait été probablement fort long, si une chaleur insupportable n'avait fini par le réveiller. Depuis un certain nombre d'heures, le soleil des tropiques dardait sur lui ses rayons de feu. Tombant toujours à la même place non-seulement ils avaient séché les habits de Rozoy du côté qu'ils frappaient, non-seulement ils avaient chauffé le sable autour de lui, mais lorsque le marchand d'hommes recouvra l'usage de ses facultés, il sentit comme une empreinte brûlante sur sa peau. Oubliant qu'il était aveugle, il porta les mains à ses yeux pour les frotter : une douleur assez vive lui rappela que ces organes morts ne pouvaient plus désormais lui servir. Il se leva, appela son chien, qui dormait encore et voyait en songe de magnifiques morceaux de viande crue : Mérinos, éveillé tout à coup, se pressa contre les jambes de son maître, puis gambada autour de lui : les flots de lumière, qui tombaient du ciel bleu, réjouissaient l'animal dévoué. L'ambitieux capitaine cherchait pendant ce temps une corde, une ficelle, pour lui mettre au cou et se faire guider par lui : son orgueil fléchissant enfin devant la nécessité, il se résignait à se laisser conduire comme un mendiant aveugle. Il trouva dans une de ses poches une aune environ de cette cordelette qu'on place au bout des fouets et qui porte le même nom : c'était le reste d'une pelote, avec laquelle il avait garni de mèches nombreuses son instrument despotique. Il l'attacha au collier de Mérinos et en prit une extrémité dans sa main, car il craignait de tomber du haut des rocs sur la grève ou dans la mer. Une autre inquiétude le tourmentait : n'ayant pas mangé la veille au soir, ni durant la nuit, il éprouvait une faim terrible, à laquelle se joignait une soif des plus ardentes. Où trouverait-il de l'eau ? Comment se procurer de la nourriture ? La première question fut bientôt résolue : comme il se dirigeait vers la côte où il lui semblait que le naufrage avait eu lieu, il entendit boire son chien. Il se baissa, tâtonna et acquit la certitude que son guide s'abreuvait en une flaque d'eau formée par la pluie. Quand il se fut désaltéré, il continua sa route vers la mer : il ne craignait plus la soif, car il était probable que, sur cet écueil plein d'anfractuosités, d'autres creux faisaient l'office de réservoirs. Peut-être d'ailleurs découvrirait-il une source. Mais les aliments, où les chercher ? L'île renfermait-elle des arbres ? Pourrait-il vivre de dattes, de bananes, de noix de coco ? Il ne fallait songer ni à la chasse, ni à la pêche : rien n'est maladroit et impuissant comme un aveugle. Tout au plus aurait-il ouvert des huîtres et des moules avec son couteau de poche. S'il avait pris le chemin de la plage, c'était dans l'espoir que la vague y aurait jeté quelques provisions de *la Gabrielle*, des tonneaux de vin ou de rhum, des caisses de viande salée ou de biscuit. Mais de ce côté, justement, l'île n'avait pas de grève : les roches descendaient dans la mer jusqu'à une grande profondeur : il n'existait pas la moindre bande de sable entre la haute falaise et l'onde éternellement agitée de l'Océan. Firmin s'abusait donc à cet égard, comme il s'abusait en pensant que l'écueil stérile pouvait être paré d'une abondante végétation. Bientôt il fut contraint de s'arrêter : la pente des roches commençait, le bruit de la mer frappait plus distinctement son oreille, et les mouettes, les castagneux, troublés par son approche, s'envoaient en poussant des cris sauvages. Ne sachant jamais bien où il posait son pied, il n'osa descendre le long du talus inégal : un faux pas pouvait le précipiter dans l'abîme ou le briser sur les pointes du récif. Son chien était sa dernière ressource : il le détacha, puis étendit la main du côté de la mer, en criant : Apporte ! apporte ! Mérinos descendit la falaise avec une agilité merveilleuse et ne tarda point à revenir, tenant dans sa gueule un objet qui, par moments, heurtait contre les rocs, faisait entendre un bruit métallique. Rozoy s'efforçait de deviner ce que ce pouvait être, lorsque le robuste animal déposa sur ses pieds un fusil. C'était un souvenir. Se rappelant l'adresse avec laquelle son maître abattait les oiseaux de mer et les oiseaux de rivière, quelquefois rien que pour les lui envoyer chercher, Mérinos avait été ravi de découvrir l'arme à feu, aux trois quarts plongée dans l'eau. Elle remplissait le capitaine d'une émotion pénible, car elle lui faisait sentir cruellement son impuissance. Un aveugle armé d'un fusil, quelle image grotesque et dérisoire ! Ce n'était pas assez que la fortune l'accabât, elle le raillait encore ! Dans son dépit, le négrier lança contre les rocs l'instrument inutile. Le fidèle animal, ne comprenant rien à ce transport de mauvaise humeur, regarda le capitaine d'un air désconcerté ; mais, sur un nouveau signe, il se remit en quête. Après bien des recherches, il apporta un jambon, le seul morceau de viande que les requins n'eussent pas dévoré ou les flots poussés au large. Le maître et le chien satisfirent leur violent appétit, au moment où il allait se changer en torture. — Combien de repas ferons-nous encore ? se demanda le capitaine quand il eut apaisé sa faim. Et l'idée qu'il pourrait mourir, faute d'aliments, sur ce rocher désert,

lui traversant l'esprit pour la première fois, il fut saisi d'une telle horreur, qu'il poussa involontairement un cri terrible : tous les échos de l'île en retentirent et le son lamentable se prolongea bien loin sur la mer.

Quelques jours après, le vieux Rozoy et son fils Anatole regagnaient leur cabane, emportant leurs filets humides sur une gaffe dont chacun d'eux tenait un bout. La pêche avait été des plus mauvaises. Depuis deux semaines un vent de sud-ouest battait les flots et les maintenait dans une sorte d'état convulsif. Ou bien l'on ne pouvait pas quitter le rivage, ou bien l'on ne prenait que peu de poisson, en courant de vrais dangers. Rozoy n'avait jamais vu un si triste équinoxe de printemps. Le père et le fils se dirent à peine quelques mots, soit pendant qu'ils marchaient sur la plage, soit pendant qu'ils prenaient leurs repas. Ils se mirent ensuite devant un feu de broussailles, qui flambait dans la cheminée rustique. Par intervalles, le souffle orageux du dehors poussait, en gémissant, la fumée jusqu'au milieu de la chambre : les volets clos tressaillaient sur leurs gonds et le bruit lointain des vagues portait à de mélancoliques rêveries. Le père et le fils avaient allumé leurs pipes : la mère rangeait la vaiselle. A en juger par l'expression de ses traits, le vieux Rozoy était d'une humeur sombre : il y avait peu d'argent dans la cabane et il ne voyait pas trop quand il pourrait en gagner.

— C'est singulier, dit-il enfin, le capitaine ne nous donne plus de ses nouvelles. Il y a bien huit mois qu'il ne nous a écrit.

— Cela m'inquiète, je l'avoue, répondit la femme du pêcheur : il saisit ordinairement toutes les occasions pour nous envoyer quelques mots.

— Et il y joint quelque petite somme qui nous aide à vivre. Un pareil secours serait bien venu maintenant. Cette maudite rafale n'a pas cessé depuis quinze jours, et si elle dure longtemps encore, il faudra que nous allions à l'hôpital.

— Le vent ne peut manquer de changer bientôt, dit le fils ; rien n'est variable comme la mer et le ciel. Ce serait une chose inouïe qu'une tempête de plusieurs mois.

— Cela s'est vu pourtant, reprit le vieux pêcheur ; mais tu ne t'inquiètes de rien. Pourvu que tu trouves de quoi manger à l'heure des repas et que la maison ne s'écroule point sur nous, tu vis aussi tranquillement que si nous avions des rentes. Peu t'importent nos soucis et la manière dont nous faisons face aux dépenses.

— Mais, mon père, est-ce que je ne vous aide pas dans tous vos travaux ? Est-ce que je ne me réserve pas toujours la plus dure besogne ? M'avez-vous jamais vu épargner mes peines ?

— Sans doute, sans doute, tu es laborieux, mais cela ne suffit pas : ton indolence et ta maladresse nous font croupir dans la gêne ; tu ne sais pas vendre, tu ne sais pas te tirer d'affaire, tu n'imagines rien. Ce n'est pas toi qui serais devenu capitaine de vaisseau !

— Si je vous avais quitté, comme Firmin, vous seriez seul, mon père, et je doute que cela vous rendit plus heureux. L'année dernière, quand vous étiez malade, ni les remèdes ni les soins ne vous ont manqué. J'agis pour le mieux et je ne saurais en faire davantage.

— Comment, dit le vieux Rozoy d'un ton bourru et avec une certaine impatience, tu ne peux pas apprendre à rançonner la pratique, à mettre dedans ces gueux de revendeurs ? Personne ne tire moins bien que toi parti de sa marchandise ; tu nous ruines, quand je t'envoie au port, et, vieux comme me voilà, je ne saurais y aller toujours moi-même.

— Que voulez-vous ? dit Anatole en tournant vers le pêcheur ses yeux bruns et sincères, dans lesquels se peignait la tristesse, je ne sais pas m'y prendre, et malgré tous mes efforts, je ne m'aperçois point que je devienne habile. Mais c'est bien dur aussi ! Pour gagner quelques sous de plus sur un lot de poisson, il faut tant ruser, tant se démener, tant faire de serments et conter d'histoires, que je désespère d'y réussir. J'entendais l'autre jour la mère Boissel prendre Dieu, la Vierge et tous les saints du paradis à témoin que sa marée était fraîche : elle mentait cependant. Et je me disais en moi-même : Voilà ce que je ne pourrai jamais faire !

— Tu iras loin avec ces principes ! répliqua dédaigneusement le vieillard en lançant une bouffée de tabac.

— Mais pourquoi tant nous inquiéter, mon père ? La vie est si courte, on meurt dans notre profession d'une manière tellement brusque et inopinée ! Dufrêne se tourmentait beaucoup aussi ; jamais la pêche n'était assez abondante, jamais le poisson ne se vendait assez cher. Il avait une figure sombre, morose, chaque fois qu'on le rencontrait. Eh bien ! un coup de vent a fait tourner sa barque la semaine dernière : on n'a pas même retrouvé son cadavre.

— Voilà bien de tes raisonnements ! dit le vieux pêcheur, tandis que le rouge lui montait au visage. Que le diable emporte toutes ces maximes de meurt-de-faim !

La mère quitta sa vaisselle et se tourna vers son fils, en croisant ses mains sur son épigastre.

— C'est une honte que de parler ainsi ! dit-elle. Comment oses-tu tenir devant moi un semblable langage ? Ah ! des parents sont bien malheureux, quand le ciel leur envoie un propre-à-rien de ton espèce !

Anatole regarda les traits furieux du couple avide, puis, mettant

sa pipe de côté, il baissa la tête, et deux grosses larmes, coulant le long de ses joues, tombèrent sur son rude pantalon de travail.

Or, le soir même où l'on maltraitait ainsi le pauvre jeune homme, le capitaine Firmin expirait dans son île déserte. Lui et son chien s'étaient nourris plusieurs jours du morceau de porc trouvé par Mérinos. Il avait fallu jeûner ensuite : quelques moules fixées au bas des rochers avaient encore soutenu le marchand d'hommes, mais son compagnon de misère fut réduit à une abstinence complète. Le robuste animal cherchait infatigablement des vivres ; il parcourait dans tous les sens l'écueil solitaire et en fit deux ou trois cents fois le tour. Rien ne se présentait à sa vue : pour tromper la faim qui l'obsédait, Mérinos buvait incessamment de l'eau dans les creux des rochers ; mais cet expédient illusoire ne le délivrait pas de son appétit. Brûlé par le soleil, accablé de lassitude, il fut bientôt en proie aux tourments du besoin. Une tentation affreuse s'empara de lui : la nature lui conseillait de se jeter sur le capitaine et de le dévorer ; mais son attachement le retenait. Il y eut donc entre son affection et son instinct une lutte épouvantable. Par moments, il courait çà et là, comme pris de démente, pour éloigner de lui le terrible désir : dans d'autres instants, la douleur plus forte le ramenait vers Rozoy. Il fixait alors sur lui des yeux ardents, passait sa langue avide sur ses lèvres et sentait les muscles de ses jambes se roidir, le poussant malgré lui à la curée. Sa proie était là, sous ses yeux : il lui suffisait d'un bond pour l'atteindre, pour la saisir, pour calmer les tortures de ses entrailles. Mais une douce parole de son maître, la figure de Rozoy qui se tournait vers lui, l'habitude de le respecter, de l'aimer, arrêtaient subitement le fidèle animal. Quand il eut passé quelque temps au milieu de ces cruelles alternatives, le dégoût, les soulèvements d'estomac que cause une faim prolongée, terminèrent le combat que se livraient en lui les deux principes. Le généreux quadrupède finit par mourir auprès de son maître, en tournant vers lui des regards affectueux, et le capitaine fut sauvé... sauvé pour quelques heures.

Le lendemain soir, il expirait à son tour. Conservant une faible espérance qu'un navire pourrait l'apercevoir, il avait fait longtemps des signaux inutiles. Puis, la force l'abandonnant, il se coucha sur la pierre pour ne plus se relever. Le soleil disparut dans des vapeurs cramoisies, comme une tête coupée qui s'enfonçait dans une mare de sang : la brise se prit à gémir autour de l'écueil, les lamentations des vagues se mêlèrent aux sinistres clameurs des oiseaux nocturnes. Le lendemain, le commandant de la *Gabrielle* avait cessé de vivre.

Quelques années après, un bâtiment qui avait besoin d'eau se mit en panne dans le voisinage de l'écueil. Des matelots se dirigèrent avec la chaloupe vers l'île inféconde. Il soufflait un vent frais de nord-est, qui poussait les vagues sur les rocs, où elles produisaient les incidents les plus variés, les effets les plus poétiques. Tantôt, se perdant au milieu de cavernes profondes, elles les remplissaient de bruits sourds et lugubres ; tantôt, se précipitant contre une paroi perpendiculaire, elles montaient à cent pieds de haut, puis retombaient sous forme de pluie et de brouillard ; ici elles serpentaient dans un étroit canal plein de saillies, de crevasses, d'accidents bizarres, qui semblaient exciter leur fureur ; là, elles escaladaient plusieurs gradins de schiste bleuâtre, s'épandaient en écume sur la plate-forme, où elles venaient aboutir, et retombaient en blanches cascades. Les marins trouvèrent difficilement une baie paisible, du côté contraire au vent, qui leur permit de descendre et d'amarrer leur barque. A peine ils avaient commencé leur recherche, qu'ils aperçurent au bord d'une terrasse naturelle le squelette d'un chien : à une centaine de pas, ils découvrirent ensuite le squelette d'un homme. C'était tout ce qui restait du capitaine Firmin, de son ambition, de sa ruse et de son orgueil.

Telles sont les voies secrètes de la justice : méconnue, outragée presque sans relâche, elle n'en demeure pas moins la reine du monde ; punissant tôt ou tard les fautes et les crimes, elle frappe, elle détruit les nations qui méconnaissent ses lois, mutilé et dégrade les talents qui croient pouvoir se passer de ses inspirations, trouble le jugement, fait avorter les desseins des hommes qui ne se laissent point guider par elle dans la pratique. Des cités jadis opulentes n'offrent plus qu'un amas de ruines, où poussent les herbes de la solitude, où se tapissent les bêtes fauves ; des régions immenses sont devenues désertes et sauvages, des continents même se trouvent menacés de la dépopulation, parce que leurs habitants ont violé ou violent encore de gaieté de cœur les immuables principes du droit. Quelques individus meurent avant le jour du châtement, mais le plus grand nombre des coupables le subissent, les uns dans toute son apreté, les autres sous les dehors trompeurs de la joie et du bien-être. Par suite d'une loi terrible d'ailleurs, les enfants sont punis des fautes de leurs pères, car le mal, germe funeste, ne peut manquer de produire la souffrance, quelle que soit l'époque où mûrisse ce fruit amer. S'il y a toujours beaucoup de victimes innocentes, il y en a bien peu dont les douleurs et la mort ne soient vengées, non pas dans un autre monde, mais dans celui-ci. La logique des faits amène ces résultats infailli-

bles : elle accomplit par de mystérieux moyens les décrets de l'éternelle équité. Semblable aux émissaires des tribunaux secrets, elle atteint le criminel dans toutes les positions de la vie et le soumet à cette grande loi de l'expiation, sans laquelle l'univers n'offrirait qu'un spectacle de désordre, effroi de la conscience, et ne serait bientôt plus qu'un vaste sépulcre, où achèveraient de tomber en poussière les dé-

bris de la race humaine, exterminée par sa propre scélératesse. Les nations qui vivent sont celles dont les qualités l'emportent sur les défauts : quand ces proportions changent, le sort du peuple change immédiatement. L'histoire, pour quiconque l'examine avec soin, n'est qu'une perpétuelle application du dogme des peines et des récompenses.

LE MEUNIER DE MANSFIELD.

I.

D'après une vieille tradition¹, le roi Henri II d'Angleterre, s'étant perdu à la chasse dans l'immense forêt de Sherwood, fut bien embarrassé pour trouver un gîte. Les bois n'étaient point alors sillonnés de grandes routes, qui permettent toujours de prendre une direction et d'atteindre la lisière. Quelques sentiers peu battus s'offraient seulement de loin en loin : pour les poteaux indicateurs, c'est un luxe moderne auquel on n'avait point encore songé. Depuis longtemps le soleil avait disparu derrière les collines : les ombres du soir se mêlaient à l'obscurité qui tombe des épais feuillages, et un silence imposant succédait aux vagues chansons des oiseaux. Le prince arrêta son cheval couvert d'écume : il était fatigué lui-même, et se demanda ce qu'il allait faire.

Après cinq minutes de délibération il résolut de marcher encore à l'aventure ; puis, en désespoir de cause, de s'étendre sur la mousse, d'appuyer sa tête contre un arbre, et de passer la nuit tant bien que mal. Son costume était propice pour l'exécution de ce plan : il portait un habit de gros drap de Lincoln, et avait l'air d'un simple particulier. Il s'avança donc lentement sous les ogives ténébreuses de la forêt, prenant garde aux souches et aux buissons qui eussent arrêté ou fait trébucher sa monture. Il cheminait depuis quelque temps, lorsqu'il aperçut dans le demi-jour d'une clairière un homme saupoudré de farine. C'était un meunier qui retournait chez lui.

— Compagnon, lui dit le chasseur, peux-tu m'indiquer la route de Nottingham ?

Il se croyait moins éloigné de cette ville que de tout autre lieu.

— Je crois, répondit le meunier, que vous ne perdez pas facilement votre chemin.

— Et pourquoi le penses-tu ?

— Parce que vous m'avez l'air d'un voleur, et que le chemin de vos pareils, c'est celui qui les mène au pillage. Excusez ma franchise ; je ne dis point cela pour vous flatter.

Le prince ne put s'empêcher de rire.

— Oh ! riez, si bon vous semble, mais tenez-vous à distance ; ne descendez pas de cheval, ou je vous fends la tête. La perte ne sera pas grande.

Le meunier, en articulant ces mots, brandissait un gourdin de houx.

— Tu me fais tort, reprit le roi ; je suis un gentilhomme de famille honnête. Je cherche un logement pour la nuit.

— Un logement ? Est-ce que tu n'as pas dormi plusieurs fois à la belle étoile ? Je gage que tu n'as pas un sou dans ta bourse ; que tu portes sur ton dos ta fortune entière.

Le paysan, tutoyé par le roi, ne voulait point lui laisser cet avantage.

— J'ai de quoi payer ce que j'achète, et je donnerais quatre schellings pour ne pas rester dehors.

— Alors, reprit le meunier, c'est que tu portes sur toi la fortune des autres.

— Celle de mon père, brave homme, je te le jure par Notre-Dame.

— Eh bien ! par mon écuelle, dit le paysan, si tu ne mens pas, je te logerai cette nuit pour quatre schellings.

— Touche là, repartit le prince, et ne me soupçonne plus.

— Un moment, un moment, je ne vais pas si vite. Pour te donner la main, je veux te connaître un peu mieux. J'ai l'habitude, vois-tu, de ne serrer que la main des honnêtes gens.

Le roi tourna bride, et les deux interlocuteurs se dirigèrent vers le moulin. Lorsqu'ils eurent marché environ un quart d'heure, ils entendirent le murmure de l'eau sous de grands saules ; non point des saules tels qu'on les voit dans nos campagnes, tortueux, rabougris, décapités, mais des arbres élégants, qui paraient leur belle taille d'une abondante verdure. Le prince et John Reeve (c'est ainsi que s'appelait le meunier) longèrent quelque temps le bord du ruisseau ; enfin le tic-tac de l'usine champêtre et le bruit de la roue explorée leur annoncèrent qu'ils touchaient au but. La maison, petite, couverte en chaume, offrait la plus médiocre apparence. Le meunier conduisit

son hôte vers l'étable, où sa monture fut logée près d'une vache et d'un ânon. La pauvre bête n'avait jamais été traitée d'une manière si peu cérémonieuse. John Reeve entra ensuite le premier chez lui, sans y mettre plus de façons.

Le roi jeta un regard dans la cabane ; il n'en avait jamais vu de si fumeuse. Assise sur un escabeau, devant la cheminée, mistress Reeve faisait cuire un pudding. Une chandelle de résine éclairait la pièce.

— Approche un peu, que nous voyons ta figure, dit le meunier à son hôte.

— Examine-moi bien, répondit le monarque, et ne te gêne pas.

— Allons, ta face me plaît ; tu as une physionomie honnête. Tu coucheras avec mon fils Richard.

La dame du lieu, qui avait considéré attentivement le roi, ne put s'empêcher de faire une observation.

— Je conviens qu'il a bonne mine ; toutefois, John, vous devriez agir avec plus de prudence. Qui nous assure que ce n'est pas un vagabond sans sou ni maille, ni feu ni lieu ?

Le roi, ôtant son chapeau et la saluant, lui dit d'un air modeste :

— Ma chère dame, je suis un pauvre serviteur de la cour ayant perdu sa route... Accueillez-moi favorablement, et je vous récompenserai selon mes moyens.

La femme du meunier se tournant alors vers son mari :

— Ce jeune homme paraît décidément d'une bonne famille, murmura-t-elle, son costume et ses manières le prouvent, ce serait un péché que de le mettre dehors.

— Certainement, reprit John, ce n'est pas un homme sans éducation. Voyez comme il parle respectueusement à ses supérieurs.

— Mon garçon, dit la meunière, vous êtes ici le bienvenu, et j'ose dire que vous serez convenablement logé. Nous allons mettre dans le lit de la paille fraîche et de bons draps de chanvre. Ils sont un peu gros et un peu bruns, mais vous ne devez pas être difficile.

— Et puis, ajouta le meunier d'un air superbe, vous coucherez avec le fils de la maison.

Comme il articulait ces mots, Richard sortit d'une pièce voisine. C'était un grand gaillard aux yeux bleus, à la chevelure jaune, qui portait sur sa figure l'expression d'une malicieuse bêtise.

— Richard, dit le meunier, voici un compagnon que je t'ai amené pour cette nuit.

— Je pouvais bien coucher tout seul.

— Certainement que tu pouvais coucher tout seul, mais nous avons promis de recueillir ce voyageur égaré.

— Ça m'est égal ; je ne tiens pas à lui donner la moitié de mon lit.

— Allons, Richard, lui dit sa mère, il faut un peu se gêner pour le prochain.

— C'est pas mon prochain un homme que je ne connais pas.

— Mais, je suis ton père, moi, répondit John, et je veux que tu obéisses.

— Est-il propre au moins l'individu ? Camarade, parlez franchement : n'avez-vous ni gale ni vermine ?

— Pas plus que toi, dit le prince.

— Ah ça, vous me tutoyez donc ? eh bien ! je vous tutoierai aussi. C'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas coucher avec un homme malsain.

A cette dernière apostrophe, le roi perdit toute domination sur lui-même et partit d'un tel éclat de rire, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Les habitants du moulin l'imitèrent sans trop savoir pourquoi, et les quatre personnages s'assirent pour souper. La ménagère plaça sur la table son pudding, un gâteau aux pommes et une canette de bière écumeuse. Le roi avait faim, il mangea de bon cœur ; les figures ne tardèrent pas à s'épanouir.

— Je bois à ta santé, compagnon, dit John Reeve, et à celle de tous les maris battus et contents.

— Je bois à la tienne, et je te remercie de ton accueil, répondit le prince. Ce second verre est en l'honneur de ton fils Richard.

— Tu veux me flatter, malin, s'écria le jeune homme. Eh bien ! ça va ; je te rends ta politesse.

Et il but un grand verre d'ale,

¹ Voyez les *Reliques of ancient english poetry*, published by Thomas Percy, bishop of Dromore.

— Ma femme, dit le meunier, si tu nous allais querir un morceau de venaison ?

— J'en mangerais volontiers, grommela Richard en avalant le reste de son pudding.

La ménagère quitta la chambre, puis revint avec un énorme pâté de lièvre et de chevreuil.

— Goûte-moi cela, dit le meunier en coupant une tranche, et la servant au prince, mais n'en laisse pas sur ton assiette. C'est quelque chose d'excellent.

— Tu as raison, mon brave; on ne m'a jamais rien offert de meilleur.

— Ce n'est pas une friandise, allez, reprit le fils de la maison, il y en a tous les jours sur notre table.

— Et où achetez-vous de pareil gibier? demanda Henri II.

— Nous ne l'achetons point, par ma foi! Il ne coûte pas un penny. Nous le trouvons ici tout près, dans la forêt de Sherwood. Nous prenons quelques libertés avec les daims et les chevreuils du roi.

— Mais alors, c'est du braconnage?

— Belle question, parle! tu vois bien que je te l'explique. Où est donc ton esprit, camarade ?

— Nous avons toujours deux ou trois bêtes dans notre grenier, dit John Reeve, et ce ne sont pas les moins bonnes. Nous choisissons les plus grasses et les mieux pourvues de chair. Ne va pas en parler sur-tout ! Je ne voudrais pas pour dix schellings que cela fût connu du roi.

— N'ayez pas peur, ce n'est pas moi qui trahirai votre secret.

— Buvez donc, reprit John, un dernier coup en l'honneur de ce bon prince, qui nous fournit de viande toute l'année.

— Que Dieu lui accorde un long règne ! personne ne lui porte plus d'intérêt que moi, dit l'hôte en souriant.

Les convives se séparèrent ensuite : un profond sommeil ne tarda pas à leur fermer les yeux.

Le lendemain, l'aube se soulevait à peine sur sa couche de nuages et tout le monde dormait encore dans la chaumière, lorsque de grands coups d'épieu agitèrent la porte.

— Qui diable frappe ainsi ? se demanda le maître de la cabane réveillé en sursaut.

Les coups redoublant de violence, le meunier se jeta hors du lit et se hâta d'aller ouvrir.

Une troupe de courtisans, de veneurs et de domestiques entourait le moulin.

— N'avez-vous pas vu le roi Henri II, qui s'est perdu hier soir à la chasse ? demandèrent plusieurs voix.

— Pardieu ! non, répondit John. Un si grand prince n'aurait pas voulu loger dans ma maison.

— Voici pourtant des pas de cheval qui semblent annoncer le contraire.

— Oh ! c'est un garnement auquel j'ai donné l'hospitalité pour une nuit.

Comme il articulait ces mots, le prince parut sur le seuil : Gertrude et son fils arrivèrent presque en même temps. Dès que les seigneurs aperçurent le roi, ils se découvrirent tous.

— Je t'ai promis de te récompenser, dit le roi au meunier d'un ton menaçant ; à genoux, malheureux !

Et il tira son épée du fourreau.

John Reeve pensa qu'il allait lui couper la tête. Gertrude et Richard s'écrièrent :

— Grâce ! grâce ! monseigneur !

— Point de prières ! dit le roi ; et abaissant la main, il frappa le meunier sur les épaules du plat de son épée.

— Je t'arme chevalier du blutoir, reprit le monarque. Tu mettras dans tes armoiries un pâté sur champ de gueules, avec quatre sacs de farine aux angles de l'écusson.

Les courtisans sourirent, et le prince, montant à cheval, s'éloigna d'un air grave, sous lequel perçait l'enjouement. La noble cavalcade disparut bientôt derrière les vieux chênes de la forêt.

II.

Henri II, ayant terminé sa partie de chasse, quitta la province de Nottingham et retourna dans sa bonne ville de Londres. Quand il passait en revue les plaisirs que lui avait procurés cette expédition, l'aventure du moulin lui semblait la plus divertissante. Il ne se rappelait pas s'être jamais si bien amusé.

Un jour qu'il était dans une disposition toute contraire et s'ennuyait royalement, l'idée lui vint de donner une suite à cette comédie champêtre. Il fit part de son projet aux seigneurs de la cour.

— Nous allons bientôt célébrer la fête de saint Georges, milords. Que diriez-vous si j'invitais le meunier de Mansfield ? Il serait plaisant de le voir à Westminster, accompagné de son lourdaud de fils, qui est maintenant un jeune squire, puisque j'ai armé le père chevalier. Si madame Reeve les escortait, notre joie serait complète.

— Le plan est délicieux, admirable, s'écrièrent les courtisans.

Un héraut d'armes, auquel on eut soin de faire la leçon, partit pour le comté de Nottingham. Il était de la province et connaissait à

merveille les localités. Il entra dans la chaumière au moment où John Reeve fermait un sac de farine.

— Que Dieu garde Votre Honneur, dit-il respectueusement, et exauce tous les vœux de votre dame ! Puisse-t-il accorder à votre fils Richard, cet écuyer de si grande espérance, la fortune et le bonheur dont il est digne ! Je vous salue de la part du roi, notre maître ; il vous invite aux réjouissances qui auront lieu dans son palais pour fêter la Saint-Georges. Ne manquez pas d'y venir.

— Cela m'a l'air d'une plaisanterie, sur ma parole ! dit le meunier. Que diable ferions-nous donc à la cour ? Je ne sais, mais votre démarche m'inquiète.

— Bien sûr, s'écria Richard, nous finirons par être pendus.

— Vous vous méprenez complètement, dit le héraut d'armes. Le prince n'a que de bonnes intentions à votre égard. Son seul désir est de vous distraire et de vous récréer.

— Vous ne me trompez point ? reprit le meunier. Alors Mon Honneur est satisfait de cette nouvelle. Aussi, quoique je ne sois pas riche, je vais vous donner un pourboire. Tenez, mon ami ; certifiez bien au roi que nous lui sommes dévoués en toute chose.

Et John Reeve offrit trois liards au messager. Le héraut laissa échapper un sourire, et faisant de grandes révérences, accepta le don du villageois. Il prit ensuite congé d'eux avec les démonstrations de la plus profonde humilité. Quand il fut revenu aux bords de la Tamise, le récit de son voyage égaya toute la cour, et il montra malicieusement le cadeau que lui avait fait le chevalier.

Son message avait mis les habitants du moulin dans un trouble aisé à comprendre. John Reeve était fort inquiet de la manière dont il allait se présenter devant le roi.

— Bonté du ciel ! dit-il à Gertrude, il va falloir en faire de la dépense ! Quand nous devrions nous ruiner, je ne veux pas que ces beaux milords se moquent de nous. Commençons par acheter des habits neufs, oh ! tout ce qu'il y a de mieux ! Nous nous procurerons ensuite des chevaux, des domestiques, des brides, des selles, des mouchoirs de poche et le reste.

— Ah ça, John, est-ce que vous perdez la tête ? lui répondit Gertrude. Qu'avez-vous besoin de vous tourmenter ainsi ? Croyez-vous qu'on ne sache point ce que c'est que le beau monde ? Voilà bien de quoi faire de l'embarras ! Ma robe brune n'est-elle pas encore très-bonne ? Il n'y a pas plus de sept ans que je la porte les dimanches : je la retournerai et la mettrai à la mode. J'arrangerai vos habits et ceux de notre fils comme le meilleur ouvrier de Nottingham. Ne craignez rien, vous aurez l'air d'un gentilhomme. Pour les chevaux, vous emprunterez ceux de Pierre Cockle. Je vous ferai des selles avec de la paille d'avoine et des sacs. L'âne me servira de monture, et nos traversins me fourniront de quoi m'y asseoir comme une reine.

— A la bonne heure ! reprit le meunier ; tu nous tires d'affaire, sans vider notre bourse. Ce sera pour nous tout profit et tout honneur.

— Oui, mais le cheval de Pierre donne des ruades, marmotta Richard, je ne veux point me casser le cou.

— Tu prendras l'autre, nigaud, et s'il se cabre, tu te tiendras à la crinière.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, les trois convives se mirent majestueusement en route. L'espiègle Richard formait l'avant-garde : pour se donner meilleure tournure, il avait fixé une plume de coq à son chapeau ; John Reeve tenait son poing sur sa hanche ; la meunière était roide comme une dame de pique. Elle minaudait tout le long de la route et considérait les passants d'un air de protection.

Ils atteignirent ainsi la capitale de l'Angleterre, faisant la joie de quiconque les voyait. Le prince était dans la grande salle de Westminster, avec l'élite de la noblesse, quand l'huissier, qui avait appris son rôle, annonça hautement les villageois.

— Son Honneur sir John Reeve, chevalier du blutoir, milady, son épouse, et le jeune écuyer Richard, leur fils et héritier présomptif.

Henri et les courtisans s'avancèrent pour les recevoir.

— Sir John, dit le roi, vous êtes bien aimable de vous rendre à notre invitation. Vous allez embellir notre fête, aussi bien que votre dame et votre vaillant fils.

— Tiens ! cria celui-ci, est ce que vous me reconnaissez ?

— Comment pourriez-vous sortir de ma mémoire ! n'ai-je point passé une nuit avec vous ?

— C'est vrai, dit Richard, et je me souviens même que vous ne sentiez pas bon.

Un éclat de rire universel accueillit ces paroles.

— Pourceau ! face de pendu ! s'écria John Reeve, ne parle point grossièrement au roi, ou que le diable te crève les boyaux !

Cette remontrance accrut la gaieté générale. Le monarque prit la meunière par la main pour la conduire vers la salle du banquet. A chaque propos que lui adressait Henri, elle suspendait sa marche et lui faisait la révérence. Les dames entourèrent les deux paysans, qui se confondaient en salutations. Les convives ne tardèrent pas à être placés.

Pour intimider les paysans, le roi commença par présider le festin d'un air grave. Mais peu à peu son expression se radoucit, et, emplissant son verre, il proposa un toast en l'honneur du chevalier,

— Je bois à la santé de John Reeve, dit-il; je le remercie publiquement d'avoir honoré cette fête de sa présence; que chacun de vous me fasse raison!

— Ma foi! sire, quand je devrais boire une bouteille, je répondrai gaillardement à votre politesse. On ne manque de rien chez vous: j'ai ici du vin, de l'ale, de la bière de table. Je vous fais mon compliment.

— Mais, dit le prince, ne trouvez-vous pas qu'un peu de votre excellente venaison ne gênerait point le dîner?

— Chut donc! s'écria Richard. Voilà comme vous tenez votre parole! Vous mangez chez nous et puis vous allez nous trahir! ce n'est pas brave.

— Ne vous mettez pas en colère, dit le prince: il vaudrait mieux porter, comme moi, la santé de votre honorable père. Seriez-vous, par hasard, mécontent du service?

— Est-ce que vous appelez ça de la nourriture? C'est du tripotage tout simplement; ça vous passe dans le gosier sans qu'on s'en aperçoive. J'aimerais mieux, voyez-vous, une bonne tranche de saucisson.

— Ce serait effectivement une chose délicate et une rare friandise. Mais où pourrait-on s'en procurer?

— Oh! il ne faudra pas courir bien loin, reprit le jeune écuyer. Si ça peut vous être agréable, vous allez en avoir à l'instant même.

Et Richard, se levant, tira de ses braies un saucisson tout chaud du séjour qu'il venait d'y faire.

— Voilà, notre prince: vous pouvez manger à votre aise.

— Mangez d'abord; je pense que vous n'en aurez pas de trop pour vous. La prochaine fois, je goûterai de votre mets favori.

La naïveté des paysans continua de divertir les seigneurs et les dames pendant tout le repas. Enfin, on quitta la table, et la musique donna le signal de la danse. Les groupes se formèrent; nos trois personnages se mirent en rang. La gaieté alors ne connut plus de bornes: les rustiques allures, les gestes bizarres du meunier, de sa femme et de son fils réjouirent si bien les spectateurs, qu'ils se tenaient les côtes et n'essayaient même plus d'observer les lois du décorum.

Le prince leur témoigna sa vive satisfaction, et prenant Richard par la main, le conduisit près des dames.

— Vous êtes en âge de vous marier, lui dit-il, choisissez parmi toutes ces belles personnes. Vous épouserez celle qui vous plaira.

— Merci, merci, s'écria Richard, on dirait qu'on les a détachées des fenêtres peintes de notre église! J'aime mieux Betty la rousse, c'est

mon cœur, c'est ma vie, c'est elle qui deviendra ma femme. Elle m'a juré qu'elle avait encore sa vertu.

— Vous me permettrez pourtant, sire écuyer, de vous offrir un présent de noce.

— Oh! quant à ça, je ne m'y oppose point. Si vous donnez une belle robe à ma future, elle sera bien contente. Elle les aime d'abord.

Quand le bal eut duré quelque temps, le monarque appela John Reeve dans un coin et lui dit d'un air sérieux:

— Eh bien! mon ami, êtes-vous content de la fête?

— Vous êtes trop bon, répondit le meunier; mais ça ne va pas mal.

— Je veux qu'elle vous laisse un agréable souvenir: en conséquence, je vous nomme garde général de la forêt de Sherwood avec trois cents livres sterling d'appointements. Votre meule vous rapporte un peu moins, je pense.

— Ah ça, est-ce bien vrai?

— C'est comme je vous le dis.

— Alors, vous êtes un brave homme, et vous me faites plaisir.

— Ayez soin de respecter mon gibier à présent qu'il est sous votre surveillance.

— Ne parlons pas de ça, vous voyez bien que ça m'embarrasse, mais n'ayez pas peur, celui qui attrapera vos chevreuils sera plus malin que moi.

Gertrude et Richard, décontenancés par l'absence du roi et de John Reeve, s'approchèrent en ce moment.

— Vous pouvez maintenant vous retirer, leur dit le prince; vous devez avoir besoin de repos. Mais n'oubliez pas de me venir voir au moins tous les trois mois.

— Comptez sur nous, dit le chevalier; nous nous attiférons encore mieux, pour vous faire honneur.

— Faudra-t-il que je vous amène Betty la rousse? demanda le jeune homme.

— J'espère bien la voir, répondit le monarque; c'est mon plus vif désir.

— Oh! elle en sera contente aussi; mais n'allez pas lui faire les yeux doux. Ça lui plairait peut-être, et je suis jaloux au possible.

— Apprenez, Richard, dit le prince d'un air majestueux, que mon habitude est de respecter les femmes de mes amis.

Et laissant échapper un sourire involontaire, il les congédia.

ALFRED MICHIELS.



E. M.
LA ROCHELLE

